LA

NEUVAINE DE COLETTE

DEUXIÈME PARTIE (1).

25 mars.

Il a parlé, c'est fait! il est sauvé, et je suis si follement heureuse que je voudrais crier tout haut.

Hier soir, malgré tout mon sommeil, je voulais veiller encore, et pour être plus à l'aise que dans mes robes, dont les manches m'empêchent d'étendre les bras et dont les deux jupes accrochent tout, j'avais endossé en guise de douillette la moins fanée des vieilleries de soie que j'ai dénichées, le mois dernier, dans les bahuts.

Dans cette grande jupe unie et souple, et dans ce corsage mince qui semblait fait à ma taille, je me sentais si à l'aise que je ne peux comprendre comment cela s'est fait, mais, au bout d'un instant, je me suis endormie dans mon fauteuil, et si vite que je n'ai même pas pu lutter, et que je suis restée ainsi, oubliant mon malade plus de deux heures peut-être.

Puis la lampe qui baissait, le feu qui mourait, ce je ne sais quoi de froid et de triste qui passe au milieu des veillées solitaires, m'ont réveillée tout à coup, et j'ai couru voir l'heure.

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

Il s'en fallait de quelques minutes que je fusse au moment de lui faire boire sa potion, Dieu merci! et il me restait le temps de réchauffer la chambre qui se glaçait.

A genoux devant le foyer, je posais des deux mains une grosse bûche sur ce qui restait de braise en soufflant avec ma bouche pour enflammer les brindilles de mousse, quand, tout d'un coup, j'ai entendu une voix qui me parlait, et ma surprise a été si vive que je me suis levée avec un cri de frayeur, sans rien comprendre d'abord.

Puis, immédiatement, j'ai pensé au blessé et j'ai couru près du lit; c'était bien lui qui m'appelait. Appuyé sur un coude, l'œil qu'il a de libre largement ouvert et me regardant avec une curiosité intense, il avait l'air plus surpris que s'il se trouvait subitement transporté dans l'autre monde, et avant de renouveler sa question, il resta si longtemps ainsi, m'observant depuis les pieds jusqu'aux yeux, que j'allais me hasarder à l'interroger moi-même quand, au mouvement de mes lèvres, il se hâta de me prévenir :

— Madame,.. dit-il en hésitant, comme pour voir si j'allais protester, où suis-je donc, je vous prie?

— Au château d'Erlange de Fond-de-Vieux, monsieur! répondis-je en tremblant un peu.

— Connais pas du tout! murmura-t-il... Et dont vous êtes la châtelaine? continua-t-il en relevant la tête.

— A moitié, monsieur, oui.

— Et,.. pardonnez-moi cette naïveté, madame, mais, en vérité, je crois que j'ai perdu le sens:.. qu'est-ce que j'y peux bien faire, s'il vous plaît?

— Attendre votre guérison, monsieur!.. A la suite de ce terrible accident, nous vous avons transporté ici, et...

— Ah! c'était un accident? fit-il.

Et comme j'ouvrais la bouche pour lui crier : « Je vous supplie, au moins, de ne pas croire autre chose! » il reprit toujours avec le même sang-froid :

— Pousseriez-vous l'obligeance, madame, jusqu'à me dire en quelle année nous sommes actuellement?

Si je n'avais pas vu le calme parfait de son visage, assurément je l'aurais cru repris du délire, mais il parlait avec l'aisance tranquille d'un homme qui fait la conversation, et machinalement je répondis :

— En 1885, monsieur...

— Vraiment! dit-il à mi-voix, comme s'il parlait pour lui seul. Je n'aurais pas cru que ce fût la mode!.. Puis, sans transition :

— Me serait-il possible d'avoir une plume et du papier pour rassurer un ami qui doit se mourir d'inquiétude?

— M. Jacques? demandai-je malgré moi.

— Précisément! dit-il. Est-il donc venu ici, madame?

— Non pas, monsieur, mais dans votre délire...

— Ah! j'ai déliré, fit-il... Hum! ai-je parlé pour de jeunes oreilles?

Et comme je secouais la tête sans y penser :

— Oui, allons, tant mieux! C'est donc décidément que la folie a plus de bon sens que la raison!... Et vous me ferez la grâce, madame, de me donner?...

— Tout ce que vous voudrez, monsieur, mais demain. Il fait nuit maintenant, on n'écrit pas la nuit.

— Pourquoi? demanda-t-il, quand on a des lampes? — Et il se mit à sourire lui-même de ce qu'il disait comme un enfant.

— Parce que le docteur veut pour vous le calme et le repos le plus complet, et qu'il ne me pardonnerait jamais de vous avoir permis cela, répliquai-je...

Son sourcil s'est froncé comme celui de quelqu'un qui ne connaît pas la résistance, et il a sorti son bras si vivement que, malgré moi, j'ai fait un pas en arrière. Il a souri de nouveau alors, et, inclinant la tête :

— N'ayez pas peur! m'a-t-il dit, et pardonnez-moi, madame, je vous tiens debout. En vérité, un malade est un pauvre cavalier. — Et, du doigt, il m'indiquait un fauteuil.

Pour moi, j'étais confondue! Cet homme se réveillant du délire, chez des étrangers, souffrant très fort, et qui se mettait à parler tranquillement de n'importe quoi sur ce ton demi-railleur, et sans même demander quel était l'accident qui l'avait jeté dans ce lit, cela ne ressemblait à rien de ce que j'avais imaginé.

Sans m'asseoir, j'avais posé ma main sur le dossier du fauteuil, et je restais sans voix et sans idée devant cet étrange individu. Puis la demie sonna à l'horloge, et le souvenir de la potion me revenant :

— Il faut boire ceci, monsieur! lui dis-je en prenant le verre préparé sur la table... Mais il se recula avec un geste non équivoque, et, désolée, je répétai sur un ton suppliant :

— Je vous en prie, monsieur, c'est pour dormir!

— Je le sais bien! fit-il entre ses dents, c'est dans la pièce!.. Il but sans ajouter un mot; puis, comme Benoîte, que j'avais forcée à aller se jeter sur son lit, rentrait doucement :

— Et voilà le vieux François! ajouta-t-il.

Il reposa sa tête sur l'oreiller en murmurant : « Merci! » et dix minutes après, il dormait comme il a dormi jusqu'à l'arrivée du docteur, qui est près de lui à présent.

. . . .

Le docteur est content, jusqu'à un certain point du moins, et il regarde la crainte d'une congestion comme tout à fait écartée.

En revanche, le caractère de notre singulier malade ne le sur-

prend pas moins que moi, et, tout à l'heure, en le quittant, il s'épongeait le front.

— Quel gaillard! ma pauvre enfant, m'a-t-il dit, et que n'est-il resté en léthargie un mois encore! Nous n'en ferons plus façon maintenant! Ne parle-t-il pas de se lever et de courir les champs!

Il paraît que, ce matin, dès qu'il a vu entrer le docteur, il s'est assis à moitié sur son oreiller, sans plus se soucier de son appareil que s'il n'avait jamais existé, et a commencé à le remercier en termes brefs, mais courtois, de la peine qu'il lui donnait :

— Ce n'est pas un temps à faire courir la faculté par les sentiers! a-t-il dit, et je vous présente toutes mes excuses, monsieur.

Puis il a recommencé une série de questions à peu près analogues à celles qu'il m'a posées cette nuit, ce qui prouve que mes réponses ne lui ont pas paru bien claires, et tout cela si rapidement que le docteur prétend qu'il haletait à le suivre.

Une fois rassuré sur sa situation géographique, qui, évidemment, lui semble trouble, il s'est informé avec vivacité de ce qu'il avait au juste :

« — Je sens là un boulet! a-t-il dit en me montrant son genou; qu'est-ce que c'est? Vous ne m'avez pas coupé la jambe sans m'en avertir, je suppose? Et ici? M'a-t-on trépané, que j'ai toute la tête emmaillotée?... »

Le docteur l'a rassuré de son mieux, mais il n'est pas de ces malades qu'on amuse avec des mots. Il resserre ses questions jusqu'au pourquoi et au comment de chaque chose, et il lui a fallu, par le menu, le détail de tous les os et de toutes les parties atteintes. Après quoi il a demandé une glace, et le docteur lui a passé celle de sa trousse.

— De la belle besogne! a-t-il marmotté. Me lézarder ce que j'ai de mieux dans la figure!... Mais, bah! le grand Pyrrhus a bien reçu une tuile, pourquoi ne périrais-je pas d'un tesson de bouteille?...

— Il n'est pas question de périr! a répondu le docteur.

— J'y compte pardieu bien! a-t-il repris. Je me sens encore un peu mou ce matin, mais, dans moins d'une semaine, j'aurai délivré mon hôtesse de la charge incommode d'un malade étranger. Dites-le-lui, docteur, je vous prie!..

Et comme le docteur inclinait la tête sans répondre avec un geste qui signifiait clairement : « Allez toujours, mon ami! je ne veux pas vous contredire, mais vous dites des bêtises! » le jeune homme s'est avisé que ce oui paternel ne devait être qu'un leurre ou un calmant de fiévreux, et qu'il y avait probablement une toute autre idée derrière ces gros sourcils blancs.

Il s'est mis alors à interpeller le docteur et à le questionner si

impérieusement pour savoir l'heure et la minute de sa guérison, insistant sur ce qu'on n'échafaude pas de fables à un homme de son âge, que celui-ci a fini par lui fixer un premier délai d'un mois, se réservant d'en ajouter un second le cas échéant.

Il a fallu voir alors sa fureur, paraît-il !..

— Un mois, docteur ! disait-il. Un mois ! Vous voulez me garder ici un mois ! mais vous n'y pensez pas !.. Je me suis taillé pour mon printemps une autre besogne que de surveiller la soudure de mes os, je vous prie de croire ! et le replâtrage se fera d'ailleurs partout aussi facilement qu'ici, j'imagine !... Un mois !... Mais dans un mois je dormirai sur une natte de latanier avec six esclaves pour m'éventer, et le ciel de l'Inde au-dessus de ma tête.

— C'est que vous aurez alors rencontré un fin voilier, mon cher monsieur ! lui a dit le docteur en riant... Mais, à part cela, raisonnons un peu. Vous ne tenez pas particulièrement, je pense, à demeurer estropié votre vie durant, faute de quelques jours de soins ?...

— Non, certes ! car je fais de mes pieds un usage auquel peu de gens songent ; mais avec cette boîte où je suis pris, qu'importe que je dorme dans mon lit ou en wagon, l'immobilité est toujours assurée !...

— Si vous voyagiez sur les nuages, peut-être oui !..

— Et même sans cela ! a-t-il repris avec vivacité. Pour quoi comptez-vous les sleeping ? Si sauvage que soit votre montagne, j'y trouverai toujours bien douze hommes qui consentiront à me porter à bras jusqu'à la prochaine gare. De ligne en ligne on gagne la mer, et là, sans un mouvement, sur des chalans et sur des plans inclinés, comme on roule les gros fardeaux, je me trouverai à bord, où je dépenserai sans compter tout le temps nécessaire à vos soudures.

— Pour affaire capitale, monsieur ? a demandé le docteur.

— Pour mon plaisir et ma volonté, tout simplement.

Là-dessus, sans ajouter un mot, le docteur a pris son chapeau et enlevé de la chaise où il séchait près du feu son gros paletot poilu ; mais, en le voyant prêt à sortir, le malade s'est agité si furieusement que, craignant un retour de fièvre, le brave homme s'est rapproché du lit.

— Et je voudrais bien savoir encore qui est-ce qui m'en empêcherait ? disait l'étranger en s'échauffant toujours plus.

— Mon Dieu ! monsieur, ce serait moi, a répondu le docteur en reposant son chapeau et en se rasseyant tranquillement. Expliquons-nous tout droit une bonne fois, et puisque vous n'aimez pas les fables, parlons franc.

Tout d'abord, permettez-moi de vous dire qu'au fond je me sou

cie de votre genou et de vous-même comme de l'objet le plus indifférent, et, en toute autre occasion, dès lors que vous ne tenez point à ce que les parties cassées se raccommodent, je vous laisserais tomber en pièces sans y mettre le petit doigt et de la meilleure grâce du monde, croyez-le! Mais, pour le présent, je suis votre médecin, et les faits, dès lors, changent du tout au tout.

Avez-vous été soldat, monsieur? je n'en sais rien, mais c'est probable, et toujours est-il que vous n'êtes point sans avoir connaissance de cette institution et de ce qui fait sa force. Je veux parler de l'obéissance à la consigne. On place un soldat à un poste, avec ordre de ne laisser passer âme qui vive. Pourquoi? comment? au nom de qui? il n'en sait rien du tout; mais fort de ce commandement, il baissera la baïonnette, viennent ami ou ennemi.

Chez nous, quelque chose de semblable existe. Je vous vois dans un chemin, je ne vous connais pas, vous ne m'êtes rien, et je ne barrerais pas votre route d'un caillou. Vienne une chute, une blessure, un mal qui vous jette à terre, du même coup vous êtes à moi, je reviens sur mes pas, je vous ramasse, je vous emporte et je réponds de vous comme le soldat de la porte qu'il garde.

Je peux ne pas vous aimer, vous servir à regret, vous compter dans mes ennemis même; la maladie et la mort sont là qui guettent : c'est mon devoir à moi de veiller et de déjouer leurs plans. Sans vous connaître, sans que personne vous ait remis à moi, puisque vous êtes blessé et que seul ici je peux vous guérir, je réponds de vous. Essayez de franchir cette porte, et je baisse ma pique, je vous en avertis, monsieur!..

— Docteur! a répliqué aussitôt le jeune homme en lui tendant la main, pardonnez-moi, et soyez certain que me voici prisonnier sur parole. Je ne vous demande pas de m'excuser en vous disant : la maladie me rend maussade, car je suis toujours tel que vous me voyez là; mais je vous avouerai que, si têtu que je sois, quand on me frappe dur et au bon endroit, je cède!

— Une fois qu'on est prévenu, cela suffit, a répliqué le bon docteur. — Et il a laissé son fougueux malade avec les matériaux voulus pour écrire, qu'il a enfin obtenus.

Par la même occasion, nous avons été mis au courant du passeport de notre étranger, et approximativement, maintenant, nous savons qui il est.

Son nom est le comte Pierre de Civreuse, et, autant qu'on peut préjuger d'un individu à première vue, m'a dit le docteur, sa profession est de faire des sottises. Au demeurant, un homme très bien, — il est de mon avis là-dessus, — et d'un caractère peu ordinaire, évidemment.

Le docteur a décliné pareillement nos noms à ma tante et à moi, et nous voici tous présentés les uns aux autres ; mais de la cause véritable de l'accident, il n'a rien dit encore, effrayé de l'irritabilité de notre pensionnaire, et c'est pour moi un soulagement que je ne peux exprimer. De plus en plus maintenant cet étranger me fait peur, et je ne vois pas de quel front je soutiendrais une explication avec lui là-dessus.

Benoîte, qui vient de ranger la chambre, me dit qu'il écrit toujours, et je le laisse tranquille avec son ami Jacques, bien anxieuse de savoir comment tout ceci finira, et comment je pourrai jamais obtenir mon pardon d'un caractère si peu avenant.

Pierre de Civreuse à Jacques de Colonges.

Tu m'as cru mort, mon pauvre bon, n'est-ce pas? et je te dirai que, pendant quelques jours, je l'ai cru comme toi.

Durant je ne sais combien d'heures je suis resté enfoui, je ne peux pas dire où. Sans doute où vont tous les gens sans connaissance, et cela me paraissait si bas sous terre, et si lourd, qu'avec mon reste de volonté je cherchais incessamment d'un coup d'épaule si je n'allais pas heurter les planches de mon cercueil. Certainement, dans ce lointain, on a dû faire déjà la moitié du voyage final, et on est là juste à l'extrême limite entre les deux mondes, à l'endroit où il suffit d'un grain de plomb pour faire pencher la balance.

... Heureusement pour moi, j'ai basculé du bon côté, humainement parlant, s'entend, et je me suis réveillé un beau soir un peu meurtri de ma chute ; mais on ne tombe pas de si haut sans s'en apercevoir, avec le genou proprettement emmailloté dans une caisse en bois blanc et le front dans des bandages.

Minuit sonnait à une horloge, l'heure propice aux retours d'outre-tombe, et c'est le premier bruit matériel dont je me sois rendu compte.

Si je me rappelle bien ce qui se passe dans le monde, me suis-je dit, ces petites machines ne vont jamais au-delà de douze coups ; si celle-ci ne les dépasse point, c'est donc que je suis sur terre et bien vivant.

Ainsi a-t-elle fait, et très sûr de mon identité, j'ai ouvert l'œil pour reconnaître la place.

Mon ami, connais-tu *la Fée*, d'Octave Feuillet? une spirituelle petite pièce qui se joue un peu partout, et l'as-tu jamais vue représentée? Eh bien! ce soir-là, qui est hier je crois, je me suis réveillé au premier acte de *la Fée*, et j'ai donné la réplique à M[lle] d'Athol

en personne pendant une scène ou deux. Ne crois pas que je rie et écoute-moi.

La première chose qu'un malade songe à inspecter, c'est son lit. Le mien était à colonnes torses, tendu de verdures Louis XIII, peut-être Louis XIV, je ne veux point en jurer, et avec une couverture en vieille soie que nous appellerons courtine, si tu veux bien. La pièce où je me trouvais, très grande, mal éclairée par deux bougies jaunes posées dans de grands flambeaux qui n'en finissaient plus, était boisée de chêne sculpté, et à force d'instinct, dans un vague noirâtre, on finissait par deviner très haut, très haut, les solives du plafond, avec un petit filet d'or qui brillait de place en place.

Contre le mur, de grands canapés raides, qui me donnaient mal au dos à regarder, une collection de prie-Dieu tous pareils, alignés comme à matines, et, sur le parquet, pas l'ombre de tapis.

Enfin, devant la cheminée, dans un fauteuil, — tu te doutais bien que je te gardais ce fauteuil pour la fin, n'est-ce pas? — une petite dame mince, élégante et blonde qui dort toute droite dans une robe de satin rose à longue taille. Sa robe a deux cents ans, son front dix-huit : comment les accorder?.. Je travaille si longtemps ce problème que la petite dame se réveille brusquement, sans préparation.

Elle jette vers mon lit un coup d'œil d'écolier en faute ; dans la pénombre, j'ai l'air de dormir à poings fermés, je pense, et, tranquille de ce côté, en vestale fidèle, elle reporte ses soins sur le feu. Elle se baisse, arrange la braise, souffle à pleines lèvres et éparpille la cendre dans ses cheveux ; puis elle prend à deux mains une bûche, le quart d'un chêne de moyenne grosseur, et la dépose promptement dans l'âtre.

Elle remue, elle vit, l'idée d'une châtelaine des temps anciens pétrifiée dans son nid par quelque enchantement bizarre me quitte définitivement, et c'est alors que je me vois dans le château breton où Jeanne d'Athol prépare ses pieux maléfices et convertit ce sceptique de Comminges par le seul charme de sa robe de grand'mère et de son parler vieillot. Seulement, pour cette fois, elle a oublié son nuage de poudre, et la couleur de ses cheveux n'aide point à l'illusion.

Le plus doucement que je peux, je l'appelle ; elle se dresse en jetant un cri. Évidemment, mon réveil n'était pas dans le programme, et son trouble est grand. Elle s'approche cependant, et nous causons un instant, marchant de quiproquo en quiproquo, elle m'égarant à dessein, moi lui montrant très bien que je lis dans son jeu. Finalement, elle se débarrasse de moi, comme on fait en pareil cas, avec un narcotique, lequel ne m'endort pas si vite toutefois que je ne

puisse voir entrer le troisième personnage, une vieille duègne ridée comme une pomme de l'an passé, avec des petits yeux en vrille qu'on se sent déjà de l'autre côté de la tête avant qu'elle ait fini de vous regarder, et qui jouera au mieux le rôle du vieux François; puis la toile se baisse, et je me réveille le lendemain matin, toujours dans le même cadre, mais en face d'un docteur spirituel et bourru qui m'explique mon cas en deux mots, et qui me remet si bien à ma place quand je tente de me révolter que j'en suis encore un peu bête.

Si tu veux tout savoir, mon ami, j'ai le front ouvert et le genou cassé. Avais-tu idée que ce fussent-là des choses si fragiles? Moi, pas du tout! et je me manie à présent avec une douceur et un respect attendris.

Conçoit-on qu'entre le fémur et le tibia, il puisse se produire une rupture si violente! Des esquilles par là, une fracture par ici, et au milieu de tout cela, une rotule hors des gonds, affolée comme une boussole qui a perdu le nord et ne tournant plus dans le bon sens!.. Quant à ma boîte osseuse, c'est le frontal qui est lésé, et on me promet un rapprochement intime et solide sous peu de jours.

Somme toute, je ris, mais je suis furieux, furieux comme je sais l'être à mes meilleurs momens, et l'idée de la tâche qui te retient chez ton oncle pour des mois n'ajoute pas peu à mon ennui. Des semaines d'immobilité et pas toi pour me tenir tête!.. Me vois-tu avec ma petite dame rose pour tout secours sous six pieds de neige? Car j'ai oublié de te dire que, comme le blé semé en automne, nous sommes sous la neige actuellement; il ne tient qu'à nous de germer, et pour monter me soigner jusqu'ici, il faut à mon docteur des bottes de sept lieues et des patins norvégiens alternativement.

Maintenant, la cause de tout ceci, me demandes-tu, et aussi: que diable allais-tu faire dans cette galère?..

Voici : tu te rappelles que j'avais l'intention, avant de gagner le pays du soleil, de me faire l'œil par un contraste frappant en venant me geler d'abord à quelques aspects d'hiver bien caractérisés, comme ces gourmands qui se préparent à un bon dîner par une matinée de jeûne et une longue course à l'air vif?

A cet effet, je m'étais arrêté dans un petit village dont le nom ne te dirait rien, car tu ne le connais pas plus que je ne le connaissais hier, et, muni seulement d'une espèce de sac de soldat, j'étais parti à pied dans la montagne.

Je m'étais fait indiquer ma route en ce sens qu'en marchant tout droit, je savais que je devais finir par rencontrer sur la hauteur un point de vue superbe, une forêt de sapins, une échappée sur la vallée et voire même un château peut-être!

Au bout de cinq cents mètres, j'étais en pleine solitude, et s'il ne t'est jamais arrivé d'errer dans la campagne à cette époque de l'année, tu ne peux te figurer à quel point cette solitude-là est plus profonde que toutes les autres. Où on met le pied, pas une trace d'un autre pas, nul cri de bête dans les alentours, et plus même la diversité de la luzerne bleue, du sainfoin rose et du jaune de la paille, partout une tonalité unique et éclatante qui est admirable pendant la première demi-heure, mais fatigante pendant la seconde, et énervante et ophtalmique à la longue.

Plus d'accidens de terrain, plus de creux, plus de bosses : tout est nivelé; c'est une égalité républicaine! De loin en loin, une bande de corbeaux qui s'abat avec les piailleries effrontées des derniers survivans. C'est leur heure, et ils le savent! Sur les buissons, de la neige et des petites larmes de givre. Une rosée vieille de trois mois et qui en a pour quelques semaines encore avant de s'évaporer, et une bise du diable qui vous coupe la figure en quatre!

Pourtant, il n'y a si long chemin dont on ne trouve le bout à la fin, et j'avais rencontré successivement l'échappée sur la vallée, la forêt et la belle vue promises, quand le château lui-même m'est apparu. Je te passe sa description, ne l'ayant regardé moi-même que très imparfaitement, comme tu vas le comprendre, et lui et moi étant d'ailleurs maintenant forcément gens de revue.

Une de ses ailes donne sur la route ; c'est devant celle-là que je m'étais arrêté, et je m'occupais innocemment à déblayer une grosse pierre pour m'asseoir dessus et regarder à loisir, tout saisi que j'étais de l'aspect sauvage et mélancolique de ce lieu.

Une curiosité singulière me prenait : il me semblait que, derrière ces murs, quelque chose d'original et d'inattendu devait se cacher, et un désir impérieux d'y pénétrer me talonnait subitement. Tu le sais, d'ailleurs : de tout temps, ce qui est clos et paraissait inaccessible m'a tenté, et je ne me rappelle pas, étant gamin, avoir maraudé une pomme sur les basses branches... Des hautes, je ne dirai pas autant.

En même temps, le souvenir de notre dernière conversation me revenait. Tu te rappelles ce soir où nous parlions ensemble de mon voyage et où tu me prêchais la prudence? Une fois aux Indes, te disais-je, j'entends voir tout, et surtout ce qu'un œil européen ne doit pas connaître. Je veux descendre dans l'intimité de la famille et des cérémonies privées, connaître les coutumes burlesques ou ignobles, et me glisser enfin jusque dans les mystères du culte lui-même, quand je devrais user de vingt déguisemens pour arriver aux pieds de Brahma et l'adorer sans voiles et selon les rites, et toi, tu me répondais sagement : — Gare-toi! tout homme est jaloux de son secret et de l'inviolabilité de son foyer, mais les Orien-

taux plus que nul autre, et pour le plaisir de poser la semelle de ta botte où personne n'a mis le pied avant toi, tu risqueras quelque méchante affaire.

— De la part de qui? te demandais-je en riant. Penses-tu que le dieu se dérangera pour moi, et aurai-je la bonne fortune de le voir manœuvrer ses dix-huit jambes pour descendre de son piédestal?

— Lui, non, peut-être, disais-tu, mais ses fidèles sans remords, et tu es très capable, si tu franchis l'enceinte sacrée, de rencontrer quelque brahme qui te donne sur le nez pour te rappeler au respect des limites.

Pourquoi pensais-je à tout cela à ce moment? Était-ce parce que je me demandais si la susceptibilité des Français serait aussi vite éveillée que celle des Indiens, ou bien parce que je sentais que je mesurais déjà inconsciemment de l'œil la hauteur du mur et la place d'une saillie où poser mon pied, je ne sais; mais, juste à cet instant, un grand fracas de vitre brisée m'a fait lever la tête, et avant que j'aie pu dire : ouf! un projectile dont je ne connais pas la nature, mais qui était lancé d'une main sûre, m'atteignait en plein front.

Le coup était si fort qu'il m'a fait chanceler, et pris des deux pieds dans des pierrailles, je me suis abattu sur les genoux de tout mon élan, sans pouvoir parer ma chute, et si maladroitement en somme, qu'il en est résulté tout le dommage que je t'ai dit plus haut.

Peut-on répondre d'une façon plus péremptoire aux indiscrétions des gens, et ta leçon pouvait-elle avoir une application plus prompte que cet écrasement de ma curiosité dans son œuf, et cette rencontre de ton brahme dès le troisième degré de longitude?..

Quelqu'un accourait effaré et qui s'exclamait d'une manière confuse; mais j'aurais juré que du sol venait subitement de monter un brouillard intense, car je ne distinguais plus rien déjà, et j'ai dû perdre connaissance presque aussitôt, je crois.

De mes premiers pansemens je n'ai gardé nul souvenir, et mon sommeil de l'autre monde a duré, paraît-il, quatre jours pleins.

Quant à l'auteur de ma blessure et à l'instrument de mon supplice, on s'exprime sur ce point devant moi avec tant de réserve que j'en suis réduit encore aux suppositions; mais que je revoie ma petite dame rose ou même la vieille aux yeux prompts, et je mènerai l'enquête à bien.

En attendant, je sais toujours le nom du manoir : c'est le château d'Erlange de Fond-de-Vieux, et tu peux m'y adresser tes lettres.

Le facteur y monte de temps en temps, et notamment quand le paquet pour les villages avoisinans lui paraît assez gros, ou qu'il est chargé par l'épicier ou le boucher de quelque dépôt d'importance qui mérite l'ascension.

Deux femmes seules l'habitent, Mlle d'Épine et Mlle d'Erlange, la tante et la nièce; et quand j'ai voulu insinuer au docteur que je pourrais leur être, somme toute, un embarras sous plus d'un rapport, il a nié avec tant de bonhomie qu'il ne m'est resté qu'à mettre mes scrupules de côté et à accepter les bienfaits de ce petit phalanstère.

T'ai-je dit, à propos, qu'il parle d'un mois d'immobilité, ce docteur, terme qui, dans la bouche d'un médecin, signifie invariablement le double, et qu'il exige l'horizontale absolue?

Cette idée me fait rugir, et quand je pense que pour une contemplation platonique devant un mur, contemplation qui a duré en tout dix minutes, et dont un chérubin n'aurait pas à rougir, je vais passer des semaines à m'assoter entre trois femmes, alors que je devrais courre le tigre dans les jungles, je suis tout prêt à achever ce qui me reste de tête!..

— Mais puisque tu es dans la place et que tu grillais d'y entrer, de quoi te plains-tu? vas-tu me répondre...

Eh! mon cher, c'est parce que j'y suis, que j'en veux sortir maintenant; j'ai vu ce qu'il en était, et cela ne suffirait pas à divertir un octogénaire.

Mais tais-toi, Jacques, on frappe à la porte, et c'est un petit coup léger qui ne peut venir que d'un doigt menu. Baisse-toi dans ma ruelle, mon ami, et je te dirai tout, sois tranquille!..

26 mars.

Après le départ du docteur, hier, j'ai tardé si longtemps à rentrer dans la chambre de M. de Civreuse, voulant le laisser écrire à son aise, que, finalement, je ne savais plus de quelle façon m'y prendre. Frapper, entrer et aller m'asseoir à ma place ordinaire, c'était le forcer à faire la conversation avec moi, et, d'un autre côté, l'abandonner indéfiniment, cela pouvait le gêner s'il désirait quelque chose.

J'aurais bien envoyé Benoîte; mais ma tante, qui feint d'ignorer complètement la présence du blessé, la surcharge d'ouvrage depuis quelques jours, et elle la retenait captive dans sa chambre sous le prétexte de battre ses rideaux.

Une idée m'est venue alors, et, appelant mon chien, je lui ai fait comprendre tout doucement ce que j'attendais de lui, et où il devait porter le papier que j'attachais sur son collier. Puis j'ai frappé un léger coup à la porte, et, m'effaçant, je l'ai laissé entrer.

Sur le papier, j'avais mis : « Prière à M. de Civreuse de dire s'il désire rester seul ou s'il a besoin de quelque chose. Le chien rap-

portera la réponse ou l'attendra aussi longtemps qu'on le voudra ; il suffit de lui dire : « Allez. »

Au bout d'une seconde, j'ai entendu « Un » qui grattait à la porte, et, sur son collier, j'ai retrouvé mon billet, à l'envers duquel on avait écrit : « M. de Civreuse ose à peine avouer qu'il meurt de faim et de soif, et qu'en se dressant tout à l'heure pour lui tendre son cou, le messager fidèle vient de lui culbuter sa table et son encrier. Il est au regret de ne pouvoir les ramasser lui-même. »

Je suis entrée alors, et, en un tour de main, j'ai eu remis le meuble sur pied et essuyé l'encre tant bien que mal, pendant que M. de Civreuse me disait, sur un ton d'interrogation : « Mademoiselle d'Épine?.. Mademoiselle d'Erlange? » Mlle d'Erlange, ai-je répondu vivement, peu satisfaite de la confusion.

— Pardonnez-moi, a-t-il dit, il y a des tantes de tout âge ; puis, comme je frottais le parquet du bout du pied, il a commencé à s'excuser à propos du dégât, sur quoi je l'ai rassuré en lui répondant que rien ne m'est plus indifférent qu'une tache, tant qu'elle n'est pas sur moi, ce qui est la vérité pure.

Je lui ai demandé ensuite s'il avait quelque désir particulier touchant sa nourriture, en l'avertissant que le garde-manger d'Erlange est rustique ; et il m'a répondu que, s'apprêtant à faire un voyage pendant lequel il n'était pas certain de trouver tous les jours de quoi manger, il s'estimerait heureux s'il pouvait dîner régulièrement, quel que fût d'ailleurs le menu.

J'ai réussi à arracher Benoîte à ma tante pendant un quart d'heure, et j'ai achevé le service quand elle a été partie, versant le vin, taillant le pain, etc. Tout en mangeant d'un appétit réjouissant, ma foi, M. de Civreuse me posait quelques questions toujours avec son ton froid et un peu indifférent, qui non-seulement me glace, mais encore doit me faire répondre tout de travers, je pense, car il me regardait de temps en temps comme si je venais de dire la plus grosse bêtise du monde ; et, au bout d'un instant, je me suis mise à lui faire du café.

Ma bonne m'avait laissé de l'eau qui bouillait sur la braise, du café et toutes ses instructions ; mais, dame ! c'était une besogne si nouvelle pour moi, qu'au moment de commencer, je me suis aperçue tout à coup que je ne savais plus un mot de ce qu'elle m'avait dit, et je suis restée devant le feu, assise sur mes talons, la bouillotte d'une main et le café de l'autre, dans une perplexité terrible.

Je devais les mettre l'un dans l'autre, je le savais bien, mais par lequel commencer et où les réunir, voilà le difficile.

Verser l'eau dans cette boîte en bois, cela me semblait drôle ; il était plus probable que c'était dans la bouillotte que je devais jeter

le café. Quant à retourner auprès de Benoîte pour lui demander son avis, c'était me préparer une heure de cris et de reproches de la part de ma tante, et, d'un autre côté, M. de Civreuse me suivait de l'œil depuis son lit avec une curiosité tranquille qui m'exaspérait. Je me suis décidée alors promptement, et j'ai vidé la boîte dans l'eau d'un seul coup, puis j'ai remis le tout sur le feu et j'ai laissé mitonner un instant.

— Voulez-vous que je vous serve, monsieur? lui ai-je demandé ensuite en m'approchant.

— Volontiers, a-t-il dit sans broncher, en me présentant sa tasse...

Hélas! c'était une boue véritable qui coulait, noirâtre, épaisse et laide à faire peine, et s'amoncelant dans le fond de la façon la moins appétissante.

Je me suis arrêtée alors toute décontenancée, en m'écriant :

— Ce n'est pas cela! Évidemment j'ai dû me tromper; mais je ne sais pas faire le café!

— Moi non plus, m'a répondu M. Pierre, qui tenait toujours sa tasse; seulement je crois qu'on se sert de ça en général. — Et il me montrait du doigt la cafetière que Benoîte avait posée sur une table et à laquelle je n'avais plus songé; et comme je lui demandais vivement pourquoi il ne m'avait rien dit :

— J'ai cru que vous le faisiez à la turque, a-t-il répliqué.

Finalement, je lui en ai passé une tasse dans un carré de batiste, et il l'a bue sans sourciller jusqu'au bout.

— Vous avez donc repris votre vraie forme? m'a-t-il dit ensuite au moment où je me remettais à ma place habituelle dans mon fauteuil.

— Ma vraie forme?.. mais je suis toujours ainsi.

— Pas cette nuit!

— Ah! parce que j'avais mis cette vieille robe! Le fait est que je devais avoir une étrange mine,.. et je me demande ce que vous avez pensé en me voyant?

— J'ai pensé que j'avais la bonne chance de trouver enfin un endroit où le temps avait arrêté son horloge et ne l'avait pas remontée depuis deux cents ans.

— Pourquoi la bonne chance?

— Parce que je ne connais rien de plus bête que l'époque actuelle, a-t-il répondu.

Et moi j'ai repris aussitôt :

— Eh bien! je sais pourtant quelque chose qui est plus bête encore, c'est de ne pas la connaître du tout, cette époque actuelle, et tel est mon cas!

— Soyez tranquille, vous y ressemblez plus que vous ne le

croyez! a-t-il dit. Puis, comme il a compris que la phrase, après tout, n'était aimable qu'à moitié, il s'est hâté de continuer avant que j'aie pu répondre un mot :

— Et votre chien, mademoiselle, pourquoi l'avez-vous laissé dehors? Ce n'est pas à cause de moi, j'espère?

— Mais j'avais peur qu'il vous fatigue!.. Et comme il faisait un signe négatif, j'ai couru ouvrir la porte, et ce fou de « Un » est entré d'un bond, se roulant sur mes pieds, collant son museau sur mes genoux, et me renversant à moitié dans l'ardeur de ses caresses.

M. de Civreuse le regardait faire sans rien dire et, au moment où je m'agenouillais près de lui pour lui laisser passer ses pattes autour de mon cou :

— Vous l'aimez beaucoup? m'a-t-il demandé.

— Infiniment! ai-je répondu avec feu... Ma pauvre vieille bonne d'abord, et lui après : voilà mes deux plus chères affections!

— Et la tante, en troisième ligne alors? a-t-il dit à mi-voix, parlant plutôt pour lui que pour moi, je pense.

J'ai marmotté sur le même ton :

— Pas même, — mais il n'a pas entendu, je crois; et je me suis levée pour débarrasser la table.

Au bout d'un instant, il m'a demandé l'heure et, en la lui disant, je n'ai pu m'empêcher d'ajouter :

— J'ai peur que les jours ne vous paraissent bien longs ici, monsieur, et que vous ne vous ennuyiez cruellement avant peu?

— Oh! ce n'est pas à moi que je pense, a-t-il répondu aussitôt; mais c'est pour vous que je m'effraie. Quelle charge, quelle affaire que cet étranger impotent qui s'implante tout à coup dans votre maison, et quel trouble cela va vous apporter!

Il allait entamer le chapitre des remercîmens, quand je l'ai interrompu en disant vivement :

— Mais ne croyez pas cela : c'est que c'est justement tout le contraire!.. J'en suis si contente!.. ça m'amuse tant!

Je pensais à ma solitude en parlant ainsi, et à cette joie d'avoir une vie animée pendant deux mois au moins; mais il l'a pris autrement, je crois, car il a continué en serrant les lèvres et en inclinant cérémonieusement la tête:

— Allons, tant mieux, à quelque chose malheur est bon, et je suis charmé de voir qu'il y aura du moins quelqu'un de satisfait dans cette affaire!

Benoîte est entrée à ce moment-là, et j'en ai profité pour me glisser dehors, car je ne savais plus que dire.

Somme toute, il ne me plaît pas du tout, ce monsieur, et n'était

l'envie passionnée que j'ai d'obtenir de lui mon pardon et de lui faire oublier peu à peu ma déplorable violence, je le prendrais en grippe immédiatement et je le lui montrerais sans fard !

Cette froideur imperturbable me fait l'effet d'une bride qui cherche à retenir ma propre vivacité, comme si c'était son affaire, et cet œil railleur qui suit tout ce que je fais me donne envie de dire des insolences. Une fois son bandeau enlevé, quand il y en aura deux comme ça, ce ne sera plus tenable, et il me semble qu'à travers la porte, je les sens déjà qui pèsent sur moi !..

Pierre à Jacques.

Mon ami, je suis au courant de tout, et j'ai manœuvré si habilement pendant un tête-à-tête que le hasard m'a ménagé avec Benoîte, le garde du corps de Mlle d'Erlange, que je me suis fait raconter tout ce que le docteur avait jugé bon de me taire dans son récit.

Mais d'abord je t'avais laissé, je crois, guettant derrière mon rideau l'entrée de ma blonde fée de la nuit passée, et tout curieux de la voir au grand jour.

Eh bien ! mon ami, tu me croiras si tu veux, mais la magie se continuait, et elle se présentait cette fois sous la forme familière et sympathique d'un gros terre-neuve frisé.

L'intelligent animal marcha sans hésiter vers mon lit et, se dressant sur ses pattes de derrière, avec la grâce des éléphans de l'Hippodrome, inclina la tête pour me montrer un petit papier blanc attaché sur son collier. « Et lors la belle princesse lui dépêcha un messager sous la forme d'un hippogriphe à trois têtes, plus noir que l'enfer, et qui devait avec moult détails lui déclarer ses volontés. »

Les volontés, cette fois, étaient rédigées en style simple et se résumaient à peu près à ceci : « Que désire actuellement monsieur de Civreuse? » L'écriture, échevelée comme des branches de saule un jour de grand vent, cheminait sans façon du bas en haut du petit carré, et les derniers mots, pris de court, montaient littéralement les uns sur les autres.

A l'instant même, j'ai mal auguré de son auteur ! Qu'une femme n'écrive pas du tout si elle veut, mais, si elle se mêle de le faire, que ce soit joli, et que les traces de sa plume ne ressemblent pas à la promenade fantastique d'un hanneton affolé ! C'est plus fort que moi, mais cela me produit le même effet que si je voyais une mi-

gnonne marquise tirer de sa poche un gros mouchoir de cotonnade ou se parfumer au patchouli.

Enfin, comme il n'était pas l'heure de philosopher et que le cou tendu du chien quêtait toujours sa réponse, je me décidai à avouer brutalement que je mourais de faim, et que ma meilleure ambition pour l'heure était d'avoir quelque chose à me mettre sous la dent. Ce n'était pas un madrigal, tant s'en faut, mais, ma foi, à une femme qui ne sait pas écrire! Puis, comme je me baissais pour rattacher le ruban au collier, le chien fit un mouvement, et d'un simple coup d'épaule envoya par terre table, encrier et le reste. Assez penaud, j'ajoutai un *post-scriptum* pour annoncer le malheur, et une minute après ma jeune gardienne de la nuit dernière entrait.

Elle était vêtue cette fois d'une robe quelconque, et avec ses cheveux tordus en huit, elle ressemblait d'une façon si désespérante à n'importe quelle femme qu'elle me fit l'effet disparate d'un vieux portrait de Vélasquez qu'on aurait restauré en remplaçant une tête d'enfant par celle d'une bonne paysanne bourguignonne... Est-il permis d'avoir à sa portée tant de couleur locale et de ne pas en user !..

Très insoucieuse de l'effet qu'elle me produisait, je crois, elle réparait le dégât sans mot dire. Relevant la table, pompant l'encre, et promenant son linge du bout du pied sur le parquet.

J'avais tenté tout d'abord de m'excuser le plus humblement du monde, mais, dès les premiers mots, elle m'avait arrêté si prestement en disant : — Oh ! ne vous tourmentez pas, ça m'est si égal les taches ! — que, ma foi, je la laissai faire. Ensuite, elle est sortie pour aller au ravitaillement, et je suis resté avec mes pensées.

Mon cher, cette jeune fille me déplaisait déjà positivement. Son apparence répondait exactement à son écriture, et cette dernière phrase me la complétait. Moi aussi, parbleu, je me moque des taches, et j'ai vu couler d'un œil serein plus d'un ruisseau d'encre ; mais d'elle, cela me choquait.

S'il est une chose qui me déplaise entre toutes, c'est de rencontrer chez les autres, et particulièrement chez une femme, mes défauts dominans. Que diable ! je connais mon visage, et quand je veux le voir, je n'ai qu'à m'approcher d'un miroir, sans qu'il me faille encore être forcé de retrouver ma grimace chez tout le monde. En tant que laideur, j'aime à changer, et mon bec d'aigle s'est toujours mieux accommodé du voisinage des petits nez de chien que de celui de ses pareils.

A son retour, elle s'est mise à me servir le repas que la vieille venait d'apporter, se remuant avec une vivacité pleine de bonne

volonté, mais qui était d'une maladresse si absolue qu'au bout d'un instant, j'en étais à ne plus lui demander du pain. Il s'en fallait à tout coup d'une demi-ligne que son pouce ne sautât avec la tranche, la porcelaine se heurtait sous ses doigts, et tu n'as rien vu de moins féminin que cette jeune fille.

Timidité, vas-tu me dire, et ce sont tes diables d'yeux verts qui la troublaient. Allons donc! est-ce moi aussi qui suis fautif pour ce café, sorti de ses mains et que j'ai bu jusqu'à la lie?

Ah! mon ami! tout homme a son calice qu'il doit vider en ce monde, en attendant ceux que les promesses du purgatoire lui réservent encore, je le sais et je m'y résigne; mais quelle amertume intolérable le mien avait revêtu ce jour-là!

De loin, j'avais regardé Mlle d'Erlange accroupie devant l'âtre, préparant son mélange avec la sûreté du talent, et, encore qu'il me semblât peu catholique, ma propre inexpérience me défendait des jugemens téméraires jusqu'à la dégustation du moins. Mais alors!

As-tu dans ton passé de ces ressouvenirs de crèmes tournées ou manquées qui font pleurer de déception quand on est enfant? Et vois-tu encore ce quelque chose d'épais et de trouble où des grains d'une origine inexpliquée nageaient et se multipliaient? Mon pauvre Jacques, c'était cela même qu'on m'offrait! J'avoue que j'étais vexé, et le fumet de ce moka qui me passait sous le nez en fumée, — sans le moindre jeu de mots, — m'a fait froncer le sourcil.

Je t'entends, plaignant la pauvrette et me querellant sur ma maussaderie. Eh! mon cher, garde ta pitié, sa déconvenue n'a pas été longue, je t'assure, et même je crois bien qu'elle n'attendait qu'un signe de moi pour rire aux éclats.

Mais, ma foi, je ne trouvais pas ça drôle du tout; je n'ai pas remué, et, possédée de l'idée de tout réparer, elle a imaginé un expédient qui lui a semblé si fameux qu'elle me l'a annoncé avec un cri de joie. Puis elle a couru à une armoire, en a tiré un mouchoir de poche, et s'est mise à me décanter une tasse de son horrible boisson dans un des coins du linge qu'elle relevait délicatement. Il était tout blanc, je veux bien, mais avoue que cette passoire était d'un choix douteux et bien peu fait pour calmer mes susceptibilités!..

J'ai bu! Qu'est-ce que tu aurais fait, toi? Mais ce goût âcre, avec cette petite arrière-saveur de lavande, de verveine ou de je ne sais quoi, recueillie en outre dans la batiste, c'était atroce!..

Puis, avec la conscience du devoir accompli, elle est allée s'asseoir dans son grand fauteuil, contre le dossier duquel sa tête arrive aux trois quarts à peine, et j'ai tâché de la faire causer.

Veux-tu l'ordre et le nombre de ses affections? Elle n'en fait pas mystère: sa vieille bonne, son chien, et puis voilà; car la tante

n'arrive qu'en vingt-cinquième ordre en façon de remplissage,.. et encore !

Quant à mon accident, elle m'en a dit tout de suite son sentiment sans se faire prier. Ça l'amuse, oh ! mais ça l'amuse, vois-tu ! Elle n'a jamais rien vu de plus drôle que cette aventure ! Au moins aurai-je la satisfaction de penser que ça divertira toujours quelqu'un, si ce n'est pas moi !

Établie sur ces prémisses, notre entente ne battait que d'une aile, comme tu comprends, quand la duègne est rentrée fort à propos pour nous tirer de peine. Mlle d'Erlange s'est envolée, et moi, qui par malheur n'en peux faire autant, je me suis carré dans mes oreillers, bien décidé à ne pas laisser aller Benoîte, puisque Benoîte il y a, sans avoir exprimé de sa vieille tête toutes les révélations qu'elle pouvait contenir.

Seulement, nos deux volontés se trouvaient être là-dessus diamétralement opposées, et elle paraissait aussi résolue à se taire que moi à la faire parler. Aussi, pendant un grand quart d'heure, avons-nous littéralement joué à cache-cache ensemble, elle finassant, moi la ramenant droit au but, pour la voir me glisser de nouveau entre les doigts, jusqu'à ce que j'enlève la position rondement, à la hussarde !

Mon ami, si tu l'oses, défends encore les petits doigts fins qui remuent si gentiment la porcelaine et qui savent apprêter un café si succulent, c'est leur propre marque que je porte au front, et mon antipathie contre Mlle d'Erlange était une prescience !

Mauvaises intentions, je ne dis pas, mais action un peu vive, tu en conviendras, je pense, et surtout quand tu connaîtras la nature du projectile employé. Il est lourd, massif et d'un noble métal. Devines-tu ? Non, bien entendu, et je te le donnerais en cent que tu n'en serais pas plus avancé.

Vois-tu dans un coin de ma chambre cette statue de saint Joseph qui s'enfonce dans l'angle, semblant vouloir gagner sur le mur ? C'est un joli morceau bien fini, ciselé en plein argent, que j'attribue sans hésiter à l'école italienne et qui pourrait être signé Cellini, tant le travail en est exquis ! Voilà, cependant, l'instrument de mon malheur !..

Pour que tu puisses comprendre comment s'est produite cette bizarre attaque, revenons de quelques jours en arrière, et figure-toi Mlle d'Erlange alors si pénétrée des vertus de ce même saint, si croyante en lui, si pleine d'une vénération passionnée à son endroit que le plus clair de ses journées se passait à ses pieds !

Puis, tout d'un coup, sans raison apparente, soit déboire, soit lassitude, une scission profonde se produisant entre eux, et la jeune suppliante passant brusquement d'un sentiment à un autre,

devenant aussi ardente dans la colère qu'elle s'était faite humble dans l'humilité, et enfin, dans un accès de rage impie, jetant ignominieusement au dehors la statue respectée.

Ne plus la prier, c'était trop peu de chose encore ! Les vieux Sicambres ne sont pas les seuls qui aiment à brûler ce qu'ils ont adoré, et d'ailleurs, comme la brave Benoîte me le disait en soupirant : — Elle ne fait jamais les choses à demi, ma fille ! — Jusque-là, rien à dire de cette façon d'agir. Je ne connais pas les griefs de cette jeune révoltée, c'était son droit peut-être, et, en tout cas, c'était strictement son affaire ! Mais le plus triste, c'est que, tandis que se jouait cette scène intime, et selon le train ordinaire du monde, c'était un innocent qui s'apprêtait à payer pour les coupables !

Tu le devines, mon ami : pour cette fois, l'agneau de la fable allait être moi-même, et l'heure où la plus malavisée des rêveries me conduisait dans ce chemin désert dont je t'ai parlé était aussi l'instant précis où Mlle d'Erlange envoyait le pauvre saint à la volée à travers la campagne, commettant ainsi le double délit d'attenter à la vie de son prochain et d'infliger le plus mortifiant des traitemens à un objet d'église.

Celui-ci, d'ailleurs, n'y mit nulle façon, et oubliant tout caractère sacré et pacifique, il me décousit avec la maestria d'un éclat d'obus de profession. Et voilà comment, sans crime appréciable que la société ou les dieux puissent me reprocher, j'ai été mis à deux doigts de la mort, et je reste menacé d'un genou hors d'usage ou du moins fort déprécié, tout cela parce qu'une petite fille et une statue d'argent ont eu maille à partir ensemble !

Que te semble maintenant de Mlle d'Erlange? Ne crois-tu pas voir des griffes pousser sous ses ongles roses, et seras-tu tout à fait tranquille désormais durant les heures où elle me veillera seule?.. J'attends avec une curiosité que je ne peux te dire l'explication qui ne pourra pas manquer de se produire à ce sujet entre nous. Cette fière amazone montrera-t-elle quelque confusion?.. Rien n'est moins certain, et je rassemble toute ma décision pour me tirer de là avec les honneurs de la guerre.

Je suis la victime, quand le diable y serait ! Il ne faut pas qu'elle oublie cela, et si elle prend les choses par trop légèrement, j'arracherai mon bandeau comme on fait à la dernière page des romans d'Anne Radcliffe, et je lui montrerai ma plaie béante !..

29 mars.

Benoîte a parlé, M. Pierre sait tout ! Mon Dieu, que dire, et de quel air me présenter ? Voilà les mots que je me suis répété incessamment hier, sans jamais trouver que faire.

D'un côté, certainement, je n'étais pas fâchée que ce fût avoué. Les situations mal définies m'ont toujours été odieuses, et je me rappelle le temps où, étant petite fille, je demandais à ma tante « deux claques tout de suite, » plutôt que la punition qu'elle me réservait pour le soir. Puisque cette fois encore j'étais sous le coup d'un blâme, je n'étais pas fâchée de savoir promptement ce qu'il allait être. Mais la façon de me présenter, le mot par lequel j'allais débuter? C'était toujours ce qui ne me venait pas, ou du moins ce qui m'échappait, dès que j'approchais de la porte fatale.

Dix fois dans l'après-midi, j'en suis venue si près que je tournais à demi la serrure; puis, toujours prise de peur au dernier moment, je me sauvais avant d'avoir achevé mon geste. Il semblait en vérité que toutes mes idées restaient entassées dans la bibliothèque, dont j'ai fait ma retraite et ma chambre depuis quelque temps, car aussitôt que je m'y retrouvais, les mots m'arrivaient en foule, je gesticulais avec noblesse, et les phrases les plus propres à émouvoir un cœur hautain se pressaient sur mes lèvres. J'avançais ainsi jusqu'à un divan où je supposais M. de Civreuse étendu, afin que la répétition fût complète, et, saisissant le coin d'un coussin comme je me proposais de le faire pour sa main:

— Monsieur, disais-je d'une voix émue, pardonnez-moi, je vous en supplie! J'ai fait une folie dont le remords me restera toujours, et à laquelle je ne peux pas encore penser sans terreur; mais voyez combien je suis malheureuse, et dites-moi, je vous en prie, que vous ne m'en voulez pas trop! Jusque-là, je sais que je ne pourrais pas m'adresser une bonne parole, et je hais de ne point vivre en paix avec moi même, car les reproches que je me fais sont bien plus durs que tous ceux que vous pourriez imaginer!

Le coussin attirait ma main à lui, baisait courtoisement le bout de mes ongles et me donnait l'absolution sans trop se faire prier. Là-dessus, je repartais pénétrée de mon sujet; mais, en passant ma porte, mon discours se troublait déjà, à la traversée de l'antichambre il m'en échappait une moitié, et l'autre s'égrenait dans le reste du trajet, si bien que j'arrivais les mains vides à l'endroit décisif!..

C'est alors que je revenais d'un bond et, par un sortilège inexplicable, sur mon passage, mes idées se retrouvaient d'elles-mêmes, se relevant des dalles, sortant des boiseries et rentrant toutes à leur place, de façon qu'en arrivant auprès du divan symbolique, j'avais reconquis mon aisance, et j'étais de nouveau en mesure de l'attendrir par d'autres propos analogues aux premiers, mais toujours plus persuasifs.

Il fallait en finir pourtant; le jour baissait, et je ne pouvais pas condamner M. de Civreuse à l'obscurité, faute d'oser entrer pour

lui apporter sa lampe. Il était évident que, tant que je réfléchirais ainsi, je repasserais par ces mêmes alternatives ridicules, et il ne me restait qu'à me prendre moi-même en traître.

C'est alors que, tête baissée, comme un objet qu'on lance, j'ai franchi la porte, et d'un trait, je suis arrivée près du lit, me fiant à mon étoile pour trouver ce mot heureux du début qui m'était si nécessaire et qui allait venir cette fois, je crois.

Mais M. de Civreuse, après m'avoir saluée, s'était mis à regarder derrière moi dans le fond de la chambre avec une persistance tellement singulière, se penchant pour mieux voir, dardant obstinément son œil sur la porte que, malgré ma préoccupation, je me retournai, saisie de l'idée que je traînais avec ma robe quelque objet inattendu ou burlesque. Il n'y avait rien du tout, et, comme je le regardais toute surprise :

— Je vous croyais poursuivie, mademoiselle, me dit-il tranquillement.

Puis il renfonça sa tête dans son oreiller avec un geste de soulagement, laissant retomber sa paupière d'un air détaché, et si fort à son aise, si peu préparé aux explications émues que je lui réservais, que plus d'une audace en aurait perdu courage comme moi, je crois. Debout, immobile, avec la perplexité évidente de mon regard, mes lèvres qui commençaient toujours des mots sans jamais les finir, et ma lampe que je ne songeais pas à poser, j'étais en pleine gaucherie, et j'aurais donné beaucoup à qui m'eût assuré quelque chose de la superbe attitude de M. de Civreuse, ou tout au moins le placement naturel de mes bras et de mes pieds, dont la conduite ne m'avait jamais paru si difficile.

Quant à lui, il s'appuyait en arrière avec des nonchalances majestueuses d'empereur romain, n'ayant nul mouvement maladroit à craindre dans sa commode situation et jouissant insolemment de tous ses avantages.

Cela ne devait pas durer longtemps ainsi, sous peine d'arriver au ridicule, et, d'ailleurs, cette froideur provocante agissait sur moi comme un coup de fouet. Puisqu'il ne voulait pas m'aider, ma foi, tant pis ! j'allais parler tout droit, au petit bonheur, et lui expliquer les choses sans plus de façons.

Et ce fut aussitôt fait que dit. J'avançai d'un pas encore et, mettant la lumière sur la table :

— Monsieur, commençai-je rapidement, voici votre lampe ; — c'était tout ce que j'avais trouvé de plus original comme début, — et je vous prie de croire à tous mes regrets pour le déplorable accident dont vous souffrez encore ; mais, en vérité, ce n'est pas ma faute !

— Mon Dieu, je ne crois pas qu'on puisse m'en accuser non plus, fit-il tranquillement en relevant le front et en me regardant.

— Je ne dis pas, balbutiai-je, perdant contenance. — Et comme il hochait la tête d'un air qui signifiait : « Allons, c'est bien heureux ! » je repris en m'interrompant vivement : — C'est-à-dire que je sais bien que c'est ma faute, en réalité; mais ce que j'entends, c'est que je ne l'ai pas fait exprès.

— Mademoiselle, je le crois, répondit-il avec son sourire railleur.

— Car enfin, continuai-je en m'animant, comment pouvais-je savoir qu'il y avait quelqu'un là ? C'est tout à fait à nous, ce chemin, et personne n'y passe habituellement.

— Mais c'est certain, répliqua-t-il avec le même flegme; c'est moi qui me suis rencontré là absolument hors de propos, et dès lors que je me trouvais chez vous, vous étiez complètement dans votre droit. Les seigneurs n'ont-ils pas haute et basse main sur leurs terres, et chacun enfin n'a-t-il pas la liberté de vider ses querelles à sa façon et sans crier gare ? C'est affaire à ceux qui passent de lever la tête et de parer les coups !

— Ah ! monsieur, m'écriai-je alors, au comble de l'indignation, vous me faites dire des sottises que vous savez bien que je ne pense pas, et vous répondez bien méchamment au pardon que je vous demande !..

Et comme je sentais que les larmes me gagnaient malgré tous mes efforts, j'allais me sauver quand il m'arrêta du geste et me dit, en oubliant cette fois son insupportable froideur :

— Mademoiselle, c'est moi qui vous demande pardon maintenant. Je suis un animal, et je voudrais me battre pour avoir fait pleurer la garde-malade dévouée qui veille si bien sur moi ! M'excusez-vous ?

Mais autre chose est de faire couler des larmes, ou de les arrêter. Je souriais, je répondais : « Oui, oui, » avec ma tête ; mais c'était commencé et il fallait que ça eût son cours, et j'avais beau mordre mes lèvres, enfoncer sur mes yeux mon mouchoir, bien serré en petit tampon, y mettre la meilleure volonté du monde, enfin je ressemblais à une fontaine.

De temps en temps, M. de Civreuse répétait ses excuses, et, ma foi, tout au fond du cœur, je n'étais pas fâchée de voir enfin dans ce grand œil glacial un peu d'anxiété et d'embarras. Après tout le trouble qu'il m'avait causé depuis quinze jours, c'était de bonne guerre. Pourtant je n'y ai mis nulle malice, je me suis calmée dès que je l'ai pu, car je voyais combien cette attente le gênait, et, tous les deux, nous avons repris ensemble, dès que j'ai eu retrouvé ma voix :

— Alors vous ne m'en voulez pas?

— Vous me pardonnez vraiment alors?

Je lui ai tendu la main, reprenant le fil de mon programme où je l'avais laissé; seulement il s'est contenté de la serrer tout doucement, et il a ajouté en riant, mais cette fois sans noirceur :

— Amnistie complète enfin, même pour lui, n'est-ce pas?

Et il me montrait du doigt la malheureuse statue de mon saint Joseph, qui se retrouve par je ne sais quel prodige dans un des coins de la chambre.

J'ai rougi jusqu'aux yeux, augmentant ainsi la chaleur de ma figure, que je sentais déjà brûlante, et où je devinais mon nez tout gonflé et déplorablement luisant, et, comme je ne répondais rien, M. de Civreuse a eu peur que je ne me remisse à pleurer, et il s'est dépêché d'ajouter :

— Mais soyez tranquille, mademoiselle, je ne sais rien de la nature de vos griefs, je ne connais que la punition sans ses causes.

— Je le pense bien, lui ai-je répondu, car il aurait fallu lire à travers mon front pour cela. Je n'en ai rien dit à personne.

Il n'a pas insisté, et je suis partie pour aller mouiller mes yeux.

Le docteur, qui sort d'ici, est enchanté du front de son blessé. Il dit que le mal disparaît avec la rapidité d'un miracle; mais quant au genou, il m'a avoué en confidence qu'il ne voit aucun mieux jusqu'à présent, et que le temps et une immobilité absolue sont les seules choses qui peuvent assurer une guérison complète. Fasse le ciel que M. de Civreuse consente à avaler de bonne grâce ces deux amères médecines!

Quant à moi, c'est avec un soulagement que je ne peux pas dire que je reste à présent auprès de mon malade. Il n'y a plus d'explication pénible à redouter entre nous, et encore que son humeur n'en soit pas sensiblement adoucie, cela me met du moins beaucoup plus à l'aise.

Pour lui, il reste un peu sombre, toujours froid, et avec cette tendance à l'ironie qui se fait jour à tout propos.

— Je suis né grognon, voyez-vous, me disait-il tout à l'heure, et comme personne n'a songé à tirer cette mauvaise herbe en mon printemps, c'est maintenant un petit chêne dont moi-même je ne fais plus façon.

— Et vos amis, qu'est-ce qu'ils en disent? lui ai-je demandé.

— Mais ils s'en accommodent généralement, ou bien quand ils sont las, ils élaguent un peu.

— Ma foi, ils sont bien bons, n'ai-je pu m'empêcher de répliquer; à leur place, je chercherais un autre ombrage que ce petit chêne, il ne me semble pas sûr!..

Il a froncé le sourcil. C'est sa manière quand il n'est pas content, et qu'il ne veut pourtant rien dire, et j'ai découvert que cela signifie en propres termes: « Allez-vous promener! » Alors j'y ai été, et j'y suis encore.

En fin de compte, je suis comme ses amis, je trouve qu'il y a singulièrement à élaguer parmi les branches de ce chêne-là, et qu'il a poussé tortu, quoique vigoureux.

Pierre à Jacques.

Mon ami, connais-tu un argument à la fois plus banal et plus irrésistible que les larmes? C'est vieux comme le péché, tout le monde en use, tout le monde aussi connaît la simplicité du procédé, et cependant tout le monde s'y attendrit encore malgré soi. Ève a obtenu son premier pardon et scellé sa première réconciliation de ce liquide bienfaisant, et M[lle] d'Erlange, — soit dit sans comparaison, — a si bien fait tout à l'heure que non-seulement la paix est signée entre nous, mais encore que c'est moi-même qui ai demandé grâce.

Imagines-tu un rôle tout ensemble plus ridicule et plus gênant que celui d'un homme qui fait pleurer une femme, quand cette femme lui est tout à fait étrangère? Les yeux dans son mouchoir, la voix inégale, ses explications coupées de gros soupirs et qui vous arrivent par fragmens, il semble en vérité qu'on soit un bourreau, et on ne sait quelle contenance est bonne à prendre. La regarder, c'est indiscret. Détourner la tête, c'est cynique; on a l'air de dire: « Je m'en moque! » et il ne reste qu'à jurer qu'on est le plus grand des misérables, et à solliciter humblement son pardon.

Puis, je ne sais si tu sens ainsi, mais toute chose mal connue et rarement éprouvée impressionne davantage. Qu'on me parle d'entailles ou de bras cassés, je sais ce que c'est, j'en ai eu. Mais ces pleurs, ce flot pressé, impétueux, ininterrompu, cela ressemble si peu aux larmes que j'ai jamais versées, larmes rares et toujours cachées, que je les regardais avec cette vague frayeur de l'inconnu, me demandant quand et comment ils allaient finir, ce que M[lle] d'Erlange éprouverait ensuite, et si elle ne risquait pas de se fondre ainsi tout entière comme une naïade alimentant quelque source vive! Aussi étais-je prêt à toutes les capitulations, et me suis-je tenu comme heureux de troquer grief contre grief, et de lui donner mon entier pardon en échange de celui que je recevais d'elle.

Il n'y a que ce pauvre saint avec qui elle ne veut pas entendre parler d'accommodement! J'ai tenté de me porter médiateur, mais

les faits ont dû être bien graves, car elle est restée froide, et je ne veux pas compromettre une paix si fraîche encore et si chèrement achetée par un zèle intempestif.

Et moi qui faisais tant d'état de l'entrevue, qui me voyais si maître de cette tête folle dans mon juste courroux, qui arrangeais si bien dans mon esprit toutes les vérités que je voulais lui dire et qu'il serait heureux cependant qu'elle entendît une fois ! Tu ris, traître! c'est bien hors de propos, je t'assure, et jamais je ne fus moins disposé à te faire raison!... Notre paix d'ailleurs n'est encore qu'une paix armée. L'entente est faite sur un point, mais sur un point seulement. Nous ne reparlerons plus désormais de la raison qui nous procure l'avantage de ce tête-à-tête d'un mois auquel je ne peux pas songer sans frémir; mais, à côté de cela, les causes de dissentiment ne nous manqueront pas, je crois.

Figure-toi toutes les oppositions du monde : le blanc et le noir, l'eau et le feu, deux chevaux perpétuellement lancés au galop et qui tournent chacun dans un sens de façon à se heurter régulièrement à chaque tour de cirque avec les horions que tu devines, et tu nous verras dans la grande salle boisée où je me recolle comme le plus vulgaire des objets d'étagère ficelé soigneusement jusqu'à sécheresse parfaite.

Et encore, non, tiens, ma définition est mauvaise. Ne lis pas opposition absolue, car elle me ressemble, mon cher, et c'est là ce qui m'en est odieux, je te l'ai dit déjà! On l'a habillée d'une robe, ornée d'une chevelure *ad hoc* à laquelle je n'aurais pu prétendre qu'à l'époque belliqueuse des Mérovingiens, dotée d'une prime fleur de candeur et de naïveté qui évidemment n'est plus mon partage, et, à part cela, nous sommes frères jumeaux. Or, pour une femme, tu me l'accorderas, il y a meilleur modèle à prendre que ton ami, et elle gagnerait assurément en grâce et en charme tout ce qu'elle perdrait en similitude. Entre tous les genres, le genre « bon garçon » est celui qui m'a toujours déplu davantage. Je l'aimerais mieux rêveuse, coquette, prude, sujette aux vapeurs, tout ce que tu voudras, enfin, qui me permît d'étudier la variété sur le vif pendant ma réclusion, plutôt qu'avec cette assurance joviale et capricieuse qui se traduit par le *shake hand* classique qu'ont importé chez nous les mains nerveuses et les coudes pointus des filles d'Albion, et qui est la chose que je leur pardonne le moins, après leur laideur, toutefois! Tout à l'heure, au milieu de ses larmes, elle était plus femme déjà. Ce qui n'est point pour dire que, pendant ce moment-là, je m'amusais beaucoup plus, ni que j'étais alors précisément à mon aise; mais j'aime le respect des vieux usages, et je veux les jeunes filles timides, soumises, un peu poltronnes au besoin, un peu

idéalistes, d'une octave plus haut que nous enfin, comme l'écart entre les voix masculines et féminines !

Après cela, je ne m'en distrairai que mieux peut-être. Je partais en quête de pays nouveaux, de types étranges, d'individus originaux à étudier, et on prétend que ce que les Français connaissent certainement le moins, c'est la France! Étudions la France, mon ami, puisque nous y voici, et reçois les notes du voyageur avec la même bienveillance que si elles t'arrivaient des bords sacrés du Gange ou des sommets non moins sacrés de l'Himalaya. Elles auront du moins le mérite de plus de fraîcheur qu'après ce long trajet, et quand on pense à toutes les jolies choses que Bernardin de Saint-Pierre savait découvrir sur une seule feuille de fraisier, il faudrait que je fusse un grand maladroit pour n'en pas faire autant dans un arpent et plus qui m'entoure.

Mais me voici loin de mon affaire, je broutille aux considérations philosophiques comme un simple baudet aux buissons du chemin, et l'équipage dans lequel je te conduis en cahote un peu, je crois. Tu veux l'histoire, n'est-ce pas? Nous en étions restés aux larmes de Mlle d'Erlange, il me semble, et je gage que tu te figures bonnement que d'un seul mot j'allais les arrêter, comme je dois confesser que je les avais fait jaillir. Je m'excusais, c'était fini, et encore nous n'en étions qu'en plus parfait accord par la suite.

Oh! mon ami, Dieu te garde de provoquer jamais une crise dont tu peux ne plus te voir maître au bout d'un instant, car c'est terrible! On se sent petit devant un torrent débordé, dit-on, parce que c'est quelque chose d'impossible à maîtriser qui vous côtoie... Que me diras-tu donc des larmes d'une jeune fille! Endigue-t-on davantage cela? Je me faisais doux, je me faisais humble ; en vérité, je devenais plat, et le flot coulait toujours pourtant, et c'était merveille de voir toujours ce même petit mouchoir, large comme la paume de ma main, tourné, retourné, pétri en tous sens, et suffisant encore à la besogne! Plié, il remplissait juste le creux d'un œil, si bien qu'il fallait les tamponner l'un après l'autre ; mais c'était fait d'un mouvement si prompt qu'on ne s'apercevait presque plus qu'il fût dédoublé, et, malgré la gêne que je ressentais, je ne pouvais pas m'empêcher de suivre curieusement cette admirable dextérité.

Je dois dire cependant que Mlle d'Erlange n'a point abusé de la situation ; elle s'est calmée dès qu'elle l'a pu, m'a tendu la main sans rancune, je crois, et, à ma prière, s'est assise près de moi, au lieu de se sauver comme elle en avait manifestement l'intention.

Il me restait à réparer, et le quart d'heure de Rabelais de ma maladresse devait se solder par beaucoup d'amabilités, je le sentais.

Il me fallait faire des frais, causer, la distraire, ôter enfin à ma brutalité tout ce qu'elle avait de trop violent, et... je ne m'en suis pas trop mal tiré, je pense!

Au commencement, de gros soupirs entrecoupaient ses paroles, de vrais soupirs d'enfant en détresse, et une larme qui reparaissait de temps en temps au bord des cils rappelait l'intervention du fameux mouchoir; mais, peu à peu, elle s'est animée, si bien même qu'au bout d'un instant je la suivais avec peine.

Parler semble pour elle un plaisir extrême ; elle le fait avec vivacité, sans grande suite, et comme s'il s'agissait simplement d'un exercice hygiénique pour sa langue. Les questions, les réflexions, les faits se précipitent dans un curieux pêle-mêle ; elle prend ses idées à même le tas, sans trier, et les jette comme on lance du grain à des moineaux « Hop! hop! attrape qui peut! » Je gage bien que la parabole du semeur de l'Évangile ne l'a pas fait rêver souvent, et que ce qui se perd de grain aux broussailles du chemin ou sur les roches arides est le plus mince de ses soucis!

Ne crois pas pourtant qu'il s'agisse d'une bavarde vulgaire : son intarissable animation est plutôt une surabondance de vie, si je ne me trompe, et elle dépense sa force là, faute de pouvoir l'employer suffisamment ailleurs, quoiqu'elle y prenne déjà peine pourtant, je t'assure! Tout en causant, elle va et vient, lutine son chien, arrange et dérange le feu vingt fois dans une heure, si bien qu'elle l'éteint à moitié et remplit la chambre de fumée. Elle ouvre alors les fenêtres en s'excusant, et rétablit un bûcher dont les flammes lèchent l'entablement de la cheminée, et qu'il faut arroser d'un seau d'eau pour nous garder d'un plus grand malheur.

Assise, elle ramène successivement ses deux pieds sous elle à la turque, — comme son café, — et balance son buste en parlant de la manière la plus inquiétante pour son équilibre, qu'elle conserve cependant d'une façon merveilleuse, il faut lui rendre justice, et je soufflais à la suivre de l'œil.

— Je vous trouve fiévreux, me disait peu après mon docteur; que se passe-t-il? Est-ce que nous vous aurions nourri trop tôt, et faut-il nous remettre à vous doser un bouillon de malade?

— Dosez-moi plutôt ce feu follet! avais-je envie de lui répondre.

Mais à tout prendre, vois-tu, Jacques, quatorze heures de solitude par jour, c'est beaucoup quand on est pris par la patte : ne médisons pas trop des intermèdes.

Notre conversation, très variée, m'a mis un peu au courant de ce qui nous entoure, choses et gens.

Le château dont je t'ai parlé, trop pompeusement peut-être, n'est pas décidément tout ce que j'en attendais, et comme les décors de

théâtre, derrière la façade qu'il montre au public, il cache plus d'une déception. Sa splendeur date de Louis XIII et sa décadence de la révolution ; ce qui prouve, te dirait M. Prud'homme, que le bonheur sur cette terre dure plus que le malheur, contrairement à tout ce qu'on affirme à ce sujet, et ce qui signifie, je crois, tout bonnement, que cent ans est la limite extrême pendant laquelle des pierres consentent à tenir debout sans que personne les y aide. Quoi qu'il en soit, il a disparu déjà du noble bâtiment une aile tout entière, un clocheton et deux tourelles.

Elles ont croulé d'ailleurs sans violence, en tourelles de bonne compagnie, comme des gens trop las d'être debout, et qui s'assoient à terre faute de mieux. Puis le lierre qu'elles avaient entraîné s'est remis à verdoyer, les herbes folles et les giroflées, voyant qu'on ne songeait pas à déblayer, ont commencé à fleurir, et, l'an d'après, les oiseaux y ont niché, trouvant l'abri sûr et le parterre odorant.

Histoire de vieux murs, me diras-tu. Je connais ta ruine sans que tu me la décrives : elles se ressemblent toutes, ces décadences de châteaux !

Et la façon dont les propriétaires agissent en pareil cas se ressemble-t-elle aussi partout ? Et crois-tu que tu as vu beaucoup d'endroits où on fasse ce qu'on fait à Erlange dans ces circonstances-là ?..

Quand les lézardes se multiplient par trop, que leur entre-bâillure prend l'air sinistre de gens qui poussent leur dernier soupir, et que les pierres hochent décidément les jours de grand vent, chacun rassemble ses affaires personnelles, ou réunit tout ce qui se manie sans trop de peine, et philosophiquement on transporte son bagage et soi-même dans une autre partie plus hospitalière et qui tienne encore debout.

Puis le premier ouragan a raison du radeau qu'on vient ainsi d'abandonner, il s'abat et devient le palais des hiboux et des fouines, pendant que les émigrans refont leur nid à côté, s'accommodant des nouveaux espaces, découvrant des avantages ou des misères, et pas plus émus qu'une tribu de Gaulois qui a décampé du matin pour changer de cieux et de gibier !

On a déjà quitté ainsi successivement la tour du sud pour la tour du nord et l'aile droite pour le centre, et si le centre fléchit à son tour, — mon Dieu, avec ces neiges qui l'écrasent, il faut s'attendre à tout ! — il restera encore l'aile gauche remise à neuf plus récemment, puis une tour, deux tours même, je crois, une chapelle et les communs.

En voilà pour assurer le loyer des petits enfans de Mlle d'Erlange et, à plus forte raison, la vie de cette tante mystérieuse, insaisis-

sable, qui est encore une inconnue pour moi, et que je me prends parfois à croire un simple mythe.

Tout cela est certainement le dernier mot de la philosophie si ce n'est pas de la démence, et pourtant c'est textuel. M[lle] d'Erlange paraît même considérer la chose comme très simple. On dirait, à l'entendre, qu'elle parle du changement le plus insignifiant, comme l'obligation de se déplacer dans un jardin quand le soleil vient vous chercher à l'ombre d'un massif, ou quelque chose d'analogue.

— Dame, puisque ça tombait, qu'auriez-vous fait? m'a-t-elle dit en me voyant ouvrir de grands yeux; vous seriez resté, vous?

— Non, mais j'aurais restauré, lui ai-je répondu.

— Avec qui? Avec Benoîte et moi comme maçons et Françoise pour nous gâcher le plâtre avec ses sabots?

— Qui est Françoise?

— Ma jument, une bonne vieille bête qui butte pour rentrer dans son écurie et que je vous montrerai quelque jour. C'est ma troisième affection.

— Mais ne trouvez-vous pas, pourtant, n'ai-je pu m'empêcher de reprendre, que c'est une pitié de laisser crouler ainsi une belle habitation, et madame votre tante ne le sent-elle pas?

— Peuh! a-t-elle repris en haussant les épaules et en riant ironiquement, ma tante sait bien que le dernier pan de mur d'Erlange lui survivra, et, puisqu'elle est assurée d'un abri jusqu'à la fin de ses jours, qu'est-ce que vous voulez « qu'après » lui fasse?

Je n'ai pas osé insister, la question devenait trop personnelle, et nous en sommes revenus aux généralités. Très joyeusement, ma jeune interlocutrice m'a raconté comment elle avait meublé sa chambre, tirant de chacune des pièces ce qui y restait, et allant jusqu'à faire main basse sur les prie-Dieu de la chapelle.

Ainsi s'explique cette profusion monacale et bizarre de stalles de religieux qui m'avait frappé à mon premier réveil.

Elle appelle ça « ses chaises volantes, » et, tout en parlant, elle les tirait l'une après l'autre jusque devant mon lit pour me les faire voir.

— Elles sont toutes pareilles, ce n'est pas varié, n'est-ce pas? disait-elle en les tournant, mais c'est mignon à côté de mes canapés. Avez-vous vu les personnages de mes canapés?

Et elle s'attelait pour en tirer un jusqu'à moi, le roulant d'un bout à l'autre de la chambre avec un affreux vacarme, et le ramenant contre le mur avec la même rapidité.

D'après tout ce que j'ai compris, le château est donc aussi désolé à l'intérieur qu'à l'extérieur, et je m'étonnais en me demandant

quelle est la bande de pillards qui l'a ainsi dévasté? L'insouciance et l'incurie n'y auraient pas suffi, et le temps n'emporte pas un mobilier sur son dos à lui tout seul sans que la misère l'y aide quelque peu. Cette idée me tourmentait, car ma présence, dans ce cas, pouvait être une lourde charge pour mes hôtesses, et je me promettais de m'en ouvrir au docteur, quand Mlle d'Erlange a pris le taureau par les cornes, lisant miraculeusement derrière mon front ce qui m'occupait et le traduisant aussitôt avec clarté.

— Vous voilà tout soucieux, monsieur, parce que vous nous trouvez moins riches que vous ne l'imaginiez d'abord! s'est-elle écriée. Mais rassurez-vous! s'il ne pousse point à Erlange les quelques tables et chaises nécessaires pour nous remeubler, nous y avons tous les légumes de la Saint-Jean, sans compter poules et canards, et comme ma tante, qui tient fort à son pauvre moi, trouve toujours moyen de ne point pâtir, il faut bien supposer qu'elle n'est pas arrivée au fond de son bas de laine, et que la disette ne nous menace pas encore. Puis, en définitive, dites-vous que vous auriez mauvaise grâce à vous tourmenter de tout cela, car ce n'est assurément pas votre faute si vous êtes ici aujourd'hui, et il est assez d'usage en tous lieux qu'on héberge ses prisonniers.

Cette franche explication m'a mis à l'aise, et je n'ai plus fait que m'excuser d'avoir dépossédé Mlle d'Erlange de sa chambre, lui demandant en grâce de la reprendre et de me faire transporter ailleurs. Mais elle a refusé, m'a répondu « qu'ailleurs » ici était un mot prétentieux, et que, du reste, elle tenait à me voir demeurer sur le lieu même du délit pour en faire une sorte de chapelle expiatoire.

Tout ceci m'a fait comprendre plus d'une étrangeté qui m'avait frappé dès le début dans les inégalités de mon service de table, et je m'explique l'assemblage de cette porcelaine de Sèvres, du grand verre de Venise où mon vin me semble de l'or liquide, de l'argenterie massive que je n'aime pas à voir Mlle d'Erlange manier trop près de moi, mêlés à la serviette de grosse toile bise et à ce couteau à treize sous qui complètent mon couvert.

Hier, je m'escrimais avec, déchirant ma viande comme un jeune chien, me servant successivement du dos et de la tranche sans plus de succès, et tout près de m'impatienter.

— Il coupe mal, n'est-ce pas? m'a dit Mlle d'Erlange, qui me regardait faire avec jubilation, et vous êtes tout en colère!.. Attendez, j'ai quelque chose qui fera votre affaire.

Elle a couru à un tiroir et m'a rapporté triomphalement un petit poignard enfermé dans une gaine d'ivoire très fouillé, qu'elle a sorti d'un geste en faisant jaillir un éclair bleu, et avec une vivacité qui m'a fait frémir.

— Voilà, m'a-t-elle dit, il taille comme un ange : je m'en sers toujours pour mes plumes. Le voulez-vous?

Ainsi se compose mon couvert, mon ami, et tu as à présent une idée assez exacte de mon abri, comme du personnel de mon entourage : la tante-fantôme, mon docteur, Benoîte, Un, et enfin Mlle Colette, car tel est le nom de Mlle d'Erlange, qui a bien voulu m'en faire part elle-même, ainsi que des réflexions qu'il lui suggérait.

— Un drôle de nom, n'est-ce pas? disait-elle : Col... Colette... Pourquoi pas Colerette? Qu'est-ce que ça veut dire, et d'où ça peut-il bien venir?

— Mais de la sainte du calendrier, je suppose...

— C'est probable! je n'y avais jamais songé! Je croyais qu'on avait imaginé ça pour moi. Mais vous la connaissez donc, sainte Colette? Peut-être l'avez-vous priée contre les rages de dent? Il paraît que c'est souverain et qu'on est certain de la guérison en s'adressant à elle!..

— Je vous avouerai que non! ai-je répondu; d'une part, mes dents se sont tirées d'affaire toutes seules jusqu'à présent, et, de l'autre, votre insuccès me dégoûterait à tout jamais des neuvaines, car je n'aurais pas la fatuité de croire que je pourrais réussir là où vous avez échoué si complètement.

Elle a rougi jusqu'à l'extrémité de ses doigts en détournant la tête; mais, au bout d'un instant, elle a repris plus bas :

— Oh! c'est que moi je demandais du très difficile; c'est pour ça!

Elle avait peur, évidemment, de me décourager par son insuccès et de m'induire en tentation ou en révolte, et moitié pour sa candeur, moitié parce que je craignais de l'avoir froissée, j'ai ajouté en manière de conclusion :

— Il est certain qu'il ne faut jamais désespérer de rien, et peut-être ce que vous souhaitez est-il beaucoup plus près de vous que vous ne le pensez!..

Quant à sainte Colette, je ne crois que faiblement à ses vertus, voilà la vérité; mais si tu entendais parler d'une de ses célestes compagnes qui présidât au reboutement des fractures, mets-lui un cierge, mon ami, car je n'avance pas, malheureusement.

28 mars.

Depuis quelque temps, une idée m'est venue, et j'ai beau lui hausser les épaules en plein visage, lui montrer que je la trouve absurde, elle reste là et s'implante chez moi, si bien que je n'ai plus en tête autre chose.

Mais c'est si fou que, pour l'écrire, je ferme ma porte à trois ver-

vous et que je tourne deux pages blanches, afin de mettre bien à part cette imagination ridicule.

A force de réfléchir à ma dernière aventure, de repenser à la violente façon dont j'ai traité mon pauvre saint, à ma colère, à ce qui en est résulté, au jour enfin où M. de Civreuse a pénétré à Erlange, je me suis demandé,.. je me suis dit qu'il était possible;.. enfin il m'est entré dans l'idée que peut-être saint Joseph avait exaucé mes prières malgré tout, et que M. de Civreuse était le sauveur et le héros attendu.

Je sais bien qu'il ne venait pas à Erlange, qu'il ne pensait pas à moi, et qu'à présent encore ses façons ne sont rien moins que galantes... Mais cette coïncidence pourtant!

Je demande de l'aide, et voilà que tout à coup, dans ma vie murée, pénètre un homme jeune, original et intéressant, sinon aimable, et tout à fait du bois dont on fait les héros! N'est-ce pas un coup du ciel, en vérité! La maussaderie et la fureur de ma tante m'en sont de sûrs garans, et ses assauts journaliers me montrent qu'elle pense comme moi que le libérateur de Colette est arrivé.

Quand je me fonds en excuses devant ma pauvre statue, que j'ai reprise, il me semble que son œil me sourit comme jadis et qu'elle me dit : « Tu vois bien que tu désespérais trop vite, et que je ne te trompais pas du tout! » Puis, l'instant d'après, je me répète que je suis folle, et la figure glaciale de M. de Civreuse me revient en mémoire. Il se soucie de moi juste autant que de mon chien, et il est aisé de voir qu'il s'exaspère de l'arrêt qui l'attache ici.

Et pourtant si c'est écrit, il faudra bien qu'il y vienne, et même qu'il soit très content d'être endommagé comme le voilà, par-dessus le marché, car enfin sans cela il passait outre!

Son aspect ressemble-t-il tout à fait à l'idéal de mes songes d'été? je ne me rappelle plus, car à présent, quand je cherche à évoquer l'image de mon beau ténébreux, c'est la figure de M. Pierre qui vient devant mes yeux, et je ne remonte point aux premières pages de mon cahier pour voir si je me trompe oui ou non, puisque je le trouve bien ainsi.

Son front, qu'on voit mal maintenant, est grand et large évidemment, ses cheveux sont châtains, coupés ras et dressés en brosse, son nez courbé est plutôt trop long, je crois, sa bouche est toujours serrée, et sa barbe enfin n'est pas tout à fait une barbe, mais pas rien qu'une moustache non plus, et je voudrais bien lui demander comment elle s'appelle au juste.

Quant à la nuance de son œil, de ses yeux plutôt, car je suppose que l'autre est tout pareil à celui que je connais, elle est singulière :

ce n'est pas bleu, ce n'est pas gris, et rien n'y ressemble davantage que l'eau des sources où je me mirais l'an dernier. Tout s'y retrouve, jusqu'à l'ombre des nuages qu'on croirait y voir passer de temps en temps, car la couleur en varie suivant ses émotions, et le ton pâlit ou se fonce à tout instant.

Son teint est brun, sauf depuis une raie qui coupe le front et d'où la peau est restée blanche jusqu'aux cheveux, ce qui paraît tout drôle. On croirait qu'on a peint la figure d'une même nuance jusque-là et que, la couleur étant venue à manquer tout à coup, on a laissé le reste tel quel.

Son caractère, par exemple, est brusque, peu aimable, et il a l'air d'un homme si accoutumé à faire ses propres volontés que celles des autres ne doivent plus compter beaucoup.

Je me figurais bien un tyran aussi tyran pour tout le monde, mais je le voyais s'adoucissant davantage à mon aspect...

D'ailleurs, quand j'ai bien rêvé ainsi, toute la folie qu'il y a à s'attacher à pareille idée me revient. Jamais prince Charmant se fit-il moins charmant pour séduire la dame de ses pensées? et ne suis-je pas forcée de m'apercevoir que M. de Civreuse ne ressemble actuellement qu'à un dogue enchaîné, un dogue savant, très bien élevé, très au courant des belles manières, mais qui ne s'amuse pas du tout dans sa niche, c'est visible.

Et puis enfin, moi-même m'accommoderais-je de cette humeur sévère? On dirait que, par un charme spécial, tout ce que je fais et tout ce que je dis est précisément le contraire de ce que je devrais dire ou faire, et je procure au sourcil de mon interlocuteur le plaisir d'une incessante gymnastique, tant il s'élève souvent dans les vifs étonnemens que je lui cause. Or ce n'est pas pour être blâmée constamment qu'on attend depuis dix-huit ans sa liberté et un brin de joie ..

Et pourtant la mère Lancien paraissait bien sûre de son affaire en me promettant le succès, et elle a tant vu de choses, et moi si peu !..

* * *

(La dernière partie au prochain n°.)

LA

BIENFAISANCE ISRAÉLITE

A PARIS

II[1].

LE REFUGE. — L'APPRENTISSAGE. — LE DISPENSAIRE.

I. — LE REFUGE.

Après la guerre franco-allemande, aussitôt que les préliminaires de la paix eurent été signés, on s'occupa de rapatrier nos soldats que la fortune des armes avait déçus et que la captivité avait disséminés au-delà du Rhin. Tous ne revinrent pas immédiatement, tous ne purent faire acte de salut et de patriotisme en arrachant Paris aux malfaiteurs de la commune. Quelques-uns, malades ou souffrant de leurs blessures, avaient été gardés par les hôpitaux; d'autres, plus malheureux encore, avaient échoué dans leur tentative d'évasion ou s'étaient montrés insubordonnés et récalcitrans. Punis avec la brutalité des lois de la guerre, qui sont contradictoires à toute humanité, ils avaient été condamnés à plusieurs mois, à plu-

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

sieurs années de travaux forcés militaires. Soumis à la discipline implacable, loin du pays, sans nouvelles de la famille, désespérés sous la dureté des climats du Nord, sans argent pour adoucir le dénûment de leur existence, ils étaient devenus un objet de commisération pour leurs vainqueurs eux-mêmes. Nulle rigueur exceptionnelle ne leur fut appliquée : ils étaient assimilés aux condamnés militaires allemands; mais l'éloignement, l'exil, l'ignorance de la langue, ajoutaient à leurs souffrances des douleurs morales qui en doublaient l'intensité. On ne les oubliait point en France, et des personnes de cœur s'ingéniaient à leur porter secours. Comment y parvenir? Après enquête, on pouvait connaître, à peu près, le nombre des absens; mais ces absens, où étaient-ils? Dans la tombe hâtivement creusée sur le champ de bataille, dans le cimetière des hôpitaux, sur le grabat des lazarets, dans la casemate des citadelles? On ne pouvait le savoir qu'en parcourant l'Allemagne à la recherche de nos pauvres soldats; c'est ce que firent quelques-uns de nos compatriotes ; entre autres une femme dont le nom doit être prononcé, dût sa modestie en souffrir, et qui s'appelle Mme Coralie Cahen.

Elle est Lorraine, née à Nancy, veuve d'un médecin qui eut de la célébrité à Paris, habile auprès des malades, adroite aux pansemens, miséricordieuse et sachant les mots qui consolent. Dès que les premiers combats eurent fait brèche aux frontières françaises, elle courut à Metz, sachant bien que là les sinistres moissons ne manqueraient pas : elle s'enferma dans les hôpitaux, portant au bras le brassard de la convention de Genève, et devint une sorte d'infirmière en chef, se battant contre la mort et lui enlevant les victimes déjà désignées. Lorsqu'un blessé sentait ses forces défaillir et s'en allait vers une autre existence, elle appelait l'aumônier : « Celui-ci va nous quitter, aidez sa pauvre âme, affermissez-la et montrez-lui les lumières qui brillent au-delà du tombeau. » L'armée que commandait le maréchal Bazaine fut prisonnière, les Allemands entrèrent dans Metz, et Mme Coralie Cahen, cherchant comment elle pourrait se rendre utile encore, se dirigea vers l'armée de la Loire; elle s'arrêta à Vendôme, où son dévoûment devait trouver à s'exercer. Dans le lycée de la ville, qui est une ancienne abbaye, on avait installé une ambulance; c'est là qu'elle s'établit, comme dans une demeure d'élection où son zèle n'aurait plus de repos. Les blessés, les varioleux, les éclopés affluaient, pieds nus, les vêtemens en lambeaux, affamés, s'offrant en holocauste et désespérés de reconnaître que leur sacrifice demeurait stérile. Malgré l'ardeur des femmes de bonne volonté, malgré l'énergie de l'infirmière en chef, le labeur était lourd et c'est à peine si l'on y pouvait suffire. Mme Coralie Cahen, qui est de la race et de la religion d'Israël, savait par expérience

qu'auprès des malades rien ne peut valoir la ponctualité, le désintéressement, les soins attentifs des femmes appartenant aux congrégations ou aux communautés religieuses. Elle fit appel aux marianistes de la Sainte-Croix, qui ont leur couvent au Mans, et sept sœurs vinrent partager les travaux de l'hôpital; il était temps : on succombait à la fatigue et les troupes allemandes se rapprochaient. Les sœurs marianistes n'ignoraient point les croyances de Mme Coralie Cahen, mais il paraît que les bons cœurs savent se comprendre, car elles acceptèrent sans hésitation son autorité et, au bout de peu de jours, l'ayant vue à l'œuvre, elles ne l'appelaient que « la mère. »

Lorsque tout fut fini, lorsque la France épuisée retomba sur elle-même, après avoir échappé au parricide dont des enfans impies l'avaient menacée, elle regarda du côté de l'Allemagne où, comme j'ai dit, quelques-uns de nos soldats étaient encore retenus. Pendant de longs mois, Mme Coralie Cahen avait vécu au milieu des misères de la gloire, parmi les blessés des deux armées, apaisant la douleur des Français vaincus, consolant les Allemands vainqueurs, qui pleuraient en pensant à leur patrie, les confondant les uns et les autres dans la même pitié, car ils étaient réunis dans la communauté des mêmes souffrances; elle avait senti son cœur s'émouvoir à la pensée de nos soldats que les forteresses de Silésie et de Poméranie refusaient de nous rendre, parce qu'ils avaient commis des fautes que la France eût peut-être récompensées, mais que l'Allemagne avait dû punir. Cette idée l'obsédait; elle n'y tint plus et partit.

Seule, sans autre mandat que celui qu'elle s'était donné, volontaire de la délivrance et de la charité, elle fit trois voyages en Allemagne, dont deux pendant l'hiver de 1871-1872, qui fut exceptionnellement rigoureux, surtout aux environs de la Vistule, vers Dantzig et Graudenz. Elle frappa à toutes les portes, cherchant, s'enquérant, demandant partout « : Avez-vous des prisonniers français? » sollicitant, ne se décourageant pas, et abusant de sa faiblesse jusqu'à en faire une force qui devînt invincible. Dans cette œuvre de patriotisme et de commisération, elle fut puissamment aidée par une femme d'un grand cœur qui la couvrit de sa protection, et qui n'est autre que l'impératrice Augusta. En souvenir de cette pérégrination à travers les casemates où nos soldats étaient détenus, en témoignage d'une alliance de charité conclue pour atténuer les maux de la guerre, la souveraine remit à la voyageuse une broche n'ayant pour ornement que la croix rouge, la croix de Genève, qui est la sauvegarde des blessés, des ambulances, des hôpitaux et le symbole de l'humanité. Le hasard m'a mis en rapport avec l'officier qui fut chargé, dans la forteresse de Graudenz, d'amener les prisonniers français en présence de Mme Coralie Cahen. Je ne sais rien de plus émou-

vant. « Il faisait froid, elle était entrée au corps de garde pour se chauffer près du poêle; je lui dis : « Voilà les Français. » Elle sortit très vite et s'arrêta devant eux; il y en avait onze, le bonnet à la main, la regardant et ne comprenant pas pourquoi elle était là. Sa voix tremblait; elle leur dit : « Je suis Française. — Ah! vous êtes Française! — Oui, je viens de France exprès pour vous voir. — Ah! pour nous voir! ah! vous êtes Française! » Et tous, tous ces hommes qui avaient traversé le fer et le feu, qui sans se plaindre supportaient leurs misères, tous éclatèrent en sanglots. Elle pleurait. Ils répétaient : « Ah! vous êtes Française! » Elle répondait : « Oui, je suis Française. » Je me sauvai dans le corps de garde, parce que les larmes m'étouffaient (1). » Ceux-là furent graciés et bien d'autres. Elle alla jusqu'au prince de la couronne, jusqu'à l'empereur Guillaume; rien ne la rebuta : elle eut l'insistance et la persistance. Plus de trois cents prisonniers français lui doivent d'être rentrés au pays et d'avoir été libérés avant le terme de leur peine. On a dit, et j'ai dit moi-même, que les israélites n'avaient qu'un sentiment incomplet de la patrie; ô juive, pardonnez-moi!

Si une telle femme est à la tête d'une œuvre de bienfaisance, cette œuvre sera dirigée avec une bonté vigoureuse. C'est, en effet, ce que j'ai remarqué dans la « Maison israélite de refuge pour l'enfance, » dont le comité, exclusivement composé de dames patronnesses, est présidé par Mme Coralie Cahen. Je crois, sans pouvoir l'affirmer, que c'est à son initiative qu'est due cette institution. Un malheur, le plus cruel de ceux qui peuvent atteindre une femme et une mère, l'avait frappée; elle demanda des consolations à sa compassion et à sa charité, qui ne les lui refusèrent pas. En souvenir d'une enfant arrachée à sa tendresse, elle alla secourir les malades dans les hôpitaux et porter des paroles d'encouragement aux petites détenues de Saint-Lazare. A voir ses jeunes coreligionnaires dans les salles gangrenées de la mauvaise prison, elle eut honte, elle eut pitié, et fit si bien qu'elle intéressa à leur sort des femmes riches de la communauté. Sans partager peut-être toutes les espérances qui faisaient battre son cœur, on convint qu'il était bon d'essayer quelques sauvetages, et au mois de juillet 1866, la maison de refuge fut ouverte à Romainville, au pays des lilas, où tant de pauvres filles se sont perdues, si l'on en croit les romans que publiait l'éditeur Barba vers les temps de la révolution de juillet.

La maison était bien modeste et servait d'asile, pour ne dire de prison, aux fillettes israélites que la prudence de la police et les sé-

(1) Voir dans *l'Invasion* de Ludovic Halévy, les épisodes intitulés *Vendôme* et *Graudenz;* la personne qui n'est point nommée est celle dont je viens de parler.

vérités de la loi envoyaient à la correction paternelle. Il y a une quarantaine d'années et plus, la colonie juive, campée dans les ruelles du faubourg Saint-Marceau et de la Cité, fournissait de nombreuses recrues à la débauche vénale; les « petites Maubert, » les modèles de la rue aux Fèves, étaient presque célèbres par leur précocité. Quelques-unes ont fait des fortunes surprenantes; d'autres, après avoir roulé dans toutes les fanges, se sont retrouvées dans les salles de la Salpêtrière ou entre les brancards d'une charrette de marchande des quatre-saisons. Les unes et les autres, celles qui devaient habiter des palais sur les rivages du golfe de Naples; celles qui, alcooliques et mendiantes, étaient réservées aux cellules du dépôt, ont traversé Saint-Lazare aux jours de leur début dans le vice, vers la treizième et la quinzième année. Israël s'émut du sort fait aux jeunes pécheresses de sa race et voulut leur venir en aide. Le catholicisme ouvrait les refuges du Bon-Pasteur, de Saint-Michel, de la Miséricorde; le protestantisme recueillait ses petites coreligionnaires coupables à la Retenue, que surveillent les diaconesses (1); le judaïsme ne voulut point rester en arrière, et il créa la maison de Romainville pour protéger ses jeunes filles contre elles-mêmes et les défendre contre la contagion des prisons administratives. Là, comme dans les établissemens des communions chrétiennes, on essaya de combattre la perversité des instincts, le résultat des mauvais exemples, et de relever les malheureuses qui s'étaient laissées tomber ou qui avaient couru au-devant de leur chute. C'est une tâche pénible, mais que les femmes poursuivent avec acharnement, et qui parfois s'exerce avec une énergie que l'on prendrait pour un instinct de l'espèce. Toute conception d'œuvre charitable semble entraînée à regarder d'abord vers la femme, vers la faiblesse, et c'est par réflexion qu'elle se reporte sur l'homme. Dans une étude précédente (2), j'ai fait remarquer que sur cent soixante-trois maisons secourables ouvertes aux enfans et aux adolescens dans le département de la Seine, dix-huit seulement sont consacrées aux garçons; les cent quarante-cinq autres ne s'occupent et ne veulent s'occuper que des fillettes qui ne sont point encore majeures. Les conséquences de l'inconduite sont individuellement plus graves pour la femme que pour l'homme, j'en conviens; mais socialement il n'en va point de même, puisque, dans les arrestations pour crimes et délits opérées de 1881 à 1885 dans le département de la Seine, la proportion des hommes est de 87 pour 100 et celle des femmes seulement de 13. C'est donc bien le péché

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.
(2) Voyez la *Revue* du 1er août, *l'Orphelinat des apprentis*.

contre les mœurs que l'on surveille si jalousement, que l'on combat avec tant d'âpreté, et non pas les tendances pernicieuses qui, poussant au méfait, portent préjudice à la collectivité tout entière dont elles attaquent l'existence et la propriété. On peut dire, je crois, qu'en créant le refuge de Romainville, les femmes israélites ont obéi autant à l'impulsion de leur sexe qu'au désir d'arracher leurs coreligionnaires à la corruption.

Dans le principe, tout zèle trop ardent dut être modéré, car la maison était étroite, les places n'y étaient point nombreuses et les ressources dont on disposait n'avaient rien d'excessif. On fut donc obligé de restreindre le champ de l'action, qui fut limité à la correction paternelle de Saint-Lazare. Au lieu de laisser de pauvres créatures achever de pourrir dans un milieu détestable, on tenta de les nettoyer et de leur rendre quelque santé morale. Les résultats obtenus furent bons, et comme, de sa nature, la charité est insatiable, que toujours elle cherche à plus et à mieux faire, on se demanda si d'autres enfans que « les détenues » ne pourraient point participer aux bénéfices de l'éducation et de l'enseignement. On ajouta quelques lits au dortoir, on se tassa dans les classes, dans les ateliers, et l'on put accepter quelques fillettes qui faisaient concevoir de l'inquiétude pour leur avenir. On croyait pouvoir rester ainsi, un peu à la gêne, mais utile néanmoins, réparant le mal, l'empêchant de se produire et, dans la mesure du possible, faisant acte de protection pour l'enfance. On avait compté sans les familles israélites pauvres qui sont si nombreuses à Paris et qui tendaient les mains vers la maison hospitalière où les enfans trouvaient des soins et la discipline d'une direction maternelle. Il est dur de se boucher les oreilles pour ne point entendre les supplications de l'infortune; on reconnut la nécessité de s'agrandir, afin de n'avoir plus à se récuser; on quitta le gîte insuffisant de Romainville et l'on se transporta à Neuilly, boulevard Eugène, où l'on s'installa dans de plus larges conditions. La nouvelle maison pouvait abriter vingt-cinq ou trente enfans, ce qui était un progrès, mais ce qui n'était point en rapport avec les exigences dont l'on était assailli. Tout de suite on fut débordé; on lutta pendant longtemps et avec courage; mais on était forcé de multiplier les ajournemens, on se voyait condamné à des refus pénibles, on repoussait des demandes d'admission dignes d'intérêt, et l'on se désespérait de ne pouvoir faire autant de bien que l'on aurait voulu, lorsqu'un sacrifice sérieux, gros de promesses qui n'ont point été démenties, fut consenti en faveur de la fondation récente. Mme Victor Saint-Paul, dame du comité, et M. Victor Saint-Paul, membre du consistoire de Paris, donnèrent à l'œuvre un vaste terrain situé boulevard de La Saussaye, à Neuilly. M. S.-H.

Goldschmidt, président de *l'Alliance israélite*, prit à sa charge le quart des frais de construction, soit 60,000 francs; le comité de bienfaisance en donna 40,000; aux sollicitations de M. Zadoc Kahn, grand-rabbin de Paris, cent trente-deux souscripteurs répondirent en versant une cotisation variant de 10,000 à 100 francs; on réunit de la sorte une somme de 255,900 francs, qui solda les dépenses de constructions et d'aménagement, dont le total s'est élevé à 254,784 francs. C'est beaucoup d'argent; mais on ne doit point le regretter, car l'établissement est de premier ordre. Il fait honneur à M. Aldrophe, qui l'a bâti, et qui en vit l'inauguration solennelle le 4 juin 1883.

Derrière les arbres du boulevard, la maison est gaie et de bonne apparence; elle n'a rien de l'aspect morose des prisons, des lycées, des pensionnats, dont partout l'on semble s'être étudié à rendre les abords lugubres. Les portes ouvertes dans la grille sont-elles closes? je n'en répondrais pas. Après avoir traversé une cour sablée et qui n'est séparée des propriétés mitoyennes que par une muraille assez basse, on pénètre dans le corps de logis proprement dit. On reconnaît tout de suite l'économie de l'institution. Deux grands bâtimens isolés, reliés seulement par des couloirs de service et par un petit préau, contiennent un orphelinat et le refuge; nous visiterons le premier et nous dirons ensuite ce que le second est devenu. Les différentes pièces dont se compose l'orphelinat, — réfectoire, dortoirs, classes, ateliers, — sont supérieures à tout ce que je connais et peuvent être offertes en modèle à des constructions futures. Parquetées, lambrissées, entretenues d'une irréprochable façon, toutes ces salles reçoivent une ample provision d'air et de clarté; on n'a ménagé ni les hautes fenêtres, ni les larges portes, ni les dégagemens de toute sorte, ni les prises d'eau, ni les becs de gaz, ni les lavabos outillés de main de maître. J'ai entendu une inspectrice pénitentiaire se plaindre de ce « luxe, » — ce fut son mot, — et prétendre que l'on donnait ainsi aux enfans des habitudes de bien-être qu'elles ne pourraient conserver plus tard. Je n'en crois rien, et j'imagine, au contraire, que le confortable de cette installation profite à leur santé, aide à chasser les tristesses de l'internat et restera plus tard un souvenir reconnaissant du temps de leurs premières années. Dans le soin que l'on a pris de mettre ces fillettes dans un milieu à la fois sérieux, agréable et sain, elles trouvent une preuve de l'affection qui les entoure et de l'intérêt qu'elles inspirent. La saleté n'est pas indispensable aux maisons d'enseignement, comme on semblait vouloir le démontrer lorsque j'usais mes culottes sur les bancs des collèges. Jamais les demeures scolaires ne seront assez fourbies, dût-on tripler le nombre des « garçons; » jamais les écoliers ne seront astreints à trop de propreté par ceux

qui les dirigent et qui devraient prêcher d'exemple. A ce point de vue, la maison de Neuilly est à signaler à l'attention des fonctionnaires qui ont charge de l'enfance. La salle de bains, où toute élève doit réglementairement passer une fois par semaine, et qui est un cadeau de Mme Salomon de Rothschild, ne serait déplacée nulle part; elle se compose d'une chambre garnie de cinq baignoires, d'une pièce munie de tous les instrumens de l'hydrothérapie et d'un cabinet spécial pour les bains sulfureux. Ceux-ci ne sont que trop nécessaires à des enfans faibles, ayant déjà pâti, portant souvent le stigmate des maladies héréditaires, et parfois atteintes de scrofules. Lorsque ce mal, si fréquent dans les milieux où l'on recueille ces pauvres fleurs de la pauvreté et du vice, menace de devenir chronique, la fillette qui en est frappée est expédiée à l'établissement israélite de Berck-sur-Mer; là elle est hospitalisée et, tout en continuant son éducation, reçoit les soins que comporte son état. Si une des pensionnaires de Neuilly tombe malade, elle est immédiatement transportée et admise d'office à cet hôpital de la rue Picpus où récemment j'ai conduit le lecteur.

Lorsque j'ai visité l'orphelinat, on y était en bonne santé, et sauf une élève dont la colonne vertébrale commence à prendre une forme défectueuse, tout le monde avait la mine florissante et ces belles joues qui, dans les poèmes d'Homère, sont l'attribut de la jeunesse. De ce que j'ai remarqué dans les classes, je ne dirai rien, car l'on y suit les programmes de l'enseignement primaire. L'âge des écolières varie entre cinq et dix-huit ans; quelques-unes ont de la précocité; une fillette de cinq ans et demi, d'apparence un peu lourde, malgré la vivacité de son regard, s'est approchée de moi et m'a dit, en confidence, qu'elle savait faire les soustractions. Je l'ai conduite au tableau et je lui ai proposé un problème qu'elle a lestement résolu. Je l'ai félicitée; elle est devenue toute rose et a pris l'attitude sérieuse d'une grande personne qui sait que si de 9 on ôte 3, il reste 6. Dans les ateliers on travaille en silence, autour d'établis en bois de chêne bordés de coussinets qui font office de pelotte et servent à fixer l'étoffe. Quelques-unes de ces petites ouvrières, âgées de quinze à dix-sept ans, sont fort habiles aux broderies d'art; j'en regarde plusieurs qui rajeunissent avec adresse les fleurs et les rinceaux en fils d'or serpentant sur une vieille draperie de velours rouge enlevé sans doute au dais d'une cathédrale italienne. J'imagine que les brocanteurs des anciennes étoffes, si recherchées aujourd'hui, s'adressent souvent aux ateliers de l'orphelinat de Neuilly, où l'on excelle aux réparations mystérieuses, aux « reprises perdues » qui trompent les yeux les plus clairvoyans. C'est un bon métier qui exige de l'attention et du goût, mais qui est bien rémunéré; au temps où il était de mode de porter des châles, les repriseuses de

« cachemire » gagnaient beaucoup d'argent; à cette heure, elles s'exercent sur les tapisseries d'autrefois, sur les brocarts, sur les lampas du siècle dernier, et y trouvent sans peine de quoi vivre. On a donc raison de donner cet enseignement technique aux pupilles de l'orphelinat, qui en tireront un parti d'autant plus utile que la plupart des grands marchands de curiosités de Paris appartiennent à la communauté israélite, et que le principe des juifs est d'être solidaires les uns des autres.

La maison contient actuellement quatre-vingt-dix élèves, uniformément vêtues d'un costume qui ne rappelle en rien le pénitencier : point de blouse, point de béguin noir, point de cheveux coupés trop court, mais simplement une robe de couleur sombre, égayée par la blancheur du linge. Comme dans tous les établissemens de même nature, une règle invariable est appliquée, et la journée est méthodiquement distribuée entre le travail des classes et celui des ateliers. Les repas, les récréations interrompent la besogne, et, chaque jour, toute écolière est soumise à une heure de gymnastique. Ceci est excellent. Que l'on ne se figure pas que ces fillettes sont contraintes à se promener au sommet du portique, à se balancer entre les cordes du trapèze ou à sauter sur le cheval de bois : leurs exercices, moins masculins, sont représentés par une série de mouvemens combinés de façon à développer les muscles de la poitrine et des bras, à entretenir l'élasticité des membres inférieurs et à imprimer au corps une attitude correcte. J'ai manifesté le désir de les voir à l'œuvre; on les fit descendre dans la cour d'entrée qui est assez vaste, mais privée d'ombre, et sert de préau pour les récréations. Le petit troupeau s'est divisé en plusieurs « quadrilles, » par rang de taille; la maîtresse de gymnastique a donné le signal : mouvemens d'élévation et d'abaissement en place; marches et contremarches rappelant les évolutions des figurans sur les grands théâtres. Les exercices sont rythmés par des couplets empruntés aux opéras comiques les plus célèbres. On dresse les bras, on les étend, on les croise, on fait des oppositions de la tête, on semble gravir les degrés d'un escalier en chantant :

Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau,
Et couvert de son manteau,
Du velours le plus beau!

Je ne pus m'empêcher de sourire en me rappelant les malédictions dont jadis le romantisme a accablé Scribe; on peut avouer que : « du velours le plus beau, » méritait quelques timides observations, comme eût dit Candide. J'ai entendu ainsi, après la fameuse

romance de *fra Diavolo*, les airs favoris de *Zampa*, de *Marie*, de *la Fiancée*, qui me rejetaient au temps de mon enfance, lorsque toutes les orgues de Barbarie les jouaient dans nos rues, qui alors ne leur étaient point interdites. Les fillettes, petites et grandes, m'ont paru prendre plaisir à leur gymnastique et à leurs chansons; on y mettait de l'entrain, de la vigueur, et si parfois on chantait faux, les mouvemens du moins étaient harmonieux. Une heure de ces bons et salutaires exercices, c'est bien; mais si, sans nuire au travail, on pouvait doubler, ce serait mieux. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs sur la nécessité, au point de vue de l'hygiène physique et morale, d'astreindre les enfans à un régime gymnastique qui les fatigue, les apaise et les fortifie. Là où l'espace manque, — ce qui est toujours le cas à Paris, — lorsque l'on n'a pas le grand jardin où l'on peut courir, jouer aux barres et pousser le cerceau, l'on ne saurait trop multiplier l'action des muscles, qui, vivifiant le corps, apporte le repos à l'esprit.

On ne s'occupe pas seulement d'instruire les pupilles et de leur enseigner un métier, on s'efforce de faire naître en elles des sentimens où plus tard la famille trouvera sa sécurité. C'est là une conception toute féminine et maternelle dont les résultats ne seront point stériles. Les grandes sont, en quelque sorte, les tutrices des petites, veillent sur elles, en prennent soin, et jouent un rôle de sœur aînée qui n'est point sans douceur. Des deux parts, on s'en trouve bien, car à la sécheresse habituelle de la discipline scolaire on substitue l'affection qui rend l'obéissance facile et ne laisse rien de pénible au commandement. Non-seulement on encourage par des conseils les grandes à servir de « petites mères » aux enfans, mais on les récompense lorsqu'elles n'ont point failli à la mission qu'on leur a confiée et qu'elles ont donné preuve de dévoûment à leurs compagnes plus jeunes qu'elles; des prix spéciaux sont attachés à ce genre de mérite, et chacun de ces prix, très ambitionné, est une montre. Un autre prix, représenté par une médaille d'argent sur laquelle on a gravé : « Souvenir d'affection et de bonne camaraderie, » est décerné par voie plébiscitaire; les enfans et les maîtresses prennent part au vote, qui jamais n'a été l'objet d'aucune réclamation, ce qui a dû causer quelque étonnement au suffrage universel, accoutumé aux protestations des concurrens malheureux. Le système des récompenses distribuées aux pupilles me paraît très bien compris et vise un but utile. Pour le bien comprendre, il faut se rappeler que toutes les élèves sont pauvres et que ce sera un grand bienfait pour elles si, sortant de la maison hospitalière qui a accueilli et façonné leur enfance, elles en emportent un petit pécule dont elles pourront s'aider aux premiers jours de responsabilité d'elles-mêmes. Dès qu'une enfant est admise à l'orphelinat de Neuilly,

elle reçoit un livret de caisse d'épargne sur lequel on inscrit toute somme produite par le travail ou donnée par quelque personne charitable. Parfois, toutes les élèves sont appelées à participer à une largesse collective; ainsi, à l'époque de l'effondrement provoqué de l'*Union générale*, d'où résulta ce violent mouvement de bascule financière que l'on a nommé le *krach*, un banquier israélite, n'ayant point été atteint par le désastre et voulant faire partager sa bonne fortune aux malheureux, donna 100 francs à chacune des pupilles de M[me] Coralie Cahen. A ces sommes, qui sont la propriété individuelle et inaliénable des écolières, vient s'ajouter la valeur des prix mérités par la conduite, le travail et l'assiduité. A la dernière distribution générale des prix (15 mai 1887), outre les volumes traditionnels, des jouets nombreux et huit montres en argent, on put répartir entre onze élèves une somme de 1,025 francs, représentant des récompenses variant de 200 à 50 francs. Argent et objets étaient dus aux libéralités des dames du comité, qui me semblent prendre leurs fonctions au sérieux.

Le livret n'est remis à la pupille que lorsqu'elle a atteint l'âge de vingt et un ans. Les petites sommes se sont accumulées, ont fructifié de l'ensemble des intérêts composés et sont un appoint appréciable pour l'entrée dans la vie. Une élève, âgée de vingt ans et demi, est depuis trois années au service de l'orphelinat; son livret est déjà de 700 francs. Une autre, qui n'a guère plus de quinze ans, qui deux fois déjà a mérité le prix d'honneur (200 francs, produits d'une fondation perpétuelle), possède 600 francs ; plusieurs ont un petit capital de 400, de 500 francs. Ce n'est pas tout, et, dans certains cas, le comité des dames patronnesses fouille dans ses poches et y trouve de quoi récompenser une longue série d'années exemplaires. Une pupille admise dans la maison aux premières heures de l'installation a passé ses examens, obtenu ses brevets et est restée, en qualité d'institutrice, auprès de ses anciennes camarades. Relativement riche de ses économies et du fruit de son travail, elle avait 1,800 francs bien placés. Elle fut recherchée en mariage par un honnête homme qui occupait une bonne situation dans une des grandes raffineries parisiennes; la dot était maigrelette; le comité s'en aperçut, se cotisa et la porta jusqu'à 3,000 fr. Il me paraît difficile de faire le bien avec plus d'intelligence et plus de délicatesse.

On cherche à conserver dans la maison, avec un bon emploi, celles des enfans que la mort, que l'abandon ont faites orphelines, ou qui ne trouveraient dans leurs familles que des exemples pernicieux et des conseils pervers. Une fillette, enlevée à un milieu déplorable, recueillie à l'âge de dix ans dans la bonne maison, y est

aujourd'hui institutrice aux appointemens annuels de 800 francs; une autre est devenue sous-maîtresse à l'atelier de broderie et gagne 600 francs; une troisième, encore élève, mais qui est laborieuse, et qui, cette année, a été jugée digne du prix d'honneur, vient d'être promue à la dignité de sous-maîtresse des petites. Toute peine mérite salaire; aussi le comité a-t-il décidé de lui donner 20 francs par mois, dont profitera son livret de caisse d'épargne. Faibles émolumens, j'en conviens, mais qui ne sont point à dédaigner et constituent « un avoir » sérieux pour des enfans défrayées de tout. Cependant, lorsque les appointemens dépassent la somme de 600 francs, la pupille doit pourvoir à son entretien de toilette. Parfois on se trouve en présence d'une élève qui est de volonté forte et dont la maladie ou l'infirmité peut paralyser l'envie de bien faire. Dans ce cas, on s'ingénie à découvrir la voie du salut, et souvent on réussit. Une enfant avait été abandonnée à l'hôpital Rothschild par une femme inconnue

Qui n'a point dit son nom et qu'on n'a point revue.

Mme Coralie Cahen, avertie, alla chercher la pauvrette et l'apporta dans la maison de Reuilly. La petite fille était atteinte d'une ophtalmie persistante; pendant plusieurs années, elle fut en traitement et finit par guérir; mais la vue, affaiblie par de longues souffrances, restait débile et ne permettait aucun travail assidu à la malheureuse, qui rêvait de devenir institutrice et de ne devoir son pain qu'à son labeur. La lecture, l'écriture, causaient d'insupportables douleurs; quant au métier de brodeuse, il n'y fallait point songer : l'acte seul d'enfiler une aiguille était interdit. Le problème était difficile à résoudre, mais il fut résolu au bénéfice de la pauvre fille, dont on fit une gymnaste. Mlle Lemerle, professeur de gymnastique dans les écoles municipales et à la maison de Neuilly, la prit en amitié, fit naître, développa ses aptitudes, l'initia aux méthodes d'enseignement et la mit en état de recevoir ses diplômes après examens victorieusement subis. La fonction n'est pas mauvaise; la jeune fille dont je parle gagnait, l'hiver dernier, 300 francs par mois à donner des leçons, ce qui, pour une femme, est une rémunération presque exceptionnelle. Si la destinée ne lui est pas trop adverse, son existence est assurée, et elle le devra à l'orphelinat qui s'est ouvert devant elle et qui, sans doute, ne s'imaginait guère qu'il aurait à former des licenciées ès arts gymnastiques.

La limite d'âge des élèves est déterminée par l'article 10 des statuts : « Aucune enfant ne pourra être admise avant l'âge de cinq ans ni rester pensionnaire de la maison après vingt et un ans. »

Tel cas se présente cependant où cette prescription n'est pas observée en toute rigueur; au cours des années 1885 et 1886, trente-neuf « nouvelles » ont été reçues à l'orphelinat de Neuilly; une a six ans, six en ont cinq et enfin une seule n'a pas plus de quatre ans et demi; pour cette dernière, il y avait péril en la demeure maternelle, et l'on n'a pas hésité à interpréter le règlement au lieu de l'appliquer : ici comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, le proverbe a raison : la lettre tue et l'esprit vivifie. Les statuts sont péremptoires : « La maison de refuge est instituée pour recevoir les jeunes filles mises en correction par l'autorité judiciaire; — elle est tenue d'admettre également celles qui seraient mises en correction paternelle par jugement. — La maison admet en outre : 1° des jeunes filles abandonnées par leur famille; 2° des orphelines; 3° des enfans nées dans des conditions irrégulières. » C'est cette dernière et triple catégorie composant l'orphelinat que je venais d'étudier dans les différens exercices de la classe, de l'atelier et de la gymnastique; je demandai à visiter le refuge exclusivement consacré aux jeunes filles qui avaient mérité d'être internées à Saint-Lazare, dans la division de la correction paternelle. — Que l'on n'oublie pas que c'est en visitant les petites détenues de la prison pour femmes que Mme Coralie Cahen conçut la pensée de fonder la maison de relèvement où nous allons entrer. — Au sourire de la personne qui voulait bien me guider et qui était la présidente même du comité, j'aurais dû m'attendre à quelque surprise. Je traversai un couloir établi en sous-sol, et je pénétrai dans un bâtiment dont je fus étonné de voir toutes les fenêtres et toutes les portes ouvertes : singulière maison de détention, dont nulle clôture n'interdit l'accès ni la sortie. J'ai parcouru des classes vides, des ateliers vides, des dortoirs vides; une grande salle, qui a dû servir de réfectoire, fait office de préau couvert pour l'orphelinat lorsque le temps est mauvais : cela ressemble à l'annexe d'un pensionnat qui attendrait des élèves; qu'elles y viennent! la communauté israélite de Paris saura ne point ménager les sacrifices d'où naîtrait le salut de ses orphelines pauvres. Où donc sont les jeunes détenues? Il n'y en a pas, il n'y en a plus. L'orphelinat a fermé le refuge; l'école a tué la prison. Là, je touche du doigt la réalisation du rêve que j'ai formulé si souvent, de voir remplacer les mesures répressives par des mesures préventives et de voir soigner, guérir le mal avant qu'il n'ait atteint le degré où il devient incurable. Il en est de la plante humaine comme des arbres fruitiers que redresse et dirige l'arboriculture. Si l'on veut mettre en espalier un arbre déjà grand, contourné dans sa croissance et de branches assez solides pour résister, on ne réussira pas, les efforts seront vains : on aura beau le

fixer contre la muraille, l'y attacher, l'y clouer : par la seule révolte de sa sève, il brisera ses liens et se rejettera avec plus d'énergie vers sa libre expansion. Si on le choisit, au contraire, parmi les plants à peine sortis de terre et dont la forme encore indécise n'a pas pris une direction définitive, on le façonnera aisément à des attitudes déterminées, il obéira sans peine à la main qui prendra soin de ses pousses nouvelles, et la contrainte qu'on lui aura imposée rendra ses fruits plus nombreux et plus succulens. Dans cette pépinière de Neuilly, le jardinier en chef a eu l'intelligence perspicace et bienfaisante.

Une telle modification ne s'est point accomplie en un jour. On avait remarqué que le refuge ne produisait que des résultats incomplets et que bien des jeunes filles séquestrées, soumises à un régime mixte participant de l'école, de l'atelier et de la prison, retournaient au vice dès que l'heure de la majorité sonnait celle de leur libération. On s'aperçut que l'action réparatrice ne parvenait pas à s'exercer sur des malheureuses déjà mal imprégnées et qui s'étaient trop abreuvées à la coupe pleine de menteuses promesses et de châtimens certains que la débauche avait offerte à leurs lèvres. Le labeur auquel on se condamnait était fertile en déceptions ; on en fut attristé et l'on arriva, par expérience, à cette conclusion qu'il fallait devancer l'explosion du vice si l'on voulait s'en rendre maître. Dès lors, au lieu d'aller chercher des petites détenues à Saint-Lazare dans l'espoir de les rendre à la vie correcte, on regarda dans les milieux contaminés et on y enleva les enfans que l'exemple seul aurait perdues. Le succès dépassa toute espérance : à mesure que l'orphelinat se développait, le refuge s'atrophiait; comme un feu qui s'éteint faute d'aliment, il meurt. Si l'expérimentation continuée fournit les mêmes résultats, il va être sans objet et l'on n'aura plus qu'à le fermer. C'est aux dames du comité que revient l'honneur de cette transformation, qui est un exemple mémorable de ce que peut le bon vouloir, et un encouragement pour les âmes charitables qui seraient tentées de les imiter. La communauté juive est propice aux enquêtes, car elle est peu nombreuse, d'accès facile pour ses coreligionnaires, et ne se refuse pas aux bienfaits qu'on lui offre. Dans les quartiers misérables, parmi les familles vivant de métiers interlopes, parfois chargées d'enfans qui, dès le premier âge, vaguent à travers les rues, on va recueillir les fillettes dont la destinée s'annonce mal; on ramasse celles que leurs parens ont délaissées, celles dont le père ou la mère est à l'hôpital, celles, comme disent les statuts, qui sont nées dans des conditions irrégulières, celles que nulle étiquette légitime n'a marquées à la première heure, et on les emporte dans la maison de Neuilly, infirme-

rie morale où l'on guérit les gourmes intellectuelles et où l'on rend toute santé à l'esprit. De cette façon, l'œuvre de préservation est complète ; on empêche la pauvrette de tomber, ce qui vaut mieux que d'avoir à la relever après sa chute. Malgré la précocité extraordinaire de certaines natures que j'ai eue à signaler (1), il est rare que le sort de la femme se décide avant la quinzième année, et même, comme, dans un certain monde pénible à regarder, les prescriptions du code pénal ne sont point ignorées, on peut, sans fausser la vérité, reporter à seize ans l'âge des sollicitations malsaines et des irréparables sottises. On semble le savoir à Neuilly, car parmi les 39 élèves reçues en 1885 et 1886, une seule a dix-huit ans, la plus âgée des 38 autres ne dépasse pas la quatorzième année, et 13 seulement ont plus de dix ans. Cela est d'une prévoyance sérieuse. Plus l'enfant admise à l'orphelinat sera jeune, moins elle apportera de déceptions à ses bienfaitrices et plus les résultats satisferont le cœur des mères qui se sont dévouées à cette œuvre de choix, en mémoire d'une fille que la mort a ravie à leur tendresse.

II. — L'APPRENTISSAGE.

Parmi les œuvres que protège et soutient le comité de bienfaisance israélite, j'en ai vainement cherché une qui fût pour les jeunes garçons ce que l'orphelinat-refuge présidé par Mme Coralie Cahen est pour les jeunes filles ; je ne l'ai point découverte et j'en ai été surpris. Dans les travaux de la charité juive, que l'on ne saurait trop louer, c'est une lacune. Avoir fait tant d'efforts pour arracher des fillettes à Saint-Lazare et laisser des garçonnets achever de se pervertir à la Petite-Roquette, c'est une contradiction douloureuse à constater. L'enfance mâle d'Israël est-elle donc indemne? la grâce céleste l'a-t-elle préservée de toute prévarication ? Je n'en crois rien. Le vice est d'essence humaine ; il ne se soucie guère des religions ni des philosophies : baptême ou circoncision, peu lui importe, il saisit sa proie dans les églises comme dans les temples, dans les synagogues comme dans les mosquées. Il sollicite l'homme et, lorsqu'il s'en empare au cours du premier âge, il faut se hâter de le lui arracher. Certes, il est moral de fermer à la femme le chemin de la débauche, mais j'estime qu'il est d'un intérêt supérieur, d'un intérêt social bien plus considérable, de protéger l'homme contre ses mauvais instincts et de le détourner du forfait. Il a existé

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet, *les Associations protestantes à Paris, les Diaconesses.*

des dynasties de voleurs dont les archives de la justice n'ont point perdu le souvenir : les Piednoir, les Cœur de Roy, les Nathan ont été célèbres; cette dernière famille, composée de quatorze personnes, avait mérité deux cent neuf années de prison. Ceux-là et d'autres que l'on pourrait nommer étaient de race juive, et l'on eût sans doute rompu toute hérédité malfaisante, si l'on eût pris les enfans, si on les eût façonnés à d'autres mœurs, si on leur avait enseigné à marcher dans la voie du bien. Ce que l'on n'a pas fait autrefois, à l'époque où la communauté israélite n'avait point acquis l'importance dont elle jouit actuellement, pourquoi ne pas le faire aujourd'hui? Pourquoi ne pas se modeler sur l'excellente maison de Neuilly et ne pas essayer si d'un refuge pour les garçons envoyés à la correction paternelle, on ne parviendrait pas aussi à faire un simple pensionnat de jeunes garçons? Une telle œuvre est pour tenter un homme de bien, et celui qui y attacherait son nom pourrait en être fier. Je ne puis m'empêcher de regretter que la bienfaisance israélite, si active, si généreuse, n'ait point créé une institution analogue à l'école industrielle que le protestantisme a établie à Belleville et dont l'utilité se démontre par les résultats obtenus. Lorsqu'il s'agit d'un enfant rétif et vicieux, il convient de se rappeler que, dans *Gil Blas*, Balthazar Velasquez dit, en parlant de son fils : « Je l'ai même fait entrer dans une maison de force et il n'en est devenu que plus méchant (1). »

Je suis d'autant plus étonné de cet oubli de la charité d'Israël, qu'elle regarde avec sollicitude du côté de l'enfance, et qu'elle ne néglige rien pour la munir d'armes loyales en vue du combat de la vie. Elle lui a ouvert des orphelinats et des écoles de travail qui, sous bien des rapports, m'ont paru irréprochables. L'orphelinat, qui est à cette heure un établissement complet, spécialement construit et largement ouvert, a eu d'humbles débuts. J'en retrouve la première trace en 1810. Une petite fille de cinq ans restée orpheline est placée, par les soins et aux frais du comité de secours israélite, chez une femme qui se charge de la nourrir, de l'élever, de lui faire apprendre une profession utile et de la garder pendant sept années consécutives, en échange d'une pension mensuelle de 24 livres. Ce procédé de placement des orphelins dans des familles fut continué jusqu'au jour où le nombre des enfans, devenu considérable, engagea la communauté à leur consacrer une maison spéciale. Le comité avait fait un appel qui fut entendu. La famille de Rothschild répondit par un don de 200,000 francs, qui, jugé insuffisant, fut suivi d'un autre de même valeur. On s'installa rue des Rosiers, où la maison disposée pour recevoir cinquante enfans des deux sexes fut

(1) *Gil Blas*, liv. x, chap. xi.

ouverte en 1857. C'est à l'aide de souscriptions recueillies et utilisées par le comité de bienfaisance que fonctionnait l'orphelinat, qui bientôt devint trop étroit. On y était campé comme à une étape de voyage. On avait tiré parti d'un local mal distribué; l'espace manquait partout: la même salle servait de réfectoire, de classe et de parloir; un préau resserré recevait, à l'heure des récréations, les petits garçons et les petites filles. On était encombré, et ce pêle-mêle n'était favorable ni au travail ni à la discipline. On se maintint de la sorte pendant dix-sept ans; mais l'expérience était faite, elle était concluante: les cent cinquante enfans qui avaient traversé l'orphelinat n'avaient point trompé les espérances de leurs bienfaiteurs; ils avaient bien tourné, comme l'on dit, et c'en était assez pour activer l'émulation d'une femme de bien. M[me] Salomon de Rothschild acheta un terrain situé dans la rue de Lamblardie, qui met en communication la rue Picpus et la place Daumesnil; elle y fit construire un orphelinat qui fut inauguré le 3 juin 1874.

Lorsque je l'ai visité, il contenait 107 enfans: 50 filles et 57 garçons. Il est très bien aménagé, distribué intelligemment en classes, en préaux, en dortoirs réservés à chaque sexe. La lingerie est amplement pourvue, la cuisine est vaste, et la salle de bains est convenablement outillée. Nulle souscription ne vient plus en aide à cette maison, qui est actuellement la propriété particulière de M. Edmond de Rothschild. C'est lui qui en a la charge. Là, il fait acte de père de famille; les orphelins sont à lui, il les loge, les couche, les nourrit, les instruit, les soigne et les protège. Semblable à ces capitaines de la renaissance qui levaient des compagnies franches pour librement guerroyer, il a réuni une troupe d'écoliers pour combattre avec eux le bon combat de la civilisation. L'orphelinat n'est point doté d'un budget fixe; tous les mois le bordereau des dépenses est transmis à qui de droit et acquitté à présentation. Péché d'envie: on regrette de n'en pouvoir faire autant, car je n'imagine pas qu'il puisse exister une sensation plus douce que de savoir que tant de pauvres petits vous doivent l'abri, le pain quotidien, l'instruction et la sécurité de l'existence. Dans le principe, la maison était exclusivement réservée aux orphelins de la communauté parisienne; mais en 1871, après le traité de Francfort, elle s'est ouverte devant les enfans des israélites d'Alsace-Lorraine dont le cœur avait adopté pour patrie cette France qui, la première entre les nations, reconnaissant les droits de citoyens aux juifs, les avait arrachés à une servitude plus longue que celle d'Égypte. D'autres circonstances étrangères à notre pays ont encore élargi l'hospitalité de l'orphelinat; il ne pouvait rester fermé devant les petits enfans expulsés de Pologne, chassés de Russie, qui, recommençant l'éternel exode

de leur race, élevaient les mains vers leurs coreligionnaires de Paris. Marchant le long des routes entre l'homme à longue barbe et la femme au teint pâle, ils ont pu chanter la complainte d'Isaac Laquedem :

Juste ciel, que ma ronde
Est pénible pour moi !

L'orphelinat Edmond de Rothschild a donc aujourd'hui un caractère cosmopolite ; il abrite les victimes des persécutions détestables, et fait bien.

Cet orphelinat est une école volontiers close aux influences extérieures. Là on s'empare de l'enfant et on le soustrait à sa famille, à laquelle on se substitue. Ceci est le résultat de l'expérience que j'ai constatée dans toutes les maisons où l'on accueille des enfans de condition misérable, car la morale de la maison paternelle ne ressemble en rien à celle de l'école ; aussi, pour mieux se rendre maître de ces petites cervelles avant qu'elles n'aient été imbues de principes délétères, on prend les élèves très jeunes, dès l'âge de quatre ans, s'il se peut ; nul n'est admis lorsque la dixième année est sonnée. Les orphelins ont leurs vacances scolaires, comme les lycéens, comme les écoliers de l'enseignement municipal, mais ces vacances se passent rue de Lamblardie, avec promenades au bois de Vincennes et ailleurs ; on évite ainsi les contacts douteux. Au 14 juillet, ils célèbrent la fête nationale, ils promènent leurs drapeaux, ils chantent les chansons patriotiques, ils allument les lampions, mais à huis-clos, dans leurs cours de récréation : de cette façon ils ne rentrent pas ivres, ce qui arriverait indubitablement s'ils étaient sortis en compagnie de leurs parens. Cinquante-sept garçons, ai-je dit, et cependant pas un seul instituteur ; pour toutes les classes, je ne compte que des institutrices, qui, sans exception, ont été élevées dans la maison même. Cela est judicieux, car la femme, par les fonctions auxquelles la nature l'a destinée, est douée de qualités pédagogiques que l'homme, — j'entends le plus intelligent et le meilleur, — ne possédera jamais qu'exceptionnellement. Il suffit de voir une petite fille jouer à la poupée pour en être convaincu. On a essayé des maîtres à l'orphelinat, et l'on y a renoncé pour n'avoir recours qu'à des maîtresses. On s'en trouve bien, du moins me l'a-t-on dit, et je le crois.

Là, ainsi que dans d'autres établissemens analogues, la jeune fille est considérée comme un objet fragile que l'on ne saurait entourer de trop de soins ; c'est pourquoi les orphelines sont gardées jusqu'à ce que l'on soit parvenu à les caser convenablement. Tout

le service intérieur de la maison est fait par d'anciennes élèves qui trouvent de la sorte une rétribution, des occupations qui ne sont pas excessives, une camaraderie douce et la discipline à laquelle elles sont accoutumées depuis l'enfance. D'autres, selon leurs aptitudes et le degré de culture qu'elles ont pu atteindre, sont placées en qualité de cuisinières, de femmes de chambre, d'institutrices, autant que possible dans des familles israélites que l'on connaît et dont la moralité offre toute garantie. Il est rare qu'elles ne restent pas en relations avec l'orphelinat après qu'elles l'ont quitté. Elles y apportent leurs gages que l'on fait fructifier; c'est le bon moyen de leur enseigner la science et les avantages de l'épargne; Israël y excelle, et sait depuis longtemps que les petits ruisseaux font les grandes rivières. Parfois, les orphelines viennent demander asile à la maison où leur adolescence s'est écoulée; l'une d'elles, mariée, est venue avec son enfant y passer les vingt-huit jours de veuvage que lui imposait le service militaire de son mari. Les garçons ne jouissent pas des mêmes privilèges; quand on les a débrouillés, qu'on leur a donné des élémens d'instruction, qu'on les a fortifiés par la gymnastique, par des bains, par une hygiène salutaire, on s'en sépare généralement vers la treizième année; on les dirige, selon les qualités intellectuelles que l'on a pu constater chez eux, soit vers des classes supérieures, soit vers une école d'apprentissage. Si je ne me trompe, ils doivent sortir de l'orphelinat avec une habileté manuelle déjà appréciable. J'ai remarqué que l'on s'ingéniait à développer l'adresse de la main, ce qui est une éducation préalable excellente pour des enfans appelés, presque tous, à devenir ouvriers. A l'aide de bandes étroites de papiers teintés, de brins de paille, on leur fait exécuter de petits ouvrages de fantaisie, où l'imagination peut s'évertuer à l'aise, en cherchant, en trouvant des combinaisons de lignes et de couleurs qui parfois ne sont pas déplaisantes aux yeux. De la sorte, l'enfant apprend à réfléchir et sait diriger l'agilité de ses doigts, ce qui ne lui sera pas inutile lorsque, ayant terminé son temps à l'orphelinat, il sera admis à l'école de travail que dirige la Société de patronage des apprentis israélites de Paris, qui a été reconnue comme établissement d'utilité publique par décret du 15 avril 1878.

Cette école ou, pour mieux dire, le patronage des apprentis a été fondé en 1852. Ses destinées ont été semblables à celles de l'orphelinat Rothschild. On a commencé par mettre des enfans en apprentissage chez des patrons qui, moyennant une somme débattue, se chargeaient de leur entretien. Puis on a eu des visées meilleures : on voulut avoir les apprentis sous la main, supprimer les subventions et les remplacer par un internat où les enfans, logés,

nourris et vêtus, pourraient, au retour des ateliers, profiter d'une classe du soir que l'on ouvrirait spécialement pour eux. Des écoles semblables existaient à Strasbourg, à Mulhouse, et les jeunes israélites qui les fréquentaient y acquéraient des notions dont bénéficiait leur vie entière. On redoutait les frais considérables qu'une telle fondation entraînerait à Paris où les terrains, les constructions, les loyers sont trop onéreux. On n'osait pas prendre une résolution ferme, et l'on se contentait de faire des projets, lorsqu'un acte d'initiative personnelle détermina la création devant laquelle le comité de bienfaisance hésitait. M. Alexandre Lazare donna 10,000 francs à la Société de patronage. Ce fut avec cette somme relativement modique que, vers la fin de 1865, on s'installa dans une maison louée rue des Guillemites. On débuta avec douze élèves; au bout de quelques années, on en comptait quarante; il s'en présentait d'autres intéressans, énergiques, voulant bien faire : où les placer? Moins de dix ans après l'ouverture de l'école, elle était devenue tellement insuffisante qu'il fallut la quitter. Un don considérable lui avait été fait. M. Dreyfus-Dupont, maître de forges à Ars-sur-Moselle, abandonna l'Alsace après la conclusion du traité qui mit fin à la guerre de 1870-1871. Il offrit à la Société de patronage 100,000 francs, à la condition que l'école du travail compterait toujours parmi ses élèves dix apprentis alsaciens-lorrains. En outre, comme il fallait déménager, M. Alexandre Lazare donna quinze lits complets pour la nouvelle installation. Où aller? rue des Rosiers, à la place de l'orphelinat qui venait d'être transporté dans l'immeuble de la rue Lamblardie.

Au numéro 4 *bis* de la rue des Rosiers, presque en face de la rue des Juifs, s'ouvre une porte bâtarde et discrète jusqu'à l'humilité. L'intérieur de la maison est sombre, avec quelque chose de voilé, comme un cloître. Des éclats de voix, des rires, des clameurs chassent vite cette impression : c'est fête aujourd'hui, les apprentis ne sont point à leur ateliers, ils sont au logis, dans leur préau, après le repas de midi, et leur récréation n'a rien de recueilli. A peine m'ont-ils aperçu qu'ils décampent, vont retirer leur blouse, revêtent leur tunique de sortie et s'installent dans une classe où je les retrouve silencieux, assis et occupés à lire. Cela ne me plaît guère : je ne suis pas venu pour les interroger, et j'aurais préféré les voir en libre expansion, jouer à saute-mouton ou à la balle au camp. La maison est vieillotte, cela se voit; dans le principe, elle devait être bien incommode, car le corps de logis où sont les dortoirs et les classes n'existait pas encore. Cela n'importe guère aujourd'hui, et l'institution est appropriée; les élèves y font leur repas et y dorment; pendant le jour, ils sont dispersés dans leurs ateliers res-

pectifs, au hasard des métiers qu'ils ont choisis. Ceux qui sont là, que nul souci d'existence ne peut inquiéter, qui reçoivent les soins compatibles à leur santé physique et à leurs aptitudes morales, savent-ils qu'ils jouissent d'une rare bonne fortune? La protection que le comité de patronage étend sur eux est très féconde, et l'on semble mettre de l'amour-propre à ce que le pupille fasse honneur à la maison. Matériellement la vie est large: si ces gaillards-là souffrent de la faim, j'en serais surpris, ou leur mine est menteuse. Dans la cuisine éblouissante de propreté, mais beaucoup trop petite pour préparer sans fatigue trois fois par jour le repas de quatre-vingts personnes, j'avise une cuisinière crespelée, d'un type étrange, qui coupe des carottes avec autant de conviction que Judith a coupé le cou d'Holopherne. On tient à ce que la nourriture soit abondante; on a raison: des enfans de quatorze à dix-huit ans ne se font de bons muscles qu'avec une forte alimentation.

Le programme de la journée fera comprendre l'économie de l'institution; je voudrais qu'il y en eût beaucoup de semblables, car elle est conçue dans un esprit très libéral: neuf fois sur dix elle est supérieure à la famille qu'elle remplace, et elle est un bienfait de premier ordre pour les enfans qu'elle adopte et conduit jusqu'à l'heure où l'apprenti devient ouvrier. En hiver, les enfans sont levés à cinq heures et demie, à cinq en été. Après avoir dit la prière en commun, ils font un premier repas composé d'une soupe; puis chacun s'en va vers l'atelier où il fait son apprentissage. Ceux qui se rendent dans les quartiers voisins reviennent à la maison pour le repas de midi; les autres, auxquels la distance imposerait une course trop longue, emportent leur déjeuner dans une boîte de fer étamé et peuvent de la sorte éviter les cabarets, les crémeries, qui ne sont point précisément des lieux de sélection pour des adolescens souvent plus curieux qu'il ne conviendrait. La rentrée se fait aux environs de sept heures; on arrive successivement de chez les patrons, et à sept heures et demie, il est rare que tous les pensionnaires ne soient pas réunis autour de la table du souper. Après quelques minutes de jeux ou de bavardage, on se rend aux classes, et jusqu'à dix heures on assiste à des cours spéciaux qui donnent aux élèves des notions d'ensemble dont ils pourront tirer profit plus tard, lorsqu'ils seront ouvriers, contremaîtres ou patrons. Le but que l'on vise se découvre facilement: on veut, par une éducation à la fois professionnelle et généralisée, mettre les enfans à même de franchir les degrés de la hiérarchie ouvrière et de parvenir à être chef de maison; à cet égard, les leçons de mathématiques, de dessin, d'histoire, d'économie industrielle qu'ils reçoivent leur seront d'un précieux secours. Plusieurs de ces apprentis témoignent

déjà de certaines habiletés dont j'ai été frappé: j'ai vu des gravures au burin et à la pointe sèche pleines de promesses, des essais de sculpture, de ciselure qui annoncent des mains d'artisan rompues aux difficultés du métier; j'en conclus que l'école est bonne, que les enfans sont assidus au travail et qu'ils obéissent à d'intelligentes impulsions.

Le directeur de la maison est M. Reblaud, qui fut instituteur à Colmar avant 1870. Je ferai remarquer, en passant, que la communauté israélite de Paris a attiré, retenu, employé beaucoup de ses coreligionnaires d'Alsace-Lorraine, et que, dans une mesure très appréciable, elle a fait ainsi acte de patriotisme. Le choix d'un état est chose difficile, surtout à l'âge où bien souvent l'on prend ses désirs pour une vocation; aussi le directeur est toujours consulté, et je crois que son opinion prévaut, car il ne l'impose pas et laisse à l'expérience le temps de se produire. Parfois l'enfant s'obstine à débuter dans un métier auquel on le juge impropre; loin de lutter contre lui et de l'éloigner de la carrière qu'il a adoptée, on le laisse faire; deux mois, trois mois au plus d'apprentissage suffisent à ramener l'élève à une appréciation plus nette de ses aptitudes : il écoute alors les conseils qui lui sont donnés, s'y conforme et, presque toujours, n'a pas lieu de s'en repentir. La plupart des métiers que recherchent les apprentis sont des métiers d'une certaine élégance, auxquels l'adresse, l'attention, le goût et quelque faculté d'invention sont nécessaires. Le dernier compte-rendu détaillé que j'ai sous les yeux est celui de 1885, dans lequel sont indiquées les professions étudiées par 74 enfans, dont plus de la moitié, — 40, — sont : horlogers, 10; bijoutiers, 9; graveurs, 14; tailleurs de diamans, 5. Tous les métiers sont paisibles, assis pour ainsi dire, exigent peu de vigueur musculaire, mais une grande habileté manuelle; le métier le plus bruyant que je découvre au milieu des ciseleurs, des monteurs en bronze, des sculpteurs sur bois, des ébénistes, des tapissiers, des dessinateurs est celui de serrurier, représenté par trois apprentis. Les tailleurs de diamans pourront-ils à Paris se parfaire en leur art, qui paraît être une spécialité de la race israélite, et ne serait-il pas sage de les envoyer terminer leurs études à la taillerie d'Amsterdam, dont la rivale n'existe pas encore?

La Société de patronage ne s'occupe pas seulement des élèves que j'ai vus réunis à la maison de la rue des Rosiers, elle englobe aussi dans son influence tutélaire un certain nombre d'externes qu'elle pensionne et qui viennent assister aux classes du soir. Chacun de ces enfans reçoit, par an, un costume complet et, tous les mois, une subvention qui varie de 5 à 15 francs. C'est donc en

réalité un lycée d'apprentissage avec internat, externat et distribution solennelle des prix; ceux-ci sont offerts par des donateurs qui envoient des volumes, des livrets de caisse d'épargne et même (année 1883) six douzaines de mouchoirs. Le soir de la distribution des prix, toute l'école, — élèves et maîtres, — est conduite à un théâtre, aux frais du président du comité. Cette institution très simple et bienveillante, où les punitions sont inconnues, où le bon vouloir du directeur et celui des apprentis semblent s'entr'aider, n'a apporté que bien peu de déceptions aux fondateurs. Depuis qu'elle existe, on a pu constater que les élèves de « l'école du travail » avaient fait bonne route dans la vie, et qu'à peine un demi pour cent n'avait point réalisé les espérances que l'on avait conçues. C'est là une moyenne tout à fait exceptionnelle et qui prouve l'excellence des méthodes adoptées; elle démontre aussi qu'il est facile d'agir sur une quantité restreinte d'enfans dont on a le loisir d'étudier le caractère et de reconnaître les aptitudes. Les succès moraux obtenus dans ces maisons sont la condamnation des établissements d'enseignement et autres dont la population nombreuse, — parfois six cents élèves, souvent plus, — neutralise toute bonne influence, multiplie les mauvais exemples, courbe les enfans les moins semblables sous une règle que l'uniformité rend absurde, et conduit d'échec en échec à des résultats négatifs. On peut dire avec certitude que toute maison d'éducation contenant plus de cent écoliers est condamnée à l'impuissance.

L'excellente organisation que je viens de voir fonctionner rue des Rosiers, je la retrouve boulevard Bourdon, à « l'école de travail pour les jeunes filles israélites, » qui est une fondation et une propriété particulière. Nous avons déjà constaté et nous constaterons encore que, dans le monde israélite riche, on possède des institutions de bienfaisance comme on possède une galerie de tableaux ou une écurie de chevaux de course. A l'opulence ainsi comprise, on ne peut qu'applaudir. C'est exclusivement à M. Louis et à Mme Amélie Bischoffsheim que l'on doit la création de cet établissement, dont l'influence rayonne jusque dans les pays d'Orient; en mourant, ils l'ont laissé à leur famille, qui a accepté le legs avec gratitude et le développe avec persistance. Mme Jules Beer, la fille des fondateurs, surveille la maison, la visite souvent, assiste aux examens, n'y ferme jamais sa bourse et connaît la valeur personnelle de chacune des élèves qu'elle aime à nommer ses filles. Comme toutes les œuvres bien conçues, celle-ci a pris un accroissement rapide. On l'inaugura, le 1er mai 1872, dans un local loué à cet effet place de l'Arsenal, n° 6; on comprit tout de suite qu'il y aurait un intérêt moral à s'agrandir et à s'installer convenablement d'une façon définitive. M. Louis Bischoffsheim acheta un terrain sur le boulevard Bourdon

et y fit élever une très belle maison où l'on put entrer au cours de l'année 1877. A parcourir cette maison, on reconnaît qu'elle a été construite pour une destination déterminée, elle est faite pour l'enseignement, pour l'éducation professionnelle; l'air circule partout et la cour des récréations est accostée d'un vaste préau couvert. Elle a été, dès le début, placée sous l'autorité de M. Joseph Bloch, qui, pendant longtemps, avait été directeur de l'école israélite de Colmar, — encore un Alsacien. A sa mort, en 1883, son fils, M. Maurice Bloch, l'a remplacé et a continué les traditions paternelles, empreintes d'indulgence et d'aménité. A ma question : « Quel est votre mode de punition? » il a répondu : « Je ne punis jamais! »

La maison, par la disposition des classes et des dortoirs, peut abriter cinquante élèves; elle était pleine lorsque je l'ai visitée. Les demandes d'admission ont été, dès le principe, si pressantes et si nombreuses, que l'on a dû établir un concours entre les postulantes. Donc, il faut montrer patte blanche et subir des examens avant d'avoir droit aux leçons de « l'école de travail. » Y entrer, c'est avoir donné quelques espérances dont on se charge de faire des réalités. La limite d'âge est fixée, pour l'admission, entre douze et quinze ans; la durée des cours étant de trois années, on a terminé ses études et l'on est rendu à la liberté de quinze à dix-huit ans.

Quinze ans, ô Roméo! l'âge de Juliette.

C'est bien jeune, et, pour des motifs qui ne sont point à expliquer, il vaudrait mieux reculer l'époque de la sortie. Tout en recevant un enseignement commun qui comprend la gymnastique, la danse, le chant, la couture, la musique et l'anglais, les élèves sont divisées en trois classes correspondant à trois catégories de fonctions : les institutrices, les commerçantes, les ouvrières. Les premières sont autorisées à prolonger le séjour à la maison pendant deux ans, jusqu'à ce qu'elles aient obtenu le brevet supérieur; les matières dont on exige la connaissance ne découragent ni l'émulation des pensionnaires, ni celle des bienfaiteurs, qui, pour répondre aux exigences des programmes universitaires, ont été obligés de multiplier les cours faits par des professeurs spéciaux : physique, chimie, histoire naturelle, botanique, littérature, histoire ancienne, géographie universelle, géométrie, dessin, musique; les pauvres petites cervelles s'approprient, vaille que vaille, toutes ces notions, dont la plupart sont d'une utilité contestable et qui semblent destinées moins à féconder des intelligences qu'à créer des obstacles devant une carrière trop encombrée. A quand la docimasie, la morphologie, la tératologie, la paléographie, l'hippiatrique et le calcul

infinitésimal? et surtout à quand la science féminine par excellence, l'économie domestique qui s'appelle tout simplement : la bonne tenue de la maison? Depuis quelque temps, on réagit fortement et avec sagesse contre le surmenage intellectuel ; le meilleur moyen d'y mettre fin serait peut-être d'interroger individuellement les examinateurs sur les matières que l'on impose à l'étude des candidats. La partie n'est pas égale : trois professeurs munis de manuels, de livres, de textes imprimés contre un seul enfant qui n'a que sa mémoire pour auxiliaire, c'est excessif, et Don Quichotte estimerait que c'est peu chevaleresque. Trop demander, c'est s'exposer à ne rien obtenir, et voilà les médecins qui nous démontrent que le résultat le plus clair des méthodes nouvelles est la maladie. A la fondation Bischoffsheim, on est plus pratique : on se conforme aux programmes, parce que, sous peine d'échouer, il n'est point possible de s'y soustraire ; mais on fait faire un apprentissage raisonné, pour ainsi dire matériel, aux élèves qui, déjà pourvues du brevet élémentaire, visent le brevet supérieur. On les met à l'œuvre tout de suite ; on en fait des pédagogues, ce qui leur apprend la pédagogie. Elles sont chargées de faire la classe à leurs compagnes plus jeunes ou moins instruites ; promptement elles font preuve de sûreté dans la diction ; elles ont de l'autorité et la qualité maîtresse sans laquelle nulle autre ne vaut et qui est la clarté d'enseignement. C'est une sorte de stage qui leur permettra d'entrer plus tard d'emblée en fonction, sans timidité, car elles l'auront vaincue, et avec l'habitude du métier, car elles l'auront exercé. J'ajouterai que l'aplomb acquis en donnant des leçons ne leur sera pas inutile et les aidera à conserver leur sang-froid lorsqu'elles s'assoiront devant le tribunal redoutable qui siège à l'Hôtel de Ville et qui a pour mission d'apprécier la capacité d'autrui. Depuis la fondation de l'école, quatre-vingt-quinze élèves se sont présentées aux examens et quatre-vingt-quinze ont été reçues. On peut convenir que la moyenne est satisfaisante.

Les futures ouvrières sont dirigées par des maîtresses venues de l'extérieur qui apportent les modèles, fournissent la matière et président à la besogne ; la journée est divisée en quatre heures et demie de travail aux ateliers et deux heures de classe. Les élèves suivent un cours de « coupe » qui, paraît-il, est de haute importance pour leur avenir, car c'est l'élégance du coup de ciseau qui fait le renom des bonnes faiseuses. Les pupilles qui se destinent au commerce reçoivent des leçons de comptabilité, de tenue des livres en partie double, et sont exercées à un genre particulier de correspondance conçue de façon à leur enseigner ce qu'on pourrait appeler la géographie industrielle. La femme, n'en déplaise aux caissiers qui volontiers voyagent du côté de la Belgique, est un agent comptable

de premier ordre et bien moins susceptible d'entraînement que l'homme; elle ne joue point à la Bourse, reste indifférente à la séduction des chanteuses de café-concert et ne passe jamais les nuits au cercle. Cela seul lui crée une supériorité dont on se trouve bien dans les maisons que l'élément masculin n'a pas encore complètement envahies.

Par une disposition obligatoire des fondateurs, douze places, dans l'école Bischoffsheim, sont réservées à des juives orientales. C'est *l'Alliance israélite*, dont la plus constante préoccupation est l'œuvre des écoles en Orient, qui se charge de désigner les élèves aptes à recevoir l'instruction française. On les amène de leurs pays lointains; elles ont quitté le quartier de la ville qui est réservé à leurs coreligionnaires, elles ont traversé la Méditerranée, elles ont mis le pied sur la terre de l'égalité par excellence, et elles ont été conduites à Paris, où la maison les a maternellement accueillies. De presque toutes on fait des institutrices, et l'on n'a qu'à s'en louer. Elles retourneront aux contrées du soleil, où le muezzin chante dans la galerie des minarets, où les chiens errans vaguent à travers les rues, où les sentinelles accroupies tricotent devant la porte du corps de garde; elles rentreront au milieu d'une civilisation si ancienne et demeurée si stationnaire qu'elle est devenue la barbarie; elles y importeront la civilisation moderne, la civilisation française; elles la professeront, pour ainsi dire, dans les écoles qu'elles auront à diriger, et ce sera au grand bénéfice de notre influence. Cette œuvre, qui est une œuvre de moralisation et de propagande, où notre renom ne peut que grandir en Orient, est excellente, féconde et mérite d'être encouragée. Si le gouvernement accordait le passage gratuit aux filles d'Israël qui viennent s'imprégner de nos idées pour les répandre autour de leurs berceaux, il agirait sagement. Ce n'est pas seulement aux femmes de leur race que leur enseignement profitera, c'est à la femme d'Orient, dont la condition déprimée, presque animale, a frappé tous les voyageurs. Elles relèveront le niveau moral, le niveau social de « la plus belle moitié du genre humain. » Elles lui apprendront que la femme, sans porter ombrage à l'homme, peut être intelligente, instruite et bonne; qu'elle a un rôle enviable à remplir; que c'est à elle qu'il appartient de modeler l'âme des enfans; que dans l'existence elle doit être une associée et non pas une serve, que c'est d'elle que dépendent les bonheurs intérieurs, et que tout l'Orient, à quelque communion qu'il se rattache, s'est trompé, a été coupable en la réduisant à n'être qu'une bête de somme et de plaisir (1).

(1) Les villes d'Orient possédant des écoles israélites dirigées par d'anciennes élèves de l'école Bischoffsheim sont Andrinople, Constantinople, Choumla, Philippo-

Je les ai vues, ces petites Orientales, au milieu de leurs compagnes, vêtues comme elles et parlant un français irréprochable. Naturellement, j'ai voulu faire montre de ma perspicacité, et avisant une fillette blonde qui a de jolis yeux bleus et la peau rosée, j'ai dit : « — Ah ! celle-ci n'est point éclose sous le soleil, elle doit venir d'Alsace. — On m'a répondu : — Elle nous arrive de Tanger. » Une autre, brune, avec des cheveux indociles et « des yeux qui sont d'un noir d'enfer, » ne me laissa aucun doute : « Elle est de Jérusalem ? — Non, monsieur, elle est née rue Beautreillis, dans le quartier Saint-Antoine. » Je ne voulus pas en avoir le démenti : je me tournai vers une femme qui m'accompagnait et dont j'avais remarqué le regard profond, le teint mat, les mains admirables. « Et vous, madame, êtes-vous d'Alger ou de Damas ? — Non, monsieur, je suis de Mulhouse. » J'arrêtai là mes observations ethnologiques. L'une d'elles est de Smyrne, elle me le dit ; tout un bouquet de souvenirs s'épanouit dans ma mémoire. Je revis le château ruiné du mont Pagus, les cyprès du champ des morts, le pont des Caravanes, le Méandre où flottent les tortues, et l'aqueduc tout vêtu de verdure où mon cheval a bu lorsque je partais pour Éphèse. C'était à cette heure que je criais aux échos le lied de Goethe : « J'ai mis mon bien dans les voyages et dans les migrations, ohé ! ohé ! » Je regardais la petite Smyrniote, qui ne devinait guère pourquoi je restais immobile devant elle. Je lui dis : *Kaliméra, kyria mou ; isté poly evmorphi.* Ce qui signifie tout bêtement : « Bonjour, mademoiselle, vous êtes très jolie. » Elle devint rouge et ne répondit pas. J'en fus bien aise ; si elle eût répliqué, je serais resté court, car je venais, d'un seul coup, de prodiguer ma provision de grec moderne.

Toutes les élèves, Européennes ou Orientales, font, une fois par semaine, chacune à leur tour, le service de la maison ; elles s'initient de la sorte aux soins domestiques qui seront dans leur devoir futur. J'ai dit que dans cette bonne maison l'on ne punissait point, parce que l'on n'avait pas besoin de punir ; en revanche, on récompense, et d'une façon vraiment ingénieuse. Quand une élève a fait preuve de zèle dans le travail et la conduite, on lui confie la surveillance d'un des services intérieurs ; elle devient quelque chose comme le sergent-major de la petite compagnie. L'autorité qu'on lui défère n'est point générale et ne s'exerce que sur un point déterminé : au dortoir, pour s'assurer de la propreté et de la tenue des

poli, Damas, Tatar-Bazardjick, Tanger, Tétouan, Tunis, Salonique, Bayrouth. Sur cette liste je regrette de ne pas voir figurer Jérusalem, Hébron, Saphet, Tabarieh, où il y aurait tant à faire, si rien n'y a été changé depuis trente ans.

cases de toilette; au réfectoire, pour préparer le couvert: à la classe, pour faire ranger les livres, serrer les cahiers et ramasser les paperasses; au vestiaire, pour compter le linge et présider à la distribution des chapeaux, des manteaux, des parapluies. C'est encore un apprentissage, celui de l'ordre et de la discipline (1). « La fondation Bischoffsheim, » pour être en sécurité sur sa propre valeur, a participé, en 1884, à l'exposition de Londres, et, en 1885, à l'exposition de la Nouvelle-Orléans; à toutes les deux, elle a été jugée digne d'une récompense et a obtenu un diplôme d'honneur.

Les élèves parisiennes passent dans leur famille le temps des vacances scolaires; il ne peut en être de même pour les élèves orientales, elles restent à l'école, mais l'âme généreuse des bienfaiteurs ne les a pas oubliées; un fonds spécial est destiné à leur procurer les plaisirs compatibles à leur âge, des promenades hors de Paris et même des excursions plus lointaines pendant les mois où les écoliers et les écolières ont quitté les dortoirs des pensionnats. Sous les chênes de la forêt de Fontainebleau, dans les salles du musée de Versailles, regrettent-elles la prairie des eaux douces d'Europe, les jardins fruitiers de Damas, les bords du Nahr-ek-Kelb? Je n'en serais pas étonné, car la nostalgie de l'Orient est une maladie tenace. Les jeunes filles ayant suivi, pendant trois années, les cours de l'école du boulevard Bourdon, trouvent facilement des conditions qui assurent leur existence. Le plus souvent elles n'ont nulle démarche à faire, nul déboire à supporter, car la direction reçoit plus de propositions d'emploi qu'elle n'a de titulaires à fournir; aussi choisit-on les familles et les patrons chez lesquels les élèves sont placées. On pourrait citer des ouvrières qui gagnent 6 francs par jour, et des institutrices, des comptables, dont les émolumens annuels dépassent 2,400 francs. Plusieurs d'entre elles sont parties pour l'étranger, d'autres ont ouvert une petite maison de commerce. La première mise de fonds manquait pour voyager ou pour s'établir; l'argent s'est trouvé cependant et sans longues recherches, car la famille Bischoffsheim ne se tient pas quitte de maternité pour celles de ses pupilles qui ont terminé leur apprentissage. Elle n'a point non plus limité aux jeunes filles son action bienfaisante, car elle a consacré des sommes importantes aux garçons dont elle s'ingénie à préparer l'avenir. Cette fondation pourrait s'appeler l'œuvre des bourses scolaires. Tous les ans, une vingtaine de jeunes israélites sont placés dans les lycées de Paris; les subven-

(1) Comme à l'orphelinat-refuge de M[me] Coralie Cahen, des livrets de caisse d'épargne sont donnés, lors de la distribution des prix, aux meilleures élèves; pour l'année scolaire 1885-1886, une somme de 1,200 francs a été divisée en vingt-huit livrets de 20 à 100 francs.

tions accordées pour toute la durée des études se divisent en trois catégories, dont profitent des externes, des demi-pensionnaires et des internes. Depuis que cette fondation existe, c'est-à-dire depuis 1861, elle a ouvert les carrières libérales à plus de cinq cents jeunes gens, qui n'ont fait mauvaise figure ni à l'École normale supérieure, ni à l'École polytechnique, ni à l'École centrale, ni au barreau, ni aux examens de l'Ecole de médecine. Par cette protection si étendue et si éclairée, la jeunesse d'Israël semble conviée à participer à l'opulence de quelques-uns des siens, comme ces jeunes filles agrégées à une société de patronage libre, présidée par Mme Nathaniel de Rothschild, qui, tous les ans, tirent au sort trois dots de 1,500 francs chacune. Les fiancés ne manquent pas, et, s'ils sortent de l'école de la rue des Rosiers, je n'en serai pas surpris.

Les établissemens dont je viens de parler sont conçus dans un excellent esprit, remarquablement organisés, richement dotés, administrés avec une douceur où je crois reconnaître l'intervention féminine, et me paraîtraient dignes de tout éloge, s'il m'était possible de ne pas formuler une restriction ; je ne dissimulerai pas que cela m'est pénible ; je m'expose à choquer bien des idées reçues, que l'esprit de justice ne me permet point de ne pas combattre, parce que ma conscience les repousse. A l'orphelinat Rothschild, à l'école des apprentis, à la fondation Bischoffsheim, j'ai adressé la même question : « Recevez-vous des enfans naturels? » Partout on m'a répondu : « Non. » Aucun des motifs allégués pour justifier, pour excuser cette exclusion n'est sérieux ; je n'ai point discuté avec des directeurs chargés d'appliquer un règlement qu'ils n'ont point fait, mais je n'en ai été que plus attendri en me rappelant cet article, ce large et maternel article des statuts du refuge de Mme Coralie Cahen : « On reçoit, en outre, des enfans nés dans des conditions irrégulières. » Là est la vraie charité, — la vraie *zédaka*, — de soulager le mal sans en rechercher l'origine, et d'être d'autant plus compatissant pour le malheureux qu'il est innocent de sa propre infortune. Que notre société, fondée sur l'héritage et sur la transmission du nom mâle, ait fait à l'enfant naturel une place restreinte, qu'elle ait amoindri ses droits et ne l'ait laissé entrer dans la famille, quand elle ne l'en a pas exclu, que par la porte dérobée, j'allais dire par la porte bâtarde, je l'admets, car les conventions sur lesquelles les nations ont établi leur mode de vivre sont respectables tant qu'elles subsistent. Mais que la bienfaisance ait des préjugés, qu'elle ne consente à s'exercer qu'après vérification des actes de l'état civil, cela me paraît incompréhensible ; je dirai plus, cela me paraît coupable, et l'inverse même du but qu'elle

cherche à atteindre, qui est l'apaisement des douleurs imméritées et le secours donné à la faiblesse irresponsable d'elle-même. Parmi les enfans malheureux, le plus malheureux, c'est l'enfant naturel, c'est celui qui a la tache originelle dans le berceau, dont le père reste inconnu et dont, bien souvent, la mère se dérobe. Qu'a-t-il fait, quelle est sa faute, en quoi a-t-il mérité d'être tenu en dehors du bienfait, en dehors de l'éducation, de l'enseignement, de l'apprentissage? Aux causes antérieures à sa naissance, qui déjà lui rendront la vie pénible, pourquoi ajouter l'abandon qui peut-être lui fera la vie criminelle? J'ai plaidé la cause des filles-mères, pour qui je me sens une commisération infinie; cette cause, je ne l'ai point gagnée, mais je ne l'ai point tout à fait perdue, et je garde une gratitude profonde pour les femmes de bien qui ont, en partie, exaucé ma prière. La fille-mère est coupable cependant, mais comment l'enfant qu'elle met au monde pourrait-il l'être, et si le droit civil le tient à l'écart, le droit charitable ne doit-il pas le protéger? Fermer les orphelinats et les écoles à ces pauvres petits équivaut à dire : « Tu es né dans des conditions mauvaises qui doubleront les chances néfastes de ta destinée, tu seras plus à plaindre que quiconque; par le seul fait de ton origine, tu seras moralement et matériellement exposé à toute sorte de périls, c'est pourquoi je te repousse, moi qui cherche à faire le bien et qui suis le dispensateur des largesses de la charité. » Les vices guettent l'enfant que l'on délaisse et le saisissent; en ne le protégeant pas contre lui-même, on ne se protège pas contre lui, et le danger individuel devient rapidement un danger social. Rejeter l'enfant naturel dans ses misères, dans les tentations malsaines, dans les difficultés dont il se fera un argument en faveur du crime, c'est être injuste et c'est être imprudent.

J'ai été surpris de cet ostracisme dont Israël frappe les enfans d'extraction illégitime, j'en ai cherché la cause, et je ne sais si je l'ai trouvée en l'attribuant à l'un des préceptes de la Loi, qui, nécessaire jadis, lorsque l'on se préparait à la conquête de la terre promise, n'est plus aujourd'hui que lettre morte. Il est dit au Deutéronome (XXIII, 2) : « Qu'un bâtard ne vienne pas dans l'assemblée de l'Éternel; que même sa dixième génération n'y vienne pas! » Cette prescription a-t-elle si bien pénétré l'âme des descendans de ceux qui ont erré dans le désert qu'ils ne l'aient point encore rejetée, ou qu'ils ne l'aient point interprétée dans le sens précis, absolument limité, que Moïse lui a donné et qu'il a expliqué dans le verset suivant : « L'Ammonite ni le Moabite ne viendra pas dans l'assemblée de l'Éternel, même leur dixième génération n'y viendra pas. » Le mot *mamzère* prend ici sa signification irréductible; il

s'agit, il ne peut s'agir que de la double race issue de la caverne où Loth a dormi après la destruction des villes maudites. Si c'est sur ce texte que l'on s'appuie pour se montrer si rigoureux, on se trompe; il en est un autre auquel on doit se conformer, car il est écrit, selon la justice, au chapitre XXIV du Deutéronome : « On ne fera point mourir les pères pour les enfans; on ne fera point non plus mourir les enfans pour les pères. » Or, en repoussant l'enfant naturel, on le punit pour son père et pour sa mère, ce qui est contraire à la Loi.

III. — LE DISPENSAIRE.

Jusqu'à présent, je n'ai conduit le lecteur que dans des établissemens secourables ouverts aux israélites par les israélites; celui dont je vais parler ne tient compte ni des sectes ni des origines; il est l'œuvre, il est la propriété exclusive d'une femme de bien qui, ayant pitié des petits enfans faibles, rachitiques, scrofuleux, s'est donné la joie de leur porter secours, de les faire soigner dès le premier âge et de les convier dans une maison bâtie pour eux, élégante, luxueuse, semblable à une villa, où ils trouvent des médecins habiles et les modes de traitement imaginés par la science expérimentale. Tout l'honneur de cette fondation remonte à Mme Heine-Furtado, qui seule l'a créée, l'entretient et en a fait une institution d'une valeur exceptionnelle. Dans le XIVe arrondissement, entre les quartiers de Plaisance et du Petit-Montrouge, aux environs de la chaussée du Maine, s'ouvre la rue Delbet, qui débouche dans la rue d'Alésia; c'est là, dans un vaste terrain, que « le dispensaire pour les enfans pauvres des deux sexes » a été inauguré le 12 août 1884. L'architecte, M. Blondel, qui déjà avait construit un dispensaire à Mulhouse, a été laissé libre de suivre son imagination; son imagination l'a bien servi. Il est difficile de mieux approprier un bâtiment à une destination déterminée et de se préoccuper avec plus d'intelligence des prescriptions de l'hygiène. Tout est salubre dans cette maison isolée, baignée par le soleil, vivifiée par les courans d'air, pourvue d'eau en abondance et enclavée dans un jardin où les jeunes arbres répandent déjà l'ombre de leur feuillage. Un svelte portique d'ordre dorique précède un pavillon dont le rez-de-chaussée est occupé par une salle d'attente et dont le premier étage contient les logemens de la direction et du service. En face de ce pavillon, le dispensaire s'évase en quart de cercle dans son bel appareil composé de matériaux de choix. Comme la superficie ne manquait point, on n'a pas été forcé d'avoir recours à la superposition, ainsi que dans les quartiers où Paris se tasse et s'étouffe. Un sous-sol, un rez-de-

chaussée et c'est tout; larges baies, couloir très clair desservant les salles, boiseries et parquets en chêne, murailles en stuc poli comme du marbre, aération constante : c'est complet. Dans le sous-sol, on a installé les services domestiques : la chambre du machiniste, où sont les générateurs du ventilateur et du calorifère, la buanderie, le séchoir, la cuisine, les offices, le réfectoire et la pouillerie, où les vêtemens des enfans sont purgés de leurs scories et du reste. Au rez-de-chaussée, la salle des bains ordinaires, la salle des bains sulfureux, la salle des bains électriques, la salle d'hydrothérapie outillée avec prodigalité, la piscine d'eau salée, la salle de gymnastique, la salle du massage, la salle d'électrisation, les salles d'attente, les cabinets des médecins, la pharmacie. Rien d'étriqué ni de mesquin, tout est ample et « cossu; » c'est du luxe solide, bien portant, où l'on chercherait en vain quelque chose de factice ou d'inutile. On voit que les instructions de la bienfaitrice ont été suivies à la lettre: « Vous ferez pour le mieux ; » et faire mieux eût été impossible. L'aspect des salles a quelque chose de doux et d'anormal qui m'étonne; je cherche à m'en rendre compte. Je m'aperçois que tous les angles sont supprimés et remplacés par des lignes courbes ; la retombée même du plafond sur la muraille affecte une forme glissante où nulle contagion ne peut s'installer : la colonie des microbes ne découvrirait pas un coin où se loger. Les maladies infectieuses entrent et sortent sans laisser trace derrière elles. En outre, nul enfant atteint de maladie aiguë ou contagieuse n'est reçu dans les salles, car le traitement auquel, dans ce cas, il doit être soumis, relève de l'hôpital et non du dispensaire.

Les frais qu'entraînent l'entretien, les services spéciaux, les services généraux d'une maison pareille sont considérables, car tout y est gratuit ; Mme Heine-Furtado y a pourvu en constituant 100,000 livres de rente à son dispensaire. De plus, je crois bien qu'il y a quelque part un tiroir qui, comme dit la chanson, n'est jamais ni vide ni plein, où elle dépose des sommes d'argent sans cesse renouvelées et qui servent à aider, pendant des heures de chômage, de difficultés pressantes, les familles des enfans malades. Ceux-ci ont à leur disposition cinq médecins : le docteur Charles Leroux, chargé de la thérapeutique générale, tous les jours, excepté le dimanche ; le docteur P. Redard pour la chirurgie ; le docteur Édouard Meyer pour l'ophtalmologie; le docteur E. Ménière pour les maladies des oreilles, deux fois par semaine ; et tous les jeudis, le docteur A. Chauveau pour les maladies de la bouche. Au courant de l'année 1886, l'ensemble des soins donnés a été représenté par 30,931 consultations et 129,838 médications.

C'est M. le docteur Édouard Meyer qui a bien voulu me faire visi-

ter le dispensaire et me permettre d'assister à sa consultation. J'ai été surpris de voir un sergent de ville en faction dans le couloir qui donne accès aux salles d'attente. Pourquoi ce délégué de l'autorité municipale au seuil même du « temple d'Esculape? » Parce que toutes les mères qui viennent consulter « le fatal oracle d'Épidaure » se bousculent, s'injurient et volontiers se crêperaient le chignon si l'on n'y mettait bon ordre. Chacune veut passer la première, malgré le numéro d'ordre qu'elle a reçu en arrivant et qui indique le tour de consultation. Le bon gardien de la paix se promène philosophiquement, et n'a pas souvent à intervenir; mais s'il n'était pas là, le combat ne tarderait pas à s'engager, comme il s'engageait lorsque ces braves femmes étaient abandonnées à leur propre sagesse. Une première inspection est faite dans la salle d'attente par un élève en médecine, qui opère une sorte de classement entre les enfans, selon le genre d'affection dont ils souffrent. Le médecin est entré dans son cabinet, il a revêtu le tablier traditionnel, il s'est assis; à côté de lui, sur un guéridon, sont placés les instrumens et les médicamens usuels. Un de ses élèves tient la plume, prêt à écrire les observations et les ordonnances. Lorsqu'un enfant est admis pour la première fois à la consultation, il reçoit une fiche portant un numéro; ce numéro est reporté sur un registre où l'on inscrit le nom, l'âge, l'adresse du malade, l'observation concernant la maladie et le traitement prescrit. De la sorte, l'état civil et l'historique du mal peuvent être immédiatement constatés. Pendant l'exercice 1886, le docteur Édouard Meyer est venu cent deux fois à son cabinet du dispensaire et a examiné 7,185 malades; c'est une moyenne de 70 enfans par consultation. Ceux que j'ai vus étaient plus nombreux (95 enfans, dont 40 garçons et 55 filles).

Le défilé a commencé; les petits malades entrent par groupes de 8 ou 10, accompagnés de leur mère. Je n'ai pas aperçu un seul homme, ce qui s'explique par le seul fait du labeur quotidien. Dans le cabinet du médecin, il n'est pas besoin de sergent de ville: tout le monde est sage et silencieux. Chétifs, maigrelets, visiblement émus, les enfans s'approchent un à un, la mère les suit, prête à fournir des renseignemens qui ne sont propres qu'à exercer la perspicacité du docteur. « Votre fille est aveugle? — Ça se peut bien. — Depuis quand? — Voilà quelque temps. — Comment le mal s'est-il déclaré? — Ça est venu comme ça. » Essayer de tirer de ces pauvres cervelles un éclaircissement ou une observation, c'est peine perdue. Le médecin a vite fait d'étendre un enfant sur ses genoux; d'un tour de main il a retourné la paupière et cautérisé les granulations: à un autre! — Les plus petits se dé-

fendent; ils sont en trépidation, ils crient, ils ruent comme des poulains. L'opération n'en est pas moins faite avec une sûreté et une rapidité que j'admire. Les plus grands affectent le stoïcisme; ils sont un peu pâles, mais font bonne contenance et ne bronchent pas lorsque, d'un geste sec et à l'aide d'un pinceau, on leur lance sur la cornée transparente compromise par une taie légère la poudre blanche qu'ils prennent pour du sucre candi et qui est du calomel. Une femme apporte un enfant qui est presque un nouveau-né. L'état des yeux ne laisse aucun doute: la vue est abolie pour jamais. Durement je lui dis: « Vous savez pourquoi votre fils est aveugle? » — Elle rougit, ébauche un sourire maladroit, et, à voix basse, répond: « Oui, monsieur! » La physiologie ne se soucie guère des prescriptions du Deutéronome, et, à la seconde même de la naissance, elle punit les enfans de la débauche de la mère. Parmi les malheureux que l'on nomme les aveugles-nés, la plupart, — au moins la moitié, — doivent à la dépravation maternelle la cécité qui, pour la durée de leur existence, les enferme dans la nuit et les rejette en marge de l'humanité.

Après chaque opération, après chaque consultation, le médecin remet un bonbon à l'enfant, récompense de son courage actuel ou futur. Le petiot se dépêche de l'engloutir, comme s'il redoutait, par expérience, la gourmandise des familles. On dit à un gamin dont les yeux sont tuméfiés: « As-tu un mouchoir? » Il renifle, se torche le nez d'un coup de manche et répond: « Non, monsieur. » Le docteur lui donne deux mouchoirs en belle toile de liteaux de couleur différente: un pour chaque œil. Est-ce lui qui profitera de l'aubaine? J'en doute. Un tiroir plein de mouchoirs est toujours à la disposition du médecin; quand la provision est épuisée, on est quitte pour la renouveler. On sermonne les mères, on les adjure d'avoir soin de leurs enfans, on s'évertue à leur faire comprendre l'intérêt la nécessité de la propreté et de certaines précautions hygiéniques dont une cuvette d'eau fait les frais; à tout ce qu'on leur dit, elles répondent: « Oui, monsieur. » Soumission apparente, déférence de politesse, rien de plus; leur air hébété, leur sourire vague et niais prouvent qu'elles ont entendu sans écouter et que rien n'a pu pénétrer à travers leur obtusité. Du reste, il suffit de les voir pour reconnaître que les observations si humaines et si sages qui leur sont adressées ne détruiront pas des habitudes invétérées. La négligence de leur tenue, pour ne dire plus, est un indice irrécusable de leur indifférence en matière de propreté. Les cheveux ternes et mal peignés, les mains qui peuvent porter des bagues, mais qui n'ont eu avec le savon que des rencontres fortuites, les pieds enfoncés dans des savates éculées, les taches qui maculent

les vêtemens, tout leur extérieur, en un mot, dénote bien moins la misère que l'oubli de soi-même. L'enfant participe à cette saleté, comme il participe à la vie de famille, sans que ni l'un ni l'autre en aient conscience. Une femme disait : « Il dit ça, le médecin, il est obligé de le dire; mais qu'est-ce qu'on peut me reprocher, je soigne le petit comme moi-même. » Précisément, ma bonne, c'est ce que l'on vous reproche. Je crois que le seul moyen de sauver les enfans, d'écarter d'eux les maladies provenant d'une hygiène déplorable et de les mettre en santé active, serait de faire l'éducation des mères. Je conviens que ce serait difficile.

Les médicamens sont donnés gratuitement, soit au dispensaire même, soit chez un pharmacien attitré dont les notes sont soldées à vue. La distribution des médicamens prend une singulière extension dans cette maison bienfaisante; les mouchoirs, nous venons de le dire, sont considérés comme médicamens, ainsi que les brosses à dents qui sont remises à chacun des enfans que soigne le dentiste, ainsi que les appareils orthopédiques dont le chirurgien prescrit l'usage aux petits malades, et qui, pour l'année 1886, ont formé un total de 165 ; médicamens aussi : 22,409 bains sulfureux, bains salés et douches; médicamens encore : 30,324 repas composés de soupe, de viande, de riz et de vin. Pour ces êtres débiles, aux membres grêles, au ventre ballonné par la mauvaise nourriture, l'alimentation est le plus précieux des remèdes ; on ne la leur ménage pas, et je crois que les chiffres que je viens d'indiquer sont dépassés aujourd'hui, car la moyenne des enfans qui s'assoient dans le réfectoire est actuellement de 150 par jour. Ce n'est pas tout : on ne veille pas seulement sur la santé de ce peuple enfantin qui peut-être devra plus tard sa résistance et sa solidité aux soins que la bonté d'une femme lui aura fait prodiguer; on cherche à l'amuser, et deux fois par an, à son profit, le dispensaire est en fête. A Noël, — ceci est très remarquable, — et à Pâques, Guignol est en permanence dans la grande salle, et devant les enfans émerveillés, il représente les aventures de polichinelle, du diable et de monsieur le commissaire; d'heure en heure le public se renouvelle, toujours attentif, toujours charmé, applaudissant et se pâmant d'aise aux facéties des fantoches. Les mères sont de la partie et se gardent d'y manquer, car on donne à chacune d'elles 2 francs et un kilogramme de viande. Les enfans reçoivent leurs cadeaux; et ce jour de Noël, par la main d'une israélite, le petit Jésus leur envoie des jouets et parfois des livrets de caisse d'épargne. A-t-on jamais fait mieux quelque part? Aussi on ne peut qu'applaudir l'Académie de médecine qui a accordé le prix de l'hygiène de l'enfance à M[me] Heine-Furtado, et l'Académie des sciences qui, dans sa séance solennelle du 17 décembre 1886, lui a décerné « une mention

hors ligne et hors concours pour les services rendus par le dispensaire, services dignes de la reconnaissance nationale (1). »

En sortant de cette maison, qui n'est que celle de la charité, j'ai avisé sur ma droite, rue Jacquier, un grand bâtiment en brique, de hautes dimensions et ayant un faux air de manufacture. Je me suis enquis : « Qu'est-ce que c'est? — Une école professionnelle pour les aveugles. — A qui appartient-elle? — Mme Heine-Furtado l'a fait construire, l'a dotée et l'a donnée à la Société des ateliers d'aveugles, dont M. Schickler est le président. » Cela me fait penser aux contes de Perrault; suis-je donc chez la marquise de Carabas de la bienfaisance? Je suis entré : au rez-de-chaussée et au premier étage sont des ateliers où travaillent ceux qui vivent dans les ténèbres; ils apprennent à faire des brosses, des plumeaux, des balais, ils tissent des tapis en sparterie, et tâchent de pourvoir aux besoins de leur existence en travaillant à des métiers où la délicatesse du toucher peut remplacer la vue. Parmi les ouvriers, je remarque un nègre qui, tout en besognant, se dandine et roule de gros yeux blancs d'un aspect étrange dans son visage noir. La maison est un externat; on n'y couche pas, mais on y gagne sa vie.

L'exemple de Mme Heine-Furtado suffirait à prouver que la communauté israélite de Paris, tout en étant très maternelle pour les siens, porte secours, autant qu'elle le peut, au groupe social au milieu duquel elle a posé sa tente. Exclusive par ses mœurs et par sa

(1) *Rapport de M. le baron Larrey sur la statistique du dispensaire Furtado-Heine.*

La commission du prix Montyon de statistique, parmi les travaux nombreux et remarquables qu'elle a examinés cette année, a cru devoir d'abord signaler, hors ligne et hors concours, Mme Furtado-Heine, qui a donné son nom à un magnifique dispensaire fondé par sa munificence.

Le *dispensaire Furtado Heine* est destiné au traitement des enfans pauvres ou de ceux de la classe ouvrière atteints d'affections chroniques, telles que la scrofule, la tuberculose, le rachitisme ou d'autres maladies réputées incurables, et à peu près privés des secours de l'assistance publique, sinon exclus de la plupart des hôpitaux.

Cette fondation, toute nouvelle et essentiellement charitable, fonctionne à peine depuis trois années, sans distinction aucune de nationalité ou de religion, et déjà l'affluence des petits malades amenés aux consultations diverses du dispensaire dépasse par milliers toutes les prévisions.

Les *relevés statistiques du dispensaire Furtado-Heine* en démontrent la proportion, pour la période des deux premières années 1884-1885, et promettent les plus sûrs développemens d'une œuvre non-seulement reconnue d'utilité publique, mais digne de la reconnaissance nationale.

C'est enfin un devoir pour la commission de statistique de signaler cette œuvre de bien à la haute appréciation de l'Académie.

Au mois de juillet, Mme Heine-Furtado a été nommée « chevalier » de la Légion d'honneur.

religion, elle entre en contact immédiat et profond avec la nation entière aussitôt qu'il s'agit de charité. Elle accueille sans parti-pris, avec libéralisme et libéralité, toute infortune qui tend la main vers elle ; les municipalités le savent, et les congrégations, et les œuvres laïques, et les individus qui, de la mendicité, se sont fait un métier lucratif. Les noms de l'opulence israélite sont connus, je les retrouve en toute liste de souscription, toujours prêts à s'offrir pour une bonne action. Les aumônes prennent parfois ampleur de largesses ; Mme James de Rothschild donne 600,000 francs à l'assistance publique pour aider les ouvriers pauvres à payer leurs loyers, et Antoine Kœnigswarter lègue un million à l'œuvre des jeunes détenus que dirige M. Bonjean. Chacun, parmi les riches d'Israël, s'empresse de « faire sa justice, » et « la dîme » est souvent dépassée. Booz ne laisse pas seulement glaner Ruth la Moabite, il verse lui-même six mesures d'orge dans son tablier ; la tradition des ancêtres ne s'est point altérée. On a dit que la bienfaisance des juifs était pour eux une sorte de nécessité sociale, et que leurs offrandes, si magnifiques qu'elles fussent, représentaient une prime d'assurance destinée à sauvegarder leur fortune. Je n'en crois rien, et je connais de bien gros coffres-forts qui ne se sauvegardent guère par de tels moyens. Il me semble que le motif qui les émeut est tout historique. Pourquoi ne pas appliquer à la race issue de Jacob le vers de Virgile :

Non ignara mali, miseris succurrere disco ?

Nul peuple n'a été plus cruellement traité que celui qui se proclame le peuple de Dieu. Pendant dix-huit siècles, l'humanité s'est acharnée contre lui ; il a connu toutes les avanies, toutes les humiliations, toutes les tortures ; il est resté imperturbable dans sa foi, dans ses coutumes, et a donné un exemple extraordinaire de l'énergie de ses convictions. Aujourd'hui, quoiqu'il soit entré de plain-pied dans le droit de cité, il n'est pas encore à l'abri de certains préjugés que le temps seul fera disparaître ; mais du moins, en nos pays aryens, il peut vivre de la vie commune et soutenir comme d'autres, mieux que d'autres souvent, la lutte pour l'existence. S'il est généreux, si la bienfaisance est sa vertu maîtresse, c'est qu'il n'a point oublié le temps des persécutions, et s'il a pitié de ceux qui souffrent, c'est qu'il se souvient de ce qu'il a souffert.

MAXIME DU CAMP.

VILLARS

DIPLOMATE

La troisième et dernière mission diplomatique de Villars se termina plus heureusement que les deux premières (1) : elle aboutit aux traités qui portent dans l'histoire les noms de Rastadt et de Bade. Ces traités, qui mettaient fin à la longue et sanglante guerre de la succession d'Espagne, furent accueillis en Europe avec une immense satisfaction : les noms des négociateurs furent dans toutes les bouches. Villars eut sa part dans ce concert d'éloges et de bénédictions ; aux yeux de ses contemporains, ce fut un grand succès ; Villars n'en voulait pas davantage : la négociation fut pourtant pour lui l'occasion de vifs déboires ; mais ils restèrent ensevelis dans le secret des chancelleries, sous la garde de la discrétion professionnelle.

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1885 et du 15 septembre 1886. Aux sources déjà indiquées en tête de ces études, il convient d'ajouter un livre récemment paru : *la Coalition de* 1701, par M. le marquis de Courcy, dont la partie la plus considérable, la plus neuve et la plus intéressante, est consacrée à l'histoire des traités d'Utrecht. Les négociations de Rastadt y font l'objet d'un chapitre écrit avec verve et où les pièces originales sont analysées avec une compétence acquise dans la pratique des affaires diplomatiques.

De nos jours, l'histoire est indiscrète et aime à porter la lumière dans les cachettes les mieux défendues ; elle a découvert et révélé les secrètes blessures faites à l'amour-propre de Villars. Nous ne croyons pas manquer au respect que nous devons à sa mémoire, ni à la reconnaissance que nous inspirent ses services militaires, en racontant jusqu'au bout, et telle qu'elle nous apparaît, l'histoire de sa diplomatie. Le soldat ne perdra rien à ces révélations, et c'est le soldat que nous admirons en lui; aussi bien est-ce le soldat, non le diplomate, qui a triomphé à Rastadt : de tout temps, les meilleures lettres de créance ont été celles qui sont contresignées par la victoire.

Les succès militaires de Villars ne sont contestés par personne ; Denain fut un véritable coup de foudre, qui renversa les rôles du jour au lendemain : il y a peu d'exemples d'un revirement aussi soudain, et de résultats aussi considérables, suivant une action aussi limitée. La campagne de 1713 fut extrêmement brillante. Les mesures furent si bien prises, le secret si bien gardé, l'exécution si rapide et si vigoureuse, que le prince Eugène, réduit à l'impuissance, vit successivement prendre sous ses yeux, sans pouvoir les secourir, Landau qui fermait l'entrée de la France, Fribourg qui ouvrait celle de l'empire.

C'est pendant le siège de Landau que les premières ouvertures de paix furent faites à Villars. Laissant le maréchal de Bezons pousser les opérations d'attaque, il tenait la campagne, surveillant le cours du Rhin jusqu'en face de Mannheim, pressant la rentrée des contributions qui faisaient vivre l'armée. Villars avait la main lourde et la dent dure ; l'électeur palatin, dont les états supportaient presque exclusivement cette charge pesante, commençait à trouver qu'il payait un peu cher la satisfaction platonique d'aider la maison d'Autriche à recouvrer la couronne d'Espagne. Il chercha à s'aboucher avec Villars ; les occasions étaient nombreuses : le service des contributions mettait journellement en rapport l'intendance française avec les agens de sa propre administration. L'un d'eux, un certain Beckers, fut chargé de sonder l'intendant Le Peletier de La Houssaye et d'arriver par lui au maréchal. Villars encouragea ces premières ouvertures ; des historiens allemands disent même qu'il les provoqua. Les documens que nous possédons ne justifient pas cette assertion ; fût-elle fondée, qu'elle serait tout à l'honneur de Villars et de sa clairvoyance. Quoiqu'il envisageât sans inquiétude la continuation de la guerre, il ne pouvait se faire illusion sur l'étendue des avantages qu'elle pourrait procurer à la France. Quels que fussent ses succès, la base du futur traité ne serait pas sensiblement modifiée ; ce serait toujours la base du traité de Ryswick

offerte par Louis XIV à Utrecht. La guerre n'avait véritablement plus d'objet ; l'obstination et l'amour-propre de l'empereur Charles VI pouvaient seuls la prolonger : leur ouvrir une porte de sortie honorable était rendre service à la France. Quoi qu'il en soit, l'impulsion, d'où qu'elle vînt, était donnée, et le mouvement ne s'arrêta plus. Beckers correspondait avec le baron de Hundheïm, premier ministre de l'électeur palatin, Villars avec Torcy ; des notes s'échangeaient par ces voies détournées, les questions se précisaient, Villars prenait peu à peu le rôle de négociateur ; il le prenait même avec une ardeur que Torcy était obligé de modérer : il se voyait déjà donnant la paix à l'Europe, couronnant sa carrière militaire par un grand succès diplomatique, et cette perspective troublait son jugement. Tout en calmant les impatiences de Villars, Louis XIV donna à ses espérances une consécration officielle : il lui envoya des pleins pouvoirs, à la condition pourtant qu'il les tiendrait secrets et ne traiterait plus désormais qu'avec un agent autorisé de l'empereur. C'est le 24 août, le lendemain du jour où il apprit la capitulation de Landau, que Louis XIV signa ces pouvoirs et ces instructions ; il y fit joindre par Torcy un mémoire qui résumait les conditions auxquelles il était prêt à traiter : c'étaient les conditions offertes à Utrecht, plus Landau, qu'il entendait bien conserver ; c'est-à-dire, en substance, le retour aux frontières de Ryswick, la cession à l'Autriche des Pays-Bas, du Milanais et de Naples, le rétablissement des électeurs de Bavière et de Cologne, l'attribution de la Sardaigne à l'électeur palatin avec reversibilité à la Bavière, la reconnaissance des nouveaux titres créés en Allemagne, la confirmation des traités signés à Utrecht, la renonciation de Philippe V et de Charles VI à leurs prétentions réciproques, le rétablissement des princes italiens dépossédés, l'amnistie pour Rakoczy et ses partisans, le mariage d'une archiduchesse avec le fils aîné de Max-Emmanuel, enfin une petite souveraineté pour la princesse des Ursins. Le mémoire se terminait par l'instruction renouvelée de ne faire connaître ces propositions qu'à un agent muni des pleins pouvoirs de l'empereur, — ou, comme Louis XIV persistait à le nommer, — de l'*archiduc*, « puisque le roy donnait les siens au général de son armée, à l'homme de son royaume à qui Sa Majesté témoigne le plus d'estime et la confiance la plus parfaite. »

Cette mission et les termes dans lesquels elle était donnée comblaient Villars de satisfaction ; il brûlait du désir de se mettre à l'œuvre. Mais l'empereur se refusait encore à nommer un plénipotentiaire ; la chute de Landau avait exalté son courage : il croyait son honneur de souverain, sa conscience de Habsbourg engagés à ne pas laisser un Bourbon sur le trône d'Espagne, à ne pas aban-

donner les Catalans qui s'étaient compromis pour lui ; il voulait encore tenter le sort des armes. Eugène était retranché à Ettlingen avec toute son armée : Vaubonne gardait, derrière de solides retranchemens, les défilés de la Forêt-Noire ; Fribourg avait une grosse garnison commandée par un homme de cœur : qu'avait-il à craindre? Force fut donc pour Villars, bon gré mal gré, de laisser la plume et de reprendre l'épée. Les derniers coups qu'il porta semblent se ressentir de son impatience et de son dépit ; ils furent assénés avec une rare vigueur et une science consommée de la guerre. Reprenant sa manœuvre favorite, il avait fait mine d'attaquer Eugène dans ses lignes ; mais pendant que le maréchal de Bezons le menaçait sur la rive gauche du Rhin, que le général d'Alègre, passant le fleuve au Fort-Louis, semblait devoir l'aborder par la rive droite, il avait lui-même traversé le Rhin à Kehl et s'était rapidement porté sur Fribourg, investissant la ville par le nord, pendant qu'Asfeldt, sorti de Brisach, l'investissait par le sud. Le jour même où les deux corps se rejoignaient sous la place, il les jetait sur les lignes de Vaubonne et les emportait d'assaut, gravissant lui-même à pied, malgré sa blessure, les pentes escarpées du Rosskopf, comme avait fait Condé soixante-neuf ans auparavant. Presque au même lieu, à ses côtés, le petit-neveu du grand capitaine, le jeune prince de Conti, continuait les traditions de bravoure de son illustre maison. Déconcerté par cette brusque attaque, maintenu par des corps habilement échelonnés, paralysé par la mauvaise volonté des contingens de l'empire, Eugène demeura spectateur immobile et impuissant des mouvemens de Villars. Menées avec une grande activité, malgré l'énergique défense du baron de Harsch, conduites avec une rigueur que les historiens allemands ont taxée de barbare, mais que les approches de l'hiver imposaient à l'humanité naturelle de Villars, les opérations du siège marchaient vers un dénoûment rapide. La cour de Vienne, rendue plus traitable par ces succès, se décida à écouter les propositions de l'électeur palatin et à prendre en main elle-même la négociation. Elle confia à Eugène le soin de s'aboucher avec Villars, en lui recommandant de bien établir qu'elle ne demandait pas la paix, mais ne se refusait pas à examiner les offres qui lui étaient faites par la France.

Hundheïm, autorisé par Eugène, demanda une entrevue à Villars, qui s'empressa de lui envoyer des passeports. Le 25 octobre, le maréchal, approuvé par le roi, muni par lui des instructions les plus détaillées, se rendit près de Brisach, dans une obscure maison du village de Büsingen. Hundheïm y arrivait de son côté, conduit par Beckers et par le subdélégué de l'intendant à Strasbourg et à Haguenau, un certain Hatzel, Alsacien « passionné pour les Fran-

çais (1). » L'entretien dura quatre heures. Nous avons les rapports adressés par les deux interlocuteurs à leurs gouvernemens respectifs ; celui de Villars est un peu incohérent, mais, comme il l'écrivait lui-même à Torcy en l'envoyant : « Il ne faut pas demander de l'éloquence à un général qui est à la veille de donner un grand assaut. » Celui de Hundheïm est au contraire méthodique, prodigue de détails. Par la comparaison de ces deux documens, il est très facile de reconstituer la scène. Villars demande à Hundheïm ses pleins pouvoirs ; Hundheïm répond qu'il n'en a pas et ne saurait en avoir, la cour impériale étant restée absolument étrangère à tous les pourparlers engagés avec l'électeur palatin : il n'a d'autre mission que d'écouter les propositions françaises. Villars refuse d'aller plus loin et s'étend en un long discours sur les succès qu'il a obtenus, ceux que la guerre lui réserve encore, le grand besoin qu'a l'empire de la paix, la lassitude des princes qu'il faut « traîner au combat par les cheveux. » Comme il est « bon orateur, dit Hundheïm, et très prolixe en ses discours, » qu'Hundheïm lui-même ne ménage ni les reparties, ni les digressions, l'entretien se prolonge inutilement pendant deux heures ; enfin, l'envoyé palatin propose au maréchal de dépouiller le caractère officiel et de s'entretenir officieusement de la grande œuvre qu'il s'agit de mener à bien : « Chacun sait que sa gloire et sa réputation ont été par l'épée portées à un si haut point qu'il ne lui manque rien au monde pour les rendre immortelles, que de procurer la paix ; » il ne refusera pas de lui faire connaître son sentiment personnel et de lui dire s'il croit que le roi se contentera des conditions offertes à Utrecht. Villars ne peut résister à cette attaque directe, et, tout en se défendant, accepte une conversation que son habile interlocuteur sait faire toucher à tous les points importans. Hundheïm croit pouvoir déduire des réponses qu'il provoque que Louis XIV ne rendra pas Landau, que peut-être demandera-t-il un équivalent pour Fribourg, — si Villars prend cette place, — que pour les deux électeurs il ne demandera pas moins que leur rétablissement intégral, — qu'il se contentera, en Italie, de la restitution des états occupés à leurs possesseurs légitimes, — et insistera pour le mariage d'une archiduchesse avec le prince de Bavière. Hundheïm insinue que son maître pourrait échanger avec Max-Emmanuel le Haut-Palatinat contre une partie de la Flandre. Villars ne rejette pas complètement cette idée; enfin, Hundheïm lui demande s'il croit suffisant que le prince Eugène soit muni du pouvoir de traiter avec lui, sans le pouvoir de signer, ce pouvoir ne devant être donné qu'après l'adhésion de

(1) Rapport d'Hundheïm. (Archives I. R. de Vienne.)

l'empire aux stipulations *préparées* en commun; Villars ne repousse pas cette procédure. Ainsi renseigné, Hundheïm quitte Büsingen à la nuit, et Villars retourne à son quartier-général. Cinq jours après cette entrevue, la ville de Fribourg capitulait et le baron de Harsch se retirait dans les forts avec la garnison. Il n'y tenait que trois semaines, et le 16 novembre Villars prenait définitivement possession de la place.

La chute imminente de Fribourg avait dissipé les dernières hésitations de la cour de Vienne; dès le 11 novembre, elle autorisait le prince Eugène à entrer directement en pourparlers avec Villars. Les instructions que l'empereur lui adressa confidentiellement n'indiquaient pas un grand désir de faire la paix: Eugène devait plus écouter que parler; tâcher de découvrir le dernier mot du roi, sans livrer celui de l'empereur; il ne devait accepter la discussion que si les conditions offertes étaient meilleures que celles refusées à Utrecht. Le programme officieusement exposé par Hundheïm n'était pas agréé; néanmoins ses bases n'étaient pas formellement rejetées: c'était à l'habileté du négociateur à réduire le plus possible la somme des sacrifices nécessaires. Eugène, qui croyait la paix indispensable, même à des conditions moins favorables, ne perdit pas une heure; il écrivit à Villars pour lui demander une entrevue dans l'une des trois villes de Spire, Bâle ou Rastadt. Villars était depuis deux jours dans Fribourg quand il reçut ce message. Il y répondit par le billet suivant:

Fribourg, 19 novembre 1713.

Monsieur,

Je reçus hier au soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 16, par laquelle j'apprends que vous avez reçu les pleins pouvoirs tels qu'ils sont nécessaires, et que le roi m'a fait l'honneur de me les donner. Je ne différerai pas une conférence que bien des raisons me font souhaiter, et surtout celle d'avoir l'honneur de vous renouveler moi-même les assurances de mon ancien attachement. J'aurai donc l'honneur de vous dire, monsieur, que je pars demain pour me rendre à Strasbourg, où je vous supplie de me faire l'honneur de me mander le jour que vous désirez que je me rende à Rastadt, lieu véritablement plus commode que tout autre pour le rendez-vous nécessaire. Je vous supplie aussi de me faire savoir si vous ne trouvez pas convenable d'y passer quelques jours. Il me semble que le palais et la ville sont séparés de manière à pouvoir loger commodé-

ment votre cour et les gens qui pourront me suivre; le nombre en serait grand si je le permettais à tous ceux qui ont une juste curiosité de voir un aussi grand capitaine; mais je le modérerai à quatre ou cinq officiers-généraux. Je vous supplie aussi, monsieur, de vouloir m'éclaircir sur les escortes et gardes que vous aurez pour agréable de mener; il me semble que, par égard pour Mme la princesse de Bade, le moins sera le mieux; mais il serait aussi difficile de se dispenser d'avoir quelque peu d'infanterie et de cavalerie. Sur tout cela, je me réglerai conformément à ce que vous me ferez l'honneur de me mander.

Un nouvel échange de lettres fixa le rendez-vous au 26 novembre et régla les détails demandés par Villars.

Au jour dit, les deux plénipotentiaires se rendirent à Rastadt; ils étaient chacun escortés d'une compagnie d'infanterie et d'un escadron de cavalerie; une grande suite les accompagnait: il avait fallu, comme le prévoyait Villars, limiter les empressemens et les curiosités. Le maréchal avait avec lui son dévoué secrétaire d'Hauteval, son fidèle chef d'état-major Contades, ses anciens auxiliaires Saint-Frémont et du Bourg; trois officiers plus jeunes: Rohan, Châtillon, Belle-Isle. Le prince Eugène était accompagné du prince de Durlach, du duc d'Arenberg, des généraux Falkenstein et Königseck; il s'était en outre fait envoyer de Vienne le secrétaire d'ambassade Penterriedter, un diplomate de carrière qui avait été à Utrecht et qui était rompu à tous les usages, à toutes les traditions de la chancellerie impériale. Arrivé le premier au château de la margrave, Villars attendit Eugène en haut du perron, s'excusant de ne pouvoir descendre à cause de sa blessure; Eugène franchit lestement les degrés et se jeta dans les bras du maréchal. Toute la journée se passa à échanger des complimens et des politesses, à régler l'ordre des travaux. L'ambassade impériale s'établit dans l'aile droite du château, du côté de l'Allemagne; l'ambassade française dans l'aile gauche, du côté de la France. Chacun eut ainsi la liberté de ses communications avec le dehors. Il fut convenu que les deux plénipotentiaires dîneraient alternativement l'un chez l'autre. Après souper, on se retrouvait chez Villars, dont l'appartement était plus grand et plus commode; on y jouait toute la soirée. Villars, dont le bonheur ne se démentait pas, commença par gagner au piquet des sommes assez rondes; il comprit assez vite l'inconvénient de ces parties et leur substitua peu à peu un brelan plus inoffensif. De part et d'autre, on faisait assaut de courtoisie et de politesse; les bons rapports établis dès le premier jour résistèrent à trois mois de discussions.

Les démonstrations courtoises, affectueuses même, rentraient dans le plan d'Eugène. Il connaissait Villars : deux années d'une intimité relative, en Hongrie et à Vienne, lui avaient permis de l'étudier. Il avait pénétré à fond cette nature transparente, en avait deviné les ambitions multiples, les petitesses bourgeoises; nul n'était mieux préparé à lui tenir tête, soit par l'étude qu'il avait faite de son caractère, soit par les dons de sa propre nature. Issu de la forte maison de Savoie et de la souple famille de Mazarin, préparé pour l'église, élevé à l'hôtel de Soissons, formé par les responsabilités des grands commandemens, Eugène devait à ses origines, à son éducation, les aptitudes les plus variées : il y avait en lui du soldat de grande race, du prêtre aux mœurs austères, du gentilhomme français aux manières élégantes et chevaleresques, du diplomate italien aux finesses cauteleuses et calculées. Nulle passion visible, si ce n'est la gloire de la maison d'Autriche qui l'avait accueilli, et l'abaissement de la maison de France qui l'avait repoussé; des goûts relevés et intelligens, toutes les apparences du désintéressement, assez de ressources dans l'esprit et de puissance dans la volonté pour composer un rôle et le tenir jusqu'au bout. Villars aussi savait composer un personnage, mais à la façon des acteurs populaires, qui, ne s'adressant qu'à la foule, n'en imposent qu'à elle. C'est ainsi que, devant ses soldats affamés et découragés, il avait joué la comédie de l'abondance et de la sécurité, se faisant « blanc de ses farines et de son épée, » dissimulant ses angoisses sous des rodomontades dont il nous est défendu de sourire, car elles ont abouti aux héroïsmes de Malplaquet et aux audaces de Denain. Mais autour du tapis vert, ces facultés étaient d'une médiocre ressource. A sa mise en scène gasconne, à sa prolixité débordante, Eugène opposait une froideur hautaine, une indignation contenue; excitant sa verve, stimulant ses indiscrétions, captant sa vanité confiante par les effusions plus ou moins sincères de l'admiration et de l'amitié. Le contraste était frappant; il éclatait jusque dans la tournure extérieure des deux personnages : l'un, petit, maigre, d'une laideur qui n'était pas sans noblesse, sachant voiler le feu de son regard et cacher une âme d'acier sous une enveloppe chétive; l'autre, corps de fer, épaissi, sinon alourdi par les années, beauté vulgaire, physionomie gaillarde qu'éclairait le feu intérieur, l'œil à fleur de tête dissimulant mal les impressions mobiles d'une volonté intermittente et d'une vanité inquiète.

Chacun d'eux se peint tout entier dans les premières dépêches qu'il adressa à sa cour. Celles de Villars s'étendent avec une complaisance satisfaite sur les politesses sans nombre dont il est l'objet, sur la vive amitié que le prince lui témoigne, sur son sincère

désir de faire la paix; certainement « sa hauteur est au plus haut point, » et il met volontiers le marché à la main, menaçant de se retirer et de rompre à chaque résistance sérieuse; mais il est lié par des instructions qu'il n'approuve pas toujours, et « certainement il n'y a aucune finesse dans ses procédés. » Ne lui a-t-il pas dit un jour : « Vous voulez bien, monsieur le maréchal, que je juge de vous par moi, et je vous supplie de juger de moi par vous-même... Nous traitons en gens d'honneur, d'une manière bien éloignée de toutes les finesses que plusieurs estiment nécessaires. Pour moi, j'ai toujours pensé, et je sais que vous pensez de même, qu'il n'y a pas de meilleure finesse que de n'en pas avoir. » Il dira une autre fois : « Gens comme nous ne sont pas faits pour plaider; » et l'honnête Villars d'enregistrer avec sa candeur de parvenu des assimilations aussi flatteuses et d'une sincérité si manifeste, s'efforçant de justifier, en traitant à cœur ouvert, l'estime d'un prince qui jugeait si bien son monde et était de si grande maison.

Au même moment, voici le portrait que le prince traçait à l'empereur de son confiant interlocuteur : « Le maréchal est diffus, confus et embarrassé,.. se contredisant à tel point qu'il est difficile de savoir quand il dit la vérité... Il est craintif, très peu informé des négociations précédentes, ne peut rien prendre sur lui;.. se croit obligé d'envoyer des courriers et de demander des ordres pour le plus petit détail. » En trois jours de conversations conduites avec un art consommé, Eugène a percé à jour les espérances, les inquiétudes, les secrets mobiles de Villars, pesé sa force de résistance, mesuré les limites dans lesquelles il peut se mouvoir. Il croit pouvoir affirmer à l'empereur que le maréchal ne veut plus faire la guerre; elle lui a donné tous les avantages et toute la gloire qu'il en pouvait espérer : il lui faut maintenant la gloire de faire la paix, l'honneur d'être le pacificateur de l'Europe. Mais il craint les courtisans de Versailles, qui ne l'aiment point; se défie de Torcy, qui aurait désiré un autre ambassadeur; ne redoute rien tant qu'une rupture, qui l'exposerait à être rappelé et remplacé par un autre. « S'il dépendait de luy, écrivait en même temps Eugène à Sinzendorf, il sacrifieroit tout ailleurs, pourvu qu'il obtînt quelque chose par ici pour pouvoir se faire un mérite de sa cour. » En menaçant de se retirer, Eugène se croyait sûr de vaincre toutes les résistances sur les points où la liberté de son interlocuteur n'était pas enchaînée par des instructions positives.

Villars débuta pourtant par un succès. Quand les pleins pouvoirs des deux ambassadeurs furent comparés, il se trouva qu'ils n'étaient pas identiques : Louis XIV voulait une paix complète, et son représentant avait la faculté de signer un instrument définitif. La cour de

Vienne n'entendait ouvrir que des négociations préliminaires, et se réservait de traiter ensuite au nom de l'empire sur les bases qui eussent été convenues. Eugène n'avait pas le pouvoir de signer (1). Villars refusa catégoriquement de passer outre; Eugène dut se munir de pouvoirs plus étendus, et, en attendant qu'il les eût reçus, donner une déclaration écrite qui en tenait lieu.

Cette première difficulté avait pris deux jours, et c'est le 29 novembre seulement qu'on put aborder sérieusement les conditions de la paix. Nous ne saurions suivre pas à pas et jour par jour, pendant les trois mois qu'il dura, le duel diplomatique qui s'engagea entre les deux hommes de guerre; nous ne saurions davantage analyser les nombreuses pièces qui remplissent plusieurs gros volumes des archives de Paris et de Vienne (2). Nous nous bornerons à exposer dans leur ensemble les phases successives de la négociation, en nous attachant particulièrement au rôle de chacun et aux incidens qui faillirent plusieurs fois faire échouer la paix.

Comme il arrive souvent dans les affaires de ce monde, les plus grosses difficultés ne surgirent pas à propos des points les plus importans, mais à l'occasion des questions secondaires. Quel était l'intérêt primordial à régler? La frontière commune de la France et de l'empire. La frontière du nord avait été réglée à Utrecht; le maintien de Philippe V sur le trône d'Espagne n'était plus contesté par l'Autriche. D'autre part, les conquêtes de l'Autriche en Flandre et en Italie n'étaient pas contestées par Louis XIV. Faire enregistrer ces avantages respectifs dans un acte public ne paraissait pas une tâche difficile. La question de la frontière commune n'offrait pas au fond de difficultés plus sérieuses : la frontière de Ryswick était tacitement acceptée de part et d'autre. Restaient, il est vrai, les conquêtes de Villars, Landau et Fribourg; mais on devait savoir à Vienne que Louis XIV ne rendrait pas Landau, et on devait s'y résigner; et quant à Fribourg, Louis XIV ne se souciait pas de le garder, non plus qu'aucune des places de la rive droite du Rhin : il lui suffisait de recevoir une compensation équitable. Ainsi, la compensation de Fribourg à débattre, c'était au fond à quoi se réduisait le règlement des intérêts directs de la France et de l'Autriche. Il suffisait de quelques jours pour le terminer.

Mais, de part et d'autre, il y avait des conditions accessoires d'un

(1) C'est le système qu'Hundheim avait développé à Villars, le 24 octobre, et que celui-ci n'avait pas assez catégoriquement repoussé; mais le roi avait donné à cet égard des instructions formelles.

(2) On trouvera le texte des pièces principales et l'analyse des autres dans l'ouvrage déjà cité de M. de Courcy.

règlement plus difficile; des intérêts secondaires, des questions d'amour-propre, de clientèle, érigées en questions de principe, de conscience et d'honneur. Il y avait la situation des princes ou des peuples, qui avaient pris parti dans un camp ou dans l'autre, que leur fidélité avait compromis. Pour Louis XIV, en première ligne, il s'agissait des électeurs de Bavière et de Cologne, qui mis au ban de l'empire, chassés de leurs états, déchus de leurs dignités, réclamaient avec une insistance assez naturelle le prix de leurs services et l'exécution des promesses qu'ils avaient reçues. Louis XIV se considérait comme engagé d'honneur à obtenir, non-seulement leur rétablissement intégral, mais des avantages nouveaux en « dédommagement » des pertes subies. Il n'avait d'ailleurs pas renoncé à ses vues sur la maison de Bavière; songeant à l'avenir, voyant Charles VI sans enfans, il voulait créer au fils aîné de Max-Emmanuel un titre à la succession impériale en le mariant avec la fille aînée de feu l'empereur Joseph. Louis XIV se croyait en outre obligé de défendre les intérêts des princes italiens dépossédés, ceux de Rakoczy et des insurgés hongrois; enfin, il n'avait pas renoncé à la singulière prétention de la princesse des Ursins.

L'empereur, de son côté, mettait son amour-propre et son honneur à ne pas couper définitivement le lien qui unissait sa maison à l'Espagne, et à ne pas abandonner les Catalans qui combattaient encore pour sa cause. Il voulait, au moins dans les protocoles, conserver le titre de roi d'Espagne qu'il avait un jour porté jusque dans Madrid; il voulait obtenir au moins pour ses fidèles Catalans a conservation des privilèges provinciaux qui les soustrayait à l'administration détestée des Castillans.

Aux germes de conflits que renfermaient ces prétentions contraires s'ajoutait encore l'éternel chapitre des questions personnelles.

Eugène avait certainement la confiance absolue de son souverain, et jouissait à la cour impériale d'un crédit incontesté; il avait néanmoins à compter avec l'obstination de Charles VI, ainsi qu'avec les illusions qu'entretenaient dans son esprit les obsessions intéressées des émigrés espagnols.

Villars était moins assuré qu'Eugène de se faire écouter de la cour; il était peu populaire à Versailles; Torcy, sur lequel roulait tout le détail de la négociation, ne l'aimait pas; il avait peu de confiance dans ses aptitudes diplomatiques : il s'en rapportait moins aux informations fournies par lui qu'aux inductions théoriques de son propre esprit. L'Autriche avait eu le dessous dans deux campagnes; il était naturel qu'elle acceptât des conditions moins favorables que celles qu'elle avait refusées à Utrecht. C'était au vain-

queur à faire la loi, non à la subir; à Villars, non à Eugène, à parler en maître. Torcy ne savait pas faire la part du caractère des deux négociateurs. Voysin, qui, par métier, pouvait mieux que Torcy apprécier les chances aléatoires de la guerre, était plus disposé à la conciliation; il était en meilleurs termes avec Villars; comme lui, il appartenait à la clientèle de Mme de Maintenon. Villars avait continué à lui écrire, bien que les opérations de guerre fussent suspendues, à faire passer ses courriers par son département, à le charger de ses communications confidentielles pour Mme de Maintenon. Cette dualité ne plaisait pas à Torcy, et la mauvaise humeur qu'il en ressentait s'ajoutait encore aux autres inconvéniens de la situation.

Ce concours de circonstances, ce conflit d'intérêts, de caractères, d'amours-propres devait faire durer trois mois une négociation qui aurait pu être terminée en quelques semaines.

La première semaine d'escarmouches avait pourtant assez éclairci les situations pour que les deux négociateurs aient pu se rendre un compte à peu près exact des conditions auxquelles l'accord se ferait. Eugène n'avait pas tardé à comprendre que les seuls points sur lesquels les instructions de Villars ne lui permettaient aucune concession étaient la conservation de Landau fortifié, une compensation pour Fribourg et le rétablissement des électeurs. Aussi, tout en disputant ces trois points avec une grande âpreté, tout en menaçant de rompre à leur sujet, évitait-il avec soin d'en faire l'occasion d'une rupture. Sur les autres conditions, au contraire, il l'avait pris de si haut, et avec des expressions telles, que toute discussion était devenue difficile. Il avait déclaré que l'électeur de Bavière, traître à sa patrie, mis au ban de l'empire, n'avait droit à aucun égard de la part de l'empereur; lui rendre ceux de ses états qui n'avaient pas été aliénés était déjà excessif, mais demander pour lui « un dédommagement, » exiger que l'empereur récompensât sa félonie par une augmentation de territoire et le titre de roi, c'était vouloir la guerre. Les armées françaises seraient à Lintz que l'Autriche ne se soumettrait pas à une pareille humiliation Quant au mariage de l'archiduchesse, c'était une affaire de famille qui ne regardait pas le roi de France; avant d'aspirer à sa main, le prince de Bavière devrait savoir la mériter par sa fidélité et sa soumission aux lois de l'empire. La demande d'une souveraineté pour la princesse des Ursins était « honteuse; » Eugène ne se chargeait pas de la transmettre à l'empereur et refusait même de l'inscrire au protocole des conférences, et ainsi de suite. Enfin, pour accentuer encore l'attitude qu'il avait prise, et sans doute aussi pour se couvrir vis-à-vis de l'empire, Eugène avait remis à Villars un mémoire écrit

dans lequel il indiquait les conditions auxquelles l'empereur, qui ne demandait pas la paix, consentirait à l'accorder. C'étaient, en substance, la restitution par la France de Landau, Fribourg, Kehl et Brisach; la démolition par elle du Fort-Louis et de toute fortification élevée dans les îles du Rhin ; la cession à l'Autriche de toutes les possessions espagnoles en Italie, même des villes encore occupées par des garnisons espagnoles, même de la Sicile attribuée au duc de Savoie par le traité d'Utrecht. Les réclamations des princes italiens seraient soumises aux décisions de leurs juges naturels, c'est-à-dire des chambres impériales. Le roi reconnaîtrait les changemens effectués en Allemagne, rendrait aux princes de l'empire tout ce qu'il leur avait pris depuis la paix de Ryswick, garantirait les privilèges des Catalans. Le ci-devant électeur de Cologne serait rétabli dans ses états, droits et dignités; mais le ci-devant électeur de Bavière ne recevrait que la portion de ses anciens états qui n'avait pas été aliénée en faveur de l'électeur palatin. Toutefois, un neuvième électorat serait créé en faveur de sa maison, à condition qu'il renonçât pour lui et ses successeurs à toute réclamation, satisfaction ou dédommagement. Enfin, aucune renonciation quelconque ne serait demandée à l'empereur et aucune mention ne serait faite, dans le nouveau traité, des traités conclus à Utrecht. Les conditions excessives de ce mémoire étaient encore aggravées par la sécheresse des termes. Eugène avait été jusqu'à qualifier de « contraventions » commises par la France les changemens qui avaient été apportés par la guerre au traité de Ryswick.

Ce document, rédigé sans doute dans l'intention d'agir sur l'esprit de Villars, était loin de renfermer la véritable pensée d'Eugène. Celle-ci était bien différente ; nous la trouvons dans le rapport confidentiel qu'il adressait le même jour à l'empereur, et dont le ton modéré et prudent contraste singulièrement avec l'allure hautaine du mémoire. Eugène y décrit les dangers d'une nouvelle guerre entreprise sans alliés, contre le gré des princes de l'empire, sous la menace de graves complications du côté du nord et de la Turquie, et engage fortement son souverain à faire la paix aux conditions « passables » qu'il croit pouvoir obtenir, à savoir : l'abandon de Landau, le maintien des fortifications du Fort-Louis en compensation de Fribourg (c'est la moindre, pense-t-il, que la France doive accepter), et le rétablissement complet des électeurs, sans dédommagement. A ces conseils prudens, Eugène ajoute celui de rompre immédiatement si l'empereur ne croit pas devoir accepter cette base, ou s'il craint de ne pouvoir faire prévaloir ses autres demandes. Il importe, en effet, beaucoup à la conduite de la future guerre que la rupture ait été amenée en discutant les intérêts de

l'empire, plutôt qu'en discutant les intérêts particuliers de la maison d'Autriche.

Villars, c'est une justice à lui rendre, avait su démêler, à travers les violentes affirmations d'Eugène, les points sur lesquels il céderait, et le même jour où le prince les indiquait à son souverain, il écrivait à Louis XIV : « Je crois la paix faite si Votre Majesté se contente de Landau fortifié, la barrière du traité de Ryswick, en y comprenant les fortifications du Fort-Louis, qui sera, je crois, le seul dédommagement pour Fribourg,.. le rétablissement complet et sans nulle restriction des deux électeurs. »

L'accord était donc fait, au fond, entre les deux ambassadeurs, le 5 décembre, et il semblait qu'il pût se faire sans difficulté entre leurs deux gouvernemens. Louis XIV acceptait, le 7 décembre, la base qui paraissait tacitement convenue entre eux ; le 7 décembre, adressant à Villars des instructions modifiées, il réduisait à ces mêmes trois points les demandes dont il ne se départirait pas. L'arrivée du courrier du 5 décembre et du mémoire d'Eugène arrêta court ces dispositions conciliantes. Le ton du mémoire irrita le roi et lui fit croire que l'Autriche ne voulait pas traiter ; les expressions de la dépêche de Villars lui donnèrent de l'humeur. Villars, toujours impatient de se faire valoir, avait eu l'idée malheureuse de faire suivre la phrase citée ci-dessus de la réflexion suivante : « Je prendrai la liberté de dire à Votre Majesté que, dans le commencement de la campagne, on ne s'attendait pas à une paix aussi avantageuse, laquelle, laissant une bonne frontière à Votre Majesté, porte sa gloire, celle de son gouvernement et de la nation au plus haut point. » Le roi trouva que le bouillant maréchal était bien pressé de lui mesurer sa part de gloire, et que le mémoire d'Eugène ne justifiait pas un optimisme aussi retentissant ; on n'y voyait pas trace des concessions annoncées, mais, en revanche, on y trouvait « une hauteur et une fierté qui auraient été à peine de mise, écrivit-il à Villars (1), si les avantages de la guerre avaient été du côté de l'archiduc : La paix ne peut me paraître honorable pour moi, et, par conséquent, je ne la trouverais pas avantageuse, si j'étais obligé de la faire sans accomplir ce que j'ai promis à mes alliés... Si le prince Eugène rompt les conférences, vous me rendrez un plus grand service, et je vous saurai plus de gré de la fermeté que vous aurez témoignée en exécutant mes ordres que si vous aviez fait une paix qui ne conviendrait ni à ma gloire ni à l'état présent de mes affaires. » Alors, révoquant ses instructions conciliantes du 7, le roi enjoignait à Villars de demander pour l'électeur

(1) Le roi à Villars, 11 décembre 1713.

de Bavière, outre le rétablissement complet, un dédommagement qu'il estimait devoir être la Sardaigne et le titre de roi, mais qui pouvait être réduit, soit aux Pays-Bas, soit tout au moins au marquisat de Burgau et au duché de Luxembourg. Il lui prescrivait, en outre, de déclarer qu'il trouvait que Fort-Louis était une compensation insuffisante pour Fribourg, qu'il n'avait pas à s'interposer entre le roi d'Espagne et les Catalans rebelles, qu'il repoussait absolument la compétence des chambres impériales dans les affaires d'Italie, n'ôterait pas la Sicile au duc de Savoie, et maintenait sa demande en faveur de la princesse des Ursins. Torcy ajoutait dans une lettre particulière : « Si vous ne persuadez pas le prince Eugène à Rastadt, monsieur, il deviendra peut-être plus docile à la campagne prochaine ; l'archiduc ferait bien de s'en éviter l'embarras et aux princes de l'empire la dépense et la ruine (1). »

L'arrivée de ce message causa à Villars la plus amère des déceptions ; au lieu des éloges qu'il se flattait de recevoir, de la paix qu'il s'attendait à signer, c'était un désaveu, l'obligation de se préparer à la guerre, de risquer à nouveau sa réputation militaire, et pour qui? Pour l'électeur de Bavière, pour ce prince malavisé et malheureux qu'il retrouvait toujours sur le chemin de sa fortune et de sa gloire, pour l'allié suspect de 1702, l'auxiliaire encombrant de 1703, le stratégiste maladroit qui avait fait échouer ses combinaisons militaires, lui avait valu à lui une année de disgrâce, et à la France les humiliations de Blindheim et de Ramillies! A l'irritation de Villars s'ajoutait, en outre, le sentiment d'un cruel embarras : se fiant aux premières dépêches du roi, il avait eu l'imprudence de laisser entendre à Eugène que la paix se ferait sur la base des trois points. Comment lui annoncer maintenant les réelles intentions du roi et sa propre déconvenue? Il ne put se décider à faire lui-même cette pénible communication, et en chargea Hundheïm, tandis que, sous prétexte d'une visite à rendre à la princesse de Bade, il courait cacher à Baden son dépit et sa colère. Il ne put pourtant, le lendemain, éviter une entrevue avec Eugène : elle fut pénible. Le prince, hautain, incisif, jouant l'indignation, déclara qu'il croyait inutile de continuer des négociations que le roi était décidé à faire échouer par des prétentions croissantes ; répéta que l'électeur de Bavière, indigne des bontés de l'empereur, n'obtiendrait pas de lui « un village, » les armées françaises fussent-elles au cœur de l'Autriche, ce qu'il saurait bien empêcher ; plaignit Villars d'avoir à défendre une pareille politique. Villars, qui au fond ne la trouvait pas meilleure, la défendait faible-

(1) Torcy à Villars, 9 décembre 1713.

ment. Bientôt, aiguillonné par les habiles excitations d'Eugène, mis en verve par ses allusions personnelles, il se mit à abonder dans son sens; et peu à peu, emporté par sa nature et ses ressentimens, il se répandit en amères récriminations contre Max-Emmanuel, s'oublia jusqu'à dire que l'électeur ne se souciait pas de ses états et s'inquiétait peu de déchaîner sur l'Europe les maux de la guerre, pourvu qu'il vécût à Compiègne des libéralités du roi, avec ses parasites et ses maîtresses. Il se plaignit avec non moins de véhémence et d'à-propos de la malveillance de Torcy, des manœuvres de ses ennemis, du peu de crédit qu'il avait dans une cour jalouse et envieuse de ses succès. Plus il s'enferrait, plus Eugène lui tendait le fer; et quand son impitoyable adversaire l'eut ainsi amené à briser l'un après l'autre tous ses moyens de défense, il se leva et lui déclara froidement qu'il partait pour Vienne. Villars, qui n'avait plus d'argumens à son service, fut réduit à faire un pressant appel aux sentimens personnels d'Eugène; il le pria, au nom de leur commune amitié, d'attendre au moins le retour du courrier qu'il allait expédier à Versailles avec ses protestations et ses conseils. Eugène affecta d'être inflexible, et quitta le maréchal en lui disant que Vienne n'était pas si loin de Paris qu'une lettre ne pût le rejoindre, si la cour de France se décidait à accepter son ultimatum.

Villars ne dormit pas de la nuit; agité, inquiet, mécontent, il fit venir de grand matin l'officieux Hundheïm, lui répéta toutes les imprudentes récriminations de la veille, lui lut les véhémentes dépêches qu'il préparait pour Torcy, et le pria de joindre ses efforts aux siens pour retenir le prince de Savoie. Eugène se laissa d'autant plus facilement convaincre qu'il ne se souciait nullement de partir; il lui suffisait d'avoir bien établi la supériorité de sa situation et l'ascendant de son caractère. Il fit dire à Villars qu'il consentait, « par pure considération pour sa personne, » à différer de huit jours son départ (1).

Le courrier qui partit pour Versailles emporta un volume de lettres, datées des 14, 16, 18 décembre, et qui peignent l'état d'esprit dans lequel cette scène laissa Villars. Avec le roi, le respect et la crainte contenaient sa verve; il constata tristement que « Sa Majesté rétractait entièrement la liberté qu'elle lui avait donnée; » reconnut « qu'il s'était trompé lui-même en croyant la gloire de Sa Majesté pleinement satisfaite en forçant l'empire à un entier rétablissement de l'électeur de Bavière; » s'efforça de démontrer que la paix était certaine aux trois conditions qu'il avait déjà énumé-

(1) *Extractus Protocolli*, 13 et 14 *décembre*. (Archives I. R. de Vienne.)

rées, la guerre inévitable si le roi insistait sur le moindre dédommagement en faveur de Max-Emmanuel. Eugène s'était trop engagé en paroles pour pouvoir reculer : n'avait-il pas déclaré qu'un dédomagement même d'un village serait une « honte, » un « opprobre » pour l'empire? Il ne reviendrait pas sur de pareilles affirmations; mais « il n'avait pas fait difficulté de promettre l'entier rétablissement des deux électeurs. » Et « quant à Landau, aux fortifications du Fort-Louis, enfin à la paix de Ryswick en entier, il ne pouvait encore les promettre, » à cause des ménagemens à garder envers l'empire; « mais on pouvait compter la paix faite sur ce pied-là. » Eugène venait de lui répéter que, les sept jours expirés, « il verrait qu'il n'y avait aucune mauvaise finesse de sa part, et que, si le retour de ce courrier n'apportait pas un ordre positif du roi de traiter sur ce pied, et abstraction faite de tout dédommagement, il partirait dans le moment. »

Avec Torcy et surtout avec Voysin, Villars donna libre carrière à sa mauvaise humeur : « Je vois, écrivit-il à ce premier, que je suis un parfait ignorant en matière d'état, et je ne vous désavouerai pas que je croyais la paix très bonne;.. je la croyais glorieuse et utile. » Il avait sur le cœur l'allusion qu'Eugène avait faite à ses rapports avec lui et ne put s'empêcher de le lui montrer :

Le prince Eugène m'a demandé si j'étais bien avec vous, et dit qu'il y avait lieu de croire que vous ne vouliez pas que la paix se fît par moi. Je lui ai répondu que depuis plus de trente ans nous avions toujours été bien ensemble; qu'il pouvait y avoir des gens que vous aviez cherché à servir avec plus d'attention, mais que je n'avais jamais eu lieu que de me louer de vous... Lui et le baron de Hundheïm sont très étonnés que nous ne voulions pas d'une paixqu 'ils avaient compté ne pouvoir être refusée. Enfin, voilà qui est fini ; je souhaite passionnément que vous la fassiez mieux ailleurs. Le prince Eugène déclare que vous pouvez compter qu'il ne s'en fera que l'un ou l'autre parti ne soit abattu.

Mais permettez-moi de vous demander, monsieur, comment je puis accorder des ordres si différens et si contraires donnés en vingt-quatre heures? Je croyais la paix faite, et sans le contre-ordre que j'ai reçu douze heures après, peut-être aurait-elle pu être signée... Je crois pouvoir vous dire que vous n'en aurez aucune autre présentement, et l'on est bien à plaindre, quand on a compté d'avoir obtenu plus que vous n'aviez tous espéré, de trouver encore que l'on n'est pas content.

Avec Voysin, Villars était très à son aise; aussi lui écrit-il sans

mesure. Sa lettre est particulièrement vive; on en jugera par les extraits suivans :

J'ai l'honneur de rendre compte au Roi de la conversation que je viens d'avoir avec le prince Eugène. En vérité, j'étais tenté d'écrire à Mme de Maintenon. Est-il possible que le Roi trouve son honneur engagé si l'électeur ne demeure pas avec ses Flamandes, parce qu'il ne veut jamais revoir son pays ni sa femme? Je vous demande pardon, mais je suis en colère. Vous me dites vous-même qu'à cela près la paix est glorieuse et avantageuse. C'est moi qui ai le bonheur de la proposer après une campagne qui peut-être y a obligé nos ennemis; je pourrais m'en flatter sur ce que le baron de Hundheïm me disait encore aujourd'hui que c'était moi qui étais cause que la paix ne se faisait pas, parce que notre cour n'aurait pas été si difficile sans nos derniers succès... Par ma foi, monsieur, je suis en colère... L'on me mande que hors vous tous les ministres sont fâchés que je sois chargé de traiter la paix; et moi aussi, je vous assure! et même que je ne l'ai jamais désiré! Je vous supplie de m'en délivrer incessamment; je crois assez que ce sera bientôt, et si la dépêche que le Roi me fait honneur de me mander devoir être plus précise confirme ses derniers ordres, vous pouvez vous attendre à une prompte séparation.

Le courrier qui emportait cette véhémente correspondance était à peine parti que l'officieux Hundheïm venait trouver mystérieuse-Villars et lui dire que son maître l'électeur palatin, voyant les conférences prêtes à se rompre et voulant faire un dernier effort en faveur de la paix, offrait au roi son bailliage de Germersheim, comme compensation de Fribourg; il mettait seulement pour condition à cet abandon que nulle mention ne serait faite de ses offres, et que l'initiative de l'échange paraîtrait venir du roi; il se réservait d'obtenir ultérieurement de l'empire un dédommagement pour le sacrifice qu'il faisait au bien général. Cette acquisition du bailliage de Germersheim eût été très avantageuse pour la France; elle complétait la cession de Landau et poussait jusqu'à la Queich les frontières de l'Alsace; de plus, le domaine utile de ce district valait plus de 50,000 écus de rente. Villars ne douta pas que la proposition n'eût été concertée entre l'électeur palatin et Eugène; comprenant de quel poids elle pouvait peser sur les décisions du roi, il n'hésita pas à dépêcher un second courrier à Versailles, avec un paquet de lettres aussi volumineux que le premier. Il insista de nouveau, et avec plus d'assurance que la première fois, sur la nécessité de faire la paix et de ne pas sacrifier aux médiocres intérêts de l'électeur de Bavière

les chances favorables de la transaction proposée. Il écrivit au roi, à Torcy, à Voysin avec un redoublement de verve.

... J'ordonne à ce courrier, Sire, de faire toute la diligence possible, et je prie Votre Majesté de pardonner à mon zèle la liberté de lui dire que si Elle veut la paix, celle de Ryswick en entier avec cette augmentation que je n'aurais pas espérée, et le rétablissement total des deux électeurs, c'est imposer la loi à ses ennemis et faire une paix parfaitement glorieuse. Autrement, je ne balancerai pas à Lui dire qu'Elle peut compter sur la continuation de la guerre. Je ne sais si l'on donne M. le prince Eugène pour un comédien, mais quand gens comme nous affirment une chose sur leur honneur, on doit les croire. Pour moi, Sire, je n'imagine pas que le métier de négociateur exige tant de finesse; on peut ne pas tout dire, mais on ne se dédit pas de certaines choses avancées avec serment; j'ose donc Lui répondre qu'Elle peut compter les conférences rompues dans l'instant que le dernier courrier n'apportera pas un ordre de se désister du dédommagement. Je tâcherai de faire attendre le retour de celui-ci, mais je n'en réponds pas du tout.

Il écrivit en même temps à Torcy :

La paix ou la guerre sera bientôt décidée; je ne crois pas M. le prince Eugène menteur ni si timide qu'on a voulu vous le persuader; je sais qu'en matière de négociation, on ne doit pas tout dire; mais quand j'aurai assuré que mon maître regarde une proposition comme un opprobre, celui qui voudra penser que je m'en désisterai m'offensera assurément. Je crois, monsieur, que le roi trouvera considérables les avantages que la crainte de la guerre force l'électeur palatin à offrir. J'espère que tout ceci finira dans quelques jours et que j'aurai l'honneur de vous voir au moins dans quinze : je souhaite que ce soit après la paix signée, quoiqu'il me paraisse que vous ne la désirez pas bien fortement.

Et à Voysin :

Vous verrez, monsieur, le terrain que j'ai gagné depuis deux jours; mais, au nom de Dieu, comptez que c'est le dernier, et que je doute fort que le prince Eugène attende le retour du courrier, si le précédent n'apporte pas un désistement de ce maudit dédommagement qui empêche la paix; mais encore faut-il que je traite cet article avec vous.

Si, depuis que l'électeur de Bavière est hors de ses états, il avait passé ce temps dans une île déserte, à vivre de croûtes, il serait juste que le Roi ou lui tînt compte de ses revenus ou le fît dédommager par ses ennemis; mais, depuis ce temps-là, le Roi lui a donné tous les ans le tiers au moins plus qu'il n'a jamais touché de ses états, et cela pour entretenir douze escadrons et deux ou trois bataillons, et chez lui, il en aurait payé double : donc il a quatre fois plus d'argent à mettre en demoiselles ou à perdre contre les fripons de sa cour que s'il était à Munich... En vérité, il n'y a qu'heur et malheur! Je vois que l'on aigrit le roi contre l'électeur palatin, et que l'on porte Sa Majesté à trouver toutes les prétentions de l'électeur de Bavière légitimes. Pour moi, je crois que l'un fait tout ce qu'il peut pour procurer la paix, l'autre pour la traverser... Si sa dernière proposition ne détermine pas le Roi, attendez-vous sérieusement à la guerre. Mais sur cette proposition et sur cette augmentation de frontière au Roi, j'aurai l'honneur de vous dire, monsieur, qu'à la paix de Münster, le Roi donna à M. le cardinal Mazarin, à des généraux, et même à M. Bernard, tous les fiefs d'Alsace. En voilà pour plus de 50,000 écus de rente que je pourrai bien dire faire venir au Roi de toutes façons presque à la pointe de l'épée, et par les armes, et par la négociation. Vous, monsieur, qui, par les bons ordres de Sa Majesté, m'avez fourni les armes, et moi, qui, par ses ordres aussi, les ai assez heureusement menées, ne pourrions-nous pas prendre la liberté de demander ces fiefs à Sa Majesté?.. Quelle paix! et quelle différence de situation! Que le Roi veuille bien se souvenir que j'ai eu le bonheur de changer trois fois celle de l'Alsace : la première fois à Friedlingue, Sa Majesté me fit l'honneur de me dire que, lorsqu'elle voyait ses armées ramenées de Nimègue à Namur, elle avait été pendant deux mois avec un pétillement dans le sang qui lui donnait quasi des momens de fièvre. Où nous en sommes! Quelle paix! quelle gloire! quels avantages! Non! quand le Roi en devrait attendre de dix fois plus grands par la guerre, il est de sa sagesse de finir présentement, et tout court. Dieu le veuille!

Ces messages enfiévrés et si peu diplomatiques furent mieux accueillis à Versailles que l'on ne pouvait s'y attendre. Le roi avait réfléchi : il n'avait pas tardé à reconnaître que le « dédommagement » de l'électeur de Bavière ne valait pas les sacrifices d'une nouvelle guerre; il était revenu sur le mouvement un peu prompt du 11 décembre, et s'était décidé à suivre le conseil de Villars sans s'arrêter à la forme insolite qu'il lui avait donnée : la perspective d'acquérir le bailliage de Germersheim le confirma dans ses dispositions conciliantes, et il écrivit à Villars la dépêche suivante :

Versailles, le 22 décembre 1713.

Mon cousin, j'ai reçu par différens courriers vos lettres du 9, du 14 et du 16 de ce mois, et toutes, principalement la dernière, m'ont informé de l'inutilité des efforts que vous avez faits pour obtenir les conditions que je demandais en faveur de l'électeur de Bavière. Suivant le compte que vous me rendez, la négociation est présentement au point que vous pouvez signer la paix à condition que cet électeur et celui de Cologne seront généralement rétablis dans tous leurs états et dignités sans aucune exception et sans qu'il soit question d'observer de formalités injurieuses à l'un ou à l'autre, comme j'avais lieu de le croire par les termes du mémoire que vous m'aviez envoyé.

Je vois que Landau me sera cédé par le traité de paix; que les fortifications du Fort-Louis subsisteront; enfin que le traité de Ryswick sera rappelé et suivi dans tous ses points, mais aussi qu'il est impossible d'obtenir davantage, et qu'il faut ou signer à ces conditions, ou continuer la guerre, sans que personne en puisse prévoir la fin, non plus que les événemens.

Vous avez assez vu par mes dépêches précédentes, par les mémoires que je vous ai envoyés, et surtout par la révocation du pouvoir, que je vous avais laissé, de vous relâcher sur l'article de l'électeur de Bavière, combien j'avais à cœur de procurer à ce prince l'agrandissement et le dédommagement que j'avais toujours demandés pour lui. Il faut encore, pour m'obliger à m'en désister, une considération aussi forte que celle du bien de mon royaume et du repos général de l'Europe. Mais enfin j'aime mieux céder à des motifs aussi pressans que de retarder davantage le rétablissement de la tranquillité publique.

J'ai longtemps combattu, et j'ai donné le loisir à l'électeur de Bavière de me représenter lui-même toutes ses raisons; son état et la situation où il se trouvera après la paix m'ont vraiment touché, mais je dois être encore plus sensible à l'état de mes sujets; ainsi je vous renvoie votre courrier que j'ai retenu plusieurs jours, et, après avoir mûrement délibéré sur une affaire aussi importante, je veux que vous signiez la paix aux conditions dont vous m'assurez que le prince Eugène conviendra, c'est-à-dire que les deux électeurs de Cologne et de Bavière seront généralement rétablis en vertu du traité dans tous leurs états, biens et dignités comme ils les possédaient avant la guerre; que le traité de paix conclu à Ryswick sera rétabli; qu'ainsi je demeurerai en possession de Landau, et que les fortifications du Fort-Louis subsisteront.

Quant aux autres articles, mes intentions vous ont été suffisamment expliquées par le mémoire que je vous envoyai le 7e de ce mois,

et vous devez le suivre aussi bien que le sixième article de ce même mémoire que j'avais rétracté par ma lettre du 9e de ce mois.

Je compte que les ordres que je vous donne par cette dépêche vous mettront en état de finir, et vous ne devez pas douter de la satisfaction que j'ai de la bonne conduite que vous avez tenue dans cette négociation.

Je reçois encore par un courrier votre lettre datée du 18e de ce mois; elle confirme ce que vous avez écrit par les précédentes de l'état de votre négociation et de la nécessité de finir, soit en acceptant les propositions du prince Eugène, soit en rompant les conférences. J'ai fait avertir l'électeur de Bavière de l'état où je me trouvais et de la résolution que j'avais prise de finir en acceptant son rétablissement pur et simple sans aucun dédommagement.

Il déclare qu'il n'acceptera jamais ces conditions, que plutôt que d'y souscrire, il cédera ses états à son fils, et qu'il se réduira lui-même à mener une vie privée. Mais je le crois trop raisonnable pour se porter à de pareilles extrémités. Enfin, ses représentations n'apportent aucun changement au parti que j'ai pris (1).

Ainsi le seul ordre que j'ajouterai à ceux que je vous ai donnés est de profiter de l'avis secret que vous avez reçu par le baron d'Hundheïm, et soit que l'insinuation qu'il vous a faite vienne du pur mouvement de l'électeur palatin, soit qu'elle soit concertée avec le prince Eugène, comme il y a beaucoup de sujets de le croire, mon intention est que vous demandiez le bailliage de Germesheim jusqu'à la rivière de la Queich suivant ce mémoire que vous m'envoyez, c'est-à-dire avec tous les droits et prétentions que l'électeur Palatin a en-deçà de cette rivière, même sur les bailliages de Gutenberg et de la Petite-Pierre, non-seulement pour la souveraineté, mais encore pour le domaine utile, et en toute propriété.

Quoique je ne doute pas que vous n'obteniez encore cette condition, après l'avis qui vous a été donné, mon intention n'est pas cependant que, si elle vous était refusée, cette considération puisse rompre la paix que je compte désormais bien avancée.

Louis XIV, on le voit, ne doutait pas qu'une offre aussi sérieuse que celle d'un territoire d'empire n'eût été concertée avec le prince

(1) Pour ramener l'électeur à des idées plus « raisonnables, » le roi sut prendre le bon moyen. M. de Courcy a retrouvé aux archives des affaires étrangères et publié (*Coalition de* 1701, II, 161) une correspondance entre Torcy et Monasterol de laquelle il résulte que Louis XIV fit offrir à Max-Emmanuel 2 millions une fois payés, en dehors de ses subsides réguliers, et fit retirer les pierreries et vaisselles d'or qu'il avait mises en gage en Hollande. L'électeur accepta ce « dédommagement » et ne fit plus d'opposition au traité.

Eugène. Torcy et Voysin étaient du même avis. « Cette proposition est très avantageuse, écrit ce dernier à Villars ; j'ai peine à croire que M. de Hundheïm la donne sans la participation du prince Eugène ; » et il termine une lettre de complimens par cette phrase élogieuse : « Achevez votre ouvrage, monsieur, cela ne diminuera pas l'envie qu'on vous porte, mais vous reviendrez chargé d'honneur, avec toute la confiance du maître, qui sera engagé à chercher les moyens de répandre sur vous des grâces quand même vous ne les demanderiez pas. » Torcy ne voulut pas rester en arrière et adressa officiellement à Villars de banales assurances, mais en même temps il voulut répondre à l'attaque personnelle du maréchal, et il lui écrivit, tout de sa main, un billet que nous croyons devoir citer en entier ; on trouvera difficilement une leçon donnée avec plus de goût et de courtoisie :

Vous savez, monsieur, que le roi connaît assez l'état de ses affaires pour se déterminer par lui-même, prendre et changer ses résolutions, comme il le croit le plus convenable à sa gloire et au bien de son service, et que l'honneur de faire savoir ses volontés est notre seul partage. Vous savez aussi et vous m'avez fait jusqu'à présent la justice de croire que je n'oublierai rien pour mériter que vous me conserviez l'honneur de votre amitié dont l'ancienneté, loin de m'effrayer, me fait autant de plaisir que d'honneur. Mais quand même ces vérités ne vous par eraient pas en ma faveur, je vous avoue, monsieur, que je me flatte que vous auriez assez bonne opinion de moi pour me croire incapable de ruiner par caprice et sans aucun intérêt une affaire aussi essentielle au royaume et aussi importante à toute l'Europe que la négociation de la paix. Je ne suis pas étonné des avis qu'on vous a donnés. La cour et Paris foisonnent d'écrivains, et il faut bien qu'ils remplissent leurs lettres. Je ne suis pas surpris non plus de la question que M. le prince Eugène vous a faite. Si j'eusse été en sa place, j'en aurais peut-être usé de même. Mais je suis persuadé, connaissant son bon esprit, qu'il ne croit pas que je doive craindre ni éloigner la conclusion de la paix.

Je ne chercherai point d'autre témoin que vous-même, monsieur, pour vous persuader que je souhaite qu'elle nous vienne par votre moyen plutôt que par quelque autre voie que ce soit, et vous avez pu voir si je vous ai laissé rien ignorer, et de l'état où les négociations précédentes étaient demeurées et des intentions du roi. Si je vous ai expliqué vivement la peine de Sa Majesté lorsqu'elle s'est vue obligée de se désister d'une partie de ce qu'Elle voulait faire pour un allié fidèle, j'ai suivi ses intentions le plus précisément qu'il m'a été possible, et l'expression aura peut-être été d'autant plus forte que j'avoue

que je ressentais ces mêmes peines. Je ne crois pas que ce soit un démérite auprès de vous, monsieur, étant aussi touché que vous l'êtes de la gloire du roi, que vous venez d'augmenter encore par votre dernière campagne, et que vous couronnerez par la paix.

Comme je suis persuadé que sa conclusion n'altérera pas l'amitié dont vous m'avez toujours honoré, j'ose avec la même confiance vous en demander de nouvelles marques en vous envoyant un mémoire du duc de Saint-Pierre, qui attend tout de vous, dans une affaire où il s'agit de tout pour lui. Ajoutez-y, je vous supplie, la justice que je vous demande de croire que je suis plus que personne et en vérité très parfaitement, malgré même vos injustices, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le 22 décembre 1713.

Villars prit très bien la leçon ; elle était d'ailleurs accompagnée d'un message qui comblait tous ses vœux. Il courut communiquer à Eugène la bonne nouvelle, lui faire admirer l'esprit de conciliation du roi, se réjouir avec lui de l'entente prochaine. L'accueil qu'il reçut lui prouva qu'il n'était pas au bout de ses peines. Le désistement du roi faisait disparaître le principal obstacle qui du côté de la France s'opposait à la solution de la paix, mais il laissait subsister en son entier l'obstacle venant de l'Autriche, à savoir la prétention émise par Charles VI de faire garantir par Louis XIV le maintien des privilèges des Catalans. Si l'empereur avait imité la modération du roi, l'accord eût été vite fait ; mais loin de s'inspirer de son exemple, il apporta dans la défense d'un intérêt tout théorique, une obstination qui devait encore plusieurs fois mettre la paix en péril. Les discussions reprirent entre Villars et Eugène, aussi prolongées, aussi vives qu'au début, tout en restant aussi courtoises ; elles se compliquèrent encore par la malencontreuse introduction de la question de Germersheim. Contrairement à l'opinion de Torcy et à toutes les vraisemblances, Hundheïm, avant de suggérer cette idée, ne s'était pas mis d'accord avec le gouvernement impérial. Villars, lié par la parole donnée, ne pouvait en révéler l'origine. Eugène pouvait donc légitimement croire qu'il se trouvait en présence d'une exigence nouvelle de la cour de Versailles, d'une question suscitée pour reculer encore l'œuvre de la paix ; il prit très mal la proposition, à la grande stupéfaction de Villars, qui croyait la demande accordée d'avance, et se vit encore menacé d'une rupture immédiate. Eugène y mit d'autant plus de hauteur qu'il préférait de beaucoup rompre sur une question touchant aux intérêts géné-

raux de l'empire que sur l'affaire des Catalans, qui ne concernait que les intérêts particuliers de la maison d'Autriche. Si la guerre devait s'ensuivre, il ne voulait pas que l'empire en connût la véritable cause et fût informé d'une obstination que, dans son for intérieur, il ne pouvait s'empêcher de trouver déraisonnable. Obliger Louis XIV à garantir les actes de son petit-fils, c'était, selon les expressions de Villars, vouloir exiger de lui des engagemens ou qu'il ne pourrait pas tenir (1), ou dont il devrait imposer l'exécution par les armes à son propre petit-fils. Eugène ne pouvait s'empêcher de reconnaître la justesse de cette argumentation; mais, lié par ses instructions (2), il la combattait de son mieux, soutenant que l'autorité du roi était bien connue, que Philippe V n'oserait s'y soustraire et obéirait aux volontés de son aïeul, s'il voulait fermement les exprimer. Villars répondait que les circonstances étaient bien changées, que Louis XIV n'était plus écouté, que le roi d'Espagne, identifié avec sa nouvelle patrie, revendiquait l'indépendance de sa couronne et de ses actes; avec une clairvoyance vraiment prophétique, il annonçait les difficultés de l'avenir, s'estimant heureux si deux années s'écoulaient sans que la guerre éclatât entre l'Espagne et la France (3). Eugène transmettait fidèlement ces argumens à Vienne, les appuyait discrètement; mais Charles VI restait inébranlable: au fond, il ne voulait pas la paix, il ne voulait que gagner du temps. Louis XIV vieillissait, la reine Anne d'Angleterre était très malade : que tous deux disparussent de la scène du monde, que les divisions des princes du sang et des princes légitimés, contenues pas la présence du roi, vinssent à éclater et à diviser la France, que l'avènement de l'électeur de Hanovre sur le trône d'Angleterre ramenât les whigs au pouvoir, ne pouvait-on reformer les anciennes alliances, reprendre la guerre avec de nouvelles chances de succès, ressaisir enfin la couronne d'Espagne et refaire l'empire de Charles-Quint? Pourquoi se presser de désarmer? Eugène ne décourageait pas assez ces espérances, il cherchait néanmoins, avec une sincérité incontestable, à conclure la paix et à écarter les obstacles qu'elle rencontrait. Il s'efforçait de trouver avec Villars une transaction, un expédient, qui permît de concilier

(1) Je vois que, bien que je me sois désisté des demandes que j'avais faites en faveur de l'électeur de Bavière, le prince Eugène, après avoir obtenu ce consentement de ma part, fait dépendre aujourd'hui la paix d'un article qu'il n'est pas en mon pouvoir d'accorder. (*Le roi à Villars*, 3 janvier 1714.)

(2) Que dire à qui vous répond : « Quand même vous m'auriez persuadé, je ne suis pas le maître, et sans cet article je ne puis rien conclure. » (*Villars au roi*, 29 décembre 1713.)

(3) *Eugène à l'empereur*, 31 décembre 1713.

les devoirs que Charles VI croyait avoir envers les Catalans et les légitimes susceptibilités de Louis XIV.

La demande de Mme des Ursins aurait pu servir de matière à une honorable transaction, soit que l'empereur l'eût accueillie en échange d'un engagement que la princesse eût arraché à Philippe V en faveur des Catalans, soit que le désistement de la princesse eût été la condition du désistement de Charles VI. Le roi avait indiqué cette voie comme la plus sûre. Eugène n'était pas éloigné de la conseiller à son souverain ; mais les résistances étaient venues d'Espagne, de la princesse et du roi, qui ne s'étaient prêtés à aucun accommodement. Enfin, après quinze jours de discussions et d'efforts, Villars et Eugène crurent avoir trouvé ensemble l'expédient désiré. Louis XIV mettrait Philippe V en demeure de promettre la conservation des privilèges des Catalans ; si le roi d'Espagne refusait de prendre cet engagement, le roi de France retirerait les troupes qui assiégeaient Barcelone. Ils soumirent cet expédient à leurs gouvernemens respectifs, mais sans oser en prendre la responsabilité. Eugène écrivit à Vienne qu'il émanait de Villars ; Villars écrivit à Versailles qu'il émanait d'Eugène. En attendant la réponse de leurs souverains, les deux négociateurs convinrent d'examiner les autres points en litige et de rédiger ensemble un projet de traité qui fixerait au moins par écrit les articles sur lesquels l'accord aurait pu s'établir. Ils arrivèrent ainsi, dans la première quinzaine de janvier, à rédiger un projet dont les vingt-cinq articles, sauf deux, étaient leur œuvre commune. L'un de ces deux articles réservés était relatif à la cession de Germersheim. Villars avait tenu à l'insérer, malgré les protestations énergiques d'Eugène ; l'autre était l'article relatif aux Catalans, et auquel chacun avait donné une rédaction différente. Sur tous les autres points, l'accord s'était établi ; mais cet accord n'avait pu être obtenu que grâce aux nombreuses concessions que, sciemment ou non, Villars avait faites. La plus importante avait été de consentir à ce que le traité actuel ne réglât que les questions essentielles, laissant les questions accessoires à l'examen d'un congrès chargé d'*étendre* à l'empire la paix conclue entre la maison de France et celle d'Autriche. Louis XIV avait donné son consentement à cette procédure, qui hâtait la fin de l'état de guerre. Mais d'autres concessions avaient été faites par Villars à l'insu du roi, à son propre insu même, s'il est permis de parler ainsi. Très mal préparé à la discussion de ces affaires délicates, Villars en ignorait les détails et n'apercevait pas toujours les pièges cachés sous les habiles rédactions de son adversaire ; de plus, il était très mal secondé : son unique secrétaire, Hauteval, pour toute éducation diplomatique,

avait, douze ans auparavant, copié ses dépêches de Vienne ; depuis cette époque, il n'avait eu d'autre fonction que de l'assister dans sa correspondance militaire. Villars avait, il est vrai, réclamé et obtenu le concours de Le Pelletier de La Houssaye, mais l'expérience administrative de l'habile intendant d'Alsace ne pouvait lui tenir lieu d'expérience diplomatique.

Eugène, au contraire, personnellement très au courant des détails, était admirablement secondé par Penterriedter, diplomate instruit et retors qui avait assisté à toutes les conférences d'Utrecht, et y avait acquis une connaissance approfondie de tous les intérêts, de toutes les ambitions, de tous les préjugés de la maison d'Autriche. La partie n'était pas égale. On s'en aperçut à la rédaction du projet : ainsi le préambule donnait à Charles VI, sans protestation de la part de Villars, tous les titres du roi d'Espagne ; l'article 2 le chargeait de représenter l'empire au traité d'extension, ce qui excluait du futur congrès tous les plénipotentiaires des princes allemands, parmi lesquels la France comptait des auxiliaires naturels. — La possession de Landau fortifié et du Fort-Louis était bien assurée à la France, ainsi que le rétablissement complet des deux électeurs, mais la France devait avoir évacué Fribourg, Brisach, Kehl et procédé à la démolition des forts des îles du Rhin trente jours après la ratification du traité, tandis que l'Autriche n'était tenue à évacuer les états des électeurs que trente jours après la ratification du traité d'extension, c'est-à-dire à une époque absolument indéterminée, qu'elle pouvait reculer à son gré en faisant durer les négociations. — L'article 15 reconnaissait à l'empereur le droit bizarre d'assiéger Porto-Longone sans violer la neutralité. — L'article 19 était encore plus insidieux ; il stipulait le renvoi aux plénipotentiaires chargés du traité d'extension, du règlement de toutes les réclamations particulières (1) et disposait que, « pour mieux en faciliter la conclusion, il ne sera parlé, dans l'extension du traité, d'aucune renonciation, traité ou garantie étrangère, Sa Majesté Impériale déclarant

(1) Ces réclamations comprenaient, outre les revendications légitimes des princes italiens dépossédés, celle du duc de Saint-Pierre, gentilhomme napolitain, dont les biens avaient été confisqués par l'empereur ; — celle d'un marquis de Sainte-Croix, gentilhomme romain, qui avait été quelque temps directeur des fêtes de l'empereur Joseph à Vienne et qui prétendait avoir reçu la promesse du fief de Viadana en Italie ; — celle de la duchesse d'Elbœuf, qui réclamait le douaire et l'exécution des conventions matrimoniales de sa fille, décédée duchesse de Mantoue ; — celle du duc de Lorraine, qui réclamait des indemnités pour les dommages que la guerre lui avait causés, malgré sa neutralité. Saint-Pierre était soutenu par Torcy, dont il avait épousé la sœur ; Sainte-Croix avait aussi à la cour de France des appuis influens ; l'empereur s'intéressait au duc de Lorraine ; néanmoins, de part et d'autre, on était au fond décidé à sacrifier ces réclamations particulières au prompt rétablissement de la paix.

ne vouloir être tenue à aucune renonciation ou traité qui pourraient avoir été faits entre Sa Majesté très chrétienne et autres puissances. » Ce qui signifiait que les traités d'Utrecht étaient comme non avenus, et que l'empereur pourrait maintenir légalement et avec l'assentiment du roi de France ses prétentions sur la couronne d'Espagne et sur la Sicile donnée au duc de Savoie. — Ce même traité d'Utrecht était passé sous silence dans l'article qui réglait la situation des Pays-Bas. — Enfin, par l'article 23, chaque partie contractante s'interdisait de donner aucun secours aux ennemis de l'autre, ce qui impliquait pour Louis XIV l'obligation de retirer ses troupes d'Espagne.

Ce projet fourmillait donc d'imperfections. Néanmoins, l'optimisme tenace de Villars se refusait à les voir et s'obstinait à se complaire dans d'inébranlables illusions. Il croit la paix faite cette fois, et sa joie est sans bornes. Elle déborde dans les lettres enthousiastes qui accompagnent l'envoi de ce document mal bâti, et dont il inonde Versailles. Au roi, il écrit que la paix « est la plus glorieuse, » que l'on puisse désirer ; le rétablissement des deux électeurs est un succès inouï. Le roi peut consulter « tous les historiens anciens ou modernes, » se faire relire les traités de Westphalie, il ne trouvera pas d'exemple d'un fait semblable. — « Enfin, voilà l'ouvrage bien avancé, » écrit-il à Voysin. — A Torcy, il adresse un badinage plaisant qui dissimule mal l'espoir d'une grosse récompense ; à M[me] de Maintenon il avoue sans détour l'objet de ses ambitions : c'est l'épée de connétable, qu'il a déjà demandée après la prise de Fribourg, que le roi n'a pas cru devoir alors lui donner, mais qu'il ne pourra pas refuser au pacificateur de l'Europe.

Cet imprudent courrier était à peine expédié, le 4 janvier, qu'un premier avertissement arriva de Versailles : c'était la réponse du roi à l'*expédient* relatif aux Catalans. Elle était ce qu'elle devait être : un refus formel et digne, accompagné d'une leçon discrètement donnée.

Mon cousin,.. vous étiez informé déjà de mes intentions par ma lettre du 3 de ce mois ; j'ai confirmé, par ma dépêche du 8, les ordres précédens que je vous avais donnés. Ma résolution était fondée sur des principes qui intéressent tellement mon honneur que je n'admettrai nul expédient qui puisse y donner la moindre atteinte, tel que serait celui de retirer mes troupes que le prince Eugène continue de vous proposer... Je persiste donc dans la résolution constante de rejeter une pareille proposition... Je ne refuse pas d'interposer encore mes offices auprès du roi mon petit-fils en faveur des Catalans, quoique

leur opiniâtreté dans la révolte ne mérite pas une semblable grâce; mais en m'intéressant pour eux auprès du roi leur maître, je ne rappellerai point les troupes que je lui ai laissées pour les ramener dans le devoir; et véritablement ce serait une chose singulière que l'archiduc, dans l'état où sont ses affaires, fît voir plus de fermeté à soutenir des rebelles que je n'en témoignerais à soutenir le roi mon petit-fils, et que, sous le prétexte de satisfaire aux devoirs de son honneur et de sa conscience, il parvînt à me faire abandonner ce que l'honneur et la tendresse paternelle semblent exiger de ma part (1).

Villars ne crut mieux faire que de lire au prince Eugène la dépêche même du roi; elle ne le surprit pas : il s'attendait à son contenu et avait même, avec l'assentiment de l'empereur, préparé une rédaction atténuée qu'il substitua immédiatement au texte rejeté par Louis XIV. D'après cette rédaction nouvelle, le roi aurait pu maintenir ses troupes devant Barcelone, mais l'empereur aurait été libre de secourir la ville assiégée, sans pour cela rompre la paix établie entre le roi et lui. En recevant cette bizarre proposition, Villars ne dissimula pas à Eugène qu'elle avait peu de chances d'être agréée à Versailles (2); néanmoins, il ne refusa pas de la transmettre par un courrier spécial, et, qui plus est, il la recommanda chaleureusement à l'acceptation du roi. Théoriquement, il avait raison; sous sa forme insolite, la rédaction d'Eugène couvrait une retraite entière. Sans marine, privée de l'assistance des puissances maritimes, l'Autriche n'avait aucun moyen de faire entrer un seul homme dans Barcelone bloquée par les flottes espagnole et française, tandis que la France pouvait librement, par terre et par mer, envoyer des renforts aux assiégeans (3). Néanmoins, une pareille clause ne pouvait sérieusement être insérée dans un traité solennel; et s'il croyait ne pouvoir refuser de la transmettre, Villars aurait pu tout au moins s'épargner le ridicule de phrases comme celles-ci, adressées à Torcy le 21 janvier :

(1) *Le roi à Villars*, 15 janvier 1714.

(2) *Eugène à l'empereur*, 19 janvier 1714.

(3) Eugène lui-même ne dissimulait pas le véritable caractère de sa proposition : « Il m'expliquait encore dans ce moment, écrit Villars au roi, le 21 janvier, qu'il n'était pas au pouvoir de l'archiduc de donner la moindre inquiétude à l'Espagne, qu'il ne leur restait pas grande espérance de l'attaquer jamais par la France, que c'était cependant l'unique chemin par lequel ils pouvaient y arriver, celui de la mer ne leur étant pas bien praticable... Il est aisé de voir que ce prince (l'archiduc) ne songe plus qu'à mettre sa conscience et son honneur à couvert du reproche d'avoir abandonné les Catalans, sans pouvoir se flatter que de tels secours puissent les soutenir longtemps... Je crois que Votre Majesté n'en peut désirer davantage. »

Je viens, monsieur, grâces au Seigneur, de gagner une dernière bataille et, en vérité, un peu contre mes espérances... J'attends mon courrier avec impatience. Si Sa Majesté me permet de signer, l'*article des Catalans me paraissant accordé,* cela sera bientôt consommé; mais s'il y avait des difficultés que je ne prévois pas, je vous supplie au moins, monsieur, que le retour de ce dernier courrier les termine, si vous voulez finir. N'aurai-je pas le bonheur de voir dans vos lettres que vous êtes content? Je m'en flatte...

Les illusions de Villars s'étaient encore accrues par cet incident; il aggrava les imprudences de sa précédente expédition par un redoublement d'enthousiasme, et attendit, dans la joie de son âme, avec une impatience surexcitée, le courrier qui devait lui apporter, avec la glorification de ses mérites, les témoignages éclatans de la satisfaction royale.

Le réveil fut cruel! Les dépêches de la cour, arrivées le 24 janvier, ne renfermaient que des critiques : le roi, avec des formes exquises et des ménagemens délicats, déclarait le projet de traité dangereux, inacceptable, et le refusait péremptoirement. Torcy gardait encore les formes, mais critiquait le texte sans ménagement. Voysin blâmait sans formes ni ménagement. M[me] de Maintenon ne répondait même pas et gardait un silence désapprobateur. Un long mémoire, rédigé par les soins de Torcy, examinait tous les articles du projet l'un après l'autre et les passait au crible d'une analyse impitoyable. Sur les vingt-cinq articles, trois seulement, articles de pure forme, résistaient à cet examen; tous les autres étaient mis de côté. La susceptibilité royale et l'expérience diplomatique y avaient découvert, outre les imperfections signalées ci-dessus, une foule de défauts de détails: ici des expressions blessantes pour le roi, là le mot *France* employé au lieu de celui de *roi*, là la reconnaissance de l'électeur de Hanovre que Louis XIV ne voulait insérer que dans le traité d'extension, et l'omission de la reconnaissance de l'empereur à laquelle il tenait, — partout un oubli des formes habituelles et des précautions ordinaires de la diplomatie. Le roi était surtout mécontent de voir que, malgré ses ordres formels, le projet avait la forme d'une *convention préliminaire* et non celle d'un traité définitif. « Ce n'est pas réellement un traité de paix, écrit-il, mais seulement un traité préliminaire, à peu près dans l'idée de celui qui fut proposé en 1709, qu'il semble que le prince Eugène ait voulu prendre pour modèle. » Torcy appuie encore sur ce rapprochement : « Le prince Eugène s'est bien souvenu de la méthode que les plénipotentiaires de Hollande lui ont donnée de *traités préliminaires.* » Aussi, pour éviter à l'avenir toutes ces fautes, Louis XIV

a-t-il fait rédiger par Torcy, avec toute la compétence qu'on lui connaît, un texte tel qu'il le comprend, et il adresse ce *modèle* à Villars, en lui ordonnant de le présenter à signer au prince Eugène, et, si celui-ci refuse, de revenir.

La leçon était rude, elle était excessive ; les critiques adressées au projet étaient certainement méritées, mais le rapprochement avec 1709 était injuste et gratuitement blessant : il n'y avait aucune analogie ni de fond ni de forme entre l'œuvre imparfaite de Villars et l'humiliant ultimatum de La Haye. On aurait dû ne pas oublier à Versailles que, si la France n'avait pas subi la dure loi de 1709, c'était grâce à Villars ; on n'aurait pas dû rappeler la triste page qu'il avait déchirée de son épée et effacée avec son sang. Aussi était-il dans son droit en écrivant avec humeur à Torcy : « Je n'ai jamais cru que rien de ce qui s'est passé ici pût ressembler aux préliminaires de La Haye ni au traité de Gertruydenberg, ni que la demande de Porto-Longone pût avoir un rapport quelconque avec celle de Strasbourg... » Et au roi, avec plus de respect et d'émotion : « Il me semble que la restitution totale des deux électeurs, la paix de Ryswick en entier, ne ressemblent guère aux propositions de La Haye et de Gertruydenberg, auxquelles aussi Votre Majesté ne devait guère s'attendre, après des campagnes aussi glorieuses que celles que ses armées viennent de faire, et dont la dernière entreprise, estimée impossible par la plupart des officiers-généraux, n'a été faite, j'ose le dire, que par mon zèle et mon ardeur pour votre gloire et votre service. » Mais où il dépassa, lui aussi, la mesure, c'est lorsqu'il entreprit de justifier son œuvre et lorsqu'il invoqua le souvenir de Condé et de Turenne pour démontrer qu'il n'y avait pas de paix « plus glorieuse » que celle qu'il avait négociée. Ce qui le mortifiait peut-être plus encore que la blessante assimilation avec 1709, c'était l'accueil fait à sa rédaction et l'envoi d'un texte nouveau pour être substitué au sien. « On m'a traité en écolier ! » écrit-il à Voysin, en accompagnant cette apostrophe des épithètes les moins diplomatiques à l'adresse des « imposteurs » qui ont répandu des calomnies sur son compte et à celle des ministres qui ne savent pas le défendre. Vis-à-vis d'Eugène surtout, cette substitution l'humiliait profondément, car elle prouvait le peu de confiance que sa propre cour avait dans son habileté.

Villars ne pouvait pourtant se dispenser de communiquer au prince le nouveau projet ; il le lui fit parvenir par un secrétaire. Eugène demanda vingt-quatre heures pour l'étudier à loisir. Il n'était pas moins désappointé que Villars, mais pour des causes plus légitimes. Le texte préparé à Versailles faisait disparaître

toutes les rédactions captieuses qu'il avait arrachées à l'inexpérience du maréchal et y substituait des phrases précises, ne laissant aucune prise à l'équivoque ; tout avait été remanié ou plutôt refait, depuis le préambule jusqu'à la fin, dans le style solennel et avec le luxe exubérant de précautions qui était de mise alors, et dont les études de notaires ont fidèlement conservé la tradition. Les traités d'Utrecht étaient complètement mis à l'abri d'une abrogation dissimulée, les acquisitions de l'Autriche en Italie étaient nettement limitées aux territoires qu'elle *occupait actuellement*, et enfin, par un expédient assez heureusement trouvé, la question brûlante des Catalans, ainsi que celles de Porto-Longone et de l'amnistie des émigrés espagnols, étaient renvoyées au futur traité à conclure entre l'empereur et Philippe V. Enfin le roi maintenait, mais pour la forme seulement évidemment, la demande du bailliage de Germersheim, celles en faveur de la princesse des Ursins et de Rakoczy.

Malgré ces modifications, l'entente eût été facile si le prince Eugène y avait mis la moindre bonne volonté, car la plus grave cause de conflit venait de disparaître : l'empereur lui-même s'était rendu, il avait renoncé à la clause relative aux Catalans. Il avait été informé que les insurgés de Barcelone ne tenaient pas à ces privilèges, pour la conservation desquels il s'apprêtait à reprendre les armes ; c'était l'indépendance absolue qu'ils voulaient, la séparation d'avec l'Espagne, et Charles VI ne pouvait décemment l'exiger du roi de France. L'empereur avait donc écrit de sa main à Eugène, le 25 janvier, que si sa rédaction primitive ne pouvait être insérée dans le traité, il préférait passer entièrement la question sous silence et se réserver de prendre dans l'avenir toutes les mesures qui lui seraient dictées par ses devoirs envers ses sujets fidèles. La plus grave difficulté était donc écartée ; celles qui restaient ne méritaient vraiment pas de risquer une nouvelle guerre, et le prince Eugène aurait pu et dû prendre sur lui de les résoudre. Mais au contraire, soit qu'il ait cru voir dans l'expédition du *modèle* de traité la preuve que le roi ne voulait pas la paix, soit que la nouvelle d'une aggravation dans l'état de la reine d'Angleterre l'ait ramené lui-même à des idées belliqueuses, loin de chercher à aplanir les derniers obstacles, il parut s'étudier à les aggraver. Sans accepter la discussion sur le nouveau projet, il se répandit en reproches très vifs contre ce qu'il appelait les « scandaleux procédés » du gouvernement français et déclara qu'il partait. Villars, emporté par son dépit, au lieu de soutenir sa cour, la découvrit de nouveau ; il déborda lui-même en récriminations passionnées contre ses ennemis, ses détracteurs, contre les courti-

sans qui ne voulaient pas de la paix, parce qu'elle aurait ajouté à sa gloire. Au milieu de cette explosion maladroite, il eut pourtant un éclair de bon sens. Il ne chercha pas à retenir Eugène ; seulement il lui dit qu'au moment de rompre et de reprendre une guerre qui durerait sans doute plusieurs années, il le priait de lui remettre un mémoire écrit qui résumât, comme dans un ultimatum, toutes les demandes suprêmes de l'empereur, et qui pût leur servir à tous deux de justification en présence des attaques auxquelles leur conduite serait certainement en butte. Il lui demanda en outre d'organiser son voyage de telle façon qu'une réponse du roi, quelle qu'elle fût, pût le trouver encore à Stuttgart ou à Augsbourg. Eugène, qui ne s'attendait pas à être si vite pris au mot, accepta avec empressement une proposition qui lui permettait, sans se dédire, de laisser encore une porte ouverte à la conciliation (1) ; il fut donc convenu que, aussitôt la note rédigée et remise à Villars, les deux plénipotentiaires quitteraient Rastadt le même jour, l'un pour Stuttgart, l'autre pour Strasbourg, et qu'ils y attendraient, chacun de leur côté, les derniers ordres du roi. Villars dut donner sa parole d'honneur que cette réponse serait définitive.

Le mémoire, ou ultimatum d'Eugène, fut remis le 6 février. Il renfermait une série d'observations puériles ou insignifiantes, sur lesquelles nous passons, telles que l'obligation de rédiger le traité en latin, d'appeler les deux électeurs *ci-devant* électeurs de Cologne et de Bavière... Les objections sérieuses n'étaient pas nombreuses ; il en était que la discussion eût facilement résolues, si Eugène l'avait acceptée : c'étaient les demandes en faveur de la princesse des Ursins et de Rakoczy, que les premières instructions de Villars l'autorisaient à abandonner ; — la cession de Germersheim, objet d'un malentendu qu'il suffisait d'éclaircir pour le faire disparaître ; — la question des Catalans : Eugène demandait qu'on la passât sous silence et qu'on se bornât à stipuler une amnistie en faveur des émigrés espagnols, demande agréée d'avance et avec satisfaction par Louis XIV. Les conditions réellement graves contenues dans le mémoire d'Eugène se réduisaient à quatre. Dans le préambule, il demandait que Charles VI figurât avec tous ses titres, c'est-à-dire avec les titres du roi d'Espagne ; que l'empire fût nommé conjointement avec l'empereur, et que l'on supprimât la phrase par laquelle Louis XIV déclarait reconnaître l'archiduc en qualité d'em-

(1) Les derniers ordres de l'empereur lui enjoignaient formellement : « dans le cas où le projet français ne pourrait pas s'accorder avec ses instructions, de ne pas rester à Rastadt, mais *de ne pas rompre complètement la négociation*, de la *suspendre* seulement, afin qu'elle pût être reprise et menée à bonne fin si la France s'y prêtait. » (*Eugène à l'empereur*, 2 février 1714. Archives I. R. de Vienne.)

pereur. L'article 1er, déclaration banale du rétablissement de la paix entre les deux souverains, se terminait par la phrase consacrée : « Nonobstant toutes promesses, traités ou alliances contraires faits ou à faire en quelque sorte que ce soit. » Eugène demandait qu'on y ajoutât : « lesquels tous sont abolis par le présent traité en tant qu'ils pourraient lui être contraires. » Eugène demandait également que dans l'article 21, relatif à la cession des Pays-Bas, la mention du traité d'Utrecht fut supprimée ; il réclamait aussi la suppression de l'article 30, qui stipulait que la paix serait conclue sans retard entre l'Autriche et l'Espagne. Enfin, dans l'article 31, relatif aux acquisitions de l'Autriche en Italie, Eugène demandait que les mots *possédés actuellement* fussent remplacés par une expression qui autorisât l'empereur « à se mettre en possession de ce qui n'était pas évacué par l'Espagne, » et que l'on supprimât la mention du traité conclu en 1703 entre l'empereur Léopold et le duc de Savoie.

L'intention de ces demandes est manifeste ; à l'exception de celle relative à la reconnaissance de l'empereur et à son union avec l'empire, demande inspirée par une légitime susceptibilité, elles laissent toutes voir la même pensée. Eugène revient à son premier procédé : par des habiletés de rédaction et des omissions calculées, il veut réserver à Charles VI, si les circonstances redevenaient favorables, la faculté de déclarer non avenus pour lui tous les traités d'Utrecht, de revendiquer la couronne d'Espagne, dont il n'aura cessé de porter légalement le titre dans les protocoles, et, en attendant, de poursuivre pacifiquement ses conquêtes en Italie, soit en prenant Porto-Longone, soit en enlevant au duc de Savoie la Sicile et les provinces attribuées à ce prince par les traités d'Utrecht et de 1703, soit en restant seul maître des restitutions à opérer au duc de Mantoue et aux autres princes dépossédés. Ainsi, les seuls intérêts visés par ces demandes sont les intérêts particuliers de la maison d'Autriche, et c'est pour leur unique satisfaction qu'Eugène risquait une nouvelle guerre. Il avait accompagné l'envoi de ce mémoire d'une note dans laquelle il disait que, si ces conditions suprêmes n'étaient point acceptées, « ce serait une marque que l'on ne veut pas la paix, » ajoutant que, dans ce cas, il était persuadé que « toute la terre, qui ne manquera pas d'être informée du cours de la négociation, ne pourrait que les trouver justes et équitables. »

Le prince de Savoie se faisait une étrange illusion s'il croyait qu'en cas de rupture la publication de ce document l'eût justifié aux yeux de « toute la terre. » Les puissances maritimes n'auraient trouvé ni « juste » ni « équitable » la prétention de reconstituer en faveur de Charles VI l'empire de Charles-Quint et de détruire

l'équilibre européen si laborieusement rétabli à Utrecht; et, quant aux princes de l'empire, ils ne se souciaient guère de reprendre les armes pour constituer, sur des bases élargies, la prépotence de la maison d'Autriche. Eugène ne tarda pas à en faire l'expérience. S'étant rendu de Rastadt à Ettlingen pour inspecter ses lignes et prendre des mesures militaires, il constata la vive répugnance de ses auxiliaires à rentrer en campagne; même les électeurs de Mayence et de Trèves, les fidèles soutiens de la politique autrichienne, le supplièrent à genoux de faire la paix (1). Il reçut en outre d'Angleterre des nouvelles qui confirmaient le rétablissement de la reine et le succès croissant de la politique des torys; il dut, dans son for intérieur, être profondément reconnaissant à Villars d'avoir laissée entr'ouverte la porte qu'il s'était si imprudemment obstiné à fermer.

Quant au maréchal, il n'était pas moins satisfait de son œuvre; il ne doutait pas que le roi, lui aussi, ne saisît avec empressement la base de transaction qu'il avait obtenue. Son imperturbable optimisme avait repris le dessus, il avait retrouvé toute sa verve : retiré à Strasbourg, s'y montrant au bal, à la comédie, objet de l'empressement respectueux de tous, il eut vite oublié ses soucis. En adressant à Louis XIV l'ultimatum d'Eugène, il l'avait accompagné d'une longue dépêche dans laquelle il s'efforçait de démontrer que les termes en étaient acceptables. Il avait fait plus, il avait confié son paquet non à un courrier ordinaire, mais à son fidèle Contades, qu'il avait chargé de commenter sa dépêche, de faire comprendre au roi les difficultés de la situation, l'obstination de l'Autriche, son inclination vers la guerre, la nécessité de mettre un terme à une négociation déjà trop prolongée.

Contades était l'homme des missions délicates; très dévoué à Villars, fort bien avec la cour, il avait plusieurs fois servi, entre l'une et l'autre, d'intermédiaire officieux et utile (2). Sans avoir une grande portée dans l'esprit, il avait du savoir-faire, du tact et de la discrétion; par-dessus tout, il avait le précieux don de plaire, et avait appris, disait-on, dans les scabreuses négociations de la galanterie mondaine, l'art de persuader, de vaincre et de se taire. Il arriva à Versailles le 10 février et descendit chez Torcy, qui le conduisit immédiatement chez M[me] de Maintenon, où se trouvait le roi. Une partie de brelan avait été organisée avec les dames; Louis XIV congédia les dames et, pendant une heure, il écouta les explications de

(1) Selbst die Kurfürsten von Mainz und Trier baten fast flehentlich um den Frieden. Arneth, *Prinz Eugen*, II, 337.

(2) Notamment en 1711, pour atténuer le mauvais effet de la perte de Bouchain. Saint-Simon.

Contades : que furent-elles? nul ne l'a répété; mais en lisant les résolutions que le roi prit et consigna trois jours après dans une dépêche solennelle, on peut constater les dispositions conciliantes que cet entretien inspira, et affirmer que la mission de Contades avait pleinement réussi. Le roi réduisait strictement ses demandes aux points qu'il ne pouvait absolument abandonner sans manquer à ses devoirs de souverain; ils étaient au nombre de trois : 1° dans le préambule, Louis XIV persistait à refuser à l'empereur le titre de roi d'Espagne; 2° à l'article 1er, il refusait d'insérer la phrase additionnelle suggérée par Eugène et qui impliquait l'abrogation indirecte des traités d'Utrecht; 3° à l'article 31, il maintenait sa rédaction primitive, celle qui n'attribuait à l'Autriche en Italie que les territoires qu'elle *possédait actuellement*. Sur ces trois points, le roi se montrait inébranlable, et ordonnait à Villars de résister « quand même un refus romprait la négociation. » Sur tout le reste, il cédait ; il acceptait que les réclamations de ses chens fussent ajournées, même celle de l'auxiliaire énergique et efficace des mauvais jours, la princesse des Ursins; il acceptait que l'Espagne fût passée sous silence, que la situation de sa couronne restât indéterminée, que l'état de guerre subsistât entre l'archiduc Charles et le duc d'Anjou. Cette concession coûtait à sa dignité de roi et à sa tendresse d'aïeul; il la consentait pourtant, par raison et par patriotisme, se réservant, par une énergique intervention en Catalogne, d'enlever à Charles VI ses dernières illusions et de lui fermer à tout jamais l'entrée de l'Espagne. Mais ce n'est pas tout, et, au dernier moment, Louis XIV devait donner une éclatante preuve de sa modération. Des trois points sur lesquels il ne voulait et ne pouvait céder, il en était deux, le préambule et l'article 31, qui provoqueraient peut-être chez Eugène une résistance non moins obstinée. Louis XIV, prévoyant ce cas, voulut encore ouvrir une porte à la conciliation : il imagina deux expédiens dont il autorisa Villars à se servir, à la dernière extrémité. Dans le préambule, si Eugène refusait absolument d'omettre le titre de roi d'Espagne, Villars céderait, mais à la condition qu'un article séparé, signé avant le traité, et ayant la même force que s'il y était inséré, stipulerait « que les qualités prises ou omises de part et d'autre ne donneraient nul droit et ne causeraient nul préjudice à l'une ou l'autre des parties contractantes. » A l'article 31, tout en continuant à exiger que la mention des territoires ou des droits cédés en Italie fût suivie de la formule essentielle : « Ainsi que Sa Majesté impériale les possède *actuellement*, » il autorisait Villars à ajouter ces mots : « et qui ont été possédés ci-devant par les rois de la maison d'Autriche. » La phrase pourra bien prêter à l'équivoque; mais, prise dans son sens naturel, elle ne fait que constater un fait historique : si elle suffit à désarmer l'Autriche, Villars l'insérera au traité.

Tels sont les sacrifices suprêmes que Louis XIV est disposé à faire au maintien de la paix ; mais, tout en les énumérant à Villars, le roi espère que l'habileté du négociateur en diminuera le nombre; il lui défend même de les faire connaître à Eugène avant que la question des trois points essentiels n'ait été réglée. Pour cette partie de la négociation, la plus délicate, la plus scabreuse, il se méfie du tempérament de Villars; aussi est-ce Contades, dont il vient d'apprécier les formes gracieuses, qui en sera chargé. Il se rendra à Stuttgart et fera connaître successivement à Eugène les conditions du roi; s'il accepte la première, il lui exposera la seconde, et ainsi de suite. S'il refuse l'une ou l'autre des conditions, Contades « n'entrera pas plus avant en matière et reviendra. » Il ne doit s'ouvrir, dit le roi, sur aucune des facilités que j'apporterai à l'égard des autres articles, car il est d'une extrême conséquence pour mon service qu'on ne puisse pénétrer la permission que je vous donne, à moins qu'elle ne détermine la paix. » Ces instructions sont développées avec une grande précision dans deux dépêches différentes; Louis XIV y joint, par excès de précaution, un nouveau modèle de traité où toutes ses concessions sont traduites dans le style le plus étudié ; enfin, le 14 au soir, il remet lui-même cet important paquet à Contades, en y ajoutant encore, en présence de Torcy, de longues et minutieuses recommandations verbales.

« Pleinement instruit, » Contades partit le lendemain et arriva à Strasbourg le 21. Le message qu'il remit à Villars ne satisfit qu'incomplètement l'irascible maréchal; il s'attendait à un désistement complet, l'avait presque promis au prince Eugène, et s'alarmait des réserves du roi. La procédure prescrite par Louis XIV le mettait, en outre, dans un cruel embarras : il avait donné à Eugène sa parole d'honneur de lui rendre une réponse définitive; il savait, d'ailleurs, son adversaire assez avisé pour ne pas se prêter à cette négociation successive et pour refuser de s'engager tant qu'il n'aurait pas été informé, dans leur ensemble, des conditions suprêmes du roi. Acculé à de redoutables alternatives, Villars montra plus de décision et d'initiative qu'il n'en avait laissé voir jusque-là. Il prit sur lui d'autoriser Contades à transgresser, s'il le fallait, les ordres du roi et à modifier au besoin la procédure imposée par lui, si par cette modification il pouvait assurer la conclusion de la paix; pour le reste, il s'en remit à la dextérité de Contades. Nul ne saurait le blâmer : au point où en étaient les choses, les questions de procédure n'avaient plus la moindre importance. Dans les circonstances décisives et suprêmes, c'est aux plénipotentiaires vraiment dignes de ce nom à savoir écarter les difficultés artificielles et, dégageant leurs souverains, prendre eux-mêmes les graves responsabilités qui décident du sort des nations.

Contades partit le jour même, muni du billet suivant, fort adroitement tourné :

Strasbourg, le 21 février 1714.

Monsieur,

M. le marquis de Contades est arrivé, et je croirais pouvoir vous supplier de vous rendre à Rastadt, dans la confiance que j'ai que le peu de changemens qu'il apporte aux articles n'empêchent pas la signature du traité, si je ne voulais suivre exactement la parole que je vous ai donnée de ne pas vous retenir s'il y avait quelque changement. Je crois donc, monsieur, devoir vous envoyer M. de Contades, pour qu'il ait l'honneur de vous l'expliquer lui-même, et je veux espérer que j'apprendrai bientôt par lui que je puis compter d'avoir l'honneur de vous voir et de consommer le grand ouvrage auquel nous avons travaillé avec une aussi parfaite et sincère ardeur de réussir.

J'aurai l'honneur de vous dire, monsieur, que vous pouvez ajouter entièrement foi à ce que M. de Contades vous dira de la part du Roi et de la mienne, étant informé par Sa Majesté même de ses intentions, et vous trouverez qu'elles vont uniquement à rendre solide la paix, le peu de changement qu'il y a dans les articles n'ayant d'autre objet.

Eugène accueillit avec un extrême empressement le message et le messager de Villars. Quinze jours de contact avec l'armée et les fonctionnaires de l'empire l'avaient confirmé dans ses premières impressions et convaincu de la vive répugnance que chacun éprouvait pour la guerre. La nécessité de la paix lui était apparue plus clairement que jamais, et, écartant toute velléité contraire, il s'efforça sincèrement de la conclure. Contades, fidèle interprète des volontés royales et des impatiences de Villars, ne la désirait pas plus ardemment ; mais tous deux étaient liés par des instructions contradictoires et de plus séparés par des préventions anciennes. Eugène ne croyait pas à la sincérité de Louis XIV, et, à Versailles, on doutait, non sans raison, des intentions pacifiques de l'empereur. L'effet des premières communications de Contades fut de dissiper les préventions d'Eugène : l'habile récit qu'il lui fit de son voyage à Versailles, de ses entretiens avec le roi et les ministres, le tableau qu'il lui traça du vieux roi résistant avec fermeté aux partisans de la guerre, faisant tous les sacrifices compatibles avec son honneur, mettant toute sa confiance dans la loyauté et le bon jugement de lui, prince Eugène, qu'il savait animé des mêmes intentions, cet

exposé simplement fait, avec la grâce du langage et le ton persuasif d'un homme de bonne foi et de bonne compagnie, firent sur le prince la meilleure impression. Après avoir ainsi préparé le terrain, Contades aborda l'objet même de sa mission, et ne se montra pas moins habile. Au lieu de suivre à la lettre les instructions du roi et de marchander, pour ainsi dire, chaque détail, au risque de réveiller les défiances d'Eugène, il alla droit au but : il dit que les changemens demandés par le roi étaient si peu nombreux et si peu importans que Villars ne doutait pas que le prince ne les agréât, mais que le maréchal, par respect pour la parole qu'il lui avait donnée, et par considération pour sa personne, ne voulait pas l'exposer à un voyage inutile : il lui communiquait donc officieusement les derniers ordres du roi; si le prince les trouvait incompatibles avec ses instructions, il ne reviendrait pas à Rastadt, et tout serait dit.

Contades remit alors à Eugène par écrit le texte des trois points essentiels, avec les expédiens, tels qu'ils avaient été rédigés par le roi lui-même. Eugène les prit et demanda une heure pour les examiner à loisir; mais, avant de congédier Contades, il le somma de lui dire si c'était tout, et s'il pouvait considérer comme acceptées toutes les autres objections qu'il avait présentées au projet français. Mis au pied du mur, Contades n'hésita pas à user de l'autorisation de Villars et à répondre que le maréchal avait encore quelques observations à soumettre, mais qu'elles n'étaient pas de nature à empêcher la signature du traité; enfin, il laissa entendre que Villars ne discuterait que pour la forme les modifications qui seraient incompatibles avec les instructions impériales. Quant aux trois points, il répéta qu'aucune latitude ne lui était permise, que c'était à prendre ou à laisser.

Appelé à prendre la plus grave des déterminations, Eugène fit venir Penterriedter, relut avec lui les dernières instructions de l'empereur, pesa avec soin les termes des rédactions françaises; il eut bientôt reconnu que les concessions du roi dépassaient ses propres espérances, et qu'il pouvait prendre sur lui de les accepter : risquer une guerre pour obtenir davantage eût été un acte de folie. Il essaya pourtant encore, lorsque Contades fut rentré dans la salle des conférences, de discuter avec lui l'article 31. Il lui en coûtait d'ôter toute espérance à des convoitises qu'il savait très tenaces; Contades fut inébranlable, et déclara au prince qu'il était inutile qu'il se rencontrât de nouveau avec Villars s'il n'acceptait d'avance la rédaction du roi. Eugène n'insista plus et promit de revenir à Rastadt; il prévint pourtant Contades que son intention était de demander la suppression d'un mot auquel sans doute le roi ne tenait

pas. Dans un passage de cet article 31, le roi promettait de ne pas troubler la maison d'Autriche dans la possession des territoires cédés en Italie, « ni de s'opposer à la possession dont elle pourrait à l'avenir *acquérir les droits* par voie de négociation légitime. » Eugène trouvait que les mots soulignés infirmaient les droits anciens et naturels de la maison d'Autriche et demandait qu'on rédigeât ainsi la phrase : « Ni de s'opposer à la possession qu'elle a ou pourra avoir à l'avenir, soit par négociation, par traité ou autre voie légitime. » Il remit à Contades un mémoire très court, où cette demande était formulée en termes très modérés : « On espère, y était-il dit, que si on laisse le reste de l'article comme il est changé, M. le maréchal ne pourra trouver aucune difficulté aux modifications qu'on lui apporte, d'autant qu'elles ne dérangent en rien l'intention principale pour le repos de l'Italie. » Quant au préambule et à l'article 1er, le mémoire disait que « l'on pourra s'ajuster sur ces articles, qui ne doivent pas retarder le progrès d'un si grand et si important ouvrage. » En même temps que ce mémoire, Eugène remit à Contades la lettre suivante, qui constatait l'heureuse issue de la mission confiée à son savoir-faire :

Stuttgart, le 23 février 1714.

Monsieur,

Je n'ai pas répondu à votre lettre précédente (1), parce qu'elle me faisait espérer de vos nouvelles plus précises au retour de M. de Contades, que vous attendiez d'un jour à l'autre. J'ai été bien heureux, monsieur, de recevoir depuis, par lui-même, la seconde dont il vous a plu de m'honorer, et bien plus encore des assurances qu'il m'a apportées de la part de Sa Majesté très chrétienne et de la vôtre, que je pouvais retourner consommer avec vous le grand ouvrage auquel nous avons travaillé jusqu'ici, sans craindre des changemens sur le projet que j'ai eu l'honneur de vous remettre avant mon départ de Rastadt, excepté deux ou trois passages qui regardent le préambule, l'article 1er et le 31e, à l'égard desquels M. de Contades a été chargé de me faire connaître les changemens que vous avez ordre d'y faire.

J'espère que la constance avec laquelle, nonobstant la saison déjà si fort avancée, j'ai ici attendu la résolution qu'il plairait au roi votre maître de vous renvoyer, de même les facilités et modifications avec lesquelles je tâche de m'approcher des changemens susdits le plus

(1) Simple billet écrit par Villars de Strasbourg, le 19 février, pour faire savoir à Eugène que le retour de Contades était annoncé pour le lendemain.

près qu'il m'est possible, suivant le mémoire que M. de Contades aura l'honneur de vous remettre de ma part, vous persuaderont, monsieur, bien efficacement, de la droiture et sincérité des intentions de Sa Majesté impériale pour la paix et du désir ardent que j'ai, en mon particulier, de contribuer à ce qu'elle soit consolidée au plus tôt.

Dans cette confiance et me reposant entièrement que l'on pourra finir sur-le-champ et sans avoir besoin d'attendre de nouveaux courriers, je partirai dimanche d'ici pour me trouver mardi, 27 de ce mois, après midi, au château de Rastadt, où je compte que nous mettrons, en peu de jours, la dernière main à ce grand ouvrage...

Le prince avait ajouté ce *post-scriptum* autographe :

J'espère de vous embrasser bientôt, monsieur, et vous saurez, par M. de Contades, que je n'ai pas balancé à aller aussi loin qu'il m'a été possible.

Ce message fut reçu par Villars avec une immense satisfaction ; néanmoins, instruit par l'expérience de ses premières déceptions, il s'empressa de transmettre le mémoire d'Eugène au roi, et de lui demander son adhésion à la suppression demandée ; il ne doutait d'ailleurs pas de son consentement. La paix était faite cette fois, il n'y avait plus à en douter. Sa joie était sans bornes ; il ne put s'empêcher de l'exprimer au prince Eugène, tout en faisant pour l'acquit de sa conscience quelques réserves de pure forme.

Strasbourg, le 25 février 1714.

Monsieur, vous serez aisément persuadé de la joie très sensible et très parfaite que j'ai de la très juste espérance que je dois concevoir de consommer un ouvrage aussi important et attendu de toute l'Europe avec une extrême impatience. J'en ai une au-dessus de toute expression d'avoir l'honneur de vous voir ; elle ne peut cependant m'empêcher d'avoir celui de vous dire que je n'ai nulle liberté sur le changement que vous désirez. Je fais partir dans ce moment un courrier pour la cour, lequel sera de retour au plus tard le sixième jour ; peut-être nous faudra-t-il ce temps pour mettre en latin tous ces articles. Je suis obligé à d'autant plus de circonspection que l'on a toujours trouvé que je m'avançais plus que je ne devais, bien que ç'ait été plus par mes instances à notre cour que par m'être relâché sur rien.

Pour n'avoir pas le plus petit reproche à me faire, j'aurai l'honneur de vous dire, monsieur, que Sa Majesté n'a pu s'engager à ce que vous

demandez sur les sujets espagnols et catalans qui sont au service de l'empereur ; aussi ne demande-t-elle rien pour les sujets italiens et flamands qui servent actuellement le roi d'Espagne : le roi ne s'explique que pour ceux qui, étant actuellement à son service ou à celui de l'empereur, ont des biens sous la domination de l'un ou de l'autre... Je suis persuadé, monsieur, que vous ne trouverez aucune difficulté sur cela qui nous arrête... Je compte de partir demain pour être à Rastadt à l'heure qu'il vous plaira me le marquer; après cela, monsieur, vous avez connu par ce que M. de Contades vous a laissé jusqu'où je puis aller sur le mot de *droit* que vous voulez changer.

Cette lettre signée, Villars ajouta de sa grosse et détestable écriture :

J'ai, en vérité, monsieur, une extrême envie d'avoir l'honneur de vous revoir.

Ce n'est que le 28 que les deux plénipotentiaires se retrouvèrent à Rastadt. Les conférences reprirent aussitôt. Elles donnèrent bien encore lieu à de vives discussions; Villars eut encore des emportemens et des intempérances de langage, Eugène de froides et hautaines reparties; l'un essayant de ne pas aller jusqu'au bout des concessions autorisées par le roi, l'autre se retranchant derrière les assurances données par Contades à Stuttgart. Néanmoins, l'œuvre de paix se poursuivit et ne fut plus interrompue. Tout ce que Villars put obtenir, c'est que l'amnistie fût assurée aux Flamands et aux Italiens qui avaient participé à la guerre, sans que la même faveur fût accordée aux Catalans ; — que les électeurs de Bavière et de Cologne fussent remis en possession des mobiliers, objets d'art, canons qui avaient été distraits de leurs châteaux ou résidences, — et enfin que le traité fût rédigé en français. Sur ce dernier point, Eugène fit peu de résistance : quoiqu'il sût le latin mieux que Villars (1), il préférait de beaucoup l'usage de sa langue maternelle; le formalisme germanique fut sauvé par l'adoption d'un article séparé qui stipulait que cette dérogation aux traditions de l'empire ne constituerait pas de précédent et ne pourrait être invoquée au préjudice d'aucune des parties.

(1) Villars, qui se méfiait de sa latinité, avait fait venir le recteur des Jésuites de Strasbourg pour lui venir en aide; malgré cette assistance, fit-il dire à Eugène par Hundheim, il ne répondait pas que la traduction du traité n'amenât de nouvelles discussions et de longs délais : il le priait de leur épargner les unes et les autres. (*Eugène à l'empereur*, 5 mars 1713. A. V.)

Un dernier article séparé fut consacré au choix de la ville où se tiendrait le congrès chargé d'étendre à l'empire les stipulations de Rastadt et de rédiger le traité de paix général. L'empereur avait indiqué les trois villes suisses de Bade, Schaffhouse et Frauenfeld. Le roi devait choisir l'une de ces trois localités et faire connaître directement sa décision au prince Eugène.

Enfin, la réponse suprême du roi arriva le 6 mars au matin : elle était favorable. Louis XIV acceptait, sauf d'insignifiantes modifications de détail, la rédaction proposée par Eugène ; on se mit immédiatement à faire une dernière revision du traité, en présence de Hundheïm et de La Houssaye. Le texte qui avait servi de base était celui qui était venu de Versailles, et que les discussions des derniers jours avaient diminué des articles supprimés, mais peu modifié dans son ensemble ; on y précisa quelques passages, on y atténua quelques expressions. Villars fit un dernier effort pour y introduire le traité à faire entre l'Autriche et l'Espagne ; Eugène opposa un dernier et catégorique refus : la rédaction définitive fut enfin arrêtée. La nuit était venue ; on se mit sans désemparer à faire les copies officielles, à les collationner, à les munir de tout l'appareil traditionnel ; il était sept heures du matin quand les deux plénipotentiaires, brisés de fatigue, contenant leur émotion, apposèrent enfin leurs deux signatures au bas du traité qui mettait fin à la guerre de la succession d'Espagne.

Contades partit immédiatement pour Versailles avec l'exemplaire destiné au roi : cet honneur lui était bien dû. Louis XIV fut surpris de son prompt retour ; il ne s'attendait pas à un dénoûment aussi rapide et faisait préparer par Torcy de nouvelles recommandations à l'adresse de Villars. Il fut tenté de trouver que le maréchal avait pris trop à la lettre ses instructions conciliantes et n'avait pas tiré un parti suffisant de l'avantage que lui donnaient ses victoires ; mais il ne laissa rien voir de ce regret et manifesta publiquement sa satisfaction. Contades reçut la grand'croix de Saint-Louis, en attendant un gouvernement. Villars, qui le suivit de près, reçut l'accueil le plus flatteur ; pour la première fois peut-être de sa vie, il se montra modeste et ne demanda rien au roi. Louis XIV lui accorda spontanément des faveurs signalées. Il s'empressa de les annoncer à Eugène, en lui faisant connaître les résolutions prises par le roi pour la suite des négociations :

Versailles, ce 16 mars 1714.

J'aurais désiré, monsieur, pouvoir me donner l'honneur de vous apprendre plus tôt que le roi a choisi Bade sur les trois villes que

l'empereur a nommées pour les conférences auxquelles Sa Majesté m'ordonnera de me rendre dès qu'elle sera informée que Sa Majesté Impériale aura résolu que vous y veniez aussi, seulement pour signer le traité général et solennel avec l'empereur et l'empire, après que les plénipotentiaires auront tout réglé. Je suis ravi d'espérer l'honneur de vous y revoir. Le roi a nommé M. de La Houssaye, conseiller d'état, et M. le comte du Luc, son ambassadeur en Suisse, pour seconds ambassadeurs plénipotentiaires.

J'ose me flatter, monsieur, par l'amitié dont vous m'honorez, que vous apprendrez avec quelque joie les grâces que je reçois en ce moment de Sa Majesté : celle des grandes entrées, d'autant plus distinguées que le seul M. le duc de Lauzun, qui en a été honoré il y a quarante-cinq ans, et moi, sommes les seuls qui les ayons actuellement. Le roi a bien voulu aussi donner la survivance du gouvernement de Provence à mon fils. Je n'oublierai pas, monsieur, de vous rendre compte que lorsque j'ai eu l'honneur de présenter vos respects à Sa Majesté, elle a parlé de vous avec toute l'estime que vous méritez et pouvez souhaiter.

Eugène et Villars ne prirent pas part directement aux conférences de Bade. Ils ne s'y montrèrent que pour la formalité finale. Lorsque tout eut été convenu entre les plénipotentiaires du roi et de l'empereur, en présence des envoyés des princes de l'empire, lorsque le traité eut été dûment mis en latin diplomatique, les deux ambassadeurs furent invités à venir le signer ensemble. Une difficulté d'étiquette faillit encore tout remettre en question. Villars était arrivé dans la petite ville de Bruck, à trois lieues de Bade, lorsqu'il fut informé que le texte du traité accordait à Eugène, comme prince de maison souveraine, la qualification de *altissimus*, tandis qu'il ne lui donnait à lui qu'une épithète moins retentissante. Il déclara tout net qu'un maréchal de France, duc et pair du royaume, valait bien un prince étranger, et que, si la moindre différence était établie entre eux, il retournerait immédiatement sur ses pas. Eugène, prévenu par un courrier spécial, s'empressa de lever la difficulté en acceptant de bonne grâce l'égalité complète. Le 7 septembre, les deux ambassadeurs, réunis dans l'hôtel de ville de Bade, signèrent, en grande cérémonie, le traité définitif.

On sait que le congrès de Bade n'avait pas tenu tout ce qu'on en attendait. Effrayés de la masse des réclamations produites, du temps qu'il aurait fallu pour les étudier, les discuter, en concilier les effets contradictoires, les plénipotentiaires les avaient toutes ajournées de nouveau, pour s'occuper du seul intérêt pressant, le rétablissement de la paix générale. Ils s'étaient donc contentés de

reproduire les stipulations de Rastadt et de les faire sanctionner par l'empire. On les connaît : c'étaient pour la France, la frontière du Rhin et Landau, le rétablissement complet des deux électeurs qui s'étaient compromis pour sa cause ; — pour l'Autriche, c'était l'acquisition des possessions espagnoles en Flandre et en Italie. Si on compare ces résultats aux douloureux préliminaires de La Haye, aux humiliantes propositions de Gertruydenberg, si l'on se rappelle les poignantes circonstances de 1709 et de 1710, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y eut, dans notre histoire, peu de traités plus importans et plus heureux. Les avantages que le traité de Bade procura à la France ou à ses alliés auraient-ils pu être plus grands ? La campagne diplomatique avait-elle été aussi heureuse ou aussi habilement conduite que la campagne militaire ? Le lecteur qui aura bien voulu nous suivre jusqu'au bout nous dispensera de répondre. « J'ose espérer, écrivait le prince Eugène à l'empereur en lui annonçant la signature du traité, que Votre Majesté daignera approuver ma conduite ; me conformant à ses ordres, soutenu par son admirable fermeté, j'ai la confiance d'avoir obtenu, malgré la supériorité militaire de l'ennemi et la défection de presque tous nos alliés, des conditions de paix *plus avantageuses et plus glorieuses* que celles que la médiation étrangère eût pu nous procurer à Utrecht. » On ne pensa pas autrement à Vienne, et même, s'il faut en croire quelques esprits chagrins, dans certains cercles de Versailles. Le nom de Villars n'en resta pas moins attaché à l'instrument de paix comme aux victoires qui l'avaient préparé, et lorsque, la vieillesse étant venue, le maréchal, éloigné pour toujours des affaires diplomatiques, comblé d'honneurs, objet de la faveur populaire, reportait un souvenir complaisant sur ses années de glorieuse activité, on l'eût bien étonné si l'on eût paru douter que la paix ne fût son œuvre, si l'on eût paru croire que la reconnaissance de la France s'adressait plus à l'homme de guerre qu'au diplomate.

VOGÜÉ.

MADAME DE STAEL

Ce que je voudrais faire ici, ce n'est point une biographie de Germaine de Staël, ni précisément une étude de son caractère, mais un essai de définition de sa pensée littéraire, politique et philosophique. Les « esprits penseurs, » comme elle aime à dire, l'ont continuellement préoccupée. C'est l'esprit penseur, infatigablement curieux de pensée, et des pensées les plus diverses, que je voudrais étudier en elle, persuadé d'ailleurs que c'est d'elle ce qui a été le moins usé ou entamé par le temps, et ce qui reste. La postérité abrège; et c'est son droit, puisqu'on écrit pour elle; et c'est son devoir aussi; et, quoi qu'il puisse paraître, un devoir pieux, car elle n'abrège que pour ne pas tout perdre. Elle oublie la politique de Chateaubriand. J'ose avoir la crainte ou l'espoir qu'elle oubliera celle d'Hugo. Il me semble que pour Mme de Staël ce sera l'inverse. *Delphine* et *Corinne* pâlissent. Les considérations sur l'histoire, la politique et la morale, que Mme de Staël a semées prodigalement dans tous ses ouvrages, attireront toujours l'attention. Il n'y a pas si longtemps qu'Edgar Quinet, au cours d'un long ouvrage sur la Révolution française, avait sans cesse le regard sur elle, la nommant dès la première page, toujours préoccupé de la réfuter, et comme gêné de son souvenir. De quel œil elle a vu son temps, compris l'âme et l'esprit de ses contemporains, regardé en arrière la série des causes prochaines ou reculées, essayé de pénétrer l'avenir, si couvert alors et si caché, voilà ce que je voudrais reconnaître et définir.

I.

Elle est célèbre et très peu lue. La foule des demi-lettrés sait très bien que c'est un personnage considérable dans l'histoire de la pensée française, et ne sait point du tout ce qu'elle a pensé. Elle est comme une date. On ne dit guère, sauf dans les discussions purement littéraires : « C'est le temps de Chateaubriand ; » on dit très bien : « Voilà qui est du temps de Mme de Staël. » Une certaine tournure d'esprit, qui n'est ni moderne ni purement du XVIIIe siècle, qui est de transition et de nuance, pour la plupart indistincte, est comme définie vaguement par ce nom plus que par tout autre. A le prendre en gros, ce n'est point si mal jugé. Mme de Staël est bien la pensée d'une époque. Elle n'est point un de ces grands génies qui donnent comme un coup de barre à l'esprit public et coudent la ligne du sillage. Elle vit son temps, d'une vie plus forte, et supérieure. Une génération pense en elle, en elle souffre, s'étonne, s'inquiète et espère. L'histoire des idées de 1780 à 1817 est dans ses œuvres. Elle n'a point ou a peu devancé. Elle n'a pas, comme d'autres plus grands, rêvé d'avance, et mieux, le rêve des générations qui les devaient suivre. Mais elle a été la pleine et lumineuse conscience intellectuelle des hommes de son temps, embrassant et échauffant en elle l'âme de son époque, et ne laissant en dehors que ce qui ne pensait point. Le secret est là, très simple, des succès sans pareils et sans analogues qu'elle a remportés durant sa vie, du déclin aussi et du demi-effacement, de l'assourdissement plutôt de sa gloire, depuis l'heure de sa mort. Ce n'est qu'une raison de plus de ressaisir, s'il se peut, en elle, la complexion d'esprit des quelques milliers d'êtres intelligens qui ont passé sur la terre vers 1800, laissant ses œuvres comme monument de leur existence.

Elle avait quinze ans en 1780, et était à peu près aussi célèbre qu'aujourd'hui. Jamais enfance ne fut moins solitaire, moins instinctive et intérieure, moins propre à former un artiste, et, en effet, elle ne le fut point. Elle vivait déjà de lecture et de parole, c'est-à-dire de pensée. Elle lisait Rousseau, faisait des extraits et des commentaires de Montesquieu, et discutait avec Thomas, Marmontel, Grimm, Raynal. Il n'était point d'heure du jour où elle ne fût en contact avec une idée. Le tempérament était fort, l'esprit robuste, l'humeur gaie : elle résista. Ce ne serait point à essayer sur une autre. Mais déjà elle se pénétrait profondément de tout l'esprit de son époque, sensibilité romanesque, excès de sociabilité, foi naïve et absolue dans les idées. Cette éducation l'a faite *idéologue*, femme de conversation mondaine, et femme de sentiment exalté ; elle atté-

nuait ou empêchait de naître l'imagination artistique ; elle inclinait cette âme, déjà puissante, à mettre son imagination dans le maniement des idées.

Mais sur quel fond travaillaient ces forces extérieures et accidentelles? Sur un cœur naturellement passionné et invinciblement romanesque. Le fond de Mme de Staël, c'est l'amour de la vie, l'horreur de la solitude sous toutes ses formes, qu'elle s'appelle la mort ou l'ennui, la soif indéfinie du bonheur. « Toujours vive et triste, » dit-elle d'elle-même. Non pas précisément. Vive et gaie en sa jeunesse, où elle voit le bonheur devant elle et croit l'atteindre ; vive et triste dans son âge mûr, avec l'éternel élan vers le bonheur et l'éternel désenchantement de ne le point saisir. — « J'étais vulnérable par mon goût pour la société, » dit-elle encore. Par son goût pour la société et par l'impossibilité où elle était de supporter tout ce qui n'est point vie active, intense, absorbante. Ses solitudes sont des déserts et ses mélancolies des désespoirs. Elle ne sait point transformer l'ennui en « sombres plaisirs, » comme d'autres ; elle s'en fait une agonie. Le bonheur est pour elle un but, non un accident dans la vie. Ses mots les plus éloquens lui viennent de son ardeur à le poursuivre ou à le rêver : « Ils réduisent à chercher la gloire ceux qui se seraient contentés de l'affection. » (*Littérature.*) — « En cherchant la gloire (dit Corinne), j'ai toujours espéré qu'elle me ferait aimer. » — « La gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur. » (*Allemagne.*) Et, tout à la fin de son *Allemagne*, quand elle arrive au chapitre de l'*Enthousiasme*, de quel ton elle s'écrie : « Il est temps de parler du bonheur !.. »

De là son horreur pour les doctrines désolantes ou seulement sombres, et pour le pessimisme aussi bien que pour le stoïcisme : « Tout cela tend à la mort. » De là ses colères contre le suicide, qui lui inspirent tout un livre dans sa jeunesse, et, plus tard, lui font changer le dénoûment de *Delphine*. Un rêve romanesque de bonheur assuré et calme, de tendresse intime et profonde, la poursuit toujours. Le ménage des Belmont, dans *Delphine*, est une idylle à la Jean-Jacques, caressée par elle avec amour, avec une émotion troublante, qui se communique au lecteur. Jeune, elle lit Richardson avec passion : « L'enlèvement de Clarisse fut un des événemens de ma jeunesse. » Mourante, Walter Scott la console. Elle doit au roman, c'est-à-dire au bonheur en rêve, ses premières et ses dernières joies.

Et voilà que dans sa vie de jeunesse, toute en conversations savantes et spirituelles, en lectures immenses, en discussions, en écritures déjà, en pensées mille fois creusées et maniées de toute

sorte, ses sentimens sont devenus des idées. Elle avait, dit Mme de Necker de Saussure, et toutes ses œuvres le montrent assez, de fortes facultés d'analyse mêlées à tout son enthousiasme. C'est par là qu'ont passé les passions de son cœur pour devenir des systèmes, et ses émotions pour devenir une philosophie. Sans aller plus loin, sa forte personnalité, l'énergie toujours en acte de sa complexion vigoureuse et de son cerveau infatigable est devenue doctrine individualiste. L'individualisme, cette idée qu'une personne humaine est chose sacrée, inviolable, non organe et fonction subordonnée d'un grand corps, mais vivant pour elle et but à elle-même, à tel point que l'organisation générale doit tendre précisément à ce qu'elle soit respectée et aisément active, cette idée, commune aujourd'hui sous un nom ou sous un autre, n'est point si ancienne dans le monde. Les uns croient qu'elle n'a que dix-huit cents ans, les autres que trois cents, les autres que quatre-vingt-dix-huit. Ce qui est plus sûr, c'est qu'elle a été trouvée par un homme qui avait le besoin d'agir. Ni les rêveurs n'y tiennent fort, ni les contemplateurs et les artistes, ni les paresseux, ni les sots, sauf ceux qui, tout en étant des sots, sont des agités. C'est un homme énergique qui a inventé les droits de l'homme. Toutes les énergies morales et intellectuelles de Mme de Staël, son besoin de penser, de parler, d'agir, de se répandre, et joignez-y encore, agissant plus confusément, son origine et son éducation de protestante, et aussi sa situation, belle et enviée, mais mal définie et non classée, d'étrangère en pays monarchique; tout en faisait un partisan passionné des théories qui assurent à l'homme la disposition et l'expansion de lui-même, où qu'il soit, parce qu'il est homme.

Elle est libérale de naissance et de complexion. Et si j'ai tardé à me servir du mot, c'est qu'elle est individualiste avant d'être libérale. On peut être libéral et ne lui point ressembler. On peut l'être par libéralité, par douceur d'âme pour les hommes qu'on ne veut point voir foulés et meurtris. On peut l'être par raison, par considération historique, par cette idée pure, et assez sèche, que la liberté est un fait de civilisation, et dans la division infinie des idées, sentimens et aptitudes, aux temps modernes, un expédient nécessaire. Mme de Staël n'est point libérale de cette façon. Elle l'est de cœur, et du fond de l'âme. Elle ne parle de liberté que sur un ton lyrique et d'un accent passionné. Son libéralisme est un enthousiasme. Et que ceux qui l'ont peu lue ne s'y trompent point, ce n'est pas là cet enthousiasme révolutionnaire, cette religion de la révolution que nous avons connue depuis. Elle est très loin de ce sentiment singulier. Ce n'est point la révolution qu'elle adore; c'est bien la liberté, l'affranchissement de la personne humaine. Personne peut-

être n'a compris et senti la liberté autant qu'elle comme l'isolement salutaire et fécond de l'homme dans le monde élargi et aplani. C'est à ce point que, nous le verrons, l'idée de patrie est chez elle relativement faible. L'individualisme n'a pas eu de représentant et de tenant plus profondément convaincu. « Elle ne savait point, dit-elle, séparer ses sentimens de ses idées, » et l'individualisme était sa nature même.

C'est tout pareillement que son élan, son transport naturel vers le bonheur, est devenu sa théorie de la perfectibilité. Le goût du bonheur, chez un homme vulgaire, ne fait qu'un égoïste ; dans une âme élevée et naturellement expansive, il s'échauffe et s'agrandit jusqu'à être le rêve du bonheur de l'humanité. L'homme a droit au bonheur. L'humanité a droit à la grandeur humaine. Elle ne l'a point, cela est trop clair. Donc elle doit y parvenir. Supposer toutes les puissances humaines, vertus, idées, talens, en un progrès éternel ; voir l'humanité comme un homme qui marche et qui sait son chemin, toujours plus sûr de sa route et plus ferme dans sa marche : il est très vrai que c'est une conception du bonheur général. Qu'on n'objecte point qu'il n'y a rien de plus égoïste et de plus impitoyable que de dire : « Des milliers d'hommes ont souffert pour que le dernier soit heureux. » Qu'on ne dise point que l'idée du progrès se ramène, en son fond, à une monstrueuse hécatombe engraissant le sol pendant des siècles pour faire, peut-être, à la fin, pousser une fleur éclatante. Il est très vrai que le rêve du bonheur universel n'a point d'autre forme précise que l'idée de progrès. Il est très vrai que la certitude du progrès, c'est le bonheur déjà réalisé. Si tous les hommes avaient cette idée, inébranlable et vive en leur âme comme une foi, dès aujourd'hui tous les hommes seraient heureux. Car et leurs douleurs seraient des joies, et leurs sacrifices des jouissances, et leurs morts des triomphes, rapportés à cette fin. Ils auraient le bonheur moral absolu. Or il n'y a pas d'autre bonheur que le bonheur moral. — Les sentimens de Mme de Staël prirent très vite cette direction, et aboutirent très vite à cette idée. Et comme il est bien certain que, sur cette affaire, l'idée ne s'est point séparée du sentiment ! Dans tout son livre de la *Littérature*, il y a un *a priori* naïf et charmant sur cette question du progrès. Les Grecs *ont dû* avoir une littérature moins élevée que les Romains ; les Espagnols *ont dû* avoir une littérature plus remarquable que celle des Italiens. C'était pour eux une obligation morale ? Eh ! oui ! Car, dès que le progrès n'existe plus en quelque chose, l'humanité doute qu'il existe en rien, et n'a plus la seule forme du bonheur qu'elle puisse avoir. Que les fils vaillent mieux que les pères, ce n'est pas seulement un fait, ce leur est un devoir. « Aristote, qui vivait

dans le troisième siècle (littéraire), *par conséquent* dans un siècle supérieur pour la pensée aux précédens... » — Mais si pourtant tout cela n'était pas vrai? — Cela est vrai, parce qu'il serait immoral et désolant que cela fût faux : « Dans quel découragement l'esprit ne tomberait-il point s'il cessait d'espérer que chaque jour ajoute à la masse des lumières?.. » Et elle ajoute ce mot, qui est bien la clé de tout son système : « Non! rien ne peut détacher la raison des idées fécondes en résultats heureux. » — Mais pourquoi votre raison fait-elle des résultats heureux la marque de la vérité? Elle répondrait sans doute : C'est que j'ai besoin de bonheur.

Tel était l'état d'esprit général de Mme de Staël quand elle commençait à écrire. Mais, remarquons-le, ces idées n'étaient pas autre chose que celles du XVIIIe siècle, épurées, agrandies et senties plus fortement. A le prendre par où il n'est pas simplement négatif et destructeur, le fond du XVIIIe siècle est individualisme poussé à outrance, et théorie de la perfectibilité humaine. Il faut toujours croire à quelque chose. Les anciens croyaient à l'état, les chrétiens à Dieu, le XVIIIe siècle a cru à l'homme. D'une part, il a cru l'homme profondément respectable, ayant des droits devant lesquels l'état s'arrête ou qu'il doit protéger. Il a peu à peu effacé l'idée de la communauté pour agrandir l'idée de l'individu. Il a jugé qu'une pensée, un sentiment, même un goût individuel, est chose qui importe en elle-même, sans considération de son rapport à l'intérêt commun. Bossuet ne peut pas souffrir les « opinions particulières; » elles le blessent comme accidens gênant l'ordre général. On peut dire que le XVIIIe siècle a eu le culte et la religion des opinions particulières. Sa sensibilité même, qui est très réelle, et qui n'est sensiblerie que chez les grimauds de lettres, se ramène encore à l'individualisme comme à son fond. Ce qui touche l'individualiste, c'est la souffrance de son semblable, le poids lourd sous lequel il plie. L'homme qui a les yeux fixés sur un grand ordre général, religion ou état, est moins sensible à ces choses; et, en effet, au XVIIIe siècle, c'est bien religion et état qui déclinent. Rousseau en cela a été en réaction contre tout son siècle; mais à travers l'influence de Rousseau, qui, du reste, n'a pas été compris tout de suite, les idées antérieures ont continué de s'infiltrer et se répandre. — D'autre part, et plus encore, le XVIIIe siècle, c'est l'idée de perfectibilité, inséparable, du reste, de la croyance à l'homme. L'homme n'est si respectable que parce qu'il est capable d'un progrès continu, et il n'est capable d'un progrès continu que si l'on respecte en son exercice et en toutes ses démarches la faculté indéfinie qu'il a de grandir. Laissez-le faire; laissez-le passer. Ayez grande confiance en lui; croyez sa nature très bonne en son origine, excellente en ses des-

seins, venant du bien et y tendant. Et ici Rousseau n'était point en opposition contre son siècle. Il avait trouvé dans sa logique très particulière le moyen d'être un misanthrope optimiste, croyant l'homme bon en soi et devenu mauvais par la manière dont il s'était aménagé sur la terre, aimant l'homme et détestant les organisations humaines, jugeant les hommes bons, pervertis, et corrigibles, et, tout en détestant les sociétés, en rêvant une où les hommes non pas arriveraient à la perfection, mais y reviendraient, ce qui est, par un détour, croire à la perfectibilité plus que personne.

C'est toute cette pensée du XVIIIe siècle, chez les sots ou les vicieux simple impatience de tous les jougs jointe à l'incapacité de distinguer les bons des mauvais, chez les habiles désir de remplacer les anciennes autorités par celle des « lumières, » c'est-à-dire par la leur, chez les plus grands et les plus purs rêve plus ou moins confus d'un renouvellement de l'humanité par une plus grande confiance en ses bons instincts, qui vivait dans l'esprit de Mme de Staël sous la forme la plus élevée, la plus délicate et distinguée qu'elle pût prendre, unie aux sentimens les plus nobles qu'elle pût suggérer ou soutenir.

Ses ouvrages de jeunesse sont très instructifs à cet égard, et, quoique assez faibles, méritent bien d'être médités par qui veut la bien comprendre. L'avisé Sainte-Beuve n'y a pas manqué. Son *Influence des passions sur le bonheur* n'est point d'un moraliste très profond, mais c'est un livre à la fois très original, d'un admirable accent personnel, et un livre où respire ce qu'il y a dans l'âme du XVIIIe siècle de plus pur et de plus tendre. C'est du Vauvenargues, et quelque chose de plus. On y sent ce besoin de relever la nature humaine, cette confiance en ce qu'elle a de bon et de précieux, ce « goût des passions nobles, » qui fait à Vauvenargues une place à part parmi les moralistes ; et on y surprend aussi une passion plus attendrie, une ardeur de pitié qui va plus loin qu'à consoler et caresser l'auteur lui-même, mais, bien sincèrement, s'étend et se répand sur l'humanité entière. Point de système très arrêté, mais un *sursum corda*, un cri de compassion, d'encouragement et d'espérance jeté aux peuples après l'épreuve révolutionnaire. Le XVIIIe siècle en ce qu'il a de meilleur, le XVIIIe siècle de « l'humanité, » de la « sensibilité, » du « progrès » et des « lumières » semble dire aux hommes, avec sa naïveté, qui ne laisse pas d'être touchante, et par une voix plus pure et plus douce que celles qu'il avait jamais fait entendre : « Je suis toujours là ! »

En remontant plus haut, les *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau*, qu'il faut lire de très près, définissent déjà fort exactement la pensée de

Mme de Staël. Le ton général en est d'un panégyrique enthousiaste; mais et les éloges motivés et les réserves marquent nettement ce que, dès 1788, Mme de Staël retenait de Rousseau et ce qu'elle en abandonnait. Elle adore l'homme de sentiment, et, si l'on y prend garde, c'est tout le théoricien qu'elle repousse. Car c'est seulement à la théorie du *Discours sur les lettres et les arts*, à celle du *Contrat social* et à celle d'*Émile* qu'elle refuse son approbation. Pour ce qui est du *Discours*, elle dit : « Il voulait ramener les hommes à une sorte d'état dont l'âge d'or de la fable donne seul l'idée. Ce projet, sans doute, est une chimère ; mais les alchimistes, en cherchant la pierre philosophale, ont découvert des secrets utiles. » A propos du *Contrat*, elle condamne nettement la sociologie fondée sur des abstractions : « Qu'on place donc au-dessus de l'ouvrage de Rousseau celui de l'homme d'état dont les observations auraient précédé les théories, qui serait arrivé aux idées générales par la connaissance des faits particuliers, et *qui se livrerait moins en artiste à tracer le plan d'un édifice régulier qu'en homme habile à réparer celui qu'il trouverait construit...* » Enfin, elle se laisse aller à dire malicieusement que peut-être elle n'élèverait point son fils comme *Émile*, tout en souhaitant que les autres hommes fussent élevés comme lui. C'est être ami de Rousseau, mais, comme on disait jadis, ami jusqu'aux autels, et même un peu en-deçà. Et telle est bien, en effet, la limite de Mme de Staël ; elle n'a point oublié le conseil de sa mère, lui recommandant de très bonne heure « de faire sa cour à cette bonne *raison* qui sert à tout et ne nuit à rien. » Mme de Staël, en 1800, c'est bien le XVIIIe siècle, mais c'est le XVIIIe siècle des grandes espérances, des grandes fiertés, des grandes bontés, non des bassesses, des audaces et des chimères, le XVIIIe siècle de Montesquieu, de Vauvenargues, de Voltaire un peu, par le côté humain et pitoyable, de Diderot nullement, de Rousseau pour ce qui est tendresse, effusion romanesque, rêve d'une humanité meilleure, des salons aussi (et nonobstant), de la sociabilité extrême et des entretiens spirituels ou sublimes ; le tout traversé par la révolution comme par un orage, attendri et mouillé de pitié, et plié peu à peu, de plus en plus, à « aller quelquefois au fond de tout, c'est-à-dire jusqu'à la peine. »

II.

C'est ici qu'il faut s'arrêter un instant et considérer Mme de Staël héritière et dépositaire seulement du XVIIIe siècle, Mme de Staël avant l'empire et avant *l'Allemagne*. C'est ici qu'est le fond permanent de sa pensée, plus tard modifiée et enrichie. Mme de Staël, à

cette époque, qui va de la *Littérature* (1800) à *Delphine* (1802) et un peu jusqu'à *Corinne* (1807), semble comme partagée entre une idée et un sentiment, dont l'une est consolante et fait sa joie, l'autre douloureux et lourd à son âme. Elle mettra l'une dans ses théories, l'autre dans ses romans. L'idée est celle du progrès et du progrès par les lettres. Le sentiment est celui de la misère humaine, et surtout de la misère qui suit les grandes âmes dans leur recherche ou du bonheur ou de la gloire. Tous les maîtres de Mme de Staël retrouveraient là leurs leçons. Car si le XVIIIe siècle presque tout entier a cru au progrès social par l'influence de la littérature, Rousseau, qui n'y croit point, se reconnaîtrait dans ce sentiment amer de l'isolement d'un grand cœur au milieu du désert humain. — De sorte, pourra-t-on dire, que la pensée de Mme de Staël repose sur une idée et un sentiment dont le concours est une contradiction? — Non pas, peut-être; car rien ne s'allie mieux qu'un fonds de pessimisme à une foi, religieuse ou autre. L'amertume des sentimens, étant une protestation contre un certain ordre de choses, n'est souvent qu'un appel à un ordre meilleur, et il est difficile qu'il y ait appel sans qu'il y ait confiance. Mme de Staël sent que les âmes nobles sont malheureuses : il suffit qu'elle espère qu'il en sera de moins en moins ainsi, pour que non-seulement elle persiste en ses idées de progrès, mais s'y attache encore et les aime, d'autant plus qu'elle les croira réparatrices, plus opiniâtre à croire à ce qui promet un grand avenir, à mesure qu'elle trouvera plus triste le présent. Mais, pour cela, il faut que la théorie du progrès soit une croyance en effet et une foi; car, si elle n'était qu'une considération, elle courrait risque d'être ruinée vite par le sentiment, si différent, sinon contraire, qui vit auprès d'elle. C'est bien une religion, chez Mme de Staël, comme chez Condorcet, que le progrès continu de l'humanité éternellement éclairée par les écrivains, les poètes, les philosophes, les « esprits penseurs. »

Cela se voit bien au ton et à la méthode de son livre de la *Littérature*. Ce livre n'est pas autre chose qu'une apologétique. On y sent, comme dans quelques-uns des ouvrages de ce genre, une conclusion qui a précédé la recherche et le double soin d'entasser tout ce qui est favorable à cette conclusion et de négliger le reste. Trois idées dominent tout l'ouvrage : les littératures sont l'expression et aussi les fermens d'activité morale des sociétés, — le progrès existe, venant des littératures, et revenant à elles aussi, du fond de la conscience nationale, en telle sorte qu'il n'y a pas un siècle qui ne soit supérieur au précédent; — les lettres fondent la liberté et elles en vivent.

Tout cela est, certes, bien contestable, peu prouvé jusqu'à pré-

sent par les faits. On n'a pas vu très nettement jusqu'ici que les grandes époques littéraires fussent les grands siècles de liberté politique, et tout au plus peut-on dire que ce n'est pas le contraire qui est le vrai. Le progrès de la littérature à travers les siècles est infiniment difficile à observer avec certitude. Il y a là des progrès partiels, des arrêts et des reculs qui ne laissent point de dérouter les esprits un peu timides. Enfin, il paraît plus assuré que les littératures expriment le tour d'esprit des nations, et si elles l'expriment, il n'est pas douteux qu'elles le créent, comme par un contre-coup. Ainsi que, dans l'esprit de chacun de nous, l'expression naît de l'idée, mais à son tour donne à l'idée conscience d'elle-même, fait qu'elle vit et peut produire au lieu de rester incertaine et inféconde, de même si une littérature exprimait réellement l'âme d'un peuple, ce ne serait pas trop de dire qu'elle ne serait point autre chose que cette âme même, et le principe de vie qui animerait tout. En est-il ainsi? En vérité, on ne sait. Voit-on si nettement la réforme sortir de la renaissance et la révolution française du XVIII[e] siècle? Pour ce dernier cas, on croit être bien sûr du rapport de cause à effet, et c'est bien pour cela que M[me] de Staël est si ferme en sa théorie. Mais comme on hésite quand on songe au divorce continuel qui existe entre la haute littérature d'un pays et celle dont le peuple s'inspire! N'est-il point vrai que, dans tous les ordres de la pensée, dès qu'on parle au peuple, ce n'est pas un secours d'être grand philosophe, grand poète, romancier supérieur, politique instruit, mais une gêne? On dit, et l'argument est sérieux : la pensée pure s'élabore en effet dans quelques cerveaux d'élite, mais elle descend, un peu plus compacte, sous une forme plus vulgaire, à travers les intelligences intermédiaires, jusqu'au peuple proprement dit, qui en fait sa substance morale. Mais cette pensée, ainsi altérée de proche en proche, n'arrive-t-elle point à son dernier terme tellement différente de soi qu'elle n'en est plus que le contraire? Je veux que la révolution soit la pensée de Voltaire, et, en vérité, il n'est pas impossible; mais ce sera l'idée de la tolérance tellement changée en voyage qu'elle sera devenue à son arrivée la passion intolérante la plus absolue. Je veux que la révolution soit la pensée de Rousseau, et notez bien que je ne suis pas si éloigné de le croire; mais encore qu'il procède du *Vicaire savoyard*, Robespierre est tellement différent de ce que peut-être il a été en son origine, que Rousseau n'en est plus responsable. Mais s'il y a dans l'effet tant de parties qui n'étaient point dans la cause, la cause est-elle cause encore? On ne sait.— On ne sait, et c'est bien l'inconvénient de ces théories si générales. On sent qu'elles « ont du vrai, » et la pire manière d'être faux, c'est d'avoir du vrai. Le faux absolu serait moins grave; car, « marque

certaine d'erreur, il le serait de vérité. » Dieu nous donne le faux absolu !

Ce qui trompe Mme de Staël, et en a trompé bien d'autres, c'est que, comme ces autres, elle ne regarde qu'une fraction assez restreinte de l'humanité, ou simplement de la nation. Le mot « société » est pris par elle dans son sens étroit, et puis, sans qu'elle y prenne garde, au cours de son exposition, étendu indéfiniment. Qu'un Voltaire soit l'expression du monde des gens de lettres qu'il inspire et dont il s'inspire, cela est si vrai que c'est un peu trop incontestable; et pour un homme qui verra dans ce monde un peuple tout entier, qui dira de lui, comme Saint-Simon disait de Versailles : « Toute la France, » que Voltaire soit la France même, cela s'explique. Mais de là à une loi historique, comme il y a loin, et comme je vois peu Sénèque résumant en lui le monde romain du Ier siècle !

Les idées générales de *la Littérature* étaient donc, sinon maîtresses d'erreur, du moins lumières douteuses. Elles ont mis Mme de Staël sur la voie de quelques vérités, et de quelques jugemens qui étonnent. Surtout elles mèneraient, si on les maintenait toutes de front, et si l'on n'avait pas soin d'oublier à propos celle qui est gênante, a des conclusions opposées sur une même affaire. Par exemple, le siècle de Périclès doit être inférieur au siècle d'Auguste en tant qu'antérieur, et il doit l'emporter singulièrement sur le siècle d'Auguste en tant qu'époque de liberté. Cela fait une difficulté, ou une trop grande facilité, laissant le choix libre. Je décide ici en faveur du siècle libre; mais ce n'est peut-être pas par libéralisme. — Ces principes impérieux ont un autre inconvénient : ils mettent en défiance. On craint toujours que tel jugement ne soit porté que pour satisfaire le système. On serait plus sûr que Mme de Staël met réellement Montesquieu au-dessus d'Aristote, si l'on savait qu'elle n'a aucune raison de préférer l'un à l'autre, sinon qu'elle le préfère. Ai-je besoin de dire que Mme de Staël est une intelligence trop vive et un esprit trop libre pour ne point sentir elle-même que son système ne rend point compte de tout, et qu'il ne faut pas le prendre en toute rigueur? Elle ne l'abandonne point, mais elle le réduit peu à peu et en change les termes. Elle finit par laisser entendre que cette loi du progrès ne s'applique bien exactement qu'à la littérature philosophique. Cela la force bien encore à faire des Romains, qui, décidément sont gênans, de plus grands philosophes que les Grecs; mais enfin, ainsi amendée, la théorie prend un plus grand air de vraisemblance, et s'il est difficile de soutenir longtemps que les écrivains artistes des temps modernes sont supérieurs aux anciens, il l'est moins d'assurer que les « esprits penseurs » sont plus nombreux et plus grands peut-être à mesure qu'on avance dans

l'histoire de l'humanité.— Mais, cependant, le moyen âge? — Voilà précisément comment l'esprit systématique, s'il égare quelquefois, met parfois aussi sur la trace d'une découverte. On devrait se faire un système, avec le ferme propos de profiter de tout ce qu'il nous ferait trouver de sensé, et la résolution arrêtée de l'abandonner dès que ses conclusions paraîtraient suspectes à notre goût intime. Il fallait, d'après les principes, que la pensée humaine n'eût pas sommeillé pendant le moyen âge. Mme de Staël l'affirme d'après les principes, sans essayer de le prouver par les faits. Il n'en est pas moins vrai qu'elle a raison, et que tout ce que nous apprend l'érudition moderne va à confirmer ce qu'elle affirme. Précisément, en ces siècles obscurs, c'est l'art qui a décliné, mais c'est la pensée qui a marché, et plus on ira plus on reconnaîtra sans doute que c'est la philosophie du moyen âge qui est la vraie gloire littéraire de cette époque. Le système de Mme de Staël ne laissait pas quelquefois de rencontrer juste.

Mais que pense-t-elle du grand fait moral qui sépare l'antiquité des temps modernes et fait de l'une et l'autre époque comme des mondes différens? Il me semble qu'elle ne voit pas encore aussi profondément qu'elle fera plus tard la révolution morale que le christianisme a consommé. Je ne vois point qu'elle dise nulle part, elle si bien faite, avec ses idées individualistes, pour le comprendre, que c'est le christianisme qui a presque créé la dignité personnelle, l'autonomie individuelle, le droit de l'homme, faisant une doctrine de ce qui n'était avant lui qu'un sentiment, et un sentiment aristocratique. La première institution qui ait séparé l'église de l'état, c'est le christianisme, et dès que quelque chose a été séparé de l'état, l'individu a existé. Mme de Staël n'en est pas encore à voir nettement ce point. Mais comme elle sent bien le caractère sérieux du christianisme, sa grande tristesse, qui est le signe, sinon de sa vérité, du moins de sa profondeur, n'y ayant pour l'homme ni sentiment ni idée profonds qui ne soient tristes! et comme elle voit bien à quoi tient cette tristesse infinie, à savoir à ce que, pour la première fois, le christianisme a mis l'homme tout seul, sans appui et sans prestige consolateur, en face de l'idée de la mort : « La religion chrétienne, la plus philosophique de toutes, est celle qui livre le plus l'homme à lui-même... Assez rapprochée du pur déisme, quand elle est débarrassée des inventions sacerdotales, elle a fait disparaître ce cortège d'imaginations qui environnaient l'homme aux portes du tombeau. La nature, que les anciens avaient peuplée d'êtres protecteurs qui habitaient les forêts et les fleuves et présidaient à la nuit comme au jour, *la nature est rentrée dans la solitude, et l'effroi de l'homme s'en est accru.* »

Si l'on s'écarte des théories pour ne regarder, en ce livre, qu'à l'impression d'ensemble et aux jugemens auxquels l'esprit de système paraît étranger, ce qui frappe, c'est le goût de Mme de Staël pour toute la littérature *à idées*, et son intelligence moindre, il faut le dire, de tout ce qui, dans les lettres, est art pur. Bien fille du XVIIIe siècle en cela encore (et *jusqu'à présent*), on voit qu'elle fait quelque effort à comprendre la poésie, surtout la poésie antique, c'est-à-dire la poésie artistique par excellence. Sa préférence pour les Romains comparés aux Grecs tient à cela, et non pas seulement à son système. Ses éloges de Sophocle et d'Euripide sont peu émus; ils ont quelque chose d'officiel; et, du reste, ne l'empêchent point de préférer hautement la tragédie française à la tragédie grecque, ce qui est bien aventureux. Elle ne s'aperçoit pas qu'Aristophane est un grand artiste. La Grèce, évidemment, lui échappe. Les inventeurs du beau ne lui paraissent guère autre chose que des enfans aimables. Elle est un dernier exemple de l'incapacité du XVIIIe siècle à sentir le grand art. Elle confirme dans l'esprit du lecteur cette idée que l'esprit de la Renaissance, après avoir animé deux siècles, a perdu, pour ainsi dire, sa force, s'éteint et s'épuise de 1715 à 1820, n'inspire plus que des admirations froides ou de plus froides imitations. André Chénier n'est point un précurseur, c'est un retardataire, ou plutôt un isolé. Il est bien temps qu'un esprit nouveau vienne, qui n'a point encore soufflé. En veut-on une preuve? Le chapitre le plus beau de *la Littérature* est le chapitre sur Shakspeare. Mme de Staël comprend très bien ce génie du Nord. Cette immense pitié que Shakspeare émeut jusqu'au fond de nos âmes, « cette pitié sans aucun mélange d'admiration pour celui qui souffre » et qui va tout droit à l'homme misérable, parce qu'il est misérable et parce qu'il est homme; et aussi cette présence perpétuelle de la mort, la sensation de ce voisinage et de cette imminence redoutable, qui est, en effet, dans tout le théâtre de Shakspeare comme une impression physique, comme un froid; tout cela est très fortement senti par elle, et c'est comme avec terreur qu'elle salue en quelques pages très fortes le roi des épouvantemens.

A réfléchir sur ce livre, cette idée se fait peu à peu qu'en 1800 Mme de Staël n'a plus qu'un goût d'habitude pour l'art classique, qu'elle ne sent point, songe vaguement à un art nouveau qu'elle ne voit point encore, et en attendant préfère les philosophes aux artistes. C'est ainsi qu'elle met le XVIIIe siècle au-dessus du XVIIe siècle; c'est ainsi qu'elle estime que « la littérature d'imagination ne fera plus de progrès en France, » idées fausses et dont nous reparlerons plus tard, même avec elle, mais qui prouvent que, si elle ne voit pas encore le renouvellement, elle voit bien la

fin de ce qui se meurt. C'est ainsi qu'elle observe, très finement, que le *bon goût*, le goût des salons au XVIIIe siècle, « finissait par user la force, » et que ce bon goût disparaît, n'est déjà plus, et que, dans certaine mesure, cela peut être un bien. — Livre très curieux, qui, comme tous ceux de Mme de Staël, marque lumineusement *un moment*, celui où le XVIIIe siècle, sur son déclin, ne comprend plus l'art antique, ne tient plus au sien, garde et chérit ses idées philosophiques, qu'il sent autrement fécondes, et, pour ce qui est d'un art nouveau, interroge, cherche, doute, attend.

Pour son compte, Mme de Staël eût moins cherché, si elle avait été, de nature, un grand artiste. Elle ne l'était point. De nature elle l'était peu, sans doute, et nous avons vu que son éducation était peu faite pour développer en elle les puissances artistiques. Son invention s'était toujours appliquée aux idées, aux théories, aux systèmes. C'était sa pensée qui avait de l'imagination. Mais, avec cela, son cœur était romanesque; elle était sensible, c'est-à-dire qu'elle avait le besoin d'aimer et le besoin de souffrir. Elle fit des romans. Elle en avait toujours fait, presque depuis son enfance. C'étaient alors des histoires très insignifiantes, moitié effusions de l'âge naïf, moitié exercices de style d'une jeune personne très intelligente qui a lu *la Nouvelle Héloïse*. Dans sa maturité, elle écrivit deux œuvres qui comptent : *Delphine* et *Corinne*. Ce sont bien les œuvres d'imagination d'une femme très sensible, très fine aussi et bon moraliste, très ingénieuse encore dans le maniement adroit d'une intrigue, mais qui n'a d'imagination que dans les idées. Mme de Staël a le génie inventif et non le génie créateur. Marque infaillible et qui s'applique à bien d'autres qu'à elle : elle ne sait peindre qu'elle-même. Delphine c'est elle, Corinne c'est elle, et retranchez Corinne ou Delphine, il n'y a personne qui soit vivant dans ces romans. On peut s'étonner que les hommes aimés qu'elle a placés dans ces livres soient si conventionnels. Ils le sont absolument. Il est difficile d'être quelconque autant que Léonce, à moins qu'on ne soit Oswald. Ce sont tout à fait des jeunes premiers, chacun avec un défaut, ou plutôt une manie destinée à former obstacle au bonheur et à amener la catastrophe, mais manie qui semble ajoutée après coup et ne fait point logiquement partie de leur caractère; du reste d'une noblesse convenue, d'une distinction vague et d'une idéalité abstraite. J'ai dit qu'on pouvait s'étonner que ces personnages soient si peu des portraits. La chose est naturelle au contraire. C'est son rêve avec ses souffrances que Mme de Staël met dans ses romans. D'où il suit que de ses souffrances elle fait un personnage très réel et vivant, qui est elle-même, et de son rêve un personnage idéal qui reste de son pays, c'est-à-dire des nuages.

Ces romans sont des effusions, des demi-confidences, quelque chose comme des romans lyriques. Si nous nous y intéressons peu, c'est que nous y cherchons autre chose. Mais songez que les contemporains en ont été comme étourdis et fascinés. C'est eux qui avaient raison. Ils y cherchaient ce qui y est : la peinture des douleurs et le rêve de bonheur d'une femme célèbre, et ils en suivaient les vicissitudes avec un intérêt passionné jusqu'à la catastrophe, toujours tragique. Prises ainsi, ces œuvres sont singulièrement attachantes. Une profonde tristesse y règne, qui n'est point jouée, et à mesure qu'on avance, une sorte d'inquiétude, d'anxiété nerveuse et d'agitation tremblante dans la poursuite du bonheur, qui sont d'une grande vérité et infiniment dramatiques. Ce sentiment général que la distinction et la supériorité morale (*Delphine*), que la distinction et la supériorité intellectuelle (*Corinne*) ne sont pour tous, et surtout pour la femme, que des conditions d'infortune ; ce sentiment aussi que mieux vaudrait le bonheur obscur et tout simple que tant d'heureux dons qui vous font plus admirée que chérie, cette sorte de colère enfin contre l'iniquité d'un tel sort, ces voyages, ces courses fiévreuses, ces poursuites du bonheur qui fuit, Corinne en Angleterre, Delphine en Allemagne, départs subits, arrêts, retours, images des agitations d'un cœur ardent et inapaisé ; tout cela est bien vivant et individuel, sent la confidence et presque la confession, fait entendre, tout proche, le battement du cœur. C'est du Rousseau plus délicatement senti que par Rousseau lui-même, du Rousseau aussi passionné, aussi inquiet et moins orgueilleux, aussi attendri sur soi-même, mais plus tendre aussi d'une pitié ouverte et répandue, qui va à tout ce qui souffre.

Ajoutez-y des personnages épisodiques qui sont intéressans à un tout autre égard. Ils ne sont pas vivans, mais ils sont vrais. Il y a bien des personnes dans Mme de Staël : à côté de la femme romanesque et passionnée, il y a un moraliste très pénétrant, sinon très profond, très avisé et d'œil très ouvert, un élève des *Lettres persanes* autant que de la *Nouvelle Héloïse*, qui a su bien saisir quelques *caractères* de la société de son temps et qui les a placés dans ses romans : diplomate dépouillé par son office de toute personnalité, femme d'intrigues tranquille et patiente dont les nonchalances sont les plus grands artifices, dévote d'esprit étroit qui a remplacé toute inspiration du cœur par une sorte de code moral et qui ferait haïr le devoir. Ces personnages sont tracés d'un dessin très net, mais ils ne sont pas animés et respirans. Ils sont très fortement *pensés*, ce qui dans un drame ne suffit pas. Ce sont des personnages de La Bruyère. Un être vivant qui est elle-même, un être de convention qui est l'homme aimé, des êtres vrais mais sans vie, ce

qui revient à dire qu'ils sont exacts plutôt que vrais, c'est de quoi se composent ces romans, où, tout compte fait, le seul personnage intéressant, mais infiniment celui-là, est l'auteur. La composition en est habile plutôt que forte. Mme de Staël ne sait point tirer des héros eux-mêmes, du choc de leurs passions naturellement en jeu et en acte, les péripéties de ses aventures. Ce qu'elle sait très bien, c'est combiner des incidens vraisemblables, les faire concourir à propos pour nouer, dénouer et renouer les fils délicats d'une trame légère, mais suffisamment solide et résistante. L'écheveau s'embrouille et se débrouille aisément et rapidement sous ces mains adroites et fines, et l'on prend plaisir à suivre sans fatigue cet élégant et un peu menu travail de femme. Toutes ces observations se ramènent à dire que tout ce qui est vie morale, puissante, à excepter celle de l'auteur, manque à ces œuvres, et que toutes les autres qualités de l'excellent romancier s'y trouvent. Tout à l'heure nous croyions voir que Mme de Staël, analysant en critique les littératures grecque, latine et française, n'avait pas complètement senti le grand art, et maintenant nous en venons à soupçonner que c'est peut-être parce que la faculté maîtresse du grand artiste lui manquait.

III.

Et voilà que les choses semblent changer. Ce sentiment artistique, que Mme de Staël paraît ne pas avoir, elle va le trouver. L'originalité de la pensée littéraire, philosophique, politique, elle va l'acquérir et la montrer. L'élève, indépendant déjà, mais enfin l'élève du XVIIIe siècle français, va sinon disparaître, du moins reculer au second plan ; une Staël nouvelle va paraître.

Ce n'est point que les choses aient changé en effet ; il n'y a point eu volte-face, mais renouvellement et enrichissement de cette forte nature par la mise en liberté et en acte de certains germes qui y sommeillaient à demi. Deux grandes causes ont renouvelé l'esprit de Mme de Staël : l'empire et l'Allemagne, les épreuves qu'elle a eues à souffrir de l'un et la découverte qu'elle a faite de l'autre. Elle doit à Napoléon Ier d'avoir su d'une manière plus sûre et plus nette ce qu'elle était. Rien de tel pour nous définir à nous-mêmes que nos répugnances. Comme nous tendons à nous absorber dans ce que nous aimons, nous prenons conscience de nous-mêmes dans ce que nous ne pouvons pas souffrir. Mme de Staël a pris tant de plaisir à être différente de Napoléon, qu'elle a comme confirmé et fortifié sa personnalité dans cette haine. Tout son caractère et toutes ses idées générales ont trouvé un point d'appui dans cette

résistance, et dans ce point d'appui le soutien d'un plus grand essor.

Il détestait les idées et les théories, ne voyait dans le monde que des faits et des états de faits, des forces et des calculs de forces : elle était idéologue; elle le sera davantage. — Il était césarien de naissance et de tour d'esprit, ne voyant dans les hommes que des pièces de la grande machine sociale, qui ne devaient avoir ni droit, ni initiative, ni presque de personnalité, mais une fonction subordonnée à l'ensemble et déterminée par l'ensemble : elle était individualiste et libérale; elle le sera plus encore, et, de plus en plus, persuadée du caractère auguste et sacré de la personne humaine, convaincue que la nation est plus forte du jeu libre des intelligences isolées que du concert forcé et factice des énergies disciplinées, allant très avant dans ce sens, jusqu'à diminuer l'état, jusqu'à n'avoir point une idée très nette, ou du moins un sentiment très fort de la patrie; jusqu'à croire, — ce qui peut mener un peu loin, — « qu'on ne se trompe guère en étant toujours du côté du vaincu. » — Il aimait encore moins le sentiment que les idées : elle va faire au sentiment une place plus grande encore qu'auparavant dans ses idées et ses théories; s'éloigner en cela de ses maîtres, en chercher, en trouver d'autres; développer en elle des instincts qui n'étaient point sans avoir déjà une grande force, mais auxquels jusqu'alors elle n'avait cédé qu'à demi. — Il n'était ni philosophe ni artiste : elle s'enfoncera, s'absorbera avec bonheur dans la contemplation et l'étude des philosophes les plus audacieux, les plus confians, les moins attachés à la terre; et aussi se plaira à découvrir, à étudier, à faire pénétrer en elle l'art où il y aura à la fois et le plus de sentiment et le plus de philosophie. — Il n'est pas jusqu'à l'Angleterre, qu'elle aimait déjà comme élève de Montesquieu, qu'elle n'aime davantage et d'un goût plus indiscret, comme ennemie de Napoléon. Elle doit beaucoup à ce grand homme : il lui a donné comme une impulsion nouvelle dans l'ardeur à s'éloigner de lui qu'il lui inspire.

Ceci est tout négatif. Mais, poussée encore par ses sentimens à l'égard de l'empereur, Mme de Staël s'éprend de l'Allemagne. L'influence ici fut directe, et elle fut profonde. Elle agit sur Mme de Staël tout entière, sur sa conception de l'art, sur sa conception de l'âme, sur sa conception de la vie. Je dirai peu de chose du livre de *l'Allemagne* considéré comme étude du caractère et des mœurs du peuple allemand. Un Français du temps où nous sommes est toujours gêné en cette affaire, et n'a toute la liberté de ses sentimens ni à approuver Mme de Staël ni à la réfuter. Un critique qui n'aurait ni l'honneur d'être Allemand ni le désavantage d'être Fran-

çais n'attacherait peut-être pas une très grande importance à cette partie de l'ouvrage, et dirait peut-être : « Mme de Staël a eu tout le temps de bien lire et de bien entendre les philosophes et les poètes allemands ; mais elle n'a eu nullement le loisir d'étudier les mœurs allemandes, et comme elle se connaissait en romans, elle en a fait une idylle, qui est charmante. Il y a à cela plusieurs raisons : la première est qu'elle y a séjourné peu de temps ; la seconde est que, sans y prendre garde, elle a un peu écrit ce livre comme Tacite les *Mœurs des Germains*, avec une intention obscure de satire ou du moins dans un esprit de critique à l'endroit de la France telle que l'empire l'avait faite. Il ne faut même pas dire absolument : telle que l'avait faite l'empire. Mme de Staël a toute sa vie été partagée entre l'amour de la société française, brillante, polie, spirituelle, et une certaine impatience à l'égard de cette même société française, brillante, spirituelle et railleuse. Il y a une foule de protestations, dans le livre de *la Littérature*, contre « l'esprit moqueur » des Français, si desséchant, si destructeur de la sensibilité et de l'expansion. La sentimentalité et la bonhomie superficielle des Allemands devaient séduire une personne qui n'a guère eu le temps de creuser et d'aller au fond. On peut se tromper à ces choses, certaines gens mettant leur bonté au dehors et d'autres la mettant au dedans. Ce n'est qu'une différence de place et pour ainsi dire d'aménagement ; mais, pour qui juge vite, cela peut tromper sur le fond des choses. L'Allemagne, au sortir des salons de Paris, et à un moment où elle avait peu à se louer de la France, a été pour Mme de Staël la *petite ville* de La Bruyère, laquelle est infiniment séduisante. On ne peut pas savoir si, à y séjourner plus longtemps, elle n'eût pas désiré d'en sortir. »

Je suis à peu près de l'avis du critique anglais ou américain que je suppose. Et encore je ferai remarquer que Mme de Staël n'a pas été si aveuglée par toutes les raisons que, d'après lui, elle avait de l'être. Elle est bien un peu désobligée quelquefois par cette affectation contraire à celle des Français, qui consiste à jouer le sentiment comme nous en jouons l'absence, qui « s'exalte sans cesse » et qui « fait de la coquetterie avec de l'enthousiasme, comme nous en faisons avec de l'esprit et de la plaisanterie. » Il faut croire que, par tout pays, il est bien malaisé d'être simple.

Mais cette vue générale des Allemands occupe beaucoup moins de place dans l'ouvrage même que dans les préoccupations du Français ou de l'Allemand qui le lisent. Ce qui a captivé surtout Mme de Staël, ce sont les grands esprits de l'Allemagne, les livres allemands, et la philosophie et l'art, nouveaux pour elle, qu'elle y a trouvés. Les erreurs de détail sont nombreuses. Mais, du premier

coup, les grandes lignes ont été saisies et marquées d'un trait vigoureux. Elle entrait dans l'Allemagne poussée par un vif désir d'échapper au monde de la force brutale, du calcul froid, et aussi de la légèreté moqueuse. Comme toujours, elle envoyait ses passions à la conquête de ses idées. La prise, cette fois, fut heureuse, et elle trouva qui lui répondît.

Une philosophie qui n'avait rien de la psychologie exacte et nette, mais sèche et bornée de la philosophie française du même temps, une philosophie audacieuse et aventureuse, visant à l'universel, prétendant expliquer l'énigme du monde, ou tout au moins embrasser le monde tout entier dans le plan de ses systèmes et l'échafaudage de ses constructions; profondément idéaliste, toujours portée, quelque route du reste qu'elle prenne, à voir les faits et les choses à travers une idée, et à absorber et dissoudre choses et faits dans une pensée pure; toute soulevée d'imagination et toute échauffée de sentiment, et mettant toujours beaucoup d'imagination dans la raison, et très disposée à en appeler de la raison froide au sentiment exalté; constamment pénétrée du reste, et sans humilité, de la dignité humaine, de la grandeur de l'esprit humain, de la supériorité d'une pure et grande pensée humaine sur tout ce qui l'opprime, la gêne ou la contredit; une philosophie de métaphysiciens subtils, de sages romanesques et de rêveurs généreux : voilà ce qu'elle rencontra, ce qui l'attira, l'enchanta et la ravit. — C'était elle-même pensée par plus grands qu'elle. C'était son goût de la grandeur humaine; c'était son imagination hardie dans le maniement des idées ; c'était son désir d'élever les points de vue et d'élargir les horizons; c'était son cœur aussi, son besoin de foi forte et de croyances généreuses, et comme une permission à elle donnée par des philosophes de faire passer ses sentimens dans ses idées.

Et c'était, remarquons-le, c'était encore, en une façon, son XVIII[e] siècle. Cette audace à tout remettre en question, comme si l'on était à l'origine du monde, ce goût des systèmes généraux et des théories universelles, ce grand travail *ab integro*, cette table rase et par-dessus l'explication de l'univers; cette recherche d'un nouveau fondement, morale, sentiment, idée pure, sur lequel on va reconstruire, de toutes pièces, l'humanité, et plus encore; c'était la témérité séduisante, « subtile, engageante et hardie » de ces recommencemens que les hommes prennent toujours pour des renaissances, et pour des naissances même; c'était, non point l'esprit, mais la démarche, l'élan, le transport de fierté naïve des philosophes du XVIII[e] siècle; c'était le XVIII[e] siècle, mais le XVIII[e] siècle allemand, plus sérieux, plus méditatif, plus contemplatif, et plus

sentimental, et plus rêveur, et plus moral, celui qui, par tout ce qui était en lui, s'accommodait mieux à la nature de Mme de Staël, celui qu'elle devait avoir, qu'elle avait confusément rêvé à travers l'autre.

Aussi elle s'y jeta de tout son courage. Très librement, ne s'astreignant à aucun système, prenant de chacun ce qui agréait à son esprit et à son cœur, et, au besoin, corrigeant Kant par Jacobi, elle se fit un ensemble d'idées qui a la conception du devoir pour fondement, qui admet le libre arbitre, la spiritualité de l'âme, la vertu comme une force particulière à l'homme, et l'immortalité de l'âme comme une conséquence logique de tout cela. Elle tient à ce dernier point, ne veut pas croire que la croyance aux récompenses futures soit un retour à la morale de l'intérêt, pense que « l'immortalité céleste n'ayant aucun rapport avec les peines et les récompenses que l'on conçoit sur cette terre, » et le compte qu'on fait sur le salaire de là-haut n'étant pas autre chose que le sacrifice d'un bonheur actuel que l'on sent à un bonheur rêvé qu'on espère, c'est-à-dire d'une jouissance à une idée, « les prémices de la félicité religieuse sont le sacrifice de nous » et la forme même de l'absolu désintéressement. Se ramenant toujours à ces quelques idées fondamentales, elle aimait tous les systèmes allemands dans ces idées, se plaisant à ce qui les rapproche et s'embarrassant peu de ce qui les divise, et résumait sa pensée philosophique dans cette belle vue d'ensemble : « Que l'un croie que la divinité se révèle à chaque homme en particulier, comme elle s'est révélée au cœur humain, quand la prière et les œuvres ont préparé le cœur à les comprendre ; qu'un autre affirme que l'immortalité commence déjà sur cette terre pour celui qui sent en lui-même le goût des choses éternelles ; qu'un autre croie que la nature fait entendre la volonté de Dieu à l'homme, et qu'il y a dans l'univers une voix gémissante et captive qui l'invite à délivrer le monde et lui-même en combattant le principe du mal ; ces divers systèmes tiennent à l'imagination de chaque écrivain... Mais la direction générale de ces opinions est toujours la même : affranchir l'âme de l'influence des objets extérieurs, placer l'empire de nous en nous-mêmes, et donner à cet empire pour loi le devoir, pour récompense une autre vie. »

— Mais c'était là, ou bien peu s'en faut, un acheminement ou un retour vers le christianisme ? — C'était à la fois y aller et y revenir. Au fond de l'âme, Mme de Staël avait toujours été chrétienne. Un christianisme très indépendant, et, reconnaissons-le, très hétérodoxe, un christianisme de raison et non de foi, détaché et dégagé des dogmes, et, il me semble bien, à peu près exactement

le christianisme du *Vicaire Savoyard*, avait toujours été sa pensée de derrière la tête. On le trouvait déjà, nous l'avons vu, dans la *Littérature*, en 1800. C'est là qu'elle se demandait, ce qui n'est point une question frivole, « quel système philosophique » réunirait et contiendrait dans une opinion commune les vainqueurs et les vaincus de 93, comme le christianisme avait fait le monde latin et le monde barbare. Chateaubriand n'avait peut-être pas lu d'assez près ce passage quand il se donnait comme voyant Jésus-Christ partout, et Mme de Staël comme ne le voyant nulle part. De même dans *Delphine*, la chrétienne protestante s'était révélée tout à coup, et même, à mon gré, avec un peu d'indiscrétion (mort de Mme de Vernon). Dans *l'Allemagne*, la pensée chrétienne l'attire de plus en plus. Elle y est amenée par le goût invincible qui est en elle « de ne point séparer les sentimens des idées. » Méditant sur l'*impératif* de Kant, elle voit très bien que la loi-devoir commandant parce qu'elle commande, et à laquelle il faut obéir sans autre raison de lui obéir sinon qu'elle commande sans donner aucune raison, n'est qu'une dernière idée théologique; que c'est un Dieu placé en nous. Mais du moment qu'il est placé en nous, il est bien difficile de le faire parler comme une pure loi, froide, abstraite et sans accent. S'il doit nous parler ainsi, la vérité est qu'il ne nous parlera point. S'il nous parle et, dans la pratique, nous l'éprouvons assez, ce sera par la voix du sentiment, avec un cri d'indignation, ou de tendresse, ou de fierté. En appeler, en dernier recours, à la voix de la conscience, quelque précaution qu'on prenne et quelque effort qu'on fasse pour séparer la sensibilité de la morale, c'est toujours en appeler au sentiment. Faire quelque chose pour l'impératif, c'est toujours faire quelque chose pour l'amour de Dieu. Or l'amour de Dieu, ce n'est pas tout le christianisme, mais c'en est bien le fond.

C'est précisément celui de Mme de Staël. Elle unit étroitement l'idée du devoir au sentiment dont l'idée du devoir s'accompagne : « Celui qui dit à l'homme : trouvez tout en vous-même, fait toujours naître dans l'âme quelque chose de grand *qui tient encore à la sensibilité même dont il exige le sacrifice.* » C'est à cette loi du devoir devenue passion du devoir qu'elle se confie, qu'elle croit qu'il faut se confier. Elle arrive ainsi à une doctrine religieuse qui nous la montre bien telle que nous la connaissions déjà, mais comme échauffée à la fois et épurée par les hautes et nobles méditations des philosophes allemands, à « *la religion de l'enthousiasme.* » Écouter la voix du cœur, croire à une révélation perpétuelle de ce Dieu qui est en nous, reconnaître cette révélation à l'exaltation même de l'âme, à la confiance absolue avec laquelle elle écoute et

obéit, et maintenir par cette exaltation même une communication éternelle entre nous et Dieu! — Mais cette communication constante, c'est l'esprit même du christianisme? — Sans aucun doute, répond Mme de Staël, et c'est avec raison qu'un philosophe allemand a dit « qu'il n'y a pas d'autre philosophie que la religion chrétienne; » ce qui veut dire que « les idées les plus hautes et les plus profondes conduisent à découvrir l'accord singulier de cette religion avec la nature de l'homme. »

Voilà qui est formel, et pourtant je ne sais si Mme de Staël est aussi chrétienne qu'elle croit l'être. Quand on y regardera de très près, on en reviendra toujours à reconnaître que le christianisme est obéissance et abandonnement à la voix intérieure, il est vrai; qu'il admet et appelle le concours du sentiment avec cette voix intérieure, il est vrai encore; qu'il est aussi amour de Dieu et sacrifice aveugle, sans considération d'intérêt ni contrôle de la raison, à cet amour, d'accord; — mais qu'il est surtout humilité. Or ce dialogue entre nous et notre âme, si purifiée soit-elle, c'est une condition de la vie chrétienne, ce n'est pas le christianisme; parce que ce n'est pas l'humilité. C'est chrétien, ce n'est pas l'état chrétien. Là encore l'amour-propre a son droit et l'orgueil sa prise. C'est un acheminement bien plutôt au mysticisme qu'au christianisme d'un Bossuet ou d'un Pascal. Cette absorption de nous en Dieu, qui est l'effort de tout mysticisme, se ramène toujours à une absorption, je ne veux pas tout à fait dire à un anéantissement, de Dieu en nous-même. Au fond, dans cet état, c'est nous, très pur, que nous adorons. Le christianisme a bien su ce qu'il faisait en plaçant la loi-devoir en Dieu, et Dieu très en dehors et très loin de nous. Il ne faut pas qu'à sentir Dieu en nous-même, nous devenions trop familier avec lui.

Je ne m'égare point en parlant du mysticisme; car c'est bien au mysticisme que Mme de Staël est arrivée, au moins pour y passer un instant. Son goût pour cet état d'esprit est antérieur à ses dernières années, et ne laisse pas d'être déjà très sensible dans *l'Allemagne*. Son chapitre sur la *mysticité* est bien curieux. On y retrouve ce besoin, éternel chez elle, de « mettre l'amour dans la religion, » de faire pénétrer l'idée religieuse, comme toute autre idée, dans un sentiment; et l'on y voit aussi le grand souci qu'a Mme de Staël de ne pas dissoudre l'activité humaine dans un état d'âme qu'on accuse, non sans apparence. d'engourdir et d'endormir la volonté. Elle assure que le mysticisme ne rend indifférent qu'à ce qui ne vaut pas qu'on le veuille, mais, cette part faite, laisse d'autant plus l'âme active pour la réalisation des œuvres de liberté et de justice. Les deux tendances primitives de Mme de Staël se

retrouvent bien là, conciliées comme elles peuvent l'être, besoin de tendresse intime et profonde, dévoûment actif et impétueux aux grands intérêts de l'humanité.

A la vérité elle voudrait tout concilier et tout embrasser, et ces hautes idées spiritualistes et religieuses, elle s'efforce en cent endroits de montrer qu'elles sont les meilleurs auxiliaires et comme le levain de tout ce qui est grand et beau dans l'homme, poésie, art, littérature. Cette fois elle a bien décidément rompu avec le XVIIIe siècle français. Bien des pages de l'*Allemagne* semblent détachées du *Génie du christianisme*, et, notez-le, ont un accent à la fois moins belliqueux et plus convaincu. Mme de Staël n'est pas, comme Chateaubriand, un ennemi du XVIIIe siècle, qui, par une sorte de gageure, remet en honneur, un peu indistinctement et indiscrètement, tout ce que le XVIIIe siècle a méprisé, dans un ouvrage où il y a de la passion et du sophisme, de la grandeur et de la taquinerie, livre puissant conçu dans un esprit étroit; c'est une fille du XVIIIe siècle, nourrie de lui, qui a compris tout ce qu'il avait de générosité et d'impuissance, et qui, de cette même ardeur pour le bien de l'humanité qu'elle a puisée en lui, s'élance aux grands sommets de l'âme, y trouve, dans une lumière un peu confuse encore, la foi, l'amour divin, la conscience, l'effusion en Dieu, croit que ce sont là de grandes forces, et ne veut pas renoncer à cette belle part du patrimoine de l'humanité.

Et c'est dans cet esprit qu'elle repousse, qu'elle contient du moins la philosophie du froid calcul et du raisonnement purement utilitaire, s'écriant : « Perfectionner l'administration, encourager la population par une sage économie politique, tel était l'objet des travaux des philosophes;.. la dignité de l'espèce humaine importe plus que son bonheur et surtout que son accroissement : multiplier les naissances sans ennoblir les destinées, c'est préparer seulement une fête plus somptueuse à la mort. » — Et encore : « O France! si l'enthousiasme un jour s'éteignait sur votre sol, si le calcul disposait de tout et que le raisonnement seul inspirât même le mépris des périls,.. une intelligence active, une impétuosité savante, vous rendraient encore les maîtres du monde; mais vous n'y laisseriez que la trace de torrens de sable, terribles comme les flots, arides comme le désert! »

IV.

En même temps qu'une philosophie nouvelle, l'Allemagne révélait à Mme de Staël un art nouveau. Elle comprenait l'art classique, parce qu'il n'était chose qu'elle ne comprît; mais elle ne le sentait

pas très vivement. Elle n'était donc point gênée pour sentir un art tout différent et pour s'y attacher d'une pleine ardeur; et précisément cet art qu'elle rencontrait était le mieux accommodé qu'il fût possible à son tour d'imagination et de sensibilité. Un art qui n'avait, en effet, rien de classique, ni de pseudo-classique, une littérature qui n'était ni de seconde ni de première imitation, qui ne devait, même ses défauts, qu'à elle-même, qui séduisait au moins par son incontestable naïveté, voilà ce qu'elle découvrait du premier regard. Or le grand charme de Mme de Staël, c'est sa candeur, sa spontanéité. Personne ne fut plus qu'elle d'élan et de premier mouvement, de pleine sincérité, si ce n'est Delphine; mais cela revient à peu près au même. Elle trouvait devant elle des poètes et des romanciers qui ne voulaient connaître et qui en effet ne connaissaient guère ni « règles » ni « modèles, » qui n'imitaient point, ne légiféraient point, et même ne se surveillaient pas beaucoup. Il y eut sympathie, parce qu'il y avait parenté. Elle entrait peu dans l'art antique, et, partant, tout l'art classique français sorti de la Renaissance, en pleine maturité au XVIIe siècle, et se prolongeant par imitation à travers le XVIIIe, la laissait un peu indifférente. Elle rencontrait une littérature qui n'avait pas eu de Renaissance, trait singulier qui la met à part en Europe; une littérature qui, après la période d'influence française, influence faible, parce qu'elle n'était qu'une sorte de contre-coup, naissait à proprement parler, prétendait bien, de temps en temps, se rattacher au moyen âge, au fond se cherchait, s'essayait, prenait conscience d'elle en elle-même et s'inspirait de soi. A tout prendre, en ce qui est art pur, Mme de Staël, sans le même succès, n'avait pas fait autre chose. Enfin et surtout (car tout ce qui précède n'est que négatif), elle se trouvait en présence d'une littérature qui, sauf exceptions que nous verrons plus tard, était éminemment subjective. Sentiment, imagination, rêve, tout ce que la littérature classique en France, à son déclin surtout, présentait si peu; tout ce que Rousseau, qu'elle n'oubliait point, lui avait appris, elle le trouvait là à chaque page, à profusion, et la profusion n'était pas pour lui déplaire.

Les mauvais plaisans disent : « Le fond de l'art des Français consiste à avoir la vue très claire et en éprouver une très grande satisfaction. Le fond de l'art allemand consiste à avoir la vue trouble et en éprouver une éternelle mélancolie, mêlée d'une certaine fierté. » Il y a du vrai dans cette boutade. Élevés, vers 1550, par des hommes qui mettaient une admirable perfection de forme dans l'expression de sentimens simples; appliqués tout d'abord à imiter sutout la forme de ces maîtres antiques; dans ce moule, toujours respecté, versant ensuite des sentimens plus complexes, mais simples encore, et sim-

plifiés par notre goût de l'analyse; rêvant, tout comme d'autres, mais de nos rêves n'aimant donner au public que le résultat, la formule réfléchie, l'idée où ils aboutissent, et qui, en tant qu'idée, leur ôte leur caractère, les trahit en les traduisant, et, tout en les exprimant, se moque un peu d'eux; nous avions créé une littérature d'idées générales très nettes, de sentimens puissans très clairs, de peintures de l'homme très profondes et nullement abstraites, quoi qu'on en ait dit, mais assez peu individuelles pour pouvoir être comprises du premier coup par toute l'Europe. En un mot, nous étions classiques, autrement que les anciens et moins qu'eux, mais classiques encore, c'est-à-dire universels. Nos goûts d'analystes, après notre éducation, en avaient été la première cause. Une autre, et que Mme de Staël a très bien vue, presque trop bien, était que nous ne sommes point des solitaires. Nous n'écrivons point pour nous, mais pour un public. « En France, le public commande aux auteurs. » Nous voyons toujours, en face de nous, le lecteur qui écoute, et nous voulons lui plaire plutôt qu'à nous. Autant dire que nous parlons plutôt que nous n'écrivons. C'est nous imposer la clarté, l'ordre, la suite et la mesure, et au besoin les qualités oratoires; c'est nous interdire l'épanchement, le rêve, la synthèse aussi, sinon après une série d'analyses, et la contradiction, et la contemplation qui n'aboutit point à une conclusion, toutes choses qui ne sont pas moins que les autres des aspects de la vérité. — C'est nous interdire d'être lyriques et élégiaques? — Mon Dieu! à peu près. — Et c'est nous restreindre à être dramatiques et conteurs? — Mon Dieu! presque, réserve faite pour les hommes de génie, qui, tout en se conformant aux nécessités de leur temps, savent toujours se tirer d'affaire. Mais il est bien certain que les caractères généraux de notre littérature sont bien ceux-là. Quand Buffon recommande à l'écrivain, comme une règle, de se défier du premier mouvement, il dit mieux que moi tout ce que je viens de dire, et indique bien une des habitudes essentielles de notre art. Et le seul livre où effusion, rêve, contemplation, contradictions, transport lyrique, fond de l'âme, pour tout dire, se trouve jeté sur le papier, pour notre éternelle admiration, c'est *les Pensées* de Pascal, ce qui tient à ce qu'il n'a pas été rédigé.

Les Allemands du temps de Mme de Staël et du temps un peu antérieur, ceux de la *période d'assaut* et de la *période romantique*, ne devaient ou ne voulaient rien devoir à l'antiquité. Ils étaient même en réaction contre leurs classiques, ceux d'entre eux qui avaient dit du bien de l'antiquité, les Lessing et les Winckelmann. Ils étaient, d'ordinaire, purement subjectifs, point orateurs, point conteurs, peu dramatiques, aimant à suivre, sans grande méthode, dans le charme qu'on éprouve à s'écouter, le déroulement lent, indéfini, plein de détours et de retours, de leur rêve tendre et senti-

mental. Le fond de leur art était élégie et lyrisme, et lyrisme moderne, qui n'a absolument rien de commun avec le lyrisme antique, qui est épanchement personnel, et dont Shakspeare (ils le savaient bien) était réellement le seul à avoir donné l'exemple. — Et, de plus, ils étaient philosophes. Ils mêlaient toujours une théorie métaphysique à leur rêverie littéraire. Ce n'est point à dire qu'ils ne fussent point spontanés et naturels; c'était leur manière de l'être. La philosophie est si bien chez elle en Allemagne qu'elle se confond d'elle-même avec les émotions des poètes. C'est une de ces pensées si familières qu'elles en deviennent un sentiment. Les Allemands l'ont dans le cœur autant que dans la tête. La rêverie personnelle aboutit à une méditation sur la destinée humaine, et cette méditation prolonge, soutient et enrichit la confession que le poète fait de son âme. Ces poètes rattachaient leurs contemplations à une théorie; ils écoutaient comme un maître l'ami de Mme de Staël, Schlegel, et rêvaient en lisant religieusement l'*Atheneum*. — Solitaires, ils l'étaient, relativement au public, auquel ils songeaient peu, ne subissant point ces lois de l'esprit de société, si puissantes en France; détournés d'un isolement trop profond, qui aurait été funeste à la santé de leur esprit, ils l'étaient par ce lien commun, la recherche philosophique, la discussion et l'examen passionné des grands problèmes universels. Par tous ces caractères, ils ravirent Mme de Staël. Il y avait là du naturel, de l'effusion, du sentiment, du rêve, de la naïveté, des idées, de l'originalité, point d'imitation, de la déclamation aussi, tout ce qu'elle aimait.

Il y avait surtout du nouveau, ce qui est pour plaire à tout le monde, et surtout aux femmes. Elle vit là tout un renouvellement de la littérature, et, du reste, elle avait raison. Elle avait, nous l'avons vu, confusément senti que l'art classique français avait produit tous ses fruits, que la littérature française ne se soutenait plus que par une ressource un peu étrangère, les ouvrages de philosophie politique, que, du reste, elle languissait; elle trouvait en Allemagne un art nouveau, imprévu, brillant d'ailleurs : elle applaudissait. Ses idées, même sur la littérature française, en furent changées. D'abord elle aperçoit désormais, mieux qu'elle ne faisait auparavant, le vide étrange et la puérilité où en est arrivée la poésie française de son temps. Elle voit que ces versificateurs du XVIIIe siècle finissant ont comme peur de penser et de sentir, que leur souci de l'exécution spirituelle et leur culte de la difficulté vaincue viennent, à la vérité, de leur impuissance, mais d'une singulière pudeur aussi, de la crainte de laisser voir le fond de leur âme. C'est très distingué, sans doute, et Dieu sait combien l'excès contraire est de mauvais ton; mais nous savons combien cet excès-là est ennuyeux. Elle corrige beaucoup des jugemens littéraires de son livre de 1800. Avec Vol-

taire, elle croyait, à cette époque, que le théâtre doit se proposer un dessein moralisateur : « Un écrivain ne mérite de gloire véritable que lorsqu'il fait servir l'émotion à quelques grandes vérités morales. » Déjà, dans *Corinne*, elle abandonne cette idée, qui tenait à sa conception vague de l'art antique et étroit de l'art moderne : « Alfieri a voulu marcher par la littérature à un but politique,.. ce but était noble ; mais n'importe, rien ne dénature les ouvrages d'imagination comme d'en avoir un. « Enfin, dans *l'Allemagne*, elle donne la véritable règle en cette affaire, la règle ancienne et moderne, et qui se tire aussi bien de *la Poétique* d'Aristote que du théâtre de Corneille : « Le but est d'émouvoir l'âme en l'ennoblissant. » — Tout son livre de *la Littérature* est plein de l'idée de la supériorité du XVIIIe siècle sur le XVIIe. Depuis qu'elle a senti près d'elle les grandes âmes religieuses, compris leur accent et appris où sont les sources du vrai lyrisme, elle ramène ses yeux vers nous et s'échappe à dire : « Mais nos meilleurs poètes lyriques, en France, ce sont peut-être nos grands prosateurs, Bossuet, Pascal, Fénelon... » — Elle avait dit sur tous les tons qu'au moins au point de vue de la littérature philosophique, les Français du XVIIIe siècle sont bien en progrès sur leurs prédécesseurs. Même à cet égard, elle n'est plus si sûre de son fait, et la théorie de la perfectibilité est bien oubliée. Les philosophes du XVIIIe siècle restent grands, ce sont des « combattans ; » mais ceux du XVIIe sont des « solitaires, » et leurs ouvrages sont plus philosophiques ; « car la philosophie consiste surtout dans la connaissance de notre être intellectuel, » et « les philosophes du XVIIe siècle, par cela seul qu'ils étaient religieux, en savaient plus sur le fond du cœur. »

Il ne faudrait point trop presser Mme de Staël et vouloir qu'elle répudie entièrement les opinions de sa jeunesse. Elle garde bien un fond de tendresse pour le temps dont elle est ; elle nomme encore avec vénération Montesquieu et Rousseau ; mais enfin le conseil que semble donner *l'Allemagne* presque à chaque page, c'est d'oublier *la Littérature*. — Mais encore à quelles conclusions pratiques arrivons-nous ? — D'abord ne plus imiter. Elle ne tarit point là-dessus. Dans *Corinne*, dans *l'Allemagne*, c'est comme un refrain. — Mais en quoi le nouveau consistera-t-il ? — Mme de Staël est désormais si éloignée de *la Littérature* que la voilà, après dix années, qui se rencontre avec son ancien antagoniste, avec Chateaubriand. C'est la tradition de la Renaissance qui est une fausse route. Remarquez-vous que la littérature française n'est point une littérature populaire ? Si elle ne l'est pas, c'est que nos littérateurs ont formé comme un monde à part, factice, inintelligible à la foule. Dans un pays chrétien, ils ont été les disciples d'artistes païens. « La littérature des anciens est chez les modernes une littérature transplantée, la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène, et c'est notre re-

ligion et nos institutions qui l'ont fait éclore. » Il nous faut une littérature « romantique, » parce que le romantisme, c'est le retour au moyen âge, c'est-à-dire à l'origine même de la façon moderne de sentir. — Même après la révolution? — A cause de la révolution : « Les sujets grecs sont épuisés... Vingt ans de révolutions ont donné à l'imagination d'autres besoins que ceux qu'elle éprouvait du temps de Crébillon. » On n'est pas plus dans l'esprit du *Génie du christianisme*, et pourtant c'est bien Mme de Staël qui parle. Elle se retrouve bien tout entière dans ces théories nouvelles. L'art antique, qu'elle n'a jamais bien aimé, sacrifié encore, à autre chose que jadis, mais sacrifié toujours; le besoin d'action sur les hommes, la littérature populaire pour être efficace et contribuer au bonheur commun; le grand fait de la révolution devant avoir son action sur l'art, la littérature, la pensée et l'imagination; tout cela, c'est bien Mme de Staël telle que nous la connaissons, quoique arrivant, par un détour, à des conclusions inattendues. Ce sont ces conclusions qu'il reste à examiner.

Mme de Staël se trompait, au moins un peu, en croyant que, si la littérature française n'était point populaire, c'est qu'elle n'était point païenne. La littérature française n'est point populaire, parce qu'aucune littérature n'est populaire. On peut faire une exception, et bien légère, pour la littérature dramatique, et encore Shakspeare est bien moins applaudi du peuple anglais que telle traduction d'un de nos drames les plus misérables. Et chez nous, Corneille remue la foule avec ses Romains autant que Shakspeare en Angleterre avec ses Anglais, ni plus ni moins. Et si la théorie était juste, les auteurs chrétiens au XVIIe siècle auraient dû être populaires. Où voit-on que Bossuet et Pascal l'aient plus été que Racine? Il faut en prendre son parti : la littérature et l'art ne sont populaires qu'à la condition d'être médiocres, depuis que le peuple est une foule et non une élite, comme à Athènes. Ce ne serait qu'une raison de plus, ne nous occupant point davantage du suffrage populaire, de renouer la tradition du moyen âge, si elle est la vraie et la plus féconde. Mais ce que Mme de Staël oublie, comme Chateaubriand, c'est que le moyen âge lui-même, au point de vue littéraire, n'est point si pénétré d'inspiration chrétienne qu'ils le croient. Il l'est fort peu. Ce XVIIe siècle, si accusé de paganisme, l'est beaucoup plus. Ni les troubadours, avec leurs chansons d'amour et de guerre, ni les trouvères avec leur Charlemagne, ou avec leurs fées et leurs enchanteurs, ou, notez-le, avec leurs souvenirs confus de l'antiquité païenne, ne sont très chrétiens dans leurs vers. Ils ne chantent point le Christ. M. de Chateaubriand l'a plus chanté qu'eux. Ce n'est qu'au théâtre, parce que le théâtre s'adresse à la foule, que l'inspiration religieuse se retrouve, et mêlée à bien d'autres choses. C'est donc un soin bien inutile d'essayer

de renouer une tradition dont l'esprit s'est perdu, et qui n'a peut-être jamais existé.

Mme de Staël le faisait pour d'autres raisons que Chateaubriand. Celui-ci prêchait cette croisade par haine du XVIIIe siècle. Mme de Staël s'y rangeait par tendresse pour ses nouveaux amis. C'était une prétention de certains littérateurs allemands d'effacer de leur histoire littéraire les traces de l'influence française, en prétendant se rattacher directement au moyen âge et aux *Nibelungen*. Et, eux aussi, se flattaient ainsi de montrer au monde une littérature vraiment nationale, et la seule nationale qui existât. Mme de Staël prit une prétention d'école pour une réalité, comme Chateaubriand une tactique de guerre pour une doctrine juste. Seulement, Chateaubriand dépassa comme artiste l'horizon qu'il avait tracé comme théoricien, et en faisant entrer dans ses œuvres aussi bien l'art antique que l'art moderne, et le paganisme comme le christianisme, et la peinture du monde entier comme celle de lui-même, il donna à l'art du XIXe siècle la vraie indication, qui est que tout ce qui est vivement senti est objet d'art. — Elle faisait une méprise plus grave sur le fond même, ou plutôt sur l'ensemble de l'art nouveau qu'elle préconisait. Je lui laissais dire tout à l'heure que l'art allemand qui devait servir de modèle ou du moins d'initiateur à l'art moderne, était tout entier subjectif, qu'il était, non plus œuvre d'orateurs, de conteurs, de dramatiques, de discuteurs, d'hommes en présence d'un public et ne lui parlant point d'eux, mais art plus naïf et plus sincère d'hommes qui s'épanchent, suivent complaisamment leurs rêves, s'abandonnent à leurs émotions, chantent enfin, ce qui est toujours une manière de se parler à soi-même. Cela est vrai, mais n'est qu'une partie du vrai. Certains poètes allemands étaient ainsi, mais non point tous. Les plus grands avaient eu et leur période de poésie personnelle et leur période d'art objectif. Schiller, quoique génie éminemment lyrique, n'en avait pas moins écrit les *Dieux de la Grèce*, et, tout comme Chateaubriand en France ne restait point éternellement l'homme de *René*, Goethe ne restait point l'homme de *Werther*, embrassait au contraire dans son art puissant, et contemplait, loin de lui, d'un regard serein, tout ce qui, dans le monde des sentimens antiques comme dans celui des idées modernes, était matière d'art et de poésie. Que devenait, dès lors, la théorie, et ces conditions de l'art nouveau qui ne doit être qu'une effusion de l'âme, et cette scission entre l'art antique qui est du Midi et l'art moderne qui est du Nord, puisque *Werther*, *Faust* et *Iphigénie* sont de la même plume? Mais, précisément, Mme de Staël n'aime point infiniment *Iphigénie*. Elle en parle assez froidement, fait des réserves, songe à « l'intérêt plus vif et à l'attendrissement

plus intime que les sujets modernes font éprouver, » le tout justement sur le ton dont elle nous parlait des tragédies grecques. En somme, comme il arrive toujours, c'était son goût qu'elle arrangeait en doctrine, et, des élémens de sa théorie abandonnant ceux qui contrariaient son goût, elle devenait plus Allemande que les Allemands, négligeant dans leurs œuvres celles où ils n'étaient pas strictement ce qu'elle désirait qu'ils fussent.

N'importe encore. Comme Chateaubriand avec son *Génie du christianisme*, elle ouvrait de très larges voies avec une théorie un peu étroite. C'était quelque chose de dire aux Français : « Ne vous cantonnez point indéfiniment dans l'imitation de l'antiquité. Vous êtes chrétiens, et le christianisme est très beau. Chantez votre Dieu. » Ils n'ont point beaucoup pris cette habitude ; mais ils en ont perdu de mauvaises. — Et c'était quelque chose aussi de leur dire : « Votre art vit trop en dehors de vous. Vous en cherchez la matière bien loin. Rentrez en vous-mêmes. Là est la vraie source. Écoutez-vous sentir. Chantez votre âme. » Ils ont peut-être trop pris cette habitude ; mais ils avaient trop, aussi, l'habitude contraire. — Et voilà, ce me semble, le véritable effet tant du *Génie du christianisme* que de *l'Allemagne*. Les révolutions littéraires, comme les autres peut-être, n'obéissent point positivement à leurs initiateurs ; mais elles ont besoin de leurs initiateurs pour commencer. A tel moment, on a besoin de quelqu'un qui dise : « Faites ceci, » non point du tout pour faire ce qu'il dit, mais pour sentir qu'il y a quelque chose à faire. Chateaubriand et Mme de Staël étaient des novateurs utiles, non pas tant par ce qu'ils recommandaient que par ce qu'ils condamnaient. Ils apprenaient moins à entrer dans un chemin nouveau qu'à en quitter un. Ils renouvelaient la littérature surtout en l'affranchissant : c'est créer que de permettre de naître. Le « romantisme » français n'a nullement été « l'art chrétien » que Chateaubriand rêvait en écrivant le *Génie*. Il en est lui-même la preuve, puisqu'en lui l'artiste a, sinon contredit, du moins infiniment dépassé, et dans tous les sens, le théoricien. Et il n'en est pas moins vrai que le *Génie* est, sinon la charte, du moins le manifeste insurrectionnel de toute la littérature moderne, parce qu'il a montré et la futilité où la littérature classique déclinante était tombée, et certaines erreurs dont la littérature classique triomphante, depuis Boileau et depuis Ronsard, avait toujours gardé la trace. — Le « romantisme » français n'a ressemblé en rien au romantisme allemand, et ce serait faire sagement que de lui trouver un autre nom. Il a été très français, gardant toujours ces qualités, ou ces défauts, de clarté, d'unité, d'ordre, de composition bien ordonnée, d'abondance et de mouvement oratoires qui sont les marques mêmes de notre race, peu philosophique à tout prendre, et plus éloquent que philosophe, peu

mystérieux, peu abstrait, médiocrement sentimental, et bien plutôt effervescence d'imagination qu'épanchement de sensibilité. Et pourtant *l'Allemagne* ne laisse pas de lui avoir ouvert la carrière. On l'invitait à être subjectif : il ne l'a point été précisément ; mais il est devenu plus personnel. Nos poètes ont enfin osé parler en leur nom. Ils ont été affranchis de la gêne de se déguiser. Ils mettaient bien déjà, quoi qu'ils fissent, leurs sentimens dans leurs œuvres ; mais ils faisaient des œuvres apparemment impersonnelles, et parlaient, par exemple, sous le nom d'un personnage de tragédie. Ils ont eu au moins le plaisir de paraître davantage dans leurs écrits. Sans que le fond général changeât beaucoup, les formes littéraires en ont été renouvelées. Lamartine, c'est tout ce que Racine avait dans le cœur. — Il n'est pas jusqu'à ce contre-coup de la révolution française sur l'art français qui, à le prendre ainsi, ne soit chose vraie. Ceux qui disent que la littérature moderne doit quelque chose à la révolution n'ont tort que dans les raisons qu'ils donnent. Positivement et directement, la révolution n'a créé que la littérature parlementaire, qui, à la rigueur, est peut-être négligeable. Mais il est très vrai qu'en détruisant la « société » dans le sens restreint du mot, et « l'esprit de société, » la révolution a changé la condition de l'homme de lettres. Elle a fait le littérateur plus indépendant du monde, moins soucieux du public, ou du moins d'un public restreint, plus solitaire, et vraiment, encore, plus personnel. La nuit du 4 août a été une révolution littéraire très considérable, et la postérité dira peut-être que ce que 89 a le plus affranchi, c'est encore la littérature. — Voilà les grands changemens qui sont arrivés dans l'état des choses de lettres au commencement de ce siècle. Mme de Staël a deux mérites, dont le premier est de les avoir vus et le second d'y avoir aidé.

V.

Les idées politiques de Mme de Staël ont été, comme ses idées philosophiques et littéraires, très pénétrantes, très vives, affranchies de tout préjugé, sincères et généreuses, insuffisamment liées, et laissant quelque incertitude en leurs conclusions. Elle les a réunies dans ses *Considérations sur la Révolution française*, livre incomplet, et à proprement parler inachevé, mais singulièrement personnel, et qui éveille à chaque page la réflexion. Ce qui paraît, même au premier regard, manquer à cet ouvrage, c'est une étude sur les causes de la révolution. Une histoire de la révolution, c'est le XVIIIe siècle étudié dans son œuvre : on voudrait que Mme de Staël, qui connaît si bien le XVIIIe siècle, analysât l'état d'esprit que le XVIIIe siècle a créé en France. Elle n'oublie pas absolument ce

point. Elle a, au cours de son exposition, des réflexions très fines et justes sur le caractère des Français de son temps. Leur légèreté, leur suffisance, leur conviction que tout est simple et très facile, sont très souvent (et non pas seulement dans la *Révolution*, déjà dans *Corinne* et dans *l'Allemagne*) prises sur le vif, relevées avec sûreté autant qu'avec malice. Je dirai même qu'elle insiste un peu trop peut-être sur cette affaire. Elle y revient comme à une rancune. Que ces Français sont frivoles ! Elle semble se souvenir sans cesse que M. Necker a dû céder un jour le ministère à M. de Calonne. Encore est-il qu'elle a raison, raison surtout pour deux fractions du peuple français qui ont eu, d'ailleurs, une très grande influence sur la révolution, la bourgeoisie, qui l'a pressée par ses impatiences, et la noblesse, qui par ses résistances l'a précipitée. Elle voit aussi très bien que la révolution, encore que suscitée par d'autres mobiles, a été, pour grande part, l'insurrection des vanités. Ce qui irritait, c'était moins le despotisme que l'inégalité, et moins l'inégalité des droits que l'inégalité des distinctions, et moins les abus que les privilèges. Ce qu'on voulait, c'était moins conquérir la liberté qu'abolir la roture. Et cette impatience n'était point seulement le fait de la bourgeoisie. Le peuple l'éprouvait comme elle, et, comme il éprouve toutes choses, avec violence : « Les flambeaux des Furies se sont allumés dans un pays où tout était amour-propre ; et l'amour-propre irrité, chez le peuple, ne ressemble point à nos nuances fugitives ; c'est le besoin de donner la mort. »

Ces vues sont justes ; elles n'expliquent peut-être pas tout. Ce que Mme de Staël n'a pas écrit, c'est un livre intitulé *De la France*, aussi médité et aussi curieux d'études morales que celui de *l'Allemagne*. On y eût vu sans doute, sinon expliqué, du moins étudié dans tout son détail, cet affaiblissement du sentiment religieux en France depuis 1700, qui est, sans conteste, la cause principale de la révolution française, qui fait comprendre son caractère violent, son orgueil, son manque de mesure, son esprit de propagande universelle, son fanatisme, cet air de guerre de religion qu'elle a eu tout de suite, qu'elle garde encore. Il aurait fallu nous dire, je suppose, que la révolution est une convulsion d'optimisme ; que, le XVIIIe siècle ayant peu à peu remplacé la doctrine de résignation soutenue d'une espérance par la doctrine de la grandeur humaine, de la perfection réalisable ici-bas avec un peu d'effort, et moyennant quelques sacrifices, notamment par le sacrifice de ceux qui nous déplaisent, l'atmosphère morale de la nation s'était trouvée changée ; que, si croire tout progrès impossible mène à une sorte de torpeur, croire le progrès aisé et l'homme fort mène à une sorte de naïveté féroce et de fureur candide, optimisme des foules, qui croient que, seule, la mauvaise volonté de quelques geôliers sépare

leur prison d'un eldorado. Il fallait dire cela, ce qui n'est pas très difficile; mais, de plus, étudier, dans son lent progrès à travers les écrits philosophiques du XVIIIe siècle, et tout autant dans le *Rêve de Bougainville* que dans le *Contrat social*, et bien ailleurs, la formation de cette nouvelle croyance, si forte, si ardente, pleine du fanatisme à rebours qui caractérise l'incrédulité militante.

Il fallait peut-être aussi nous donner une sorte d'histoire de l'idée de patrie au XVIIIe siècle. On croit avoir beaucoup dit quand on a constaté l'affaiblissement du sentiment monarchique au dernier siècle. Je ne sais, mais il me semble bien que le sentiment monarchique n'est qu'une forme du patriotisme, sentiment qui a besoin d'avoir une forme de ce genre, concrète et sensible, pour exister. Voyez donc sous quelles espèces nous apparaît, plus près de nous, un patriote, très véritable et très sincère, de 1825 ou 1828? Il n'est point philosophe, point homme d'analyse, de réflexion, d'examen. Il est du reste bon citoyen, et ne désire point trop le renversement de Charles X; mais il est amoureux de la révolution, ou enthousiaste de Napoléon Ier. Son amour pour son pays s'est arrêté et précisé dans l'admiration passionnée d'une grande chose que son pays a faite, ou d'un grand homme qui a dirigé son pays. Tout de même, depuis Henri IV, c'est la France que les Français aimaient dans leurs rois. Les penseurs du XVIIIe siècle ont un trait commun : ils oublient l'idée de patrie. Le XVIIIe siècle est le siècle de l'humanité. Si leurs élèves, en 1789, ont si facilement fait abstraction de toutes les traditions séculaires, et ont prétendu recommencer l'histoire au lieu de la continuer, c'est que l'idée de patrie avait presque disparu. Les droits de l'homme et de l'humanité ont été leur premier mot. — L'idée de patrie a reparu très vite! — Sans doute, parce que rien ne réveille le patriotisme comme l'invasion. Le patriotisme moderne date de 1792, et, une fois ressuscité, il n'a pas tardé à reprendre, très naturellement, son ancienne forme, et s'est attaché à Napoléon comme à la personnification de la France vengée et glorieuse. Mais, en 1789, il est comme confus dans les cœurs, offusqué par les théories philanthropiques et les doctrines individualistes, qui sont des contraires très faciles à associer. Il existe; mais c'est l'avenir, c'est ce qui va naître qu'il caresse; il s'attache à une espérance, preuve précisément qu'il n'est pas très énergique; car le patriotisme est comme le sens de la continuité de la personne nationale, et la faculté de l'embrasser et de la chérir en son passé, en son présent, en son avenir, en son éternité.

Voilà, — et l'on en trouverait d'autres, — les études que j'aimerais à rencontrer dans un historien moraliste écrivant sur la révolution française, et je regrette que Mme de Staël, qui y aurait

excellé, ne s'en soit point avisée. Mais, si elle a un peu trop considéré la révolution en elle-même, et comme isolée de ce qui la précède, l'amène et l'explique, elle l'a très bien vue, très nettement, dans un jour très clair, sans système ni passion, et, ce qui est si rare à toute époque, en 1816 surtout, tranquillement. Elle n'abaisse ni ne surfait. Au temps où elle écrit, il est bien certain que ce sont les quelques conquêtes vraies et solides de la révolution qu'elle veut sauver. Elle est *libérale*, dans le sens que le mot avait alors. Mais cela ne lui ferme point les yeux. Elle voit et montre très bien la bonne volonté et l'ignorance redoutable des hommes de 1789, leur présomption singulière, leur insouciance ou leur mépris à l'endroit des constitutions des peuples libres, Angleterre et Amérique, qui auraient pu les guider. Ces hommes étaient très grands de cœur et très vides d'esprit, très généreux et très peu munis de connaissances, comme le siècle dont ils sortaient. Leur malheur a été de ne pas savoir l'histoire. On ne l'avait pas inventée avant eux. On l'a faite depuis ; mais dès lors ce ne pouvait être qu'un palliatif. Un seul homme savait parmi eux, et avait une intelligence supérieure, et ils ont eu le malheur de le perdre ; et c'est encore l'honneur de Mme de Staël d'avoir très bien compris Mirabeau, que, comme fille de M. Necker, elle n'aimait pas. — Elle met dans tout son jour, à côté des généreuses aspirations des constituans, leur profonde incapacité administrative et le désordre où leur dictature jeta la France en 1790, désordre qui est la cause même de la tyrannie du salut public, parce qu'il l'a rendue nécessaire. Elle touche du doigt, en sa source même, la présomption qui a conduit la constituante à confondre en elle tous les pouvoirs, au risque de les exercer tous pour la ruine publique. Défiance à l'égard du pouvoir royal, sans doute; mais surtout dédain des autres, et amour-propre interdisant à des Français d'imiter la constitution d'un autre peuple : « Une manie de vanité presque littéraire inspirait aux Français le besoin d'innover à cet égard. Ils craignaient, comme un auteur, d'emprunter les caractères où les situations d'un ouvrage déjà existant. Or, en fait de fictions, on a raison d'être original ; mais quand il s'agit d'institutions réelles... » De là ce caractère abstrait de toutes les imaginations des constituans. Ils inventent. Ils créent dans le vide de leur ignorance, et dans le vertige, doux encore et innocent, de leurs rêves. Ils se paient de mots, comme une foule, et de mots qu'ils trouvent, comme des auteurs. « Tel était le mot du jour ; car en France, à chaque révolution, on rédige une phrase nouvelle qui sert à tout le monde, pour que chacun ait de l'esprit et du sentiment tout faits ;.. » car « la plupart des hommes médiocres sont au service de l'événement et n'ont pas la force de penser plus haut qu'un fait. »

En vrais élèves des philosophes, ils furent « dominés par la passion des idées abstraites; » ils voulurent « accorder à un petit nombre de principes le pouvoir absolu que s'était arrogé jusque-là un petit nombre d'hommes ; » et, ainsi, tout enivrés d'idées pures, sans appui dans le passé, sans assiette sur le réel, et fondant sur l'absolu, ils « traitaient la France comme une colonie. » Au fond, cette révolution, qui a fini par être tragique, a commencé par être éminemment romanesque. Vue de loin, elle a l'air d'avoir été exclusivement négative; elle semble n'avoir rien fondé, et n'avoir, par les destructions qu'elle a faites, que déblayé et aplani un vaste terrain vide où l'empire pouvait s'asseoir à l'aise. Il y a là une illusion. Elle a eu une foule d'idées de constitution et d'aménagement social, mais toutes supposant, non la réparation, mais la ruine et l'effacement absolu de ce qui était; et, n'ayant réussi que dans ses démolitions, elle n'a laissé que l'espace. Magistrature indépendante, clergé vivant d'une vie propre, grande noblesse formant corps, royauté formant tradition, ce n'était pas une constitution, il est vrai; mais c'étaient des élémens constitutionnels très précieux, qui, purgés de leurs abus, rectifiés et ramenés prudemment à leurs vraies fonctions nationales, pouvaient faire un organisme pondéré, souple et infiniment vigoureux. Périodicité des états-généraux, budget voté par eux, noblesse et clergé dans une chambre, tiers-état dans l'autre, magistrature indépendante, clergé moins riche et participant aux charges nationales, mais demeurant autonome pour qu'il ne devînt pas aussitôt ultramontain, royauté limitée et contrôlée, c'était là une révolution pratique et suivant l'indication des faits, qui eût, dès 1789, établi une France analogue à celle de 1815, mais plus libre et mieux organisée.

Cette révolution était-elle possible? Nous n'en savons rien; mais nous faisons remarquer que cela tient à ce qu'elle n'a pas été essayée. Au lieu de se donner la mission, pour employer l'expression de Mme de Staël, « de régulariser les limites qui, de tout temps, ont existé en France, » et de « faire marcher une constitution qui n'avait jamais été qu'enfreinte, » mais dont les élémens existaient, et le dessin, ils ont « combiné la constitution comme un plan d'attaque. » Ils n'ont pas songé que « toutes les fois qu'il existe dans un pays un principe de vie quelconque, le législateur doit en tirer parti » et essayer de « greffer » une institution sur une autre. De tous les élémens constitutifs de l'ancienne France, ils n'ont laissé que le peuple, qui n'est pas élément constitutif, mais élément générateur, d'où, aisément et sans obstacle, les élémens constitutifs doivent sortir. Ils ont détruit la magistrature relevant de soi, c'est-à-dire la magistrature indépendante, ce que Mme de Staël ne regrette pas

assez, selon nous, n'exprimant qu'une opinion un peu vague sur cette affaire; ils ont détruit le clergé comme corps de l'état, alors qu'il suffisait de l'appauvrir, et imaginé cette « funeste invention du clergé constitutionnel, » c'est-à-dire d'un corps de fonctionnaires hostiles; ils n'ont voulu ni des deux chambres, alors que les élémens en étaient tout prêts, ni du *veto* royal, qui était la royauté consolidée parce que limitée. Ils ont, — et c'est ce que M[me] de Staël a vu pleinement et mis admirablement en lumière, — ils ont été démocrates radicaux du premier coup. Une seule chambre concentrant tous les pouvoirs, légiférant, administrant, gouvernant, et rien dessous, ni dessus, ni à côté ; un roi en peinture, sorte de président ou plutôt de doyen de république, et une assemblée omnipotente, et par-dessous des électeurs et des fonctionnaires : c'était la démocratie pure, la « démocratie royale, » comme on disait alors, c'est-à-dire décorée d'un trône. Du premier bond, la France passait de la monarchie absolue à la Convention. Car la première Convention ç'a été la Constituante. La France, de 1788 à 1790, n'a fait que changer d'absolutisme. Les constituans ont cru établir un état quand ils ne faisaient que déplacer le gouvernement. C'est à cette faute initiale que M[me] de Staël revient toujours, parce que (sans qu'elle l'ait dit) son esprit est toujours dominé par le souvenir de l'empire. C'est à l'empire qu'elle voit que toutes choses tendent dans un pays où les niveleurs n'ont laissé que des fonctionnaires pour un grand administrateur, des soldats pour un général, des sujets pour un césar, et l'anarchie pour le faire désirer.

Et cependant cette révolution, dont M[me] de Staël démêle si bien les fautes, elle l'aime fidèlement, profondément. Elle voit bien qu'au fond de cette politique si peu éclairée, si peu informée, si téméraire, il y a quelque chose de très pur et de très noble, un sentiment infiniment fort d'humanité et de justice. Si les révolutionnaires ont poursuivi avec fureur l'égalité sous toutes ses formes, c'est que, si elle n'est pas la justice, elle lui ressemble, et à des esprits un peu simples en donne l'illusion. S'ils ont détruit, ou achevé de détruire, toutes les assises superposées de l'édifice national, c'est qu'à l'état de débris où elles étaient, elles semblaient moins des appuis que des barrières. S'ils ont établi l'égalité politique qui est dangereuse, dans le même sentiment ils ont créé l'égalité civile qui est justice, équité, fraternité, paternité plutôt, et semble faire descendre un peu de ciel sur la terre. Ils ont voulu la justice égale pour tous, et facile et clémente; et ils l'ont faite. Ils ont voulu la jurisprudence criminelle sincère et douce, sans ombre, sans piège, sans torture, sans parti-pris; et ils l'ont faite. Ils ont voulu les emplois publics accessibles à tous les Français, ce qui,

combiné avec le maintien de la classe dirigeante, eût donné à la France ce qu'elle n'a jamais eu, une aristocratie ouverte et prudemment renouvelée. Ils ont voulu la liberté absolue des cultes, ce qui conduisait nécessairement, en un temps donné, à l'absolue liberté de la pensée. Ils ont eu un sentiment très rare chez les gouvernans, ils ont eu confiance en l'esprit humain, ce qui est une idée généreuse, et peut-être juste.

Même leur chimère d'égalité avait son côté heureux. En disant aux hommes : vous êtes tous égaux, on développe en eux les pires passions et les meilleures ; on fait beaucoup de déclassés et quelques *hommes nouveaux* supérieurs, et c'est une question qui reste au moins pendante de savoir si un génie utile qui a pu naître ne compense pas une foule de non-valeurs créées du même coup. — Leur rêve de liberté ne laisse pas d'être fécond. Les suites véritables n'en ont point paru tout d'abord. Il mène peu à peu à un état social très dur, nullement patriarcal, et le contraire même, où le citoyen est d'autant plus responsable qu'il est plus libre, où l'on ne prévient pas la faute à faire, où l'on punit la faute faite, où l'homme n'a point sa tâche assignée et tracée sa voie, mais agit à ses risques et périls, doit savoir ce qu'il a à faire et est tenu d'être intelligent. Cela est pour briser beaucoup de faibles et d'étourdis, pour décupler l'énergie des énergiques. Il semble que cela ait été inventé par des hommes forts, et pour leurs semblables. C'est l'individualisme encore, sollicité dans ses puissances, comme, par ailleurs, il est respecté dans ses droits. — Et, en dernière analyse, c'est bien pour cela que Mme de Staël aime ce système, et que dans toute cette révolution de faits et d'idées, c'est encore la liberté qu'elle voit presque constamment, qu'elle appelle, qu'elle chérit, qu'elle salue, qu'elle chante aux dernières pages de son livre dans une conclusion qui est un hymne. C'est là qu'elle se retrouve tout entière, dans la sphère de sentimens et de pensées qui lui sont chers, avec sa personnalité vigoureuse, son besoin d'expansion énergique, sa confiance en soi, et sa confiance en l'homme, à cause de sa confiance en soi ; son optimisme en un mot, sa conviction que l'homme est grand, qu'il est digne et qu'il est capable d'être libre, parce qu'il est fort.

VI.

On voit assez qu'il n'est question philosophique, littéraire ou politique que Mme de Staël n'ait étudiée, *sentie* et renouvelée. Elle a peu conclu. L'impression générale qu'on a en la quittant ne prend point, en notre esprit, la forme et le dessin d'un système. Mais elle

a porté dans tous les sens une intelligence pénétrante et une vive ardeur de passion qui ne lui faisaient rien perdre de la netteté de son esprit. Elle dit de Rousseau : « Il n'a rien inventé et tout enflammé. » De Rousseau, c'est contestable; d'elle, c'est vrai. Elle a compris, senti et exprimé le XVIIIe siècle en ce qu'il a de plus haut, de plus noble et de plus pur. Elle a compris le XIXe siècle naissant, la part de sentiment tendre, d'épanchement, de poésie intime, de tristesse grave, de tendances religieuses un peu vagues, mais sincères, qu'il devait mettre dans l'art et la littérature. Elle a suivi, et comme écouté se faisant en elle, cette évolution et cette transformation, en telle sorte qu'elle semble la main même qui unit d'une étreinte douce, malgré certaines résistances, notre époque à celle qui la précède. — Et, tout de même, elle a voulu faire entrer un peu du génie allemand dans l'esprit français ; et, de ce côté aussi, a fait un essai d'union dont ceci au moins est resté, que nous avons appris à connaître ceux à qui elle nous voulait unir. — Elle est un génie très bon, très persuasif, très libre et souple, plus suggestif qu'impérieux, qui impose infiniment moins que celui de Chateaubriand, et qui se fait aimer davantage. Elle n'a pas donné une puissante secousse à l'esprit français, elle a insinué en lui des idées, des sentimens et des goûts. Un certain « état d'esprit » aristocratique sans hauteur, libéral, religieux ou plutôt respectueux des religions, s'inspirant de la révolution française sans la suivre jusqu'en ses conclusions radicales, qui a été celui, non pas précisément d'un parti, mais d'une fraction notable de la société française jusqu'en ces dernières années, peut être légitimement rattaché à elle comme à son initiateur. La jeunesse élevée par Chateaubriand pour ce qui est de l'art, et par elle pour ce qui est des idées, n'a pu que former une génération très noble, très généreuse et très distinguée. En la lisant, le siècle finissant doit se dire à lui-même le mot du marquis de Posa : « Rappelez-lui qu'il doit porter respect aux rêves de sa jeunesse. » — Elle a eu elle-même un mot bien profond : « Désormais il faut avoir l'esprit européen. » C'était donner au siècle qui naissait sa devise. Elle aurait pu la prendre pour elle. Personne, tout en gardant l'amour de ce que sa patrie avait pensé et avait fait de grand, n'a eu plus qu'elle l'intelligence ouverte à tout le travail de la pensée européenne. Elle élargissait la patrie bien plutôt qu'elle ne l'oubliait. C'était un esprit européen dans une âme française.

ÉMILE FAGUET.

LA

RELIGION DANS LA MUSIQUE

I.

La musique est l'art moderne par excellence. Née à la fin du XVIe siècle, elle grandit obscurément pendant le siècle suivant ; le siècle dernier vit son progrès magnifique, et le nôtre est témoin de sa gloire. Après que l'architecture, la sculpture et la peinture, ces rameaux plus précoces du génie humain, avaient donné leurs fruits, il fallait qu'une branche nouvelle jaillît et se chargeât de fleurs. L'éclosion de la musique est récente, et son développement peut sembler presque contemporain à nos yeux, devant lesquels reculent de plus en plus aujourd'hui les horizons de l'histoire. Quelque deux cents ans, quelque cent ans même ont vu la naissance de la musique, et sa renaissance, deux phénomènes entre lesquels les lois de l'esprit mettent d'ordinaire plus de distance. De l'origine à nos jours, en ce peu de temps qu'on dirait avoir compté double, il y a eu positivement formation et transformation de la musique. Elle n'est vraiment faite que par les grands hommes du XVIIIe siècle, les Bach, les Haendel, les Gluck ; mais presque aussitôt Haydn, Mozart, Beethoven paraissent, et l'art, qui se connaissait à peine,

ne se reconnaît déjà plus. Alors son évolution se précipite. Au-dessous de Beethoven, Mendelssohn, Schumann ont été des musiciens de génie. Au théâtre, Weber, Rossini, Meyerbeer, Wagner, pour nommer seulement des morts ; après eux, bien des vivans, que nous étudierons aussi, ont ouvert et suivi de nouveaux chemins. Il est donc permis, à propos du plus jeune des arts, de parler d'anciens et de modernes, et d'essayer entre eux, non pas une querelle oiseuse, mais une comparaison peut-être féconde. C'est ce que nous voudrions tenter ici.

Nous ne prétendons pas, à peine est-il besoin de le dire, entreprendre une revue complète de l'art musical, ancien et moderne. Un tel programme rappellerait trop ce titre : *Dieu, l'Homme et le Monde*, qu'un écrivain trop synthétique avait donné à une brochure de vingt pages. Il suffira d'examiner comment trois sentimens de l'âme humaine, les plus intéressans peut-être au point de vue de l'expression musicale : le sentiment religieux, le sentiment de la nature et le sentiment de l'amour, ont été rendus par des maîtres anciens et modernes, comment la musique, en se modifiant, a suivi les modifications de ces trois sentimens toujours durables, mais toujours changeans.

On comprend qu'au spectacle du monde physique, intellectuel et moral les philosophes aient conçu l'idée de l'évolution, et qu'ils aient dit : le changement est la loi. La nature extérieure, l'esprit et le cœur humain sont dans un perpétuel devenir ; hommes et choses semblent entraînés par un mouvement, par une tendance incessante. Toutes les grandes voies de l'humanité sont faites d'étapes successives et toujours renouvelées ; semées, comme les voies romaines, de pierres où les passans se reposent avant de repartir. Il est des passans qui ne reprennent pas leur chemin, qui tombent pour ne plus se relever. Les civilisations, les religions, les arts peuvent mourir ; mais la civilisation, la religion et l'art ne meurent jamais. Leurs formes passagères s'usent, comme les sandales d'un éternel voyageur ; le voyageur marche toujours. Il sait que la course est longue, mais qu'un jour peut-être il touchera la terre promise.

Le phénomène de l'évolution est aussi frappant dans l'histoire de l'art que dans celle de la science ; les artistes comme les savans soulèvent peu à peu le voile d'Isis. Mais le progrès artistique et le progrès scientifique ne s'accomplissent pas de même. Si l'homme aime le beau et le vrai d'un pareil amour, s'il les poursuit d'une recherche aussi passionnée, il n'a sur l'un et l'autre ni une prise également sûre, ni un domaine également durable. « Il ne faut pas vingt années accomplies, disait La Bruyère, pour voir changer les hommes d'opinions sur les choses les plus sérieuses, comme sur

celles qui leur ont paru les plus sûres et les plus vraies. » S'il est des vérités relatives qui durent si peu, la beauté passe plus vite encore, et devant ses variations constantes, on se demande avec amertume, d'elle ou de nous qui change le plus, si c'est elle qui nous manque, ou nous qui la trahissons. Il faut se l'avouer, en dût-on souffrir, le beau, même le plus vivement senti, le plus ardemment aimé, n'est ni absolu ni éternel, comme le vrai logiquement démontré et formellement reconnu. L'amour, hélas ! a des retours, des reprises de soi, que ne connaît pas la conviction. Si la raison ne répudie jamais un axiome, le cœur se refroidit pour plus d'un chef-d'œuvre, et le savant, mais non l'artiste, oserait dire avec Jésus : « Mes paroles ne passeront pas. »

Cette mobilité, cet éternel renouveau de l'idéal esthétique donne aux études d'art, surtout aux études rétrospectives, une certaine mélancolie. Hélas ! que de chemins à remonter, déjà bordés de tombeaux ! Que d'œuvres fêtées par un siècle, oubliées par le siècle suivant ! Entre deux générations, des foyers s'éteignent, des sources tarissent. Que dis-je? Notre propre cœur a battu jadis, hier même, là où il ne battra plus demain. Ayons des larmes pour les choses qui meurent comme les êtres. Il y a des choses véritablement mortes au fond de notre âme, et sur leurs restes indifférens, nous ne jetons plus de fleurs.

Mais le progrès incessant et la perpétuité de l'art nous consolent de ses métamorphoses, voire de ses ruines ; il faut construire avec des débris, et que la vie sorte de la mort. Toutes deux se rencontrent au cours d'une étude comme celle-ci. L'on y trouve des astres éteints, frères de ces vieilles lunes qu'Henri Heine disait reléguées dans une céleste armoire, mais on y voit aussi des astres à leur zénith, d'autres à leur aurore. On y peut comparer des œuvres fanées et des œuvres à peine écloses, saluer avec respect de vieilles idées, avec amour des pensées fraîches et vierges ; évoquer le passé, regarder le présent, deviner l'avenir. Assez de beautés survivent, assez naîtront encore après les beautés mortes. Rattachons-les toutes ensemble ; renouons ce collier, dont par bonheur une perle ne tombe guère sans qu'une autre la remplace. Des fantômes adorés se sont évanouis ; ceux qu'on adore aujourd'hui s'évanouiront sans doute. Qu'importe, si tant que l'on dure soi-même, on garde au moins l'illusion bienfaisante de leur immortalité?

Au point de vue chronologique, il est malaisé de fixer rigoureusement la fin d'une époque ancienne et le commencement d'une ère nouvelle. Phénomènes intellectuels et moraux obéissent avec les autres à la loi des transitions, et dans l'esprit de l'homme comme sur sa tête, ni la nuit ni le jour ne se font tout d'un coup. Des mu-

siciens classiques ont eu sur les horizons futurs de singulières visions; d'autres, parmi les modernes, se sont retournés en arrière. Comme l'avenir a ses précurseurs, le passé garde ses fidèles, et, par de tels intermédiaires, les extrêmes se touchent et les dissidens se réconcilient.

Mais, sous l'action lente du progrès, la musique s'est profondément transformée. Aucun art n'a subi plus radicale métamorphose. Une toile de Raphaël ou de Rembrandt, un marbre de Michel-Ange, de Phidias même, surgissant tout à coup, nous étonnerait moins aujourd'hui qu'une cantate de Bach ou un opéra de Haendel. Un exemple fort rare, unique dans notre souvenir, pourra, mieux que toute théorie, éclairer le chemin parcouru : c'est l'*Ave Maria* composé par Gounod sur le premier prélude de Bach. Qui donc, et nous écartons ici tout parallèle, qui donc, sans l'inspiration fortuite et très heureuse du maître contemporain, eût jamais rapproché ces deux noms? Entre l'auteur du *Clavecin bien tempéré* et l'auteur de *Roméo et Juliette*, fût-ce entre l'auteur de *la Passion selon saint Mathieu* et celui de *Rédemption*, qui donc n'a le sentiment d'une distance infinie? Qui n'irait presque jusqu'à se demander s'il existe entre les deux musiciens autre chose de commun que les sept notes de la gamme? Jamais une œuvre n'accusa comme cet *Ave Maria* la dualité de ses auteurs.

Le prélude de Bach, on le sait, n'est qu'une suite d'accords arpégés, très simples, déduits les uns des autres par séries harmonieuses. Le grand charme du morceau tient à l'égalité des valeurs, à la régularité du rythme; mais de pensée, il ne s'en trouve guère; de passion, moins encore. Il manque là quelque chose, et toute oreille moderne le sentira. Ce qui manquait, Gounod l'a mis. Sur la nudité de ces arpèges, auxquels le timbre du piano donne encore quelque sécheresse, il a posé un chant vibrant, plein d'élan et de chaleur. Quand la phrase s'élève, quand elle échauffe l'accompagnement austère, on croit avoir, après une *Madone* de Van Eyck, une *Assomption* de Rubens. C'était l'esprit des temps passés, voici l'âme des temps nouveaux. L'élément intellectuel, intéressant, persiste; mais l'élément passionnel, émouvant, s'y ajoute. Il ne s'y mêle point; car cette collaboration singulière amène moins la fusion que la juxtaposition des deux pensées. Elles cheminent l'une à côté de l'autre, voisines, mais distinctes. Ainsi l'Arve et le Rhône, après leur réunion, coulent un instant sans se confondre. L'un roule ses flots pâles, encore attristés de l'ombre des vallées étroites; mais l'autre a déjà purifié ses ondes; il a traversé le grand lac bleu, il a réfléchi le ciel, et pris à tous deux un peu de leur joie et de leur azur.

D'autres exemples seraient superflus. On sait qu'une page religieuse de Mendelssohn ne ressemble pas à une page de Bach; qu'à leur tour Rossini, Verdi, n'ont pas compris la musique sacrée comme Mendelssohn, et qu'enfin M. Massenet ne l'a pas traitée non plus dans l'esprit du passé. De même la musique descriptive de Félicien David laisse une tout autre impression que celle de Beethoven, et l'éternel duo de l'amour a très différemment inspiré Mozart, Meyerbeer et Gounod.

Bien entendu, ce n'est pas dans la valeur, mais dans le sentiment d'œuvres un peu disparates, que nous signalons des nuances et plus que des nuances ; mais, toute question de hiérarchie écartée, il est certain que la musique moderne, ou relativement telle, pourvu qu'elle ait quelque mérite, nous touche plus vite et plus profondément que l'autre. La majorité du public est plus émue par *le Requiem* de Mozart ou par celui de Verdi que par *la Passion* ou *le Messie*; par *le Freischütz* que par *les Saisons*, par *les Huguenots* ou *Faust* plus que par *Armide* ou *Fidelio*. D'où vient aux derniers venus cet accès plus facile auprès de nous, sinon d'une loi naturelle qui veut que l'on soit de son temps, et que les âges voisins fassent les âmes pareilles? Il faut, pour comprendre et goûter les anciens, un effort que n'exige pas l'intelligence presque intuitive des contemporains. Nos habitudes modifiées, nos tendances différentes ou contraires nous font moins hospitaliers aux idées d'autrefois. Le génie seul force notre accueil, et cela, parce que le plus souvent il n'est qu'une divination de l'avenir, et fait au-devant de nous presque tout le chemin. Les beautés hors ligne sont de tous les temps, et du leur et du nôtre; en avant de leur siècle, elles attendent les siècles suivans. Mais la beauté moindre, pour ainsi dire courante, vieillit vite, et, vieille, veut des égards, presque des concessions. A nous d'aller au-devant d'elle; à nous, sauf à nous courber un peu, de nous placer à son point de vue, d'incliner nos goûts, d'assouplir notre critique. Tous ces petits sacrifices coûtent à notre personnalité. L'esprit comme le cœur a son égoïsme; à lui aussi, dirait Fénelon, répugne la désappropriation.

Entre la musique d'autrefois et celle d'aujourd'hui, quelle est donc la différence? Au seuil de cette étude, peut-elle être définie d'un mot, aperçue d'un regard? Non. Elle ne deviendra que peu à peu sensible par l'analyse des œuvres successives. Nous suivrons une ligne qui fuit comme celle des eaux. Devant le passager, les vagues succèdent aux vagues et l'horizon toujours se dérobe; mais un jour, on aborde enfin à de nouveaux rivages, et l'on s'aperçoit que la mer est traversée.

II.

L'idée religieuse occupe dans l'esprit de l'homme, et, par suite, dans ses manifestations artistiques, une des premières places, la première peut-être par ordre d'ancienneté. L'art est presque toujours religieux à son origine ; il le demeure parfois dans sa maturité, et ce serait assez d'un temple et d'une cathédrale, du marbre d'une déesse et d'une image de madone pour témoigner du génie humain. Les relations de l'homme avec Dieu, diversement comprises par les religions qui passent, mais toujours nécessaires à notre religiosité qui demeure, sont pour l'artiste un thème éternellement fécond. Les moins croyans eux-mêmes gardent un certain goût du divin. L'art est de nature plus religieuse que la science ; on croit et l'on aime par sentiment plus que par raison. Dieu garde ou reprend les âmes moins par la vérité que par la beauté, et ce n'est pas un philosophe, mais un artiste, qui laissait au sommet d'une montagne ce témoignage anonyme d'enthousiasme et de foi : « Grand Dieu! que tes œuvres sont belles! »

La musique, autant que les autres arts, devait chercher à rendre le sentiment religieux ; mieux que tout autre, l'architecture peut-être exceptée, elle y pouvait réussir. L'inépuisable variété dans la combinaison des sons comme dans celle des lignes, et l'élément mathématique de la musique ou de l'architecture éveillent aisément en nous les pensées de métaphysique religieuse. Dieu infini nous sera plus sensible sous les voûtes de Notre-Dame ou dans un chœur de Palestrina que sous les traits encore trop humains du vieillard de la Sixtine. L'architecture et la musique surtout, le plus immatériel des arts, échappent en matière religieuse à l'anthropomorphisme dont la peinture et la sculpture ne peuvent se défendre : anthropomorphisme que les grands artistes savent élever jusqu'au sublime, mais dont les dieux païens, très matériels, très voisins de l'humanité, s'accommodaient mieux que notre Dieu à nous. Satisfaite de ses dogmes concrets, étrangère à tout mysticisme, l'âme antique ignora les abstractions et les rêves familiers à l'âme chrétienne. De là, chez les anciens, prédominance des arts plastiques, et prédominance dans ces arts mêmes de beautés assorties au caractère de la race : la proportion, la mesure. Le christianisme a déplacé l'équilibre humain, et la musique devait singulièrement s'accorder avec lui. Seule, elle peut remplir les espaces infinis qu'une lumière nouvelle a éclairés dans notre âme ; exprimer dans

son langage, à la fois le plus vague et le plus puissant de tous, des aspirations indéterminées, qui peut-être sans son aide s'ignoreraient toujours elles-mêmes.

Merveilleusement appropriée à l'idéalisme chrétien, la musique ne l'est pas moins à la gravité, à la tristesse des croyances nouvelles. Aucun art ne sait être aussi touchant que la musique, et le christianisme est touchant et douloureux. Il a répudié les doctrines de la volupté, de la vie à outrance, pour celles de la souffrance et de la mort. Heureux ceux qui pleurent, dit une de ses plus étranges maximes, et son dogme fondamental, son plus étonnant mystère est le martyre d'un Dieu ! Toute œuvre de musique sacrée porte un titre sombre : c'est le *Stabat Mater*, le *Requiem*, c'est la *Messe* elle-même, souvenir d'un auguste sacrifice. Voilà les offices chrétiens, et la musique aime toutes ces plaintes. Palestrina, puis les compositeurs italiens du XVII[e] siècle ; après eux, Pergolèse avec son *Stabat*, Haydn avec *les Sept Paroles*, Mozart avec *le Requiem*, ont été de grands maîtres religieux. De nos jours, le *Stabat* de Rossini, le *Requiem* de Verdi, sont des œuvres de premier ordre. En dehors de la liturgie, dans la traduction ou l'imitation des livres saints, la musique a pris des sujets d'oratorios ou de drames sacrés : la *Passion* de Bach, le *Messie* de Haendel, le *Paulus* de Mendelssohn ou son *Élie;* plus près de nous, *l'Enfance du Christ* de Berlioz; plus près, la *Marie-Magdeleine* de M. Massenet. Enfin, l'idée religieuse a donné au théâtre quelques-unes de ses plus glorieuses scènes : *la Juive*, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*, *Parsifal*, en rendront témoignage.

Si l'on pouvait d'un trait caractériser l'évolution de la musique religieuse, il faudrait dire que cette évolution a été surtout dramatique. L'art musical abandonne de plus en plus l'église pour le théâtre ; parfois même (on l'a dit à propos de Rossini et de Verdi), il transporte le théâtre à l'église. Mérite-t-il pour cela le reproche d'impiété et de sacrilège ? Faut-il s'indigner, s'étonner même si la musique cherche une forme saisissante pour rendre le sentiment, parfois la passion religieuse, ou pour traduire des scènes sacrées ? Est-il rien de plus dramatique que notre destinée, telle que le christianisme l'a faite, rien de plus dramatique que certains récits des livres saints ? Quel respect malentendu commande qu'on étouffe sous des formules hiératiques l'office des morts ou la Passion de Jésus ? Faut-il couper les ailes à la prière ; et l'amour, parce qu'il est divin, n'est-il plus l'amour ? Le temps des symboles est passé. Le Seigneur a depuis longtemps rejeté la fumée des anciens sacrifices, et c'est de son sang que le Christ a rougi la terre. S'il nous appelle à lui, nous qui pleurons, nous pouvons à ses pieds verser

de vraies larmes, et le Dieu qui s'est fait semblable à nous ne veut plus ni des oraisons banales, ni des hommages indifférens.

III.

Le premier par le temps, et peut-être par le génie, des musiciens d'église, est Palestrina. Il parut à l'époque où mouraient les derniers enfans de la renaissance, dans ces années indécises, où s'achevait la genèse de l'esprit nouveau :

Siècle mystérieux, où la science sombre
De l'antique dédale agonisait dans l'ombre ;
Tandis qu'à l'autre bout de l'horizon confus,
Entre Tasse et Luther, ces deux chênes touffus,
Sereine, et blanchissant de sa lumière pure
Ton dôme merveilleux, ô sainte architecture !
Dans ce ciel qu'Albert Dure admirait à l'écart,
La musique montait, cette lune de l'art.

Ainsi parle le poète des *Rayons et des Ombres*. C'est bien, comme il le dit, du XVI[e] siècle, et de Palestrina, le grand maître pieux, que date la musique. Mais Victor Hugo, qui n'aimait pas la musique, et ne la savait guère, jugeait assez mal Palestrina. Il en faisait un génie trop soucieux du monde extérieur, trop curieux et trop épris de la nature, ouvrant son âme

Alors que le printemps
Trempe la berge en fleurs dans l'eau des clairs étangs,
Que le lierre remonte aux branches favorites,
Que l'herbe aux boutons d'or mêle les marguerites.

Cette note romantique détonne ici comme un anachronisme. L'auteur de la messe du pape Marcel ne cherchait son inspiration que dans le sentiment religieux ; elle vient de Dieu seul et ne conduit qu'à Dieu. Il y a même une certaine dissonance entre la musique de Palestrina et son époque. Le siècle alors n'était rien moins qu'ascétique. Le mouvement de la renaissance, précipité par les papes, les avait un peu entraînés : lettrés et dilettantes, le Dieu qu'ils représentaient n'était plus le Dieu des pauvres, même des pauvres d'esprit. Benvenuto ne pouvait orner de pierres assez précieuses la tiare d'un Médicis. Les murs du Vatican se couvraient de chefs-d'œuvre indifféremment profanes ou pieux. La cour pon-

tificale se plaisait aux festins, aux comédies ; l'esprit du monde soufflait sur la cité, même sur la maison de Dieu. Contre cette mondanité la musique protesta seule, et fut l'asile du sentiment religieux.

Elle en fut la perte, affirment au contraire des critiques puritains, et M. Félix Clément, dans son *Histoire de la musique religieuse*, accuse Palestrina d'avoir, en cherchant l'art pour l'art, détruit la piété dans le cœur des fidèles. Autant vaudrait traiter Giotto de mécréant et de libertin. Il ne faut pas, même en art, confondre les conventions avec les convenances, et pour que la musique ne scandalise pas, il n'est point nécessaire qu'elle endorme. Mendelssohn le savait bien, et c'est lui, le compositeur d'*Élie* et de *Paulus*, peu suspect d'impiété, même en musique, c'est lui qui réclamait pour les Grâces l'accès de la maison de Dieu.

Non, Palestrina ne fut pas un musicien de salon, et les plus saintes oreilles peuvent l'écouter. Par malheur l'occasion est rare, depuis surtout que les voûtes sixtines sont muettes. Pour le public ordinaire, même pour nombre de musiciens, Palestrina n'est plus qu'un dieu caché, et ses fidèles en sont réduits à l'adorer de loin. Il faut, pour qu'il vous soit révélé, traverser par hasard une sérieuse ville d'Allemagne, entrer un dimanche de Pentecôte dans le vieux dôme d'Aix-la-Chapelle. On commence la messe, et pour peu que vous regardiez autour de vous, le sacristain vous conduit dans l'orgue. Une trentaine d'enfans y entourent un vieux prêtre à lunettes, attentifs comme les petites Vénitiennes, les camarades de Consuelo, sous le bâton de Porpora. Votre guide vous demande négligemment, d'un ton à peine dubitatif, si vous connaissez « la sixième de Palestrina, » et la voilà aussitôt qui commence, cette fameuse sixième messe, que vous ne connaissiez pas. Alors, fussiez-vous incrédule, si l'émotion religieuse ne descend pas en vous, il vous manque, avec la foi, jusqu'au sentiment esthétique des choses divines. Malgré les anathèmes de M. Clément, si Dieu n'est pas dans cette musique-là, il est absent de toute musique, et de l'art tout entier, des fresques de fra Angelico et des cathédrales gothiques. Nous l'avons entendue, la messe de Palestrina dans l'église allemande, et nous ne l'oublierons pas. Dédaigneuses de tout secours instrumental, les voix montaient, solitaires et libres, mais si serrées, si unies, que les pierres mêmes semblaient chanter : *Lapides clamabant*. On eût dit que toute la vieille église priait par la bouche de ses petits enfans. Les notes cheminaient gravement, se superposaient les unes aux autres, ourdissant la trame magnifique des harmonies. Ce n'était pas un chant, une mélodie au sens habituel, moins encore au sens italien du mot, mais des séries, des enla-

cemens d'accords, sublimes dans leur nudité austère. On ne savait plus, tant la psalmodie était lente, ce que disaient les voix, ni quel mystère elles célébraient. Cette musique n'évoquait pas les visions précises, mais un peu humaines, que nous donne la peinture; elle avait un bien autre pouvoir, et l'idée religieuse s'imposait à nous par elle, impersonnelle, abstraite, mais forte de son abstraction même et de son impersonnalité.

Longtemps, presque jusqu'au début de notre siècle, l'Italie, depuis si légère, garda le style sacré, et c'est un bonnet d'enfant de chœur que Rossini jeta si haut qu'on ne le retrouva plus. Mais, de l'œuvre amoncelée par les successeurs de Palestrina dans les archives du Vatican et ailleurs, que s'est-il conservé? Qu'est devenu, depuis la fermeture de la chapelle papale, le fameux *Miserere* d'Allegri, que le petit Mozart avait en une seule audition retenu par cœur? Que reste-t-il, hélas! des maîtrises, des *scuole* de Venise ou de Naples, et des hymnes austères qui s'élevaient sous des cieux enchantés? On cite bien le psaume de Marcello, l'air de Stradella, et ces deux reliques suffisent à la gloire des deux maîtres. Mais de Porpora, de Durante, de Jomelli, l'on ne se nourrit plus guère; quant à Galuppi, Carissimi, Frescobaldi, Abbattini et autres, leurs noms ne servent qu'à donner une apparence érudite aux nomenclatures des historiens. Si par hasard un de ces beaux airs à demi oubliés se glisse à notre oreille, laissons-nous reprendre une heure par le prestige mélancolique des choses passées; mais contentons-nous d'une première larme et ne tournons pas le feuillet jauni. Les échos depuis longtemps abandonnés sont maussades et trop souvent ne répondent plus.

Les plus vieux cependant restent parfois les plus fidèles, et Bach, plus jeune d'un siècle et demi, nous touche moins que Palestrina. Peut-être nous étonne-t-il davantage. La *Passion selon saint Matthieu* a été mise tout entière par le prodigieux organiste de Leipzig en fugues, récitatifs, airs, chœurs, doubles chœurs, avec accompagnement d'orchestre et d'orgue. Une voix seule déclame le texte. Elle chante, par exemple : « Lorsque Jésus eut achevé ce discours, il dit à ses disciples : Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours. » — Ici, courte prière en forme de petit choral. — Reprise du récit : « Alors les princes des prêtres se réunirent et dirent : Que ce ne soit point durant la fête » (chœur). Après un certain nombre de ces récits et de ces chœurs, interviennent, pour prier Jésus ou pour le plaindre, les fidèles eux-mêmes, auditoire supposé de l'évangéliste. Une œuvre de cette nature est déjà un peu plus dramatique que des œuvres purement liturgiques : antiennes, psaumes ou motets; mais elle garde encore à demi le caractère de l'office et de

l'oraison en commun. La tradition a respecté jusqu'à nos jours cette forme classique de l'oratorio. M. Massenet le premier s'en est écarté dans sa *Marie-Magdeleine,* véritable drame sacré, tout en action et sans récits, que certains scrupules empêchent seuls de représenter.

Devant la *Passion* de Bach comme toujours devant le maître d'Eisenach, on éprouve une sorte de crainte révérencielle. Du haut de cette œuvre, autant de siècles déjà semblent nous regarder que du haut de la pyramide égyptienne. Comme celle-ci, la *Passion* est colossale. Sous le revêtement qui s'écaille, sous l'instrumentation vieillie et les formules usées, ressortent encore les assises énormes, les degrés trop hauts pour nous et l'ossature prodigieuse. Ne fût-ce que par sa masse, une œuvre pareille vivra ; peut-être sur des ruines plus touchantes que sa propre durée, mais elle vivra, et, vînt-elle à s'écrouler, un de ses débris suffirait encore à témoigner d'elle, et presque à la reconstituer. En elle, tout se tient et se commande comme dans une figure géométrique. Les idées y ont une rectitude linéaire; les développemens y ressemblent à des progressions mathématiques; rien n'y cède à la fantaisie, à l'heureux caprice du génie ailé. L'imagination, ou plutôt l'invention de Bach, une des plus étonnantes qui furent jamais, est surtout scientifique, apte aux combinaisons innombrables des sons plus qu'à la représentation par eux des pensées et des sentimens. Le génie musical de Bach est le moins pittoresque et le moins plastique possible; diamétralement opposé, par exemple, au génie d'un Rubens. Il amène rarement en nous des perceptions auditives aussi claires que des visions; il n'a pas l'imagination, en tant que faculté créatrice d'images, et tout à l'heure c'est l'étymologie même du mot qui nous faisait hésiter à l'écrire.

Mais il fallait que cet homme naquît pour rompre la musique aux travaux qui devaient l'assouplir. Il fallait ce précurseur austère, cet âpre mangeur de sauterelles, pour que Mozart eût du miel sur les lèvres. Bach est la base de l'édifice. Sans lui, la musique se bâtissait sur le sable. Sur le sable bâtissent encore les compositeurs qui ne le connaissent pas. On peut ne point l'aimer, comme la grammaire; mais on n'écrit pas sans lui. Vous donneriez, et moi de même, tout le *Clavecin bien tempéré* pour les adagios de Mozart et de Beethoven ; mais sans l'un vous n'auriez pas les autres, et vous ne les jouerez bien, eux, que si vous l'avez bien joué, lui. Le *Clavecin bien tempéré*, c'est l'exercice par excellence du piano ; ainsi l'œuvre de Bach est l'exercice de la musique entière. L'art musical s'est fait sur le clavier de son orgue.

Voilà ce qu'il faut se dire en relisant la *Passion*, et se dire sou-

vent pour la relire tout entière. Le chœur d'introduction est peut-être le plus caractéristique et le plus rébarbatif de tous. Les filles de Sion et les fidèles s'invitent réciproquement à déplorer la mort du Christ : tout l'univers chrétien prie et pleure. A l'entrée de l'oratorio, ce double chœur se dresse comme les deux tours d'une église, tours mobiles et vivantes, qui n'ont jamais de brèches à réparer. Jamais ces harmonies compactes ne se désagrègent; les deux masses musicales évoluent tout d'une pièce; elles se rapprochent, se heurtent même, sans se confondre ni s'entamer. De telles pages abondent chez Bach; elles étonnent, et, faut-il l'avouer? à la longue elles ennuient. Au cœur de l'oratorio, comme au cœur de la pyramide, étroit est l'espace où l'on respire, et l'on y croit sentir encore l'effrayante pesée de pierre. Un des pires défauts de l'œuvre est la monotonie. Chœurs, airs se succèdent, éternellement pareils, sans une variante de rythme ou d'harmonie, sans une cadence imprévue. Que les disciples chantent, ou les princes des prêtres, tous emploient le même style, les mêmes fugues. L'évangéliste récitant et Jésus même usent d'un récitatif insipide, coupé d'accords secs, indifférent aux situations poétiques ou douloureuses. Ah! les divins tableaux de l'Évangile, qu'en a fait cette musique froide et parfois brutale? Qu'a-t-elle fait de la Cène eucharistique et de l'onction de Jésus par Marie de Magdala? « Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine! » Bach est fort; il est grand, immense même, mais un peu comme l'Océan, que les Grecs appelaient stérile. Le musicien de la *Passion* avait la foi, puisqu'il remuait de pareilles montagnes, mais il n'avait pas l'amour. Son œuvre est une œuvre de science plutôt qu'une œuvre d'art, parce qu'elle manque de charme, et, comme l'a dit excellemment ici M. Brunetière, quelque sujet que l'on traite, s'il n'y a pas de charme, il n'y a pas d'art.

On peut s'expliquer le génie de Bach et la nature de son œuvre par l'esprit de son temps. L'Allemagne protestante, austère, à laquelle Méphistophélès n'avait pas encore jeté ses troublantes apostrophes, croyait alors de toute son âme. Le siècle de Bach ne voyait de la foi que le fond dogmatique, absolu, sans en rechercher comme notre époque, plus curieuse que croyante, les dehors pittoresques ou poétiques. Dès lors que pouvaient importer au musicien les épisodes humains, les côtés un peu extérieurs du grand mystère? En écrivant, Bach faisait œuvre de chrétien au moins autant que d'artiste, comme ces vieux imagiers que furent les peintres primitifs. Bach est un primitif de la musique, de cet art un peu tardif que, depuis des siècles déjà, les autres arts avaient dépassé. Cherchez dans la peinture une interprétation illustre, et

déjà ancienne, du supplice de Jésus : la *Descente de croix* de Rubens. A côté de la *Passion* de Bach, elle semble d'hier. Rappelez-vous, avec Fromentin, qui l'a merveilleusement expliquée, l'admirable toile d'Anvers, ce chef-d'œuvre à la fois religieux et dramatique, plein de piété divine et de pitié humaine. Rappelez-vous des détails touchans et tout modernes; entre autres, le contact léger du pied décoloré de Jésus avec l'épaule nue de Madeleine. « Il eût été profane d'y insister; il eût été cruel de ne pas y faire croire. Toute la sensibilité furtive de Rubens est dans ce contact imperceptible qui dit tant de choses, les respecte toutes, et attendrit (1). » Bach ne pouvait avoir de ces notes-là; elles ne devaient pas, en musique jaillir sitôt de l'âme humaine.

Contemporain de Bach, Haendel est cependant un peu plus voisin de nous; on croirait qu'il y a plus de douze ans entre la *Passion* et *le Messie*. L'oratorio de Haendel est moins touffu ; l'air et la lumière y abondent. *Le Messie* est comme une rhapsodie à demi biblique, à demi évangélique, où parlent les prophètes, où le Christ promis par eux naît et meurt, où les fidèles confessent leur foi. En dépit de certaines longueurs, de certaines lourdeurs aussi, malgré la vieillesse de plus d'une forme devenue formule, *le Messie* laisse une autre impression que la *Passion*. Haendel apparaît comme un génie plus simple que Bach; il a moins que lui le besoin de la complication et de la surcharge; il sait et il aime conduire à moins de quatre chevaux. Dès l'introduction, nous nous sentons plus au large. « Consolez, consolez mon peuple, a dit le Seigneur à Isaïe. Criez à Sion que son iniquité est expiée, et qu'elle a reçu de l'Éternel au double de tous ses péchés. » Ce premier récit de ténor a l'ampleur particulière à Haendel; la déclamation en est expressive et dramatique. Le maître, on le voit déjà, ne s'est pas, ainsi que Bach, enfermé dans une église luthérienne ; il a jeté un regard sur le monde; il n'ignore pas toute passion humaine, il devine comment crie une âme vers Dieu ou vers les créatures, et de sa bouche un jour le célèbre *Lascia ch'io pianga*, cette plainte farouche, saura s'exhaler.

Les récitatifs prennent plus d'intérêt et de caractère; celui qui précède le premier air de basse, bien que trop fourni de vocalises dans le vide, est vigoureux et conclut avec crânerie. Un souffle d'héroïsme passait parfois sur le front de Haendel, ce front d'où jaillit l'hymne des Macchabées. Le vieux maître est le premier musicien d'Israël, le premier grand interprète de la Bible. Sa puissance éclate surtout dans un air admirable : *Du haut de la montagne, il éleva la voix.*

(1) E. Fromentin, *les Maîtres d'autrefois*.

Ainsi chantaient sur les sommets les vieillards de Michel-Ange; ainsi leurs oracles tombaient sur les plaines attentives, du haut des cimes visitées de Jéhovah. Oui, les prophètes devaient clamer ainsi, et l'art ne prêta jamais plus grandiose figure ni langage plus magnifique à ces devins sacrés, à « ces étonnans publicistes, » comme les appelle M. Renan, plus étonnant lui-même.

A la force de Bach, Haendel ajoute quelque grâce. Sa naïve pastorale de Noël est un sourire d'enfant : *Incipe, parve puer...* Même charme dans plus d'un aimable cantique, où le musicien pourrait dire de lui-même ce qu'il dit du Seigneur avec une douceur infinie : *Sa chaîne est légère, son joug n'est pas lourd.* Il allège le style de son grand devancier; il entr'ouvre la fenêtre, que Haydn et Mozart ouvriront bientôt toute grande. De cette fenêtre il voit un peu de nature, un peu d'horizon, et quand les anges annoncent la Nativité, leur simple récit de quelques mesures frissonne au vent de la nuit.

Toutefois, Haendel parle rarement à voix basse ; il possède surtout l'éclat et l'énergie, la griffe du lion de Juda. L'Évangile n'a point amolli dans son âme la vigueur un peu rude de l'Ancien-Testament, et le génie biblique domine ses plus chrétiennes inspirations. Dans un *Credo* triomphal qui ouvre la troisième partie du *Messie*, l'idée religieuse est affirmée, jetée aux quatre coins du monde avec une hardiesse, une sûreté de foi victorieuses ; la cadence habituelle, trop habituelle même à la phrase du maître, se relève ici d'un essor inattendu, puis redescend, noble comme l'aigle, qui même en se posant donne encore de grands coups d'aile. Le chœur : *Frères, c'est pour nous qu'il donne sa vie,* est le *mea culpa* de toute l'humanité ; le *lamento* suivant : *Pleurez, cœurs fidèles,* dont la terminaison nous semble encore nouvelle aujourd'hui, n'a pas d'égal dans *la Passion.* Le célèbre *Alleluia* n'a d'égal nulle part ; c'est le cantique universel, catholique au vrai sens du mot. Les cris presque hurlés en des tonalités toujours plus retentissantes, la progression des voix de femmes éclatant par-dessus les autres, les fanfares de trompettes, tout cela fait de cette vocifération sacrée l'hymne de l'univers emporté vers Dieu par quelque assomption gigantesque.

« Celui-là est le père de tous, » disait Haydn de Haendel. L'auteur des *Sept Paroles* pouvait retrouver sur son œuvre quelque reflet du *Messie*, cette lumière pure, encore un peu pâle, un peu froide, de l'époque primitive. L'oratorio de Haydn comprend sept adagios, sept grandes prières, paraphrasant chacune une plainte du Christ en croix. L'ordonnance des morceaux est majestueuse; le style en est toujours noble, mais leur succession est monotone, et

l'allegro final, le *terremoto*, rompt trop tard l'uniformité rythmique de l'ensemble. Il faut pourtant signaler, au courant de l'ouvrage, de sérieuses beautés : la seconde parole : *Hodie mecum eris in paradiso*, dont le commentaire musical égale presque la brève et magnifique analyse de Bossuet : « Aujourd'hui, quelle promptitude ! Avec moi, quelle compagnie ! Dans le paradis, quel repos ! » — La troisième parole : *Mulier, ecce filius tuus*, est belle aussi ; mais l'introduction surtout mérite un éloge spécial. Elle est écrite dans un style dégagé, libre de fugue et de contre-point, que ne connaissaient pas les devanciers de Haydn. Pour la première fois, l'idée brise les entraves scolastiques, et la loi plus libérale de la forme, après la tyrannie de la formule, se fait douce à l'esprit nouveau.

Nous le verrons sourdre mystérieusement, cet esprit de vie, dans les œuvres qui, désormais, viennent à nous. De l'âme de celui qu'on appelle maintenant le vieux Haydn, de cette âme qui fut si jeune et si féconde, où fermentaient tant de germes épanouis aujourd'hui, de cette âme a jailli le beau duo de *la Création*. Nous reviendrons, en étudiant la nature dans la musique, à l'ensemble de l'œuvre ; mais le début de la troisième partie, cette première prière des deux premiers êtres humains, ne saurait attendre les éloges. Elle les mérite tous, ceux de Stendhal exceptés. A ce propos, il est bon de dire en passant, pour ceux qui l'admirent à outrance, que le père du réalisme fut un pauvre critique. N'a-t-il pas écrit « que le caractère de la musique instrumentale de Haydn est d'être pleine d'une imagination romantique. C'est en vain qu'on y chercherait la mesure racinienne ; c'est plutôt l'Arioste ou Shakspeare. » — Rien de plus calme, au contraire, que le prélude instrumental par lequel s'ouvre la dernière partie de *la Création* ; rien de plus serein que le récit d'Uriel. Le duo qui suit, entre Adam et Ève, n'est que religieux, vierge encore de toute passion humaine. C'est un chaste remercîment pour le bienfait de la vie, de cette vie répandue avec le souffle divin sur deux âmes idéalement pures, sur deux corps idéalement beaux. Aussi pure, aussi belle, cette page est écrite dans le plus simple des tons, sans une modulation cherchée, sans une dissonance, seulement avec des notes qui s'aiment. Elle a la même fraîcheur de jeunesse et d'innocence que les lèvres de la femme attendant le premier baiser.

La femme ! voici qu'elle apparaît pour la première fois dans la musique religieuse, et nous l'y trouverons sous les types adorables et divers que lui donne le christianisme : Ève, Madeleine, Marie. Pergolèse a chanté plus éloquemment que tout autre les douleurs maternelles de la Vierge. Écrit pour soprano et contralto, *le Stabat* emprunte à l'emploi de ces deux voix seules un caractère particu-

lier de tendresse. « Harmonie! harmonie! s'écriait Musset, qui nous vins d'Italie et qui lui vins des cieux! » On comprend ici cet élan vers la vieille terre sacrée. Dans sa forte et simple jeunesse, avec Pergolèse, par exemple, ou depuis avec Rossini, avec Verdi, dans ces retours à sa gloire passée, le génie italien garde toujours un attrait qui n'est qu'à lui, la splendeur du ciel natal. Lisez *le Stabat* de Pergolèse, et aussitôt après, sans vous effrayer de l'espace à franchir, le *Stabat* de Rossini; tous deux sont plus éloignés par les années que par le sentiment. On trouve, cela va de soi, chez Rossini le progrès moderne, l'emploi plus ingénieux ou plus puissant des ressources harmoniques et instrumentales. Pergolèse eût tremblé peut-être devant le foudroyant *Inflammatus* de Rossini; mais c'est pourtant son *Inflammatus* à lui qui nous fait devancer l'ordre des temps et rapprocher ici les deux maîtres pour les louer ensemble. *Le Stabat* rossinien est peu religieux, moins douloureux encore; il sonne comme une cantate héroïque; mais cette série de cavatines, d'airs de bravoure, flamboie comme une traînée de poudre; explosion de mélodie pure, orgie de couleurs d'un Rubens musicien. Rossini sacrifie la pensée à la musique; il oublie de prier, de gémir, pour chanter seulement. Épris avant tout de la beauté musicale et vocale, d'une beauté presque plastique, un peu profane, il suit, l'oreille ravie, l'essor de cette voix humaine que l'Italie a tant aimée. Aux jours de notre jeunesse, chaque vendredi saint, à Saint-Eustache, la digne fille d'un illustre artiste italien (1) chantait la pathétique prière avec du soleil dans la voix et du soleil dans le cœur. On allait à la vieille église des Halles en pèlerinage d'avril, sous un ciel déjà attiédi. Dans les rues embaumaient les premières charrettes de fleurs, et, par le porche ouvert, des rayons et des parfums entraient, comme attirés par cette musique, leur sœur. Sous les voûtes claires passait un souffle printanier. Il semblait, lui aussi, venir de l'Italie, du pays où la religion est joyeuse, où les églises sont parées dans les grands jours comme des salles de fête, où les enchantemens de la nature parlent d'un Dieu très bon qui commande l'allégresse, où le génie le plus pieux est toujours tenté de mettre en *tempo vivace le Miserere* lui-même. Et le *Stabat* nous rappelait ces croix des carrefours italiens dont parle Henri Heine, et qui sont couvertes de fleurs. Rossini les connaissait bien, les crucifix des routes natales, et dans sa musique aussi, il a voulu que la vie embrassât et dissimulât la mort.

Du *Stabat* de Pergolèse, *l'Inflammatus* seul a cette crânerie. Le reste est d'une piété beaucoup plus austère. L'introduction, avec

(1) Mme la baronne de Caters, née Lablache.

ses dissonances, ses longues tenues de voix, est pleine d'onction et de mélancolie. Elle inspire pour les souffrances sacrées qu'elle chante une compassion profonde, mais respectueuse; elle nous tient à quelque distance de la croix. Le verset désolé : *Vidit suum dulcem natum*, le plus beau de tous, s'achève en un soupir d'agonie, et dans la prière finale *Quando corpus morietur*, le rayon des grandes espérances demeure voilé par la tristesse de *la Passion*. L'œuvre de Pergolèse a la beauté d'une *Pietà* de marbre; sous la forme de moins en moins archaïque jaillit l'expression, l'éloquence moderne. Le temps des primitifs et des précurseurs est passé, Mozart peut venir.

Dans Virgile parfois, Dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.

Ce qu'il disait de Virgile, Hugo l'aurait pu dire de Mozart. Le premier des musiciens, Mozart eut de ces étranges lueurs, et je ne sais quelle divination des siècles futurs. *Le Requiem* est la dernière cime, et la plus haute peut-être, d'où ses yeux clairs et profonds ont vu dans l'avenir. Mozart, âme de joie plutôt que de tristesse, voulut, avant de mourir, compatir aux souffrances de la terre, et il écrivit comme un testament son admirable *Requiem*. Venez à lui désormais, vous qui souffrez, et ne cherchez plus ni Bach ni Haendel pour prier et gémir. Ces vieux maîtres ont la parole trop austère pour consoler, la main trop rude pour essuyer des larmes. Aux jours amers, l'asile n'est pas dans *la Passion* ou dans *le Messie*, mais dans *le Requiem*, dans ces beautés plus jeunes que les autres à peine de quelques années, et déjà si parfaites qu'elles sont encore et demeureront peut-être à jamais contemporaines de toutes les douleurs.

Requiem, le repos! La dernière parole qu'aient prononcée les lèvres de Mozart, la dernière grâce qu'il ait demandée à Dieu, pour lui-même qui se sentait mourir, et pour tous ceux qui vivraient après lui! Il avait compris, le doux génie, que toute violence passe, que toute passion lasse, et que l'idéale félicité du cœur et de l'esprit est dans le repos. Au bas de sa messe des morts, il eût pu mettre l'adieu de Jésus : « Je vous laisse ma paix. » N'est-il pas vrai que, des grands artistes, les plus grands ne sont pas ceux qui troublent, mais ceux qui apaisent et répandent autour d'eux le calme bienfait des beautés sereines? Que l'homme se plaise une heure, un siècle, aux œuvres obscures et tourmentées, qu'il y cherche l'aliment de curiosités passagères, d'inquiétudes factices, il finira par revenir aux œuvres claires et calmes, unique remède des peines véritables et des éternels soucis. Mozart, Raphaël fu-

rent de ceux qui toujours pacifient, et l'on goûte une joie tranquille avec ces rares esprits qui ne connurent pas plus le laid qu'une âme d'enfant ne connaît le mal, avec ces jeunes hommes qui rendirent à Dieu leur génie immaculé tel qu'ils l'avaient reçu.

Comme toute œuvre de Mozart, et peut-être plus encore, *le Requiem* est fait de tendresse et de pureté. Toute raideur, toute froideur primitive a disparu de cette musique; les dernières ombres se sont évanouies. La fugue traditionnelle, plus rare et plus avenante, fait presque aimer ses retours sérieux. Parfois la mélodie se développe encore avec une rigueur digne de Bach, mais le plus souvent avec une liberté nouvelle, avec un amour incessant de la beauté. Les lignes glissent autour de la phrase de Mozart comme aux flancs de marbre de la jeune Psyché. L'oreille est constamment caressée par des cadences exquises. Partout la grâce et le charme flottent sur des prières attendrissantes, sur des harmonies qui fondent le cœur. Mozart parlait aux hommes une langue si pure, qu'il a pu parler la même à Dieu. Nul effort ne lui fut nécessaire pour se hausser au style divin : *le Requiem* est aussi simple, aussi ingénûment beau que la *Flûte enchantée*.

Il faudrait analyser les douze morceaux qui le composent : l'introduction, le *Tuba mirum*, étonnante série de mélodies qui naissent les unes des autres, l'entrée menaçante de la basse, l'éclat déchirant du ténor et l'intervention des voix de femmes se joignant à la plainte commencée. Des chœurs terribles se perdent dans un soupir, d'autres s'épanouissent avec une splendeur divine. Enfin, *le Confutatis* et *le Lacrymosa*, qui s'enchaînent, sont les deux sommets de l'œuvre. Le génie pathétique de Verdi, dans un *Requiem* qui pourrait bien être son chef-d'œuvre, et même le chef-d'œuvre de la musique religieuse contemporaine, n'est pas monté plus haut. L'*Agnus Dei* de Verdi n'est pas plus céleste que le *Voca me* de Mozart, tremblant sous le courroux de Dieu. Quant au *Lacrymosa*, jamais le génie humain n'a mis dans un chant, presque dans un mot, plus de douleur et d'épouvante. *Le Requiem* de Verdi, fortifié de toutes les audaces et des heureuses violences de l'art moderne, est plus dramatique; celui de Mozart est plus musical. C'est que le maître de Salzbourg fut, au sens strict du mot, le plus grand de tous les musiciens; ou mieux, comme le disait Gounod, il fut la musique elle-même.

IV.

Dans le siècle où nous pénétrons maintenant, le nôtre, le premier des compositeurs religieux est peut-être Mendelssohn. Plus

créateur que Cherubini, ce docte et fidèle gardien du génie classique, il a fait faire à la musique sacrée un pas plus décisif que Beethoven lui-même. Ici, par hasard, le maître des maîtres n'a pas droit aux premiers honneurs, et si les messes de Beethoven, la messe en *ré* surtout, offrent de sublimes beautés, son oratorio du *Christ au mont des Oliviers* ne supporterait pas le voisinage d'*Élie* et de *Paulus*.

Paulus, c'est l'oratorio porté à sa perfection, le dernier et le plus bel exemplaire de ce genre musical. Après lui, le courant artistique va se détourner : les *Requiem*, les *Messes* se feront rares; les oratorios : *l'Enfance du Christ*, *Marie-Magdeleine*, plus mouvementés et plus descriptifs, cesseront d'être comme autrefois de longs récits pieux. Enfin, le théâtre, à son tour, aura des drames à demi sacrés, et l'on emportera de l'Opéra des impressions religieuses.

Paulus a pour sujet le martyre de saint Étienne, la conversion et l'apostolat de saint Paul. Comme *la Passion* ou *le Messie*, c'est un fragment de l'Ecriture mis en musique. Mais, sous l'ancienne forme, perce la jeune pensée ; le vin nouveau fermente dans les vieilles outres, — sans les briser toutefois, — et le contraste, ou mieux la conciliation de cet appel à l'avenir avec cet adieu au passé, l'heureux accord de cette espérance et de ce souvenir, caractérise comme toujours le génie de Mendelssohn, fait de passion et de sagesse.

Le Mendelssohn de *Paulus* a la force sans la raideur classique. Sa vaste partition baigne dans la lumière; à chaque pas une clairière s'ouvre, et toujours une mélodie s'envole. Quelle souplesse prend le rythme sous cette main! Avec quelle grâce il se courbe! En quels détours charmans il ondule et se dérobe! Depuis Bach et Haendel, l'âme humaine s'est rapprochée de Dieu; elle le prie avec moins de gêne, avec plus de confiance; avec un tendre abandon elle lui dit ses besoins, sa misère. Et qu'on ne soupçonne pas ici Mendelssohn de mièvrerie ou de mondanité. Notre pays, qui connaît le charme du maître, s'étonnerait, à l'audition de *Paulus*, d'en découvrir la puissance. Il verrait alors que Mendelssohn a été avec Halévy, avec Meyerbeer, un des plus magnifiques interprètes de la pensée religieuse. Il se souviendrait peut-être que tous trois étaient israélites, et quand on lui dirait que les Juifs n'ont créé dans l'art « aucune figure originale, puissante ou touchante, aucune œuvre maîtresse (1), » il répondrait en nommant *Paulus*, *la Juive*, *les Huguenots* et *le Prophète*. Le fanatisme et la haine, les pamphlets de Wagner ou les autres n'empêcheront pas qu'en musique il y ait

(1) *La France juive*, par M. Édouard Drumont.

eu des Juifs de génie, à commencer par le roi David, qui savait chanter et danser. La foi hébraïque, la plus pure de l'antiquité, qui ne laissa qu'à la foi chrétienne, sa fille, l'empire des âmes privilégiées, cette foi semble même avoir donné aux œuvres de ses enfans un peu de sa force et de sa grandeur. Autant que la Pâque chez Éléazar, le cinquième acte des *Huguenots* ou le cantique de Jean de Leyde, la scène du supplice de saint Étienne dans *Paulus*, assurent la gloire des musiciens d'Israël.

Cette scène, belle entre toutes, est à la fois dramatique et lyrique; le chant traditionnel du récitant n'en ralentit pas l'élan. « Le voilà, crient les Juifs, celui qui ne cesse de blasphémer Moïse et Dieu, » et les imprécations éclatent. Admirable chœur, où des accords, des harmonies nouvelles, une orchestration colorée, rajeunissent les formes d'autrefois, où des gammes d'instrumens à cordes dissimulent jusqu'aux angles jadis un peu durs des rythmes trop carrés. Étienne, le front radieux, répond d'abord aux injures par une tendre homélie. Il dit l'amour du Seigneur et l'ingratitude d'Israël, les miracles méconnus, les prophètes méprisés. Mais peu à peu sa voix s'indigne : haletant, haché de grands coups d'orchestre, le récitatif se change en foudroyante apostrophe. Le feu des saintes colères brûle les lèvres du confesseur comme un jour il brûlera celles du prophète anabaptiste. La foule furieuse rugit, quand soudain de ce concert de haine une voix de femme s'élève et pleure les crimes de Sion. « Jérusalem, gémit-elle, tu lapides ceux que Dieu t'envoie, » et rien ne peut rendre la douleur de cette cantilène, larme de pénitence tombée sur une terre criminelle et capable de la purifier tout entière. Voilà les accens qu'on ne connaissait pas, les mélodies que les ancêtres, même les plus grands, n'avaient jamais chantées. Mais les descendans les recueilleront, et un jour l'auteur de *Gallia*, sur les ruines, hélas! d'une autre Jérusalem, retrouvera la même pitié pour de pareilles fautes et de pareils malheurs.

On le voit, nous n'en sommes plus à *la Passion* de Bach, et le supplice du disciple dépasse en émotion tragique le supplice du maître. Bach n'eût jamais trouvé ce chœur des fidèles priant sur le cadavre de leur frère, cette action de grâces après le martyre, cet adieu si suave à celui qui vient de descendre « dans les étranges beautés de la mort des justes. » Fromentin pourrait écouter Mendelssohn comme il regardait Rubens. L'oreille et le cœur ici goûtent les mêmes enchantemens. Toutes les nuances sont comprises et rendues, et, devant une telle page, on serait tenté de dire à l'art religieux : « Tu n'iras pas plus loin! »

Mais l'art, quand il ne peut faire mieux, fait autrement. Les an-

ciens écrivaient de la musique sacrée avec leur croyance; les modernes l'écrivent davantage avec leur imagination. L'oratorio cesse d'être une prière pour devenir une série de scènes ou de tableaux. Ce n'est plus la foi dans son essence spirituelle, l'idée religieuse dans son abstraction que les maîtres cherchent à rendre, mais le dehors, l'accessoire des récits divins; ce n'est plus la vérité du christianisme, c'en est la poésie.

Cette extériorité, le plus littéraire des musiciens, Berlioz, l'a délicieusement exprimée. Dans la deuxième partie de l'*Enfance du Christ, la Fuite en Égypte*, se montre pour la première fois le soin de la couleur locale, la recherche du décor. Avec l'introduction (*Réunion des pâtres devant l'étable*) et le chœur suivant (*Adieu des bergers à la Sainte-Famille*), nous sommes loin des pastorales de Haendel. Le compositeur a beau chercher l'archaïsme et l'obtenir parfois, le moindre détail, ne fût-ce qu'un mélancolique appel de hautbois, trahit la note personnelle et romantique. L'harmonie du ravissant petit chœur peut être ancienne, le sentiment en est tout moderne. Jamais un vieux maître de chapelle n'eût trouvé l'appel de cors anglais qui met un fond de paysage derrière l'*Adoration des bergers*.

La troisième scène, *le Repos de la Sainte-Famille*, est de tout point exquise : une ritournelle un peu traînante, un peu lasse, annonce l'approche des sacrés voyageurs. Portant la Vierge et son fils, l'humble monture chemine et semble régler son allure sur le balancement du rythme. Une voix pieuse chante alors : elle dit la fatigue des pèlerins et leur station au bord de la source. La Vierge, Joseph, se sont assis, et près de l'enfant qui dort ils s'endorment à leur tour. Le ciel est chaud, transparent, et, pieusement agenouillés, la tête sous l'ombre fraîche de leurs ailes, des anges descendus bercent Jésus d'un léger *Alleluia*. Berlioz n'a pas écrit de page plus touchante et plus descriptive; monotone à dessein, et traversée seulement par quelques élans d'adoration, la mélodie a, comme dirait Chateaubriand, je ne sais quelle douce lenteur, je ne sais quelle longueur de grâces. Elle flotte au-dessus des tenues de flûte et des trilles aériens qui jettent dans l'orchestre des frissons de lumière; et, dès que les anges sont venus, elle tombe doucement, comme tombe un soir d'Orient sur l'oasis hospitalière.

Les artistes des anciens jours peignaient de couleurs moins riantes l'exode miraculeux. Qu'on cherche dans la galerie de Dresde une Sainte-Famille de Ferdinand Bol. C'est, dans un coin sordide, une halte de misérables; un jour blafard salit leurs visages hâves et leurs loques honteuses. A son hideux nourrisson la mère tend une mamelle flétrie, et, déchargé de son bagage, le baudet cherche

des chardons. Ah! ni la nuit tiède, ni la solitude amie ne versent leurs consolations sur le front des pâles voyageurs. Quelles crises d'âme traverse donc l'humanité pour imaginer de pareilles œuvres, pour avoir de ces visions désolées, et refuser un rayon, un sourire, au sommeil d'une femme et d'un petit enfant! Heureusement nous sommes fils d'un siècle moins dur, et dans un tableau justement populaire de M. Luc-Olivier Merson, la peinture, après la musique, a su rendre à ce touchant sujet un hommage de tendresse et de poésie.

Ce n'est pas dans le *Requiem* un peu bruyant, un peu prétentieux de Berlioz, mais dans son *Faust*, qu'on trouve une autre scène sacrée plus émouvante encore : la scène de Pâques. Là, plus de description, mais l'action même, et quelle action! Une nuit de plus Faust a veillé, réfléchi et désespéré; aussi, le matin qui va luire sera-t-il son dernier matin. Dès le lever du jour, il saisit une coupe, la coupe de ses jeunes ivresses, qu'il a choisie pour sa coupe de mort; le poison touche déjà sa lèvre, quand un sourd bourdonnement étonne son oreille. Loin de son réduit obscur, là-bas, par les rues qui s'éveillent, des femmes, des enfans se hâtent vers l'église. Dans l'air matinal tintent les cloches, les joyeuses cloches de Pâques, et les hommes sur terre et les anges au ciel chantent le grand mystère chrétien. Après un court murmure de contre-basses, avec une instantanéité saisissante, les voix se font entendre, et la bonne nouvelle : Christ est ressuscité! la nouvelle de joie et de vie éclate sur la tête de celui qui veut mourir. Faust écoute, d'abord interdit, ces harmonies augustes; mais quand la mélodie revient, plus prochaine et plus pressante, elle le saisit au passage et l'entraîne avec elle. Alors aux voix célestes se mêle une voix humaine. C'est Faust qui souffre et gémit; mais qu'importe, il a cessé de blasphémer et de haïr. Sa douleur est douce maintenant, et presque sainte. Les visions d'autrefois assaillent son souvenir; il remonte plus loin encore que le temps où la coupe ciselée faisait le tour des joyeux festins, il rappelle sa foi d'enfant et les cantiques oubliés de cet âge, où, comme dit Goethe, le baiser de l'amour divin descendait sur son front pendant le silence solennel du dimanche. Il pleure, vaincu dans son œuvre de mort par l'hymne de l'éternelle vie, et son âme, aux dernières volées des cloches, se brise et se fond en sanglots.

Voilà une sublime page, non plus d'église, mais presque de théâtre. Voyez, depuis les vieux oratorios, comme l'esprit de l'art s'est transformé, comme il s'est échauffé. L'on chante autre chose ici que la gloire lointaine de Dieu; son action se fait sentir, immédiate et souveraine. La pensée religieuse ne se traduit plus en prières contemplatives, mais en émotions. Elle était jadis un thème pieux à de

nobles cantiques; elle est maintenant un des ressorts de l'âme, elle compte parmi les passions de l'humanité.

Ainsi l'ont comprise et traitée, avant ou depuis Berlioz, les maîtres de la scène française : Halévy et surtout Meyerbeer. Les grandes beautés de *la Juive* sont religieuses. La Pâque notamment est une évocation du judaïsme, l'expression étonnamment fidèle, en langage musical, de ce monothéisme rigide. Le chœur du repas, la bénédiction d'Éléazar, tout cela n'est pas chrétien. Les accens de la foi nouvelle sont moins craintifs et plus tendres : on ne parle plus à Jésus comme à Jéhovah !

Meyerbeer a cependant traité même des sujets chrétiens avec cette austérité, cette grandeur un peu farouche, signes de sa croyance et de sa race. Bien des pages maîtresses de Meyerbeer sont religieuses : le dénoûment de *Robert le Diable*, celui des *Hugenots*, le troisième acte du *Prophète*, autant de sommets que domine la croix. Le Faust même de Berlioz, écoutant les cloches de Pâques, est moins pathétique que Robert, au seuil de la cathédrale de Palerme. Le théâtre, la vision réelle des personnages ajoute peut-être à l'effet; mais surtout le génie plus puissant fait l'impression plus forte. On ne saurait trop parler du trio final, mais on ne parle pas assez des scènes précédentes : du chœur des moines et surtout du dialogue entre Robert et Bertram, entre ces deux âmes que jette en des angoisses si cruelles et si différentes le cantique pieux. Sur Robert, l'action divine est plus puissante encore que sur Faust. C'est Dieu lui-même, comme chante le pauvre irrésolu, Dieu lui-même et Dieu seul, aussi sensible, aussi puissant dans ces appels sublimes que dans le buisson de l'Horeb ou sur la route de Damas. Le voile du sanctuaire le dérobe seul ici ; sa voix retentit, toujours plus prochaine, toujours plus impérieuse, et quand Robert s'est débattu longtemps sous l'étreinte divine, son cri suprême, éperdu, qu'il faut lancer avec une sorte d'épouvante, ce cri suivi d'un autre cri de Bertram écrasé, annonce comme un éclat de tonnerre la victoire du ciel.

Des chefs-d'œuvre de Meyerbeer, Dieu n'est jamais absent. Le Prophète est le serviteur du Dieu des armées. C'est pour Dieu que le guerrier biblique tire son glaive, à lui qu'il chante un hymne plus héroïque cent fois que l'hymne de Judas Macchabée.

Parlerons-nous enfin du cinquième acte des *Huguenots*, qui va, d'une prière au fond d'un temple encore épargné, jusqu'à l'exaltation de la mort pour la foi. Dieu encore ! Dieu toujours ! A la voix des enfans, des femmes, à la voix de Marcel jetant sur leur psalmodie ses héroïques appels, toute passion humaine se transfigure et se divinise. Quand les égorgeurs ont forcé l'église, quand deux

reprises de mousqueterie ont répondu aux deux reprises du psaume, enfin quand « ils ne chantent plus, » le vieux serviteur et ses maîtres se relèvent et chantent à leur tour. On sait l'ascension de ce trio prodigieux. Trois fois sur l'aile des harpes monte le vieux choral huguenot, et chaque fois d'une envolée plus haute. Haché de cris, de blasphèmes, il reparaît par lambeaux, et les trois mourans trouvent pour le ressaisir des élans inouïs.

Bach eût-il jamais pensé que l'art religieux connaîtrait un jour de pareilles ardeurs, de pareilles extases, et que la musique sacrée irait à ces saintes folies !

V.

Les vieux maîtres s'étonneraient davantage encore et s'effaroucheraient peut-être un peu d'un oratorio tout à fait contemporain : *Marie-Magdeleine*. L'œuvre de M. Massenet, nous dirions volontiers son chef-d'œuvre, diffère plus qu'aucun autre, plus que *le Déluge* de M. Saint-Saëns, plus que *Rédemption* ou *Mors et Vita* de Gounod, des modèles classiques. Elle est originale, moderne entre toutes et par là mérite de nous arrêter. Tout en elle décèle l'esprit nouveau. La forme n'est plus d'un oratorio, mais d'un drame sacré, et si le public français avait au même degré que le public allemand l'amour des choses de l'art et le respect des choses de Dieu, la représentation de *Marie-Magdeleine* serait possible comme celle de la *Passion* à Oberammergau, celle de *Parsifal* à Bayreuth. Le dernier ouvrage de Wagner est moins un opéra qu'un mystère : il met au théâtre des scènes presque évangéliques, des personnages presque divins, et là-bas des tableaux tels qu'un repas commémoratif de la Cène ou l'onction de Jésus par Madeleine édifient, au lieu de la scandaliser, la foule sérieuse et recueillie.

Le choix seul du sujet de *Marie-Magdeleine* est significatif. Autrefois, on chantait les héros et les guerriers, Samson ou Macchabée, les dogmes ou les hauts faits d'Israël ; ce qui nous attire aujourd'hui, c'est une figure de femme ; c'est la rencontre et le commerce affectueux d'une pécheresse et de Jésus. Même chez les plus fidèles, la foi s'est transformée ; elle croit, plus que jadis, par les raisons du cœur. Et quant à ceux qui ne croient plus, on l'a finement remarqué, la religion de Jésus continue pourtant de leur inspirer une tendresse incurable : « Nous sentons dans l'Évangile, a dit M. Lemaître (1), je ne sais quel trouble profond, mystique et

(1) *Les Contemporains*, 2e série, étude sur M. A. France.

vaguement sensuel. Nous l'aimons pour l'histoire de la Samaritaine, de Marie de Magdala et de la femme adultère. Nous nous imaginons presque que c'est le premier livre où il y ait eu de la bonté, de la pitié... »

Ces nuances de la pensée moderne, M. Massenet les a merveilleusement exprimées. Plus que tout autre, il était fait pour sentir le charme et le danger aussi de l'épisode évangélique, sujet délicat, dont une note trop vive, trop passionnée, profanerait les chastes douceurs; fleur d'amour, que trop d'amour pourrait flétrir. Le jeune maître s'est gardé de tous les périls et de lui-même; il a su fermer l'oreille aux voix trop caressantes, aux chants des sirènes qui ne se taisent jamais dans son âme harmonieuse. Avec un tact parfait, une convenance irréprochable, il a dégagé du cœur de Madeleine le sentiment innomé, presque ineffable, qui l'emplissait; piété féminine, attendrie, avivée par la vue même de Dieu, de ce Dieu qui voulut être sur terre le plus beau des enfans des hommes.

Il faudrait le style de M. Renan pour louer l'œuvre de M. Massenet. Il n'y a même pas dans la *Vie de Jésus* un paysage aussi ravissant que les premières pages de *Marie-Magdeleine :* un soir, aux portes de Magdala. Les femmes descendent à la fontaine; jeunes gens, prêtres et soldats, vont et viennent sur le chemin. Les chameliers passent dans le lointain et les ombres s'allongent sur le sable. « *C'est l'heure du repos, l'heure délicieuse!* » Une molle langueur flotte sur cette scène. Sauf un appel étrange qui se détache avec mélancolie, l'ensemble est noyé dans une tranquille mélopée, comme les horizons d'Orient dans les clartés crépusculaires. On dirait qu'une poussière d'or tamise dans l'air la lumière et les sons; les voix sont étouffées, et les bruits de la campagne se perdent en résonances discrètes. A cette heure mystérieuse, on s'entretient de Jésus, du beau Nazaréen; mais ce n'est pas lui qui s'avance, c'est son amie, c'est Madeleine. Elle vient, la belle repentante, et la ritournelle qui l'annonce, le récit timide dont chaque note hésite, tout cela trahit bien l'humble pénitence d'une femme. Ces quelques lignes sont très expressives; elles disent avec une délicate pitié la honte et la lassitude d'une pauvre âme blessée. Mais de sa misère Madeleine ne saurait plus séparer l'image du Maître qui l'a consolée. Écoutez-la parler de lui! Les mots tremblent sur ses lèvres. Pour elle seule, dans le secret de sa mémoire, elle évoque l'apparition adorée. Deux fois elle appelle Jésus à son secours, au secours de sa détresse et de son repentir, et deux fois une flamme d'amour s'allume au sommet de son cantique. M. Massenet a trouvé là un beau cri de passion. Il le fallait. A tous, même aux écrivains sacrés,

au P. Lacordaire, cette femme a arraché de tels accens. Nul n'a su prêter de froides paroles à celle qui ne fut pardonnée que pour avoir beaucoup aimé.

Au second acte, Jésus a promis de venir chez Madeleine, et les deux sœurs pour le recevoir ornent leur logis. Le goût moderne voulait ici de la couleur ; M. Massenet en a mis avec discrétion : quelques filets d'or, et voilà tout. Point de palais à la Véronèse ; une simple maison d'Orient : des fleurs et des parfums sous un plafond de cèdre. Le clair petit entr'acte, le chœur des servantes, traversé par la phrase exquise de Marthe, décrivent sobrement l'hospitalité respectueuse, un peu craintive, qu'on prépare à Jésus. « Marthe, chante Madeleine, voici que le soleil descend derrière la blonde colline, » et l'étrange cadence de la phrase exprime avec une langueur adorable l'évanouissement du jour. Jésus paraît sans bruit et reçoit en silence l'hommage des deux femmes agenouillées. Tout bien examiné, peut-être la représentation gâterait-elle d'aussi délicates beautés. Elles se perdraient sur une grande scène, ces deux voix qui suivent en contre-point leur suave mélodie. Elles chantent d'abord sans accompagnement, dans le silence du soir ; puis un violoncelle seul ajoute encore à leur tendresse, et Jésus, debout sur le seuil, répond à leur double bienvenue par une bénédiction.

Marthe se relève, laissant à sa sœur la meilleure part. Alors s'engage entre Jésus et Madeleine un entretien mystique et tendre, plus affectueux qu'une homélie, mais plus chaste qu'un duo profane. A la fin de chaque reprise seulement, l'alliance étroite des voix, leur entrelacement accentue avec quelque passion la pieuse causerie. Heureux les artistes qui savent ainsi les nuances du cœur ! Le temps à lui seul est un grand artiste sous ce rapport : il marque les nuances entre les œuvres des époques diverses. Rappelons-nous comment priaient les prophètes de Haendel, avec quel éclat, quelle violence même ! Tout autre est ici l'oraison de Jésus et de ses disciples ; ce n'est plus *le Credo*, mais *le Pater :* après la prière de foi, la prière d'amour. L'amour encore exalte la douleur de Madeleine affaissée au pied de la croix, l'amour lui arrache des cris superbes ; l'amour enfin l'amène éplorée à la porte du sépulcre où l'on a couché son ami divin. Voici la scène admirable que je voudrais voir au théâtre, le tableau religieux auquel siérait le cadre de Bayreuth. Dans l'œuvre entier de M. Massenet, cette page n'a pas de rivale. Rarement la musique a courbé la tête d'une femme sous le poids d'un pareil chagrin. Quel deuil elle traîne avec elle, l'infortunée ! Tout le long de l'introduction, quels gémissemens et quels sanglots ! Le récitatif entrecoupé, écrit en notes moyennes

ou basses, a l'âpreté des douleurs farouches, presque la fixité des yeux qui ne peuvent même plus pleurer. Sur un sourd grondement de timbales, deux flûtes mélancoliques soupirent, et, soudainement attendrie, l'âme de Madeleine se fond ; de ses lèvres tombent des strophes désolées. A chacun des versets funéraires, les saintes femmes répondent par une longue clameur. Enfin, quand pour la troisième fois l'angoisse monte au cœur et l'étreint, quand l'orchestre se précipite et s'égare, quand un cri déchirant brise la voix de Madeleine, alors ses compagnes reprennent sa plainte inachevée, et longtemps encore on entend ruisseler avec les larmes le lamento des pleureuses sacrées.

Elles s'éloignent, et Madeleine demeure. Inquiète du silence qui s'est fait, elle frissonne ; un souffle passe sur ses cheveux, elle regarde et voit Jésus. Jésus lui dit : « Marie ! » Marie, s'étant retournée, lui dit : « Maître (1) ! » La musique a rendu presque par le silence l'instantanéité de cette apparition et la simplicité de cette reconnaissance. Le Christ de M. Massenet est bien celui de l'Évangile, celui des vieux peintres florentins : un beau jeune homme vêtu de blanc, disant, un doigt sur les lèvres, à Madeleine : *Noli me tangere !* Il reprend avec douceur la phrase du duo ; mais Madeleine, éperdue, lance sur ces mots : *Christ est vivant, ressuscité !* une gamme triomphale, un cri sublime de passion et d'amour, auquel répondent les saintes femmes, les disciples et les anges au plus haut des cieux.

Voilà ce que de nos jours la musique d'oratorio a produit de plus parfait. L'analyse de l'ouvrage montre assez quelle distance le sépare des ouvrages classiques. L'art de Bach et de Haendel était-il plus près de Dieu que le nôtre ? Je ne le pense pas. D'ailleurs, que nous importe ? Jouissons des aspects divers et des beautés successives que l'esprit humain découvre dans l'idée divine. La *Marie-Magdeleine* de M. Massenet n'est peut-être pas une œuvre de foi ; mais elle est, et cela suffit, une œuvre de poésie, de respect et d'amour.

Le *Parsifal* de Wagner est le produit d'un art encore plus moderne, et surtout plus étrange, spécial à un peuple, presque personnel à un homme. L'œuvre, comme son auteur, mérite une place à part. Que dis-je, une place ? Il en faudrait plus d'une, la première parfois, la dernière souvent, au maître inégal entre tous, à cet esprit de lumière et de ténèbres, où parurent peut-être les contrastes les plus violens, les plus étonnantes vicissitudes du génie de l'homme, et de sa démence. Wagner eut toute sa vie, en véritable Allemand,

(1) Saint Jean, chap. XX.

en romantique défroqué, dirait Henri Heine, le goût du surnaturel. De tous ses ouvrages, *Rienzi* et *les Maîtres chanteurs* seuls n'empruntent rien au merveilleux. Mais le surnaturel, chez Wagner, prend des caractères variés : poétique dans *Tannhaüser*, émouvant dans *le Vaisseau-Fantôme*, et surtout dans *Lohengrin*, où il s'humanise ; grandiose dans *la Valkyrie*; puéril et stupide dans *Rheingold* et dans *Siegfried*, il touche au sublime dans *Parsifal*.

Lohengrin, en son magnifique récitatif d'adieu, nous a parlé jadis de Parsifal, son père. Voici le sujet du drame, qui, selon la logique d'un bon *cyclus* allemand, serait la préface de *Lohengrin*. Au cœur des Pyrénées espagnoles, dans un monastère presque inaccessible et appelé Montsalvat, il existe un ordre de chevaliers pieux. Ils gardent une inestimable relique, quelques gouttes du sang de Jésus-Christ, recueillies dans un calice de cristal, le Saint-Graal. A des jours et selon des rites prescrits, tous ces hommes se réunissent pour célébrer d'étranges mystères. Leur chef ou leur prêtre se fait apporter le Graal et le découvre. Alors le sang divin s'échauffe et s'illumine; une joie mystique, une volupté sainte descend sur les chevaliers. Tous prient, adorent ensemble, et répétant les paroles mêmes de Jésus, ils communient en souvenir de la Cène.

Au début de *Parsifal*, la colère de Dieu pèse sur le Montsalvat. Le roi Amfortas, violant ses vœux, a cédé aux séductions d'une magicienne, Kundry. L'enchanteur Klingsor, complice de cette femme, a su dérober la lance qui fit jaillir le sang de Jésus et que l'on conservait auprès du Graal, et de cette lance il a blessé le roi. Ni les herbes de la forêt, ni les eaux du lac ne rafraîchissent la plaie d'Amfortas, et, pour comble de misère, quand revient le jour des cérémonies saintes, le roi n'y peut désormais présider sans que redouble sa torture. La seule vue du sang divin exaspère sa souffrance et son remords. Si doux jadis, aujourd'hui cruel, son ministère l'importune et l'épouvante. Il voudrait se soustraire au terrible sacerdoce et suspendre les rites sacrés, dussent tous les chevaliers, sans force et sans vertu, sentir chanceler leur foi et s'attrister leur âme.

Le salut d'Amfortas ne lui viendra que d'un singulier sauveur, de « l'homme ignorant et pur, instruit par la compassion : *Durch Mitleid wissend, der reine Thor.* » Ne nous étonnons pas encore, et poursuivons. — Parsifal sera cet homme. Il a pénétré dans les bois qui entourent le Montsalvat et tué par mégarde un des cygnes sacrés. On le saisit, on l'interroge, et son air interdit, son ignorance du monde et de lui-même, sa naïveté, presque sa niaiserie, trahissent le rédempteur attendu. Un vieux chevalier, Gurnemanz, le conduit au monastère, et, caché dans le temple, il assiste à ces

mystères de religion et de souffrance qui doivent l'instruire et l'illuminer. Hélas ! il n'y comprend absolument rien, et son guide, dépité, le met à la porte.

Au second acte, Klingsor, pour empêcher le salut d'Amfortas, ordonne à Kundry de séduire le jeune homme et de corrompre en lui l'innocence qui fait sa force. Mais cette fois la femme est impuissante. Le souvenir d'Amfortas, de la souffrance contemplée, défend Parsifal des voluptés offertes ; en son cœur que remplit la pitié, l'amour ne saurait trouver place. En vain Klingsor accourt et brandit la lance sainte : le héros la saisit au vol et s'éloigne victorieux.

Égaré dans la montagne, il a perdu le chemin du monastère. Il a erré longtemps et vieilli de quelques années lorsqu'il retrouve enfin Gurnemanz et Kundry elle-même, mais tout autre qu'autrefois. Le personnage de Kundry est parfaitement incompréhensible, et les raisonneurs allemands ne l'expliqueront jamais. Cette femme est un démon et un ange. Une loi mystérieuse la contraint au péché jusqu'au jour où l'homme qu'elle n'aura pu séduire la rachètera par le mérite de ses chastes refus ! Belle tout à l'heure et parée comme une courtisane, la voici pénitente. Lorsque Parsifal revient, épuisé de lassitude, lorsqu'il s'assied au seuil de Gurnemanz, sous les arbres de la forêt, Kundry s'approche en silence. Elle détache l'armure et les sandales du chevalier vierge. Elle lave et parfume ses pieds meurtris, elle les essuie de cette chevelure qui se dénouait jadis pour de moins pures caresses. Elle humilie et sanctifie cette chair tant de fois coupable, au contact presque divin de celui qui l'a méprisée et sauvée.

De Kundry comme d'Amfortas Parsifal a pitié. A son tour, il verse l'eau sur le front de la pécheresse ; il la bénit et la relève. Puis, il marche vers le Montsalvat. C'est le vendredi-saint, et les chevaliers adjurent Amfortas épuisé, mourant, de découvrir encore le Graal. Il s'y refuse, et déjà ses compagnons le menacent, quand Parsifal paraît. De la lance reconquise il n'a qu'à toucher la blessure du roi pour la guérir. Proclamé lui-même à la place d'Amfortas, il monte à l'autel et de ses mains pures élève le calice. L'œuvre de miséricorde est accomplie, et sur la foule agenouillée redescendent avec les délices mystiques les grâces et les bénédictions.

Tel est ce drame, ou plutôt ce mystère. L'œuvre suprême de Wagner est religieuse par l'esprit et par la lettre. Son titre allemand (1), le nom du théâtre de Bayreuth (2), le seul où elle soit

(1) *Bühnenweihfestspiel.*

(2) *Bühnenweihfestspielhaus !*

exécutée et peut-être exécutable, impliquent une idée religieuse. Le théâtre Wagner est une église, et quand, sur le balcon, avant la représentation, les trompettes sonnent, il semble que les lévites d'un art nouveau appellent les fidèles à la prière ; on attend presque des cloches. *Parsifal* s'entend comme l'office ; les femmes pleurent comme au sermon, et des hommes même après le spectacle ont affirmé qu'ils se sentaient meilleurs et pardonnaient à leurs ennemis ! Il y a là, et en tout ce qui touche Wagner, le plus charlatan des grands artistes, selon la définition complète de M. Cherbuliez, beaucoup d'affectation et un grain de folie. A Bayreuth seulement on joue *Parsifal*; un jour peut-être on n'y jouera plus autre chose ; il s'y vendra des médailles et s'y fera des miracles.

Autant que religieux, *Parsifal* est philosophique, et l'exégèse wagnérienne peut à propos de lui se donner carrière. Cependant, sans faire de métaphysique allemande, il faut admirer, avant la grandeur musicale, ou avec elle, car les deux se confondent, la grandeur morale de l'œuvre. Deux vertus, deux ailes de l'âme, la soutiennent : la pureté et la pitié. Par la pitié surtout, *Parsifal* nous touche, par la pitié « la plus jeune des vertus, plante délicate qui ne fleurit qu'au soleil d'une civilisation avancée (1). » Enfans d'un siècle douloureux, après avoir trop longtemps pleuré sur nous-mêmes, nous commençons à pleurer sur les autres, et des larmes moins stériles. Dans ces dernières années, un grand courant de sympathie et de charité a traversé les âmes. Il est venu du Nord : d'Angleterre, et surtout de Russie. Des hommes comme Tolstoï ou Dostoïewsky ont exalté, glorifié la souffrance. Ils l'ont proclamée belle et sainte par elle-même; ils en ont fondé la religion dont ils se sont faits les prêtres, ils ont plié leurs genoux, et les nôtres, devant l'infortune de l'humanité. La suprématie du simple et du souffrant, dogme fondamental de la littérature russe contemporaine, ne se retrouve-t-elle pas dans *Parsifal*, cette histoire d'un malheureux sauvé par un innocent? Aussi bien, pour rencontrer de semblables doctrines, Wagner n'avait pas besoin de passer la frontière. Déjà son compatriote Schopenhauer, que tout le monde cite et que personne ne lit, avait fait de la pitié la base du monde moral; il en fit, lui, la base du monde esthétique. On aperçoit d'ici le champ ouvert par un tel rapprochement à la psychologie dans l'art, telle que l'entendent ou croient l'entendre nos voisins. Pour eux, quel horizon à charger de nuages ! Ils n'y ont pas manqué. Qu'il nous suffise, à nous, sans forcer aucune analogie, de signaler la très réelle importance de la compassion chez les personnages de Wagner :

(1) M. G. Valbert.

chez Senta, du *Vaisseau-Fantôme*, chez Lohengrin, chez Sieglinde et Brunehild, de la *Valkyrie*, enfin chez Parsifal, le dernier et le plus compatissant des héros wagnériens.

Voilà bien de la philosophie! Mais notre époque en demande même aux arts, et Wagner a toujours prétendu faire œuvre de philosophe autant que de musicien. Il y a parfois réussi, et les scènes religieuses de *Parsifal* sont d'un grand penseur et d'un grand artiste; celles-là seulement, car les autres sont insupportables. Ainsi le second acte entier, à l'exception de la valse lente des jeunes filles-fleurs, est un abîme d'ennui. Mais le second et le dernier tableau sont d'étonnantes merveilles.

Après une première scène, remplie de ces récits fatigans, de ces entretiens interminables, que Wagner a vraiment inventés, des beautés se découvrent, qu'il a inventées aussi. Le décor change lentement : forêts, rochers passent, disparaissent, et le jour blanchit le faîte d'une haute salle, sorte d'église byzantine éclairée par une coupole immense. Aux sons d'une marche religieuse, aux tintemens graves, presque douloureux de cloches lointaines, deux portes s'ouvrent et laissent passer en double cortège les chevaliers du Graal vêtus de robes bleues et de manteaux écarlates. De jeunes néophytes, des enfans consacrés les suivent, avec les corbeilles et les amphores saintes. Un bel adolescent tient le précieux calice, et, le dernier de tous, lentement porté sur une litière, pâle et mourant, Amfortas paraît. Les chants pieux se font entendre : voici pour le malheureux roi l'heure de prier et de souffrir. Vainement il demande grâce; en un *Miserere* poignant, il implore de Dieu la fin de son supplice. Les temps ne sont pas encore accomplis, et les voix éloignées ne répondent à ses cris d'angoisse que par la vague promesse du sauveur mystérieux. « Attends, murmurent-elles, attends l'homme ignorant et pur, instruit par la pitié; mais en l'attendant fais ton devoir; » et l'infortuné, se soulevant avec peine, ôte le voile du Graal. L'obscurité se fait profonde, les timbales roulent sourdement et l'orchestre frémit tout bas de respect et de terreur. Tous les chevaliers sont prosternés et se taisent. Alors, du sommet de la coupole descendent de divines psalmodies; des enfans chantent là-haut, comme si leurs voix seules étaient assez pures pour de semblables prières. Deux fois elles disent une longue phrase traînante, qui se répercute en échos infinis. Rien de plus beau que ces cantiques au-dessus de cette immobilité, de ce silence. Et quels cantiques! « Prenez et mangez, ceci est mon corps! Prenez et buvez, ceci est mon sang! Faites ainsi en souvenir de moi. » Les mélodies sont d'une envergure extraordinaire, elles déploient des ailes immenses. Après chaque verset, les voix se taisent, et sous des ac-

cords flottans comme les ombres du soir, l'orchestre répond, tendre, plaintif, un peu étouffé par les ténèbres qui l'enveloppent. Ah! le souffle de Dieu passe parfois sur la face de l'homme! Jamais la musique religieuse n'avait connu d'aussi longues, d'aussi enivrantes extases. Le sang lumineux éclaire seul le théâtre, et des voûtes profondes, sur ces hommes qui prient, sur cet homme qui souffre, tombent sans cesse de nouveaux concerts. La coupole n'est plus qu'une sphère harmonieuse, vibrant tout entière comme un orgue gigantesque. La terre, qui s'est tue pour écouter le ciel, va parler à son tour. Les chevaliers se relèvent tous d'un même élan et entonnent à l'unisson un choral magnifique. Le voilà, le sang de la nouvelle alliance, le ferment mystérieux d'une foi plus ardente et d'un amour plus passionné! Lorsque Bach a chanté dans sa *Passion* la Cène véritable, il a senti moins d'émotion en la présence même de Jésus que Wagner à son seul souvenir.

Maintenant les chevaliers se retirent en silence, et sur eux planent toujours les paroles de paix et de consolation : « Heureux celui qui croit! Heureux celui qui aime! » Toute la tendresse, toute la pitié du christianisme est dans ces admirables pages. La voix même de Jésus ne fut pas plus douce aux échos de Galilée que la voix de ces petits enfans ; elle promettait ainsi aux esprits simples, aux cœurs purs les ineffables béatitudes. Wagner, au moment de mourir, a contemplé dans toute leur splendeur les clartés auxquelles il fermait trop souvent les yeux. Quand il déroule à travers cette longue scène le cortège magnifique de ses pensées, quand il élève par assises régulières, symétriques, ce temple grandiose, il reconnaît, après les avoir tant de fois violées, les immuables lois du beau. Il dit à Dieu : « Je veux vous imiter, Seigneur, qui avez tout placé dans la mesure et le nombre (*Omnia in mensura et numero disposuisti*) (1). »

Une autre scène religieuse est plus étrange encore et beaucoup moins belle que celle-là : c'est la scène de l'onction de Parsifal et du baptême de Kundry. Le mystère ici fait place au tableau de sainteté avec accompagnement symphonique. Tableau de maître, je veux bien, mais surtout de maître décorateur, et qui doit beaucoup plus à la mise en scène et au talent des interprètes qu'à la musique même. Certes, l'orchestre de Wagner est toujours intéressant; il ramène avec une merveilleuse variété de rythmes et de timbres les idées mères de l'ouvrage; mais on se lasse de ces retours incessans et de la pantomime, si éloquente qu'elle soit. Durant tout le troisième acte, Kundry n'a pas une note à chanter; elle fait des gestes et prend des poses, voilà tout. L'idéalisme allemand s'accommode

(1) *Sagesse.*

et s'émeut de tels spectacles. Il se laisse aller au courant de sentimentalité religieuse qui traverse cet épisode évangélique; devant la reproduction ou la contrefaçon d'un groupe divin, il s'égare en imaginations vagues, en rêveries attendrissantes de régénération et d'amour. Des conditions spéciales, l'obscurité du théâtre, l'harmonieux et continuel murmure de l'orchestre invisible, le recueillement de l'auditoire, tout prédispose l'âme, et surtout les nerfs, à l'effet de cet art ou de cet artifice. Blasphème, disent les initiés; c'est un Titien que cette scène. D'accord, mais l'éloge est-il bien à sa gloire? Sous prétexte de les réunir, ne brouillons pas les arts. Ni pour la musique, ni pour la peinture, il n'est à souhaiter qu'un théâtre lyrique devienne un diorama.

Heureusement le dernier tableau nous rend, peut-être encore plus belles, les beautés du second : même décor et même situation. Amfortas refuse à ses chevaliers la célébration de l'office; il veut, il va mourir, lorsque Parsifal, la sainte lance au poing, un manteau de pourpre jeté sur sa robe blanche, entre rayonnant comme un Christ vainqueur. L'éclat de cette entrée est indescriptible. On dirait que Wagner s'est rappelé son Lohengrin, le chevalier aux yeux clairs, à l'armure d'or, le fils de ses jeunes années, de ses années bénies; ou plutôt, en écrivant de telles pages, les dernières de toutes, il était peut-être assez près de mourir pour apercevoir déjà les rayons éternels dont cette sublime apothéose est illuminée. Parsifal a guéri le roi, et à son tour il balance au-dessus de la foule le calice resplendissant. Les divines mélodies flottent de nouveau dans l'air, tous les thèmes sacrés reparaissent. Du pavé du temple aux mosaïques de la coupole, les enfans et les jeunes hommes célèbrent le grand miracle enfin accompli. L'orchestre entier s'épanche dans une adorable effusion de miséricorde et d'amour. Les harpes pétillent, leurs accords ruissellent. Tout prie, tout aime, « une immense bonté tombe du firmament. » D'un suprême coup d'aile, les grandes phrases pieuses s'enlèvent jusqu'au ciel. Une dernière fois, l'ensemble colossal apparaît radieux et pur, sans une ombre, sans une tache. Peu à peu, les litanies enchanteresses s'apaisent et s'éteignent, le silence se fait et le rideau se referme. Wagner alors a bien fait de mourir. Après avoir entendu de telles voix, il ne pouvait plus entendre que la voix même de Dieu.

CAMILLE BELLAIGUE.

LE

NATURALISME AUX ÉTATS-UNIS

I. Writings of H. D. Thoreau, *A Week on the Concord and Merrimack Rivers; Walden; Yankee in Canada; Cape Cod; Excursions; The Maine Woods; Early Spring in Massachusetts; Summer; Letters*, new and revised edition; Houghton, Mifflin and C°; Boston, 1881-1884. — II. J. Burrough's Books; *Fresh fields; Birds and Poets; Locusts and Wild honey; Pepacton; Winter Sunshine; Signs and Seasons; Wake Robin*, id., 1886-1887. — III. *My Garden Acquaintance*, etc., by J.-R. Lowell; id., 1886-1887. — IV. *A White Heron*, by Sarah Orne Jewett, id., 1886.

Hâtons-nous de dire en commençant qu'il ne faut pas prendre ici le mot de *naturalisme* dans le sens qu'on lui donne en France depuis peu et qui est devenu synonyme d'un certain genre de réalisme, ni même dans son acception philosophique ordinaire. Il nous a semblé que ce mot pouvait exprimer aussi le culte de la nature et s'appliquer, par conséquent, à cette école littéraire qui a produit dans le Nouveau-Monde les nombreux ouvrages classés sous un titre difficilement traduisible : *Out-door library*, la bibliothèque du dehors, du plein air, bibliothèque saine et fortifiante qui fait les délices de l'Amérique en sa jeunesse virile. Les volumes qui la composent sont là devant nous, au-dessous de ce chef-d'œuvre dont ils dérivent, *la Nature* d'Emerson, et il semble que la fraîcheur des forêts, l'arome des champs s'en exhalent. Thoreau nous appelle

à jouir d'un *Printemps dans le Massachusetts*; l'auteur des *Biglow Papers*, l'érudit, le lyrique, le spirituel Lowell apporte dans le tableau des événemens quotidiens dont son jardin est le théâtre ces qualités de l'humoriste, du critique et du poète que l'on trouve si rarement réunies et qui chez lui, par exception, se confondent. C'est aussi l'*Été dans un jardin* qui tente la plume facile et le talent d'observation de Dudley Warner; John Burroughs nous réchauffe au *Soleil d'hiver* et célèbre tout ensemble *les Oiseaux et les Poètes*. A peindre les oiseaux encore, leurs mœurs et leurs caractères, à retracer toute une série de romans et de drames ailés s'est consacrée la plume d'Olive Thorne Muller et celle de Bradford Torrey. Edith Thomas nous fait faire *le Tour de l'année*, de ses saisons, de ses plaisirs, des impressions qui se dégagent d'elle, note la chanson du vent et celle de l'eau courante, s'inspire pour philosopher ou pour discourir de la pluie, du beau temps, de la neige, d'un brin d'herbe. Sarah Jewett nous invite avec beaucoup plus d'autorité à la suivre dans ses *Chemins de traverse* ou sur la plage paisible de *Deephaven* (1). Les *Poèmes* de Célia Thaxter retentissent mélodieusement des bruits de la mer et reflètent avec autant de vérité que de tendresse l'aspect des côtes de la Nouvelle-Angleterre.

On voit que les noms féminins sont nombreux sur cette liste, réfutant le préjugé trop répandu qui veut que les femmes aient à un degré médiocre l'intelligence de la nature. Nous serions plutôt disposé à croire que les moyens de développer cette intelligence leur manquent surtout. Ce n'est pas en vain qu'aux États-Unis un professeur illustre dans les deux mondes qui le revendiquèrent à l'envi, Louis Agassiz (2), a vulgarisé avec le charme qui lui était propre la science tant enrichie par ses découvertes; ce n'est pas en vain qu'il associa la plus attentive et la plus dévouée des compagnes à ses travaux (3). Les conférences qui excitèrent un enthousiasme si général, les ingénieuses écoles d'été qu'il imagina pour permettre la continuation des études d'histoire naturelle pendant les vacances, son enseignement si clair et mis à la portée de tous, son grand dessein d'élever sous forme de musée un temple qui, en attestant « les révélations écrites dans l'univers, » parlât à l'esprit des masses comme autrefois les anciennes basiliques, rien de tout cela n'a été perdu. A ces nobles esprits que les circonstances rapprochèrent dans le cénacle de New-Cambridge, Emerson et Agassiz, il faut attribuer l'élan nouveau que nous constatons chez

(1) Voir le *Roman de la femme-médecin*. (*Revue* du 1er février 1885.)

(2) Louis Agassiz, *Life and Letters, edited by his wife*.

(3) *A Journey in Brazil*, by Louis Agassiz and Elizabeth Agassiz. Boston; Houghton, Mifflin and C°.

les deux sexes vers le culte de la nature. L'impulsion esthétique vint du premier et l'impulsion scientifique du second. Une littérature toute spéciale devait sortir de ce mouvement; son but est à la fois d'instruire et de fournir un aliment à la verve exubérante qui a nom *animal spirits*. La plupart de ceux qui s'y livrent ne poussent pas bien loin leurs investigations; ils se bornent à ce qui est familier et proche, mais cet étroit domaine est grandi par le sentiment profond de l'intime parenté qui existe entre l'homme et les choses dites inanimées où vibre une âme pourtant, la nôtre, l'âme universelle. Certes, nous ne prétendons pas que tous les livres de la bibliothèque en plein air aient beaucoup de valeur : il y en a de puérils, il y en a de pédantesques; au plus grand nombre, on pourrait reprocher une monotonie presque inévitable dans la forme, notes ou journal, l'abus fatigant du *je*. Peut-être cependant trouvera-t-on quelque intérêt à relever les contrastes qui existent entre cette littérature naturaliste et celle qui, chez nous, prend moins justement le même nom. D'un côté, c'est la préoccupation d'une sorte d'hygiène morale, une manière de sport qui exerce dans le meilleur sens les rouages intérieurs, tonifie les nerfs, retrempe l'esprit aux sources de la jeunesse, et d'abord force les plus égoïstes à sortir d'eux-mêmes. De l'autre, c'est le goût, au contraire, de descendre en soi, de s'absorber dans une analyse morbide de sensations et d'entraînemens contre lesquels il semble que la volonté ne puisse rien. Entre les fatalités de l'hérédité et les suggestions de l'hypnotisme, l'homme ne sera bientôt plus qu'un jouet torturé, inconscient. La nature lui apparaît armée de lois impitoyables auxquelles il s'efforcerait en vain d'échapper; elle est son ennemie plutôt que sa mère et sa consolatrice. Tout devient aliment au pessimisme, au *tædium vitæ* affecté ou réel. Peut-être, nous le répétons, n'est-il pas inutile de montrer à notre vieille France, si difficile à amuser, si curieuse de raffinemens poussés parfois jusqu'à la chinoiserie, les passe-temps dont se contente un pays moins blasé, jaloux avant toutes choses de rester *manly* (mâle, viril) et qui transporte dans l'art même ce genre d'aspirations.

La popularité de Thoreau, par exemple, est bien caractéristique. En la constatant, nous serons amené à étudier une vie plus énergique encore et plus pure que l'œuvre qui en fut le résultat; nous pourrons revenir aussi sur un sujet trop peu connu : l'éclosion et le développement de cette Arcadie intellectuelle que créa autour de lui le grand optimiste Emerson, celui qui a dit : « Bâtissez-vous votre propre monde, » et qui a donné l'exemple en faisant descendre l'idéal sur un petit coin du globe.

I.

Ce petit coin si singulièrement favorisé fut le village de Concord, auquel un de ses historiens applique le jugement porté par Tacite sur Marseille dans sa *Vie d'Agricola* : « Un lieu où se trouvent mêlées la culture grecque et la frugalité provinciale. » En effet, l'influence de l'université voisine de Cambridge s'y faisait fortement sentir à travers les mœurs rustiques; de hautes pensées s'y alliaient aux habitudes les plus simples; les deux mille habitans, dont le nombre a doublé depuis, étaient unis par un lien étroit d'égalité sociale, malgré les différences intellectuelles. Thoreau, l'une des gloires de Concord, prête en guise d'armes à sa ville natale un champ verdoyant dont une petite rivière très rapide ferait neuf fois le tour. La Musketaquid ou Rivière des Prairies glisse à travers de vastes pâturages où s'éparpillent les chênes, où l'airelle forme un tapis épais. Une rangée de saules nains borde son cours, tandis que plus loin des vignes se suspendent aux érables, aux aulnes, à tous les arbres amis de la fraîcheur. Les plateaux sont au contraire sablonneux en maints endroits, hérissés de rochers dans d'autres, et la moitié environ du territoire communal est couverte de bois magnifiques. Jamais région ne se prêta mieux au recueillement ni aux rêveries errantes. Son aspect explique assez qu'Emerson, après avoir renoncé à la prédication unitairienne, ait choisi cette paroisse laïque. Il en fit dès lors une sorte d'académie où affluèrent les pèlerins avides de recueillir la parole du maître, où la *blanche lumière* de son génie, le plus complet qu'ait produit l'Amérique, brilla comme un phare sur lequel restaient fixés les regards attentifs de nombreux disciples. Ce génie qui, par son élévation et son austérité, semble mériter cependant l'épithète de solitaire, exerça l'action d'un aimant irrésistible. Il suffit pour s'en assurer de lire le passage suivant, où se manifeste le tour à demi railleur et si particulier du romancier Nathaniel Hawthorne, l'un des hôtes dont s'enorgueillit Concord :

« Il n'était point nécessaire de m'éloigner beaucoup du pas de ma porte pour rencontrer des formes humaines plus étranges au point de vue moral que l'on n'en eût trouvé ailleurs dans un cercle de mille lieues. Ces fantômes de chair et de sang étaient attirés par l'influence croissante d'un grand penseur original, qui avait élu son gîte terrestre à l'extrémité opposée de notre village. Le merveilleux magnétisme que cet esprit exerçait sur d'autres esprits d'une

certaine constitution fit entreprendre à plusieurs de longs pèlerinages dont le but était de lui parler face à face. De jeunes visionnaires, pourvus de tout juste assez de profondeur pour transformer la vie autour d'eux en labyrinthe inextricable, venaient chercher le fil qui devait les aider à se retrouver; des théologiens à cheveux gris, emprisonnés dans leurs propres systèmes comme dans une cage de fer, voyageaient péniblement jusqu'à sa demeure, non pas pour demander la délivrance, mais pour inviter le libre esprit à partager leur captivité. Tous ceux qui étaient tombés sur une pensée nouvelle ou qu'ils croyaient telle accouraient vers Emerson, comme celui qui vient de découvrir une pierre précieuse se précipite chez le lapidaire pour s'assurer de sa qualité et de sa valeur. »

Hawthorne écrivit ces lignes au moment où le transcendentalisme sévissait à l'état d'engouement, où la rue ombreuse du village voyait passer sous ses vieux ormes non-seulement une procession de philosophes, d'esthéticiens, de poètes, assidus autour du « libérateur » de la pensée, mais encore les représentans de la distinction, de l'élégance mondaines, des hommes haut placés, des femmes charmantes. Emerson, enveloppé de sereine indifférence pour tout ce qui n'était pas sa bibliothèque, ses promenades et une communion intime avec quelques âmes choisies, prêtait néanmoins à cette foule empressée l'auréole de ses propres attributs. Il l'a dit à propos des *Amis* de Margaret Fuller, qui étaient aussi les siens : « Je me rappelle ces personnes comme une troupe d'élite (*fair, commanding troop*), chacun étant orné de quelque supériorité de beauté, de talent, de grâce ou de caractère, et dans le nombre plus d'un qui a depuis montré une véritable valeur... »

C'était en 1845. Dix années s'étaient écoulées depuis que le nouveau Platon avait adopté pour retraite cette heureuse vallée d'où partit l'essai universellement répandu aujourd'hui, qui fit dire, lorsqu'il parut anonyme : « Quel est l'auteur de *la Nature?* — Dieu et Ralph Waldo Emerson. » Daniel Webster venait presque chaque année à Concord, qu'il appelait le paradis terrestre; Théodore Parker souhaitait d'y prêcher, et Alcott, Thoreau, le poète phalanstérien Ellery Channing, tant d'autres dont les noms sont devenus célèbres à différens degrés et à différens titres y représentaient ce transcendentalisme dont l'orgueil donna tant de souci jusqu'à sa mort (1841) au bon pasteur Ripley.

M. Sanborn, qui lui-même se rattache à l'école en question, nous a, dans un ouvrage biographique (1), donné des détails très inté-

(1) *American men of letters, Henry D. Thoreau*, by F.-B. Sanborn; Boston, 1884.

ressans sur ce vénérable docteur Ripley, qu'Emerson appelait si bien *a natural gentleman*, et dont les vertus, l'humeur hospitalière, la simplicité, la belle intelligence restée intacte à un âge avancé, jouissent encore, dans le pays qu'il dirigea, d'une réputation légendaire. Il habitait la maison admirablement décrite par Hawthorne dans la suite de contes intitulée : *les Mousses du vieux presbytère*, et ne voyait pas sans effroi, nous dit M. Sanborn, croître cette branche du mysticisme, ce buisson ardent apparu tout à coup dans son jardin même. Ses belles lettres au docteur Channing, qui s'alarmait moins que lui de la nouveauté, témoignent des sentimens que lui inspirent ces spéculateurs trop modernes qui veulent être appelés *réalistes* et qui, par leurs oracles, troublent l'air tranquille de sa paroisse. Il est forcé d'admirer de tels hommes, dont la science et la vertu sont indiscutables, et qui offrent l'exemple d'une vie sans reproche; mais que ne donnerait-il pas pour leur voir trouver une méthode meilleure de faire le bien, une manière plus intelligible d'instruire et de réformer le prochain!

Du reste, Emerson lui-même admet que le nom de transcendentalisme semble devenu synonyme d'une sorte de mort, quand il parle à son tour de ce besoin (qui est un signe des temps) qu'éprouvent beaucoup de personnes intelligentes et religieuses de se retirer des compétitions, des travaux convenus pour adopter un genre de vie solitaire et critique duquel aucun résultat bien sérieux n'est encore sorti pour justifier cette séparation : « Ils se mettent en grève et demandent que quelque chose leur soit donné à faire qui soit digne d'eux... Ils s'isolent. L'isolement est l'esprit qui préside à leurs écrits, à leurs convictions; ils refusent de supporter les fardeaux publics, de prendre part aux affaires, aux charités publiques,.. au culte public... Ils ne veulent pas voter. »

Ces remarques semblent s'appliquer à ses amis Alcott et Thoreau. Nous n'avons rien à dire ici de l'utopiste qui tenta de fonder la fameuse association de Brook Farm (1); l'ermite de Walden est moins connu; c'est lui qui doit figurer en tête de la série des naturalistes américains.

Henry David Thoreau fut le dernier descendant mâle d'un ancêtre français qui vint de Guernesey, selon Emerson, de Jersey, selon Sanborn, à qui nous empruntons cette curieuse biographie, habiter la Nouvelle-Angleterre, et il n'est pas impossible de retrouver sous la greffe saxonne et sous les influences du milieu, qui firent

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er décembre 1852 : *Un roman socialiste en Amérique*, par Émile Montégut.

de lui l'Américain par excellence, quelques-uns des traits distinctifs de sa patrie d'origine : un bon sens imperturbable, une extrême franchise, le don d'écrire des lettres charmantes, et un certain attachement au clocher qui ne lui permit jamais, tout en tenant par plusieurs côtés à l'école de Robinson, d'abandonner longtemps sa famille. Seul entre les transcendentalistes, il naquit à Concord (1817) ; les autres y vinrent de différens points de l'Amérique. Ses yeux s'ouvrirent à la lumière de l'esprit alors que Carlyle en Angleterre, Emerson en Amérique, préparaient leurs contemporains à cette renaissance moderne qui a porté des fruits si variés et si abondans. Il mourut (1862) quand l'ère purement spirituelle du mouvement passa pour faire place à une ère de régénération politique qu'il appelait de tous ses vœux. Son regard clair et perçant avait scruté l'avenir, et les théories abolitionnistes qui dans sa bouche furent traitées de paradoxes, entre 1840 et 1860, se trouvèrent à la fin avoir été autant de prophéties.

Le jeune Thoreau prit ses grades universitaires à Harvard College; il essaya d'abord de l'enseignement, mais alla bientôt partager les travaux de son père, qui était fabricant de crayons. Ayant perfectionné cette industrie et fabriqué un crayon de mine de plomb qui, au gré des marchands et des artistes, pouvait rivaliser avec les meilleurs produits de Londres, il répondit à quelqu'un qui le félicitait d'avoir trouvé le chemin de la fortune : « Je ne recommencerais pas ce que j'ai fait une fois. A quoi bon?.. » Et, en effet, il ne s'arrêta jamais à aucune profession, dédaignant en toutes choses les sentiers battus et ne se piquant de pratiquer que l'art de *bien vivre*.

« Dès l'âge de dix ans, dit Ellery Channing, qui a raconté son histoire avec l'enthousiasme de l'amitié, il avait la force d'âme d'un Indien et tant de sérieux qu'on l'appelait le juge. »

Sa vie se passa en promenades sans fin, favorables à cette incessante étude de la nature qu'il poursuivait en évitant le plus possible, tout instruit qu'il fût, le secours de la science technique, car il n'était curieux que des faits et n'attachait de prix qu'à l'observation personnelle. Une sorte de dédain l'empêcha toujours d'envoyer des rapports à aucune académie, jamais il ne se soucia d'être membre d'une société savante. Sous ce détachement absolu se laisse deviner l'orgueil émersonien, qui, autant que la vertu sans doute, le conduisit à tous les genres de renoncemens : il ne se maria jamais et vécut dans un célibat ascétique ; il ne mangeait guère de viande, ne buvait pas de vin, se défendait le tabac, n'usait contre les bêtes ni de fusil ni de piège. « Protestant à outrance, » il alla en prison plutôt que de payer une taxe que sa conscience n'ap-

prouvait pas. L'esprit d'opposition était puissant chez lui; il le tournait non-seulement contre les abus, mais contre la plupart des réformateurs, dont il examinait les mobiles très sévèrement. Il ne prit donc aucune part à la politique, se bornant à entourer d'un invariable respect le parti anti-esclavagiste. Son dévoûment à cette cause se retrouve dans son courageux plaidoyer en faveur de John Brown, prononcé au moment de l'arrestation de celui qu'il considérait comme un héros. En toute circonstance, Thoreau faisait marcher de front la foi et la pratique. Sa liberté lui était plus chère que tout au monde, mais il la soumettait à une rigoureuse discipline morale. D'abord il s'imposait de réduire ses besoins. Quand il lui fallait cependant un peu d'argent, il aimait le gagner par quelque besogne manuelle, construisant un bateau, une palissade, s'occupant de plantations. Le métier d'arpenteur, qu'il pratiqua de préférence à tout autre, lui fournissait l'occasion d'appliquer ses connaissances forestières et mathématiques. De ses œuvres littéraires, il tirait peu de profit.

Il eût rougi de faire métier du don d'écrire, qu'il possédait à un haut degré. On ne peut dire que ce don lui fût inculqué par Emerson, ni l'accuser d'avoir été un écho du maître, quoique l'influence de celui qui a été nommé avec raison le *Zeitgeist* personnifié, l'esprit même de son temps, se soit imposée plus ou moins visiblement à tous ses disciples, même à Hawthorne, qui convient de l'impossibilité où il se trouva un instant d'échapper à cette domination subtile, irrésistible. Avant même que Thoreau ne connût Emerson, dans les premiers essais datés de Cambridge, dans les tâtonnemens du jeune homme de dix-huit ans, se trouvent les qualités bien personnelles qu'il développa plus tard : le sentiment de la nature, le génie de la description, le goût des images et des symboles, un parfait détachement de toute opinion étrangère, sans parler du style, qui est celui d'un lettré délicat nourri de l'étude des classiques. Pour Thoreau, l'art d'écrire consistait à trouver des sentences qui suggèrent beaucoup plus qu'elles ne disent et qui sont comme environnées d'une atmosphère bien à elles, des phrases qui ne ressuscitent pas des impressions déjà subies, mais qui en créent de nouvelles, des mots « durables à la façon d'un aqueduc romain. » L'expression définitive et concentrée le tentait surtout. Du reste il se souciait peu de la gloire et retardait toujours le moment de publier; la quantité de manuscrits qu'il laissa derrière lui en est la preuve.

En 1837, Emerson lui ouvrit son recueil périodique : *the Dial*. Le premier ouvrage qu'il donna fut un petit poème : *Sympathy*, qu'avaient déjà précédé d'autres vers *A la fille de l'Est*. La légende veut que ces deux morceaux aient été dédiés à une jeune per-

sonne dont deux frères étroitement unis, Henry et John Thoreau, étaient amoureux; il est bien probable que, si le futur ermite de Walden ressentit l'amour, ce ne fut que sous la forme épurée du sacrifice. Ces vers ne témoignent aucune imitation de l'auteur des *Wood-notes*, mais révéleraient plutôt une étroite familiarité avec la littérature du temps d'Élisabeth et des Stuarts. Jusqu'en 1844, année où le journal cessa de paraître, sa collaboration au *Dial* continua; il reste de Margaret Fuller, qui aidait à la direction, des lettres bien remarquables touchant les articles ou les poésies qu'il présentait. Cette jeune femme, qui, sans avoir été à Cambridge, égalait et dépassait même en connaissances de toute sorte les gradués de l'université, cette conférencière, dont l'éloquence, l'érudition furent plus tard reconnues en Europe, d'où elle revint marquise d'Ossoli, pour périr tragiquement dans un naufrage, en vue de New-York, avec son mari et son enfant, mériterait d'être l'objet d'une étude spéciale. Emerson l'avait surnommée l'*Amie;* elle fut celle de Thoreau jusqu'à le critiquer avec une sévérité sous laquelle, d'ailleurs, on devine beaucoup d'estime. Entre autres reproches, elle blâme le poète novice de dire trop constamment et trop complaisamment de la nature : « Elle est à moi. » — « Elle ne sera pas à vous jusqu'à ce que vous ayez été davantage à elle. Cherchez le lotus, buvez à longs traits le ravissement. Ne dites pas avec cette confiance que tous les lieux, toutes les circonstances se ressemblent et se valent. Ceci ne deviendra vrai que lorsque vous aurez découvert que c'est faux. » — L'apprentissage, sous de tels auspices, fut certainement utile au jeune naturaliste. En même temps, il faisait des *lectures* au lycée de Concord, qui entendit s'élever tant de nobles voix.

En 1840, Thoreau semble définitivement entré dans l'intimité du cercle d'élite qui se réunissait chez Emerson. Il avait écrit déjà sa *Semaine sur les rivières de Concord et du Merrimac*, et autour de lui on trouvait ce livre « tout parfumé de la vie des bois et des ruisseaux de la Nouvelle-Angleterre, d'une solidité, d'une vigueur vraiment aborigènes, donnant enfin l'idée d'un homme qui est entré dans la nature en sachant ce que la nature attend de lui. On a souvent raconté la vie des transcendentalistes. Tout en se livrant aux plus hautes spéculations philosophiques, tout en discourant sur l'inspiration, sur les bardes et sur les prophètes, ils n'oubliaient pas un point essentiel de la doctrine, qui était que chacun prît sa part de quelque travail manuel. Alcott, Ellery Channing, Hawthorne et les autres, s'occupaient de fendre du bois, de faucher, de faner, de tailler les arbres. Emerson lui-même soignait son verger, mais il nous paraît certain que bon nombre de ces ouvriers

n'étaient que des amateurs, apportant peut-être une bonne dose d'affectation dans l'exécution de leur programme, tandis que Thoreau s'évertuait comme un vrai paysan, fidèle à sa fière résolution d'entreprendre tout ce qu'un homme peut faire. Quand il se bâtit une cabane au fond des bois, Emerson songea un instant à l'imiter; ce projet finit par la construction d'un pavillon dans son propre jardin. Il en fut souvent ainsi. Thoreau agissait, laissant rêver les autres. Le bon sens qu'il nous plaît d'attribuer à ses origines françaises le préserva toujours des utopies et des chimères, au milieu de la plus parfaite originalité d'allures. Il laissa ses amis Alcott, Channing, Horace Greely, etc., lutter contre les difficultés insurmontables des associations de Brook Farm, de Fruitlands et autres phalanstères plus ou moins fouriéristes, et réalisa pour sa part, en ne s'appuyant que sur lui-même, un désir passionné de solitude, qui s'est exprimé dans le meilleur de ses ouvrages : *Walden.*

Walden, s'il était traduit, suffirait à établir en France la réputation de Thoreau comme écrivain et comme penseur. C'est l'histoire du séjour qu'il fit sur le bord d'un lac reculé du Massachusetts, où il avait voulu mener la vie sauvage, subvenir seul à tous ses besoins, gîte, vêtement, nourriture, affirmer ainsi sa complète indépendance. La sérénité d'une âme maîtresse d'elle-même, allègrement servie par des membres actifs, éclaire ce livre et en fait une œuvre saine autant qu'intéressante pour tous les âges. Comme il plaint sincèrement ceux qui ont eu le malheur d'hériter des prétendus biens d'ici-bas, et qui creusent leur tombe, pour ainsi dire, aussitôt qu'ils ont commencé à vivre! Certes, son expérience, si belle qu'elle soit, n'est pas sans mélange de déceptions, mais ces déceptions il ne les livre pas aux profanes, il a ses secrets que nous pouvons entrevoir comme derrière un voile transparent à travers cette jolie métaphore indienne :

« J'ai perdu, il y a longtemps, un chien de chasse, un cheval bai et une tourterelle, et je suis encore à leur recherche. Nombreux sont les voyageurs à qui j'ai parlé d'eux et donné leur signalement. J'en ai rencontré un ou deux qui avaient entendu le chien et le galop du cheval, et même vu la colombe disparaître derrière un nuage, et ils semblaient aussi impatiens de les retrouver que s'ils les eussent perdus eux-mêmes. »

On aurait tort de prendre à la lettre les fréquentes professions de misanthropie où se complaît Thoreau. Il nous dit bien que sa plus grande joie est de pouvoir se passer de l'aide des hommes, en compagnie desquels rien de simple ni d'honnête ne saurait être accompli, car, pour y atteindre avec eux, il faudrait d'abord les

faire passer par un laminoir qui les débarrassât de toutes les vieilles notions; » et même, ajoute-t-il, le feu eût-il pénétré partout, il se trouverait encore un œuf caché, ici ou là, qui viendrait évoquer le passé, rappeler que le blé d'Égypte nous a été légué par une momie. » Mais ce ne sont là que des paradoxes; en réalité, aucun pessimisme amer n'accompagne chez lui le goût de l'isolement; sa raillerie est bienveillante au fond. S'il témoigne un certain mépris des théories philanthropiques à la mode, c'est qu'il croit que la meilleure façon de secourir est encore de prêcher d'exemple. Au lieu d'aspirer au projet ambitieux de réformer le monde, que chacun se mette à quelque libre travail. « Communiquons aux autres notre courage et non notre désespoir, notre santé plutôt que nos maladies. Le matin nous apporte une invitation joyeuse à faire de notre vie une vie d'innocence et de simplicité,.. écoutons le matin. Les Védas assurent que toutes les intelligences s'éveillent avec lui; la poésie date de cette heure-là, les héros sont enfans de l'aurore. »

Chaque saison prodigue ses conseils au solitaire, tous les bruits de la forêt ont pour lui un sens moralisateur. Au réveil, il se baigne et se renouvelle dans son lac. Les bois l'environnent sans aucune échappée sur le monde; il peut donc se croire bien plus loin de lui qu'il ne l'est en effet. Point de journaux; toutes les rumeurs, y compris celle d'une révolution en France, lui feraient l'effet de commérages oiseux. Il ne mesure pas le temps: « Le temps, c'est le ruisseau où je vais pêcher. J'y étanche ma soif; mais, tandis que je bois, je découvre le sable au fond et je sais combien il a peu de profondeur. Le mince courant glisse plus loin, plus loin, et l'éternité demeure. Je ne suis pas capable de compter jusqu'à un; j'ignore la première lettre de l'alphabet.... »

Son esprit, si orgueilleux devant les hommes, s'humilie. Il attend la résurrection de l'insecte qui tout à coup s'échappe, ailé, de la prison où il gisait à l'état de larve informe. La vraie lumière, en nous aveuglant, ne serait pour nous que ténèbres aujourd'hui, mais il y aura d'autres aurores que celles qui ont été contemplées par nos yeux mortels; notre soleil n'est qu'une étoile du matin.... Tels sont les conseils, les leçons qui se dégagent du lac forestier et des moindres cailloux, des moindres herbes de ses rives. On comprend que Henry Thoreau, bien qu'il ne pratiquât en fait de culte que la prière silencieuse dans les grands bois, soit devenu le chef d'une sorte d'église qui tint sa place à Concord entre les églises unitairienne et orthodoxe, celle des « promeneurs du dimanche, » laquelle conquit depuis lors beaucoup d'adeptes. A cette église, il ne manqua pas même un martyr, Henry Thoreau ayant vraisemblablement payé de sa vie tant de fatigues démesurées, tant de nuits passées sur le sol nu

à contempler les étoiles, le dédain de son corps, en un mot, et l'abus de ses forces. Il mourut de consomption à quarante-cinq ans, auprès d'une sœur digne de lui par l'élévation de l'âme et la bonté, en répétant qu'il ne regrettait rien et que, jusqu'à sa dernière heure, il jouissait de la vie autant que jamais.

Thoreau n'avait habité Walden qu'un peu plus de deux ans ; il déclara ensuite avoir eu d'aussi bonnes raisons pour quitter les bois que pour y aller. De son ermitage, il reste une pyramide de pierres, annuellement saluée par des centaines de fidèles qui contribuent à la grandir en y ajoutant chacun son caillou. Alors même qu'il l'habitait, il y recevait bien quelques visites ; lui-même nous dit plaisamment qu'il avait trois chaises, l'une pour la solitude, l'autre pour l'amitié, la troisième pour la société.

A la solitude, il dut ses plus grandes jouissances et ses plus hautes inspirations, mais il n'aurait pu, même pour l'amour d'elle, abjurer certaines affections en échange desquelles il reçut les témoignages d'un véritable culte, ceux qu'il aimait recourant à lui comme à un confesseur et à un oracle. Il va sans dire que ces affections-là étaient rares ; leur intensité contenue se reflète dans les pages célèbres qu'il a écrites sur *l'Amitié*. On ne peut se figurer Thoreau en commerce de camaraderie avec personne : « Je prendrais aussi bien le bras d'un orme ou d'un chêne que le sien, » disait un de ses amis. Il était difficile, en effet, de se placer sur un pied d'égalité avec cet être chaste et fort. Sa vraie compagne était la nature, parce qu'il lui semblait difficile de toucher ce qui est essentiellement l'humanité à travers la civilisation et le convenu. Néanmoins, il savait apprécier à ses heures le contact des grands esprits réunis autour d'Emerson, et lui-même, avec le temps, dut se résigner à voir les pèlerins affluer chez lui ; mais il préférait à tous les propos de salon une histoire rustique empreinte de vérité, comme savaient en conter les fermiers qu'il fréquentait au cours de ses promenades. Il faut dire que cette race d'émigrans établis dans le pays dès la fondation de Concord, braves contre les Indiens et contre les Anglais, ardens patriotes, énergiques défenseurs de leurs droits, n'avaient rien de vulgaire. L'un d'eux, Hosmer, a inspiré à Thoreau la belle page où il nous montre ce vieillard à face pâle, marchant l'âme contente auprès de sa charrue pour la cinq-centième fois :

« La vie humaine peut être transitoire et pleine de soucis, mais l'esprit éternel qui mesure l'étendue d'un printemps à un autre, de Columelle à Hosmer, est supérieur au changement. Je m'identifierai à ce qui n'est pas mort avec Columelle et ne mourra pas avec Hosmer. »

Emerson a déclaré que c'était un privilège et un plaisir que de se promener avec Thoreau ; il connaissait le pays comme un fauve ou comme un oiseau : il n'y avait pas de point où il ne fût passé par des sentiers à lui, où il n'eût nagé, patiné, conduit son bateau. Ses sens aiguisés par l'exercice lui permettaient de se retrouver dans l'obscurité, de mesurer à vue d'œil l'espace, les arbres, les montagnes, de reconnaître la trace de tous les animaux sur le sol ou dans la neige. Sous un bras, il portait un vieux livre de musique où il rangeait les plantes ; dans ses poches, son journal, — car il notait toutes ses pensées à l'endroit même où elles lui étaient venues, — un microscope, un couteau et de la ficelle. Du reste, ses yeux perçans pouvaient se passer de loupe, et il avait l'oreille d'un sauvage. Quant à sa mémoire, elle était le registre photographique de tout ce qu'il voyait ou entendait ; il n'en tirait pas vanité : ses livres prouvent que, si le document lui importe, c'est par l'impression qu'il produit sur l'esprit. Il aimait transformer chaque pensée en symbole; il appréciait la valeur de l'imagination qui élève et console la vie humaine. D'une patience à toute épreuve, il savait rester immobile comme un morceau du rocher sur lequel il était assis, jusqu'à ce que l'oiseau, le reptile, le poisson vinssent à lui par curiosité. On raconte sur son intimité avec les bêtes les anecdotes les plus étonnantes. Lui-même, avec sa physionomie sagace et battue par les intempéries, ressemblait, paraît-il, à un animal étrangement fin et singulièrement honnête tout ensemble, à quelque renard franc et généreux jusqu'à la magnanimité, si l'on peut réussir à se figurer ainsi un renard.

Quelqu'un lui a reproché d'avoir parlé de la nature, « comme si elle était née et avait été élevée à Concord. » Cette prédilection pour les environs de sa ville natale ne tenait pas à l'ignorance, mais il était d'avis que la meilleure place pour chacun de nous est celle où il a été planté. Deux ou trois fois seulement, sa plume vive et colorée comme un pinceau a tracé d'autres aspects que celui du paysage natal. Bien que l'étang de Walden fût pour lui un diminutif de l'océan, tout aussi curieux à sa manière que l'océan lui-même, il voulut se rapprocher de l'Atlantique, et le résultat d'une excursion de trois semaines du côté du *Cap Cod* lui a fait écrire la jolie relation de voyage où, nous dit-il modestement, ses lecteurs ne doivent s'attendre à trouver que fort peu de sel, le sel que la brise de terre peut emprunter en soufflant par-dessus un bras de mer ou que l'on goûte sur l'écorce des arbres à vingt milles en terre après les vents de septembre.

L'espèce de fraternité qui l'attachait aux Indiens et le plaisir qu'il éprouvait à causer avec eux le conduisirent aussi dans *les Bois*

du Maine, où il eut pour guide un vieux sauvage fort intelligent et très apprivoisé, qui faisait beaucoup plus de cas que lui de la civilisation.

Ce fut peut-être une curiosité secrète de son vieux sang français, un effet de *l'atavisme* qui lui suggéra son voyage au Canada (*A Yankee in Canada*). Ce libre esprit, qui n'accepta jamais le joug d'aucune forme religieuse, s'y montre impressionné par le recueillement des églises catholiques, par l'attitude respectueuse des fidèles agenouillés, par cette large hospitalité romaine qui permet de pénétrer à toute heure dans la maison de Dieu ; il irait volontiers, non pas le dimanche, car les prêtres, les cérémonies, tout lui paraît inférieur au catholicisme pur et simple sans aucun de ses accessoires ni de ses interprètes, il irait volontiers dans la semaine s'y pénétrer de cette religieuse atmosphère, y *penser*. Aucun symbole naïf ne le scandalise, pourvu qu'il soit consacré par l'imagination des fidèles. Il trahit cependant à son insu de très étroits préjugés : les sœurs de charité catholiques lui font l'effet de momies qui ont juré de ne sourire jamais ; la volubilité, la politesse des gens, l'étonnent fort, mais ce pays, qui paraît vieux comme la vieille Normandie elle-même, qui lui représente l'Europe et le moyen âge, remue chez le Yankee Thoreau certains sentimens qui ressemblent à des souvenirs attendris : « S'entendre dire que le village dont je demande le nom s'appelle *Saint-Féréol*, *Sainte-Anne*, celui de *l'Ange gardien* ou de *Saint-Joseph*, et d'une montagne qu'elle est celle de Bel-Ange ou de Saint-Hyacinthe !.. » Partout des saints. A partir de Saint-Jean, les noms des ruisseaux, des collines et des localités lui semblent pleins de poésie : « Chambly, Longueil, la Pointe aux Trembles, etc. Il ne faudrait qu'un peu d'accent étranger, quelques voyelles de plus pour évoquer un idéal. Moi, je commence à rêver de la Provence et des troubadours, de lieux et de choses qui n'existent pas sur la terre. Ils me voilent la tradition indienne, la forêt primitive. Les bois du côté de la baie d'Hudson deviennent des forêts de France et de Germanie. Je ne peux m'amener à croire que les habitans qui prononcent tous les jours ces noms délicieux et pour moi significatifs aient une vie prosaïque, comme nous autres de la Nouvelle-Angleterre. Bref, le Canada que j'ai vu n'est pas seulement un pays où aboutissent les chemins de fer et où se réfugient les criminels. »

Il se met à balbutier le français avec de braves gens aussi hospitaliers qu'ils sont pauvres, surpris qu'on ne lui indique pas une auberge quand il demande une « maison publique. » Le perpétuel *oui* des Canadiens amuse ce grand opposant, à qui jamais il ne coûta de dire *non*. Il lui plaît de constater que ces Français, dont on suit de par le monde si volontiers toutes les modes, ont adopté ici de leur

plein gré beaucoup de coutumes indiennes, qu'ils portent des mocassins, tandis que les descendans des Pèlerins enseignent aux Anglais de nos jours à faire des bottines à vis. Jusqu'à un certain point, les petits-fils des compagnons de Cartier ont respecté les Indiens comme un peuple indépendant; ils les ont traités en alliés, en voisins, ce que les Anglais n'ont jamais su faire. Quand les Anglais prirent possession de Québec, en 1630, les Indiens crurent pouvoir se permettre avec eux la même familiarité qu'avec les Français; des coups leur répondirent, et aussitôt ils reconnurent la différence entre les deux races, ils s'attachèrent davantage aux Français. Les Anglais ont mieux compris l'émigration au point de vue du succès, mais Thoreau éprouve une sympathie secrète pour l'esprit d'aventure de nos coureurs de bois. Certainement le Canadien d'aujourd'hui manque d'énergie, sa pauvreté le prouve, mais peut-être possède-t-il des vertus sociales et autres qui font défaut au Yankee et qui, en réalité, sont une richesse.

C'est avec un plaisir infini que nous avons senti, en lisant *Yankee in Canada*, se réveiller chez Thoreau une vague prédilection pour la patrie de ses ancêtres, car la France doit être fière de reconnaître, à travers les générations écoulées, ce fils dont un juge tel qu'Emerson put comparer le caractère à la plante des Alpes nommée *edelweiss* (noble pureté). Poète, moraliste et philosophe, il fut d'abord un homme dans la plus haute acception du mot. Sa poésie est inégale et souvent rude. « Il lui manque le grand souffle lyrique et l'habileté technique, dit Emerson, mais il possédait la source même de la poésie dans sa perception spirituelle des choses. Son petit poème classique de *Smoke* (Fumée) (1) rappelle Simonide, tout en le dépassant. Sa biographie est dans ses vers. Il en faisait une hymne habituelle à la cause des causes, à l'esprit qui vivifiait et contrôlait le sien. »

IV.

C'est nuire à John Burroughs que de parler de lui après Thoreau, la ressemblance entre eux étant grande, avec des différences qui

(1) Light-winged Smoke! Icarian bird,
Melting thy pinions in thy upward flight;
Lark without song and messenger of dawn,
Circling above the hamlets as thy nest;
Or else, departing dream, and shadowy form
Of midnight vision, gathering up thy skirts;
By night star-veiling, and by day
Darkening the light and blotting out the sun;
Go thou, my incense, upward from this hearth,
And ask the gods to pardon this clear flame.

sont tout à l'avantage de l'auteur de *Walden*. Burroughs a de moins le prestige d'une vie exceptionnelle, racontée, commentée par des biographes tels que Sanborn et Channing. Il n'est pas encore classé au rang des ermites, des stoïques et des prophètes; nous ne le connaissons que par de nombreux petits livres : *Fresh fields*, *Signs and Seasons*, *Winter Sunshine*, etc., d'un aspect frais et verdoyant qui d'avance trahit leur contenu. Il est évident que la joie de vivre est emprisonnée là-dedans avec les pluies d'été, les paysages d'hiver, les rayons de soleil, les brises marines, le parfum des pins, le murmure des sources, le bourdonnement des abeilles, la nature enfin observée par un regard sûr de savant et d'artiste, idéalisée aussi par cette vision du poète qui considère tout subjectivement et, comme on l'a dit avec justesse, porte en lui les merveilles qu'il découvre au dehors. Il y a une part d'allégorie auprès de descriptions si minutieusement vraies qu'elles feraient croire que leur auteur est de ces privilégiés dont il parle, lesquels semblent avoir des yeux en plus grand nombre et autrement conformés que le commun des mortels, des yeux capables de percevoir du premier coup et tout ensemble les objets qui relèvent des domaines opposés du microscope et du télescope.

Burroughs est, comme Thoreau, élève d'Emerson, et si clairement qu'il voie les choses de la nature, avec quelque curiosité qu'il les étudie, il est d'abord occupé de leurs suggestions spirituelles. Le titre d'un de ses plus jolis livres, *Sauterelles et miel sauvage*, fait naître, par exemple, l'idée de ce qu'offre de délectable un désert même et du genre de trouvailles qui nous attendent sur les points les plus déshérités. Pour comprendre le sens de *Pepacton*, quelques éclaircissemens sont nécessaires. Le Pepacton est un bras du Delaware, un cours d'eau pittoresque sur les rives duquel M. Burroughs est né; son nom indien signifie *mariage des eaux*, et ce nom convient bien à un livre où se réunissent maints courans en effet : morale, philosophie, notes familières crayonnées le long du chemin sur les plantes et sur les bêtes, anecdotes, critique même, car ces disciples d'Emerson sont tous, en science et en littérature, des critiques singulièrement sagaces. Il suffit pour s'en assurer de lire une certaine étude de Thoreau sur Carlyle. Les jugemens de Burroughs sont marqués au coin de la même pénétration; il applique au monde intellectuel cette acuité de coup d'œil qui lui permet de scruter le monde physique. Il croit aussi à l'intuition.

« Un vrai poète, dit-il quelque part, en sait plus long que le naturaliste sur la nature, parce qu'il porte les secrets de la nature dans son cœur. »

Ceci est purement émersonien. Nous avions déjà lu :

« Dans les investigations qui concernent les lois de l'univers, cherchez la plus haute raison, elle sera toujours la vraie. Ce qui semble à peine possible n'est souvent si peu distinct que parce que c'est écrit au plus profond de l'esprit, parmi les vérités éternelles. La science empirique est susceptible d'obscurcir notre vue, et, par la connaissance même des fonctions et des procédés, de priver celui qui s'y livre de la contemplation de l'ensemble... Que le naturaliste le plus instruit prête à la vérité une attention dévote et entière, il verra qu'il lui reste beaucoup à apprendre sur ses relations avec le monde et que l'on n'apprend cela par aucune addition ou soustraction ou autre comparaison de quantités connues, mais par les saillies non enseignées de l'esprit, par la possession de soi, par l'humilité absolue. Il s'apercevra qu'il y a des qualités bien plus excellentes chez le savant que la précision et l'infaillibilité, qu'on peut souvent recueillir plus de fruits en devinant qu'en affirmant d'une manière indiscutable, qu'un rêve enfin peut nous faire pénétrer plus profondément dans le secret de la nature que cent expériences concertées (1)... »

Aux théories du maître, à sa large synthèse de la nature, Burroughs ajoute cependant force variantes; il ne veut pas que le poète se repose avec trop de confiance sur la connaissance intuitive et qu'il néglige la vérité des détails. Tel est le fond de l'ingénieuse petite étude sur *la Nature et les Poètes*, un morceau qui pourrait donner à réfléchir au naturalisme de M. Zola, coupable, on le sait, dans un de ses romans, d'avoir fait fleurir ensemble toutes les fleurs de l'été. Jamais Shakspeare, qui admettait cependant sans aucun pédantisme les conventions favorables à l'art, n'a erré en matière de zoologie ou de botanique, sauf quand il reproduit les superstitions inhérentes à son époque; mais personnellement — M. Burroughs le prouve, — il se montre observateur aussi attentif des choses des champs et des bois que s'il eût passé sa vie en contact avec elles. Bryant, le père de la poésie américaine, a d'aventure sacrifié la vérité à la rime, quoique ses paysages aient un renom mérité d'exactitude. Longfellow, quand sa fantaisie l'emporte, ne s'arrête guère à demander : « Est-ce vraiment ainsi?.. » Il passe outre, et pourtant il a écrit l'un des beaux poèmes naturalistes : *la Pluie en été*. — Le lecteur surprendrait bien rarement une fausse note chez Whittier, qui a rendu mieux qu'aucun autre dans *Snow-Bound* la physionomie de l'hiver au nord de l'Amérique. Emerson est presque impeccable; néanmoins, son élève le reprend respectueusement à propos

(1) Emerson, *la Nature*.

de la chanson du merle, qu'il pare des qualités d'un merle européen, tandis que le merle d'Amérique n'est pas un chanteur. Lowell a, du reste, fait une fois la même faute, volontaire sans doute car il possède merveilleusement la faune et la flore de son pays. Le panthéisme de Walt Whitman marche de front avec une connaissance approfondie des sciences naturelles. Celui-là est moins *local* que les poètes de la Nouvelle-Angleterre, il se tourne davantage du côté de l'ouest ; mais, tout en embrassant parfois l'univers dans ses chants exaltés, il sait être précis et même scrupuleux ; n'a-t-il cherché pendant des années un mot qui pût suggérer l'idée de l'appel du soir modulé par le gosier du rouge-gorge !

En somme, cette critique de Burroughs, critique d'un genre tout particulier et qui paraîtra puéril à quel ues-uns, est finalement favorable aux poètes américains ; elle l'est aussi à plusieurs poètes anglais ; si on l'appliquait chez nous, peut-être M. André Theuriet serait-il seul trouvé sans reproche.

Inutile d'ajouter que la précision scientifique n'empêche pas chez le vrai poète l'originalité du sentiment personnel, qui peut, en restant toujours juste, être varié à l'infini. « Le rossignol de Milton n'est pas celui de Coleridge, la pâquerette de Burns n'est pas celle de Wordsworth, l'abeille d'Emerson n'est pas celle de Lowell, la nature est tout à tous, » et voilà pourquoi M. Burroughs ne s'est jamais embarrassé de l'analogie apparente que pouvait offrir son œuvre avec celle de Thoreau ; il sait que le naturaliste et le poète, Darwin comme Tennyson, créent à moitié le monde qu'ils décrivent ; il sait qu'avant qu'un fait ne devienne poésie, il faut qu'il passe à travers le cœur ou l'imagination du poète, de même qu'avant de devenir science, il faut qu'il passe à travers l'entendement du savant ; il n'oublie pas non plus que l'homme ne peut prendre un réel intérêt à la nature que s'il s'y voit reflété, et ce qui se reflète de la personnalité humaine dans ses livres est digne après tout d'être ajouté aux observations d'Emerson et de Thoreau. Pour nous autres du vieux monde, Burroughs est moins inaccessible que Thoreau ; ce n'est pas l'*edelweiss*, c'est une plante plus facile à rencontrer qui fleurit à mi-côte, entre la solitude et le monde. Jamais il n'eut la fantaisie de se retirer dans une cabane construite de ses mains, bien que ses aïeux eussent eux-mêmes jadis planté leur foyer dans les grands bois ; mais il a exprimé d'une façon charmante le plaisir que l'on éprouve à bâtir une maison pour soi. Tout peut manquer à son architecture, pourvu qu'elle suggère l'idée du repos. Il évitera le toit mansardé, qui ne protège pas suffisamment ; parlez-lui d'un toit immense, s'élevant bien haut comme le flanc d'une montagne et couvrant les gens de même que l'aile d'une poule couvre les

poussins. Point d'orgueil, point de vanité, de la modestie au contraire, de la sincérité surtout. Ruskin ne donnerait pas d'autres conseils, n'indiquerait pas mieux les significations morales de l'art et la vérité d'expression qu'il en exige.

Ceux qui ont l'haleine un peu courte et le pied paresseux trouveront les promenades avec Burroughs moins fatigantes que les rudes excursions de Thoreau ; il se met plus volontiers à notre pas, il condescend mieux à comprendre nos faiblesses, reconnaissant tout le premier que les paysages américains ne semblent pas suffisamment abordables, qu'ils manquent de sentiers, de chemins de traverse, d'échaliers, de passerelles, de mille commodités qui viennent au secours du piéton d'Europe. Les oiseaux paraissent absens, leur musique, plus plaintive et plus intermittente, se perd dans de trop grands espaces, la population est clair-semée ; la marche exige ici une certaine dose de résolution, elle ne peut tenter que les intrépides ; mais l'auteur de *Signs and Seasons* ne nous propose rien qui excède nos forces ; il aime à s'asseoir dans les bois ou bien au bord d'une rivière, jusqu'à ce que viennent à lui les choses qui méritent d'être observées ; presque toujours à l'improviste, il nous fait faire quelque découverte, et, en attendant, il cause de tout à bâtons rompus, non pas des horizons lointains ou des grands accidens pittoresques, mais de la fleur ou du caillou qu'il a sous la main, des détails de la vie rustique, des mœurs de ses *Voisins d'hiver*, le petit hibou du pommier creux, la timide lapine grise cachée sous le plancher de son cabinet de travail, les moineaux, qui ne sont ni aussi hardis ni aussi spirituels que ceux de nos villes. Burroughs n'est pas exclusif à la façon de Thoreau ; moins original assurément, il se montre aussi moins abrupt, moins tranchant, moins obstiné contradicteur. Il n'a pas ces habitudes d'antagonisme qui poussent l'ermite de Walden à faire l'éloge de l'*aspect domestique* des forêts pendant l'hiver et à comparer les plus arides solitudes à Paris ou à Rome. Il ne nous abasourdit pas à coups de paradoxe. Quoiqu'il place, lui aussi, l'intelligence et la sympathie bien au-dessus du savoir, il sait beaucoup, — peut-être même montre-t-il trop ce qu'il sait en abusant des citations, en faisant continuellement appel au témoignage des Grecs et des Romains. A propos d'un brin d'herbe, d'une goutte d'eau, il évoque Homère et Pindare, Théocrite et Virgile, Pline, Plutarque, Sénèque. Du moins n'affiche-t-il pas le dédain des connaissances classiques dont il se sert, comme fit Thoreau, ce qui donnerait l'idée d'un grain d'affectation chez l'homme le plus sincère peut-être qui ait jamais existé, si l'on ne sentait bien vite qu'il n'y a là qu'un paradoxe de plus, mais un paradoxe irritant à la longue.

Le fait est que les Américains très instruits le sont rarement avec discrétion, de même que ceux qui ont de très bonnes manières exagèrent volontiers le *refinement*. La mesure en tout est l'un des derniers fruits des vieilles civilisations.

Lowell lui-même, si brillant, si spontané, semble faire quelquefois parade d'érudition : M. Stedman, dont on ne peut trop louer l'impartiale critique, et que nous aurions dû nommer en outre parmi les poètes naturalistes, a beau nous affirmer (1) qu'il n'y a de sa part aucun pédantisme, mais qu'ayant étudié tout ce qui touche aux thèmes qu'il veut traiter, humaniste, polyglotte, familier avec les littératures anciennes et modernes, *scholar* par excellence, il indique les sources où il puise avec une abondance qui ne serait en ce cas qu'un excès de loyauté ; rien ne nous paraît fatigant comme ce don de mémoire excessif, cette fureur de citation. C'est un défaut de jeunesse. L'Amérique savante s'en guérira.

IV.

Lowell, on le sait, est riche de son propre fonds. Nous avons eu récemment l'occasion de le louer ici comme poète (2). Non content de chanter la nature en beaux vers, il l'a abordée plus familièrement dans des études en prose *(out-door studies)*. Deux de ces études surtout : *My Garden Acquaintance*, *A Good word for winter*, méritent d'être citées. Le goût que leur auteur éprouva tout enfant pour un livre de White, l'*Histoire naturelle de Selborn*, lui fit comprendre l'intérêt qu'il pouvait y avoir à concentrer l'observation du naturaliste dans un étroit espace, qui devient grand comme le monde par suite des découvertes qu'on y fait, et l'*humour* qui résulte de l'importance disproportionnée qu'on attribue à ces découvertes. Il a donc inscrit avec soin les événemens survenus dans son jardin, parmi la gent ailée surtout; et, à propos de gazouillemens, il trouve l'occasion de réfuter avec verve les jugemens portés à la légère par certains Européens, qui déclarent en passant que l'Amérique ne possède pas d'oiseaux chanteurs. Certes, l'Europe en a davantage, parce que les forêts sont moins nombreuses. Les oiseaux chanteurs aiment le voisinage de l'homme, qui les préserve par sa présence des bêtes de proie et qui leur assure une nourriture plus abondante; mais c'est une erreur commune de croire que plus il y a d'arbres, plus il y a d'oi-

(1) *Poets of America*, by E.-C. Stedman; Boston, 1885, Houghton, Mifflin.
(2) Voir, dans la *Revue* du 1er mai 1886, *les Poètes américains*.

seaux. « Chateaubriand lui-même, qui, le premier, essaya des vertus de la forêt primitive et dont les descriptions de la solitude au point de vue imaginatif sont sans égales, se figure avoir entendu le peuple de l'air lui chanter des hymnes. Le fait est que plus on pénètre dans la profondeur des bois, moins on entend de voix d'oiseaux. Malgré la minutie de détails qui distingue Chateaubriand, malgré la merveilleuse image de l'arbre décrépit tombant de son propre poids, phénomène qu'il a été le premier à remarquer, je ne peux m'empêcher de douter qu'il se soit enfoncé beaucoup dans la solitude. Une lettre à Fontanes, écrite en 1804, parle de ses *chevaux paissant à quelque distance*. Il était enclin à monter en effet sur ses grands chevaux; n'importe, ce ne doit être là qu'une réminiscence après coup, une fantaisie de grand seigneur, car on ne pousserait pas loin à cheval vers les retranchemens druidiques des forêts de pins primitives. »

A défaut de rossignol, Lowell a le bobolink, dont « la saison d'opéra » ne dure guère malheureusement. Bobolinks mélodieux, oiseaux-mouches irascibles, rouges-gorges destructeurs de fruits, geais, linots, grives, chardonnerets, etc., le maître du jardin les laisse vivre en paix à leur guise depuis si longtemps qu'ils le traitent avec une familiarité presque insolente. On dirait qu'ils sont les véritables propriétaires du lieu et qu'il n'est lui qu'un simple tenancier. Il ne s'en plaint pas, persuadé qu'ils font en somme plus de bien que de mal. Quel bipède mériterait qu'on en dît autant de lui? Et, quant aux vols effrontés des écureuils, il les excuse aussi, persuadé qu'élevé de même et exposé à des tentations égales, il en eût fait bien d'autres... La belle saison est si courte! L'aimable philosophe, il est vrai, a le bon esprit d'aimer tout autant la mauvaise. Il faut lire son éloge de l'hiver, son apologie de la neige, qui donne à la terre une physionomie virginale avec laquelle nulle autre saison ne saurait lutter, et qui fait paraître vulgaires les autres beautés moins pures. Et le bruit lointain du lac d'où s'exhale comme un cri étouffé quand la gelée le prend et fige sa surface! Rien n'est plus impressionnant, sauf peut-être la chute d'un arbre dans la forêt au milieu du silence d'un après-midi d'été. En outre, quelle heureuse influence morale possède l'hiver! Certes, on peut nommer l'automne le poète de l'année, mais c'est un poète sentimental; il vous reste de ses splendeurs, à la fin, quelques feuilles colorées d'un rouge hectique de mauvais augure; l'automne touche les cordes les plus sensibles de l'âme jusqu'à la mélancolie, jusqu'à l'énervement. C'est alors que la main virile de l'hiver vient mettre bon ordre à cet état malsain; son souffle a vite fait de vous éclaircir l'esprit, de dissiper les brouil-

lards et de vous montrer les choses comme elles sont. C'est un poète aussi à ses heures, mais un poète austère, à la voix mâle qui n'amollit point le cœur.

Quelle que soit la saison qui les inspire, on doit le reconnaître, aucun des naturalistes américains n'a jamais ce tort d'amollir l'âme en faisant de la nature la complice de ses passions, l'écho de ses douleurs et de ses plaintes. Sur ce point, ils se dégagent du groupe des grands peintres de paysage idéal : Bernardin de Saint-Pierre, Cowper, Chateaubriand, Wordsworth, Byron, Lamartine, George Sand, sortis de l'école de Rousseau, qui lui-même, selon Lowell, dérive à son insu de Thomson, ce poète incomplet, mais sincère, le premier qui essaya de rendre avec des mots ce qu'avaient fait à l'aide des lignes et des couleurs Salvator Rosa et Le Poussin. D'autres nous ont montré plus éloquemment le retour des désespérés, des désabusés dans les bras de la grande Cybèle, leur dernier refuge. Thoreau et ses émules n'ont ni crimes, ni douleurs, ni désenchantemens à oublier. Ils vont droit à elle d'un élan joyeux, innocent, presque enfantin, auquel les plus simples peuvent s'associer et qui est pour tous d'un bon exemple. Point de rêveries alanguissantes sous les grands arbres, au bord des eaux. Les femmes,— il y en a plus d'une, nous l'avons déjà dit, parmi les naturalistes, et elles n'occupent pas le dernier rang, — s'en gardent tout autant que les hommes. Elles ne tombent pas non plus dans le mysticisme religieux ; elles aiment l'activité, l'exercice au grand air, elles ont lu Emerson et Agassiz, elles sont frottées de science et de philosophie, mais d'abord elles sentent la nature profondément et passionnément, elles savent la décrire dans son ensemble et dans ses détails. C'est avec discrétion qu'elles ajoutent çà et là quelques figures à leurs paysages ; l'élément romanesque se manifeste à peine. *A white Heron*, rencontré parmi les derniers récits de miss Jewett, nous semble un parfait échantillon du genre.

Le héron blanc est l'objet des convoitises d'un chasseur fort occupé d'ornithologie et qu'aiderait bien volontiers la petite Sylvie qui paît sa vache aux environs du nid précieux. Cette fillette si sauvage qu'elle ressemble plutôt à une fleur de la solitude ou à un timide petit fauve des bois qu'à une enfant des hommes entreprend d'héroïques travaux pour aider l'étranger dans sa poursuite acharnée. Elle grimpe avant l'aube jusqu'au faîte du pin colossal d'où l'on découvre avec tout le pays environnant des merveilles à donner le vertige. Du haut de ce poste d'observation, elle voit l'oiseau émerger de la verdure du marais. C'est là son gîte :

le voilà donc surpris, ce secret qui peut la faire riche et lui valoir l'amitié du chasseur, dont le passage dans cette campagne solitaire a été l'unique événement de sa jeune vie ! D'où vient que les paroles attendues refusent de s'échapper de ses lèvres ? Livrer le héron blanc, qui est venu se percher sur une branche si près d'elle et guetter, lui aussi, le lever du soleil ?.. Non, elle ne le peut pas ! Coûte que coûte, elle gardera le secret des oiseaux.

Dans cette idylle de quelques pages, miss Jewett montre des qualités de peintre et de poète. L'émotion vibre à la fin sans que l'auteur ait évoqué pour cela d'autre sentiment que celui de la loyauté, un point d'honneur instinctif et délicat. C'est assez. La nature reste prépondérante, la petite Sylvie n'y tient guère plus de place qu'un brin d'herbe, mais les battemens de ce cœur enfantin si honnête et si pur remplissent cependant le paysage immense et ajoutent à sa sérénité impassible, largement et simplement rendue, quelque chose de plus grand que lui, quelque chose de divin.

Nous ne croyons pas nécessaire de multiplier les exemples. Ceux qui précèdent feront suffisamment connaître cette bibliothèque, trésor de tous les âges, qui réunit fraternellement côte à côte tant de noms, les uns illustres, les autres modestes, sous ce titre où l'on sent déjà comme une bouffée de grand air : *Out-Door library*. On ne saurait dire qu'elle n'ait pas d'équivalent chez nous, Michelet ayant écrit *l'Insecte* et *l'Oiseau*, M. Theuriet ayant donné ici même *l'Automne dans les bois* et *la Promenade à la recherche d'un coléoptère ;* mais il serait désirable que les livres de cette sorte devinssent plus nombreux : ce sont de bons et utiles compagnons en voyage et au coin du feu ; ils vous emportent loin de tout ce qui dans la vie sociale est artificiel et discordant ; ils vous laissent fortifiés ; leur influence est moralisatrice et religieuse, quoiqu'ils n'aient rien de commun avec aucun sermon.

Remarquons par parenthèse que les romans bibliques, comme ceux de M[rs] Wetherell, de M[rs] Stowe, deviennent de plus en plus rares, et qu'ils ont perdu certainement de leur vogue. Le règne de cette Bible vivante, la Nature, s'est élevé en Amérique auprès de celui de la Bible écrite depuis qu'Emerson a dit : « Les générations précédentes ont contemplé Dieu et la nature face à face ; nous ne les voyons que par leurs yeux. Pourquoi n'entrerions-nous pas aussi en relation originale et directe avec l'univers ? — La nature est le symbole de l'Esprit. — L'influence morale de la nature sur chaque individu est cette somme de vérité qu'elle illustre pour lui. Qui peut estimer cela ? Qui peut deviner combien de fermeté le rocher battu par la mer a enseigné au pêcheur ?.. — Le monde procède du même esprit que le corps de

l'homme. C'est une incarnation plus lointaine et inférieure de la divinité, une projection de Dieu dans l'inconscient; mais il diffère du corps en ce qu'il n'est pas comme lui soumis à la volonté humaine. Son ordre serein est pour nous inviolable. Il rend donc manifeste à nos yeux, dans le présent, l'Esprit divin. C'est un point fixe d'où nous pouvons mesurer notre départ... — Et quant à l'arrivée : « une révolution correspondante dans les choses accompagnera le progrès de l'esprit. Les influences désagréables s'évanouiront à mesure; elles sont temporaires, on ne les verra plus. Les souillures et les miasmes de la nature seront séchés par le soleil, emportés par le vent. Et lorsque l'été viendra du sud, les bancs de neige se fondront et la face de la terre verdira devant lui. De même l'esprit qui avance créera des ornemens le long de sa route, portant avec lui la beauté qu'il visite, les mélodies qui l'enchantent. Il attirera les beaux visages, les cœurs chauds, les sages discours, les actes héroïques, et s'en entourera jusqu'à ce que le mal disparaisse. La royauté de l'homme sur la nature, celle qui ne résulte pas de l'observation, une royauté qui dépasse aujourd'hui son rêve de Dieu, lui sera donnée sans qu'il s'étonne davantage que l'aveugle qui se sent graduellement ramené à une vue parfaite. »

TH. BENTZON.

REVUE DRAMATIQUE

LA CONDITION DES COMÉDIENS.

II[1].

AU XVIIIe SIÈCLE, JUSQU'A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Les Comédiens hors la loi, par Gaston Maugras, 1 vol. in-8°; Calmann Lévy, éditeur.

En ce temps-là, — au XVIIIe siècle, — un comédien, chez nous, n'est pas notre semblable; il faut croire que sa profession, comme le veut Rousseau, « le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme, qu'il abandonne; » son état dans la société est doublement un état d'exception : il est un ilote, il peut être une idole, mais un homme, non!

Ce n'est qu'en France, il faut l'avouer, que ce régime est en vigueur. « Pauvre nation, gémit Voltaire, qui n'existe actuellement en Europe que par les beaux-arts, et qui cherche à les déshonorer! » Lekain n'a pas tort d'écrire à Garrick : « Vous êtes dans les bonnes grâces de votre clergé, et le nôtre nous envoie à tous les diables; vous êtes votre

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

maître et nous sommes esclaves. » Talma aurait eu raison, à cette époque, encore plus que sous la Restauration, d'exprimer le vœu plaintif qu'il adressait à Charles Young, avec son offrande pour le monument dédié à John-Philip Kemble dans l'abbaye de Westminster : « Pour moi, je serai bien heureux si les prêtres me laissent enterrer dans un coin de mon jardin. » Tandis que le corps d'Adrienne Lecouvreur, repoussé de Saint-Sulpice et du cimetière, n'est enfoui que par grâce ou plutôt par mesure de voirie, Anne Oldfields, après une exposition solennelle, partage la sépulture de ses rois. « Rome, » d'autre part, « de qui nous avons appris notre catéchisme, n'en use point comme nous. » Songez que, si la parole de Voltaire est parole d'évangile, « on a vu jusqu'à la pièce de *Georges Dandin* exécutée à Rome par des religieuses, en présence d'une foule d'ecclésiastiques. » Dans tous les cas, selon l'argument qu'il suggère à son abbé Grizel, et qui n'est pas des plus sots, « le pape est assez puissant en Italie pour n'avoir pas besoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens estimables. » D'ailleurs, l'Église romaine, comme nous savons, n'a pas retenu ces fameux canons des premiers conciles. Aussi, même à Paris, et même Français, les acteurs de la troupe italienne ont-ils licence d'être chrétiens. Au XVIIe siècle, Arlequin et Pantalon, quelques années avant d'être expulsés pour l'incorrigible obscénité de leur répertoire et de leur mimique, ont figuré dans les processions et tenu les cordons du dais; Scaramouche, plus heureux que Molière, a été honoré d'imposantes funérailles à Saint-Eustache. Mlle Camille, en 1768, meurt d'avoir mal vécu : honni soit qui mal y pense! Aucune renonciation à son métier (c'est de son métier de comédienne qu'il serait question) ne lui a été imposée. Son âme s'envole, vers le purgatoire sans doute, munie de tous les sacremens; ses restes, j'allais dire ses reliques, sont inhumés dans une église. Il fait bon relever de Rome!

Le clergé régulier, qui ne dépend pas d'un autre pouvoir, offre à nos Comédiens, il est vrai, certaines consolations pour tant de rigueurs gallicanes : Augustins, Récollets et Carmes acceptent à l'envi une aumône mensuelle, sans compter les Capucins, qui, à titre de pompiers du théâtre, reçoivent un subside hebdomadaire désigné par cette mention : « chandelles des religieux. » Les Cordeliers « supplient très humblement » la « chère compagnie » de les admettre parmi ses pauvres. Mais le clergé séculier lui-même ne dédaigne pas à l'occasion de toucher l'argent de ces excommuniés : lorsqu'il s'agit de libérer la fabrique de Saint-Sulpice, qui a des dettes criardes, l'hôtel de la Comédie a l'honneur d'être taxé à une jolie somme. Quand la maison souillée par un acteur doit fournir le pain bénit, on ne l'exclut pas de cette charge plus que les autres maisons de la paroisse : on

avertit l'acteur que son tour est venu, et on lui permet de s'acquitter de son offrande, à la condition qu'il ne l'apporte pas lui-même. Aussi bien il paraît que de tout temps l'espèce des gens de théâtre a été charitable; la Guimard s'en excuse gaîment, avec une gentillesse de bohême : « Je donne l'exemple, afin qu'on ne me refuse pas plus tard. » On la laisse faire. Madeleine Béjart, en son testament, avait légué à la paroisse de Saint-Paul une somme qui serait distribuée, chaque jour, à cinq pauvres, « en mémoire des cinq plaies de Notre-Seigneur. » Les marguilliers ne l'ont pas contrariée. Tout cela n'empêche que l'Église de France au XVIIIe siècle, aussi durement que jamais, retranche les acteurs de la communauté chrétienne. Hors les cas prévus par les canons reconnus dans le royaume, elle ne peut refuser les sacremens et la sépulture qu'aux criminels frappés de cette aggravation de peine au nom même de la loi civile; soit! mais justement les canons d'Elvire et d'Arles sont de ceux-là. Et puis, au besoin, on s'en passerait : à défaut de « l'excommunication *de droit*, » on aurait « l'excommunication *ipso facto*. » Ou bien, sans soulever de si grands mots, on invoquerait contre les acteurs « la qualité de pécheurs publics et scandaleux. » Elle « suffit, » dit l'abbé de Latour (1763). « Dieu l'a expressément ordonné : ne donnez pas les choses saintes aux chiens. » Voilà l'esprit de notre Église.

Des plaisans peuvent murmurer aujourd'hui que, si les rituels déniaient alors à une actrice, comme on disait déjà, « le droit de mentir à confesse, » la privation, pour elle, n'était pas si terrible; ils peuvent douter qu'un grime, voire un premier comique, fût toujours en appétit de communier. Ils oublient qu'il est vexant, au moins, d'être écarté publiquement, par privilège d'infamie, d'une table mise pour tout le monde; eux-mêmes, et en les supposant impies, comme sans doute on en a quelque droit, on voudrait les y voir : ils seraient tentés, probablement, par le goût de l'"hostie défendue. Combien d'électeurs s'abstiennent de voter, qui jetteraient les hauts cris si quelque loi venait leur enlever le droit de suffrage! Au reste, il faut bien admettre que la piété de Lekain était sincère : il ne serait pas allé, chaque année, pour le seul plaisir de la contradiction, faire ses Pâques en Avignon, ville du saint-siège. Enfin, ce n'est pas seulement de pratiques dévotes qu'il s'agissait : on n'avait pas alors, — est-il besoin de le rappeler? — la grande ressource du mariage ni de l'enterrement civil. Vingt années plus tôt seulement, les paroles de Bonaparte, premier consul, n'auraient pas eu de sens; comme on lui rapportait que le curé de Saint-Roch avait refusé de recevoir le cercueil d'une danseuse, Mlle Chameroi : « Pourquoi a-t-on présenté le corps à l'église? s'écria-t-il. Le cimetière est ouvert à tout le monde, il fallait l'y porter tout droit. » Encore, sous Louis XV et Louis XVI,

pouvait-on, à la rigueur, sans le secours du clergé, mourir et même pourrir; mais se marier, point du tout.

Fallait-il que les comédiens et comédiennes fissent le vœu de chasteté? Ce parti aurait eu ses avantages : « Il serait à souhaiter, avait écrit l'abbé de Pure, que toutes les comédiennes fussent et jeunes et belles, et, s'il se pouvait, toujours filles, ou du moins jamais grosses. » Mais une des raisons qu'il en donnait, c'est que ce mal « dure plus depuis qu'il a commencé, qu'il ne tarde à revenir depuis qu'il est fini; » apparemment, il avait eu l'occasion, au théâtre même, de faire cette remarque : si le vœu en question eût été prononcé, rien ne dit qu'une grâce d'état en eût assuré le respect. Que restait-il aux comédiens? Le droit indéniable, sinon sacré, de faire des bâtards. C'était une compensation, s'ils regardaient au-delà des Alpes quelques-uns de leurs confrères admis à la sainte table, — « ces messieurs, » dont parle Voltaire, « qui chantent le dessus dans les opéras italiens. » — Il paraît cependant que cette licence ne leur suffisait pas. On n'oserait jurer, sans doute, qu'ils persévéraient tous dans ces mœurs édifiantes dont le naïf Chappuzeau avait témoigné : « De retour chez eux, ce ne sont plus les mêmes; c'est un grand sérieux et un entretien solide, et dans la conduite de leurs familles on découvre la même vertu et la même honnêteté que dans les familles des autres bourgeois qui vivent bien. » Ils prétendaient, du moins, avoir une famille : et voyez, pour y parvenir, quelle bizarre et mesquine comédie, justement, ils étaient forcés de jouer, à la ville, cette fois, et même à l'église. Ils renonçaient à leur état : l'archevêque, là-dessus, donnait permission de les marier; après quoi, le premier gentilhomme de la chambre leur commandait de remonter sur la scène. Un jour vint que l'autorité ecclésiastique se lassa de ce rôle de dupe ou de complice : elle exigea, par surcroît, un engagement de MM. les gentilshommes de ne pas donner pareil ordre. Molé, pour épouser sa camarade, Mlle d'Épinay, dut employer la ruse : on mêla le permis avec d'autres papiers, que l'archevêque signait sans les lire. C'est une tromperie sur la personne qui réussit à Mlle Duclos, lorsqu'elle se passa le caprice, à l'âge de soixante ans, d'un mari de dix-sept; — elle réussit même si bien que, peu après, désenchantés l'un de l'autre et saisis de scrupules, ils s'entendirent assurer que cette union était valide.

Au demeurant, une fin sans sacremens ni sépulture chrétienne, en ce temps-là, ne profitait à personne : elle n'attirait d'honneurs ni au défunt, ni à ses proches, ni à ses croque-morts. On usait donc d'humilité ou même d'artifice, dans ce mauvais pas, pour désarmer l'Église, comme lorsqu'on était en passe de se marier. Molé, à trente-deux ans, se voit très malade : il renonce au démon comique et à ses œuvres; il se confesse, communie et reçoit l'extrême-onction. Mais, pas si bête

que Floridor, il guérit : l'Église est volée à son tour; jusqu'à soixante-huit ans, notre homme vengera son ancien. Quel homme, décidément, ce Molé! En voilà un qui se passait de la Révolution française!.. Mme Favart montra plus de conscience. Comme elle était à l'extrémité, son mari et son amant, l'abbé de Voisenon, la pressaient de se réconcilier avec Dieu ; elle commença par résister : c'est qu'il lui en coûtait de répudier son art; il lui en coûtait, à son compte, 15,000 livres de revenu. Mais, l'abbé ayant fait décider que les appointemens de sa maîtresse lui seraient continués, si elle survivait, comme pension de retraite, elle se rendit à ses pieux conseils; et, ayant signé la déclaration, elle mourut honnêtement. Pour Lekain, voici comment Bachaumont enregistre sa fin chrétienne : « Un Carme est venu nettoyer cette conscience sale, le comédien a fait la renonciation ordinaire, et il a été administré. »

Il faut convenir que dans une conjoncture où les Comédiens purent jouir, en plein XVIIIe siècle, des pompes funèbres ecclésiastiques, ils n'en jouirent pas avec simplicité : soit malice, ambition de revanche, soit naïveté, manque d'habitude, ils firent trop bien les choses. Je parle du service en l'honneur de Crébillon, célébré par leurs soins à Saint-Jean-de-Latran, église de l'ordre de Malte, où l'autorité de l'archevêque ne pénétrait pas. On sait que le décor de cette cérémonie et la mise en scène, les costumes même (le manteau de deuil de Mlle Clairon) et les accessoires (des missels tout neufs, on le croit aisément), l'appareil entier fut splendide. On imagine la colère de l'archevêque, provoquée par cette démonstration ; pour l'apaiser, on conçoit que les puissances de l'Ordre aient condamné le curé de Saint-Jean-de-Latran à trois mois de séminaire. — Trois mois de retraite, c'est précisément la punition qui fut infligée, moins de quarante ans après, au curé de Saint-Roch, pour avoir refusé ses prières à Mlle Chameroi. — N'importe : cette imprudence des comédiens, dont un accès de gratitude envers un auteur était le prétexte, on ne peut nier que ce fût une belle imprudence. Et quand même de pires maladresses auraient compromis leur cause, on ne réprimerait guère un sentiment de révolte contre la sévérité de ce prélat qui, en 1781, après l'incendie de l'Opéra, fit défense, — trop tard, — au curé de Saint-Eustache d'accorder les obsèques chrétiennes à des danseurs : ils étaient morts *in flagrante delicto!.. Flagrante!* On peut absoudre ce dignitaire de l'Église d'un horrible jeu de mots, plus facilement que de sa sentence. Récemment, après un désastre semblable, Notre-Dame a entendu d'autres paroles... Il y fallait je ne sais quelle grave mansuétude, quelle ferme délicatesse; nous ne pouvions espérer qu'un miracle de tact et de charité : il n'a pas manqué à notre respectueuse attente. Pauvres danseurs d'il y a cent ans, sous-

traits à peine par l'empressement d'un prêtre à l'inclémence de son supérieur !.. Nous avons aujourd'hui un autre archevêque.

Indignons-nous de ces rigueurs ecclésiastiques, à la bonne heure ! Mais comment nous en étonner ? La loi civile était alors plus dure pour les comédiens que la loi religieuse... Et que parlé-je de loi ? Le Parlement n'avait cure de la déclaration de 1641 qu'il avait enregistrée : en 1738, il définissait les comédiens « ces hommes diffamés dont le crime est aussi public que la profession qu'ils exercent est solennellement défendue ; » en 1761, il condamnait au feu un mémoire écrit en leur faveur, et il ordonnait que l'auteur fût rayé du tableau des avocats. Est-il besoin de dire que ces infâmes ne pouvaient obtenir aucun emploi dans l'État, aucun grade dans l'armée ? Ils n'avaient même pas le droit de témoigner en justice. Pour les Comédiens du roi, français, italiens ou gens d'Opéra, il n'y avait qu'une loi, changeante et absolue : le caprice des gentilshommes de la chambre et du ministre de la maison du roi. Ils n'étaient pas soumis, comme leurs camarades des théâtres de la foire, ou comme les prostituées, au bon plaisir du lieutenant de police ; leur condition était plus douce : la preuve en est que beaucoup de femmes galantes, qui ne prétendaient pas chanter ni danser, demandaient à être inscrites sur les registres de l'Opéra. Ces acteurs favorisés, cependant, appartenaient à la maison du roi aussi complètement que la fille publique à la police. Et qu'on entende bien qu'il ne s'agit pas seulement ici d'administration et de gouvernement artistique. Tandis que l'Opéra, soumis particulièrement au ministre, était régi tour à tour selon divers systèmes, il est bien vrai que les gentilshommes de la chambre s'étaient arrogé la direction minutieuse et despotique de la Comédie-Française : disposant du choix des spectacles, de la distribution des rôles, de la répartition des fonds, ils voulurent même, un jour, que les pièces, avant d'être reçues, leur fussent communiquées ; s'ils n'allèrent pas jusqu'à se réserver le soin de les écrire, du moins ils décidèrent que « MM. les auteurs n'entreraient plus dans l'orchestre, mais à l'amphithéâtre seulement. » Bagatelles que tout cela !.. Mais la personne même des Comédiens dépendait de MM. les gentilshommes, à peu près comme, deux mille ans plus tôt, la personne des histrions dépendait du préteur : je ne sais si toute l'histoire offre un aussi bel exemple de tradition.

Cette fille de quatorze ans promet une chanteuse : la voilà, malgré sa mère, attachée à l'Opéra. C'est le service obligatoire ou du moins la *presse*. Comment se nomme la débutante ? Sophie Arnould. Allons, pour une fois, l'enrôlement forcé est excusable ; mais l'usage ne laisse pas que d'être odieux. Encore, en 1784, un acteur du nom de Martin ayant réussi à Marseille, il est mandé à Paris par une lettre de cachet. Quant à voyager hors de France, un Comédien n'y doit pas songer sans une

permission du premier gentilhomme : qu'il la demande, on la lui refusera. C'est le système protecteur dans toute sa beauté : l'art dramatique est protégé même contre les périls des tournées. Après l'incendie de l'Opéra, trois chanteurs, n'ayant rien à faire à Paris, complotent une campagne dans les Pays-Bas. L'un réussit à passer la frontière : on réclame son extradition. Un autre est arrêté en route et mis au cachot; le troisième est assez bien surveillé pour ne pouvoir bouger. Il manque, à la vérité, qu'on dresse des chiens à la chasse des acteurs marrons. Mais, pas plus que du territoire, le comédien ne doit s'évader de son métier. Il y est quelquefois entré de force; il n'est jamais libre d'en sortir. Pas de retraite, sous aucun prétexte, à aucun âge, à moins que MM. les gentilshommes n'y consentent; ou bien, pour lieu de retraite, on aura la prison. Justinien autrefois avait permis aux convertis de ne pas reparaître sur la scène; Louis le Bienaimé n'est pas si miséricordieux. Voltaire a beau dire que « c'est une contradiction trop absurde d'être au For-l'Évêque si on ne joue pas, et d'être excommunié par l'évêque si on joue : » la contradiction, apparemment, n'est pas assez absurde pour ne pas durer. On sait l'aventure de Ramponneau, qui se dispensait de payer son dédit à un entrepreneur de spectacles en alléguant qu'il ne voulait plus s'occuper que de son salut. Même plus sincères et plus dignes d'intérêt, les Comédiens n'ont pas le droit, sans l'agrément de M. d'Aumont, de renoncer à Satan : ils demeurent, qu'on me passe la turlupinade, liés à la gueule des canons de l'Église.

J'ai lu dans une petite ville, qui n'était pourtant pas Yvetot, cette menace affichée : « Défense de déposer ici des ordures sous peine de recevoir un seau d'eau. » Et je n'ai pas vu que cette peine fût appliquée. Voilà de la bonhomie ! La menace du For-l'Évêque était plus inquiétante, et MM. les gentilshommes passaient maintes fois à l'exécution. Le temps de dire « non, » après qu'ils avaient commandé, ils vous signaient lestement une lettre de cachet. Je sais bien que le For-l'Évêque n'était pas l'*ergastulum* des beaux siècles de la république romaine : c'était plutôt quelque chose comme, à l'époque de nos pères, Clichy (on y mettait aussi les débiteurs insolvables) ou comme « l'Hôtel des haricots, » lieu de rêverie des gardes nationaux inexacts. Mais on avait mieux, au moins pour les comédiennes récalcitrantes : « l'Hôpital, » c'est-à-dire la Salpêtrière, le Saint-Lazare d'alors. « A l'Hôpital ! » est un compliment que le parterre généreux criait volontiers à une actrice. Ce vœu, à vrai dire, fut rarement exaucé. Sophie Arnould, cependant, pour une impertinence envers Mme Dubarry, aurait connu ce séjour pendant six mois, sans la magnanimité de la favorite : — six mois au pain et à l'eau, sur la paille, la tête rase, en robe de grosse toile et en sabots. — Le For-l'Évêque était une geôle moins

farouche, et qu'on pouvait encore égayer. On en sortait le soir pour aller jouer la comédie, sous la conduite d'un exempt, qui ramenait le prisonnier ou la prisonnière après le spectacle : ainsi un collégien aux arrêts a ce divertissement d'aller en classe. On y recevait des visites, voire celles du plus beau monde; on y donnait de grands dîners.

C'est qu'aussi la maison était presque une annexe du théâtre, un logis habituel aux justiciables de MM. les gentilshommes. Le soin de les y mener, pendant une certaine période, suffit presque à occuper un inspecteur de police, nommé Quidor; — pour le reste de ses fonctions, c'était une sorte d'agent des mœurs. — Les plus illustres n'échappaient pas à ce traitement, et pour une peccadille ils étaient frappés. Lekain va passer à Ferney un temps de congé; Voltaire demande pour lui un jour de plus, vainement! Le congé expirait le 4; Lekain arrive le 5 : au For-l'Évêque! Voyez-vous M. Mounet-Sully en prison, — à la Conciergerie, si vous voulez, dans l'appartement réservé aux princes, — parce qu'il serait resté un jour de trop à la campagne, chez Victor Hugo? Une petite chanteuse, aux répétitions d'un opéra-comique, s'est habituée, par plaisanterie, à substituer à cette rime : « J'étais perdue, » quelque chose de plus énergique; à la représentation, par mégarde, elle lâche le mot : un exempt la saisit aussitôt et va la mettre en pénitence. Imaginez-vous, dans ces conditions, qu'une ingénue accepte, par ordre, le rôle de « la Trouille » dans le prochain drame de M. Zola?

L'épisode le plus caractéristique de ce Mémorial du For-l'Évêque, épars dans les récits du temps, c'est la tragi-comédie que Mlle Clairon, avec le concours de ses camarades et l'applaudissement de Voltaire, eut l'honneur de jouer au naturel. L'histoire est connue; M. Maugras la raconte un peu longuement; pour de nouveaux détails, il n'en faut guère attendre avant que M. de Goncourt se décide à publier sa monographie de la célèbre actrice. Quelques traits de l'anecdote valent pourtant que nous y insistions.

Mlle Clairon était préparée pour ce grand rôle. Cinq ans plus tôt, c'est elle qui avait commandé ce malheureux mémoire dont le parlement ne prit connaissance que pour le transmettre à l'exécuteur des hautes œuvres, allumeur public. Elle avait écrit d'un beau style à son avocat : « Née citoyenne, élevée dans la religion chrétienne catholique que suivaient mes pères,.. voyez, sans me flatter, ce que je dois espérer ou craindre... Je vous aurai la plus grande obligation de fixer mon incertitude; elle est affreuse pour une âme pénétrée de ses devoirs. » Depuis, elle avait eu avec Fréron un démêlé où elle avait obtenu que l'écrivain, par une satisfaisante vicissitude, fût envoyé au For-l'Évêque; il est vrai qu'il n'y était pas allé. Du moins elle n'avait pas subi ce mécompte sans pousser des plaintes magnifiques; elle n'avait « im-

molé son ressentiment » qu'aux raisons de M. de Choiseul : « Mademoiselle, nous sommes, vous et moi, chacun sur un théâtre :.. on me critique,.. et cependant je ne donne point ma démission... D'ailleurs, la reine ayant fait grâce, vous pouvez, sans compromettre votre dignité, imiter la clémence de Sa Majesté. » Survient cette piteuse affaire de Dubois et de Blainville. Dubois, de la Comédie-Française, pour s'acquitter envers un chirurgien, jure au tribunal qu'il l'a payé ; son camarade Blainville jure qu'il fut témoin du paiement. Le procureur du chirurgien objecte alors que le serment de ces gens-là ne peut être reçu en justice. Toute la Comédie prend fait et cause pour les deux offensés ; il se trouve ensuite que tous deux ont menti. L'emportement de la Comédie n'était pas moins légitime : pourquoi le parjure, le faux témoignage d'un acteur ne serait-il pas entendu comme, à l'occasion, celui d'un chirurgien ? La Comédie, d'ailleurs, se hâte de payer la dette du coupable : en quoi on ne peut soutenir non plus qu'elle ait tort. En fin de compte, elle résout d'exclure de sa compagnie les deux complices : une telle délicatesse est-elle un crime ? — Oui, apparemment, car ce Dubois a une fille, cette fille est aimable, et les gentilshommes de la chambre sont des hommes. Notez que tout le public est de leur bord, contre Molé, Brizard et Clairon. Ce n'est pas *le Siège de Calais* avec Bellecour, ce n'est pas *le Joueur*, c'est *le Siège de Calais* avec Dubois, que toute la salle réclame : « La Clairon à l'Hôpital ! Au cachot tous ces coquins ! » Oui, ces coquins !... Ne refusent-ils pas de jouer avec des fripons ? La Clairon se prétend malade : eh bien, à l'Hôpital ! On a rendu l'argent : c'est un scandale, un outrage au sens commun ! Sur cette échauffourée, Collé dit le dernier mot, sans ironie : « Si la garde royale avait fait son devoir, il y eût eu beaucoup de sang répandu... Et pourquoi ? Parce que Mlle Clairon, enivrée d'orgueil et de vanité, veut que les comédiens aient un honneur... » Le dernier mot ? non pas : la parole est à MM. les gentilshommes. Et voilà les comédiens au For-l'Évêque !

Sans doute ils se consolèrent du procédé par leur façon de s'en plaindre, avec un peu d'apparat. Clairon demandait à des officiers s'ils ne quitteraient pas le service, plutôt que de servir avec un voleur... Mais quoi ! au théâtre, le soir de la bagarre, un jeune colonel s'était écrié : « Oh ! que n'ai-je mon régiment ici ! » Clairon, relâchée après cinq jours sur la requête de son médecin, prisonnière chez elle, et recevant cinq personnes, — dont une amie, Mme l'Intendante de Paris, et deux amans, un Français agréable et un Russe utile, — Clairon mandait à l'enviable Garrick : « Mon âme à jamais pénétrée d'un traitement aussi barbare qu'injuste, etc... Mon courage est encore au-dessus de mes maux... » Comment la railler ? Voltaire, à ce moment même, la sommait de profiter de l'aventure pour faire accorder la commu-

nion aux acteurs : « Si elle remonte sur le théâtre comme une esclave qu'on fait danser avec ses fers, elle perd toute considération. J'attends d'elle une fermeté qui lui fera autant d'honneur que ses talens, et qui fera une époque mémorable. » Assurément la tragédienne avait moins d'emphase, lorsqu'elle écrivait cet aveu : « Je ne dissimulerai point que je mêlais infiniment de vanité au désir juste et naturel d'avoir un état plus honnête : mon talent ne peut s'écrire ni se peindre, l'idée s'en perd avec mes contemporains ; » mais, « si j'obtenais la gloire de surmonter les préjugés de ma nation... Le tenter seulement disait beaucoup pour moi : j'acceptai. »

C'est alors qu'on s'avisa d'un assez joli tour. Les acteurs de l'Opéra échappaient à l'excommunication aussi bien que ceux de la troupe italienne, mais par une autre raison, ou plutôt par un singulier subterfuge. L'Opéra s'appelait Académie royale de musique : chanteurs et danseurs n'étaient pas des comédiens, à la lettre, mais une sorte particulière d'académiciens. Peut-être aussi tiraient-ils bénéfice de l'origine italienne du genre. Toujours est-il qu'on inventa ce stratagème : la Comédie-Française recevrait le nom d'Académie nationale de déclamation ou d'Académie royale dramatique, et là-dessus... passez à la sainte table ! Un nouvel avocat rédigea un projet de déclaration, que l'on prierait le roi d'adresser au parlement. Voltaire, qui reconnaissait que, pour réconforter Clairon, il était allé « un peu loin, » Voltaire dut même déconseiller cette clause : « Voulons et nous plaît que tout gentilhomme et demoiselle puisse représenter sur le théâtre... » — « Il faut tâcher, disait-il, de rendre l'état de comédien honnête, et non pas noble. » Mais, pour cela, il ne doutait pas qu'on ne fût tout près d'y réussir. Et le patriarche de Ferney entonnait le *Nunc dimittis* : « Ce sera une grande époque dans l'histoire des beaux-arts !.. » Hélas ! pauvre Siméon ! il advint de sa joie comme de celle d'une simple Perrette ; quand M. de Saint-Florentin apporta cette élucubration au conseil, le roi lui dit simplement : « Je vois où vous voulez en venir; les comédiens ne seront jamais sous mon règne que ce qu'ils ont été sous celui de mes prédécesseurs ; qu'on ne m'en reparle plus. » Et Clairon, dans la retraite où elle se cantonna, n'eut d'autre recours que de se montrer philosophe : « Je me tais et me console, en lisant Épictète, de tous les hasards de la nature et du sort ! »

Cependant les comédiens, pour compenser tant de vexations, avaient des plaisirs moins austères que ceux de la philosophie, des entretiens plus doux que ceux d'Epictète ; et, si leur condition privée sous le règne de Louis XV ne fut pas sans gloire, il faut avouer que cette gloire avait commencé « sous celui de son prédécesseur », mais il faut convenir aussi qu'elle ne fit que s'accroître, et jusque sous son successeur, — l'homme vertueux qui, dans le principe, avait jeté au feu une

liste du répertoire en disant à la reine : « Voilà le cas que je fais de ces choses-là! » Et d'abord ce n'étaient pas de pauvres diables que MM. les sociétaires : leur « part » s'élevait le plus souvent à une assez grosse somme; les tributs de la province, de ses grandes villes au moins, qu'ils visitaient plus facilement que l'étranger, y ajoutaient un revenu considérable; enfin les représentations données dans le monde, pour lesquelles le service de la Comédie était souvent négligé, fournissaient encore un précieux appoint. Tel de ces grands de la scène, Lekain, approchant de sa retraite, n'avait pas la peine de paraître en public plus de huit ou dix fois par an; — au lieu d'une douzaine de pièces nouvelles, d'ailleurs, on n'en donnait plus que trois ou quatre; — et l'on écoutait Lekain, lorsqu'il se plaignait que sa part s'élevât seulement à 10 ou 12,000 livres. Il est vrai qu'un chevalier de Saint-Louis, entendant la plainte, ne manque pas de s'écrier : « Comment, morbleu! un vil histrion n'est pas content de 12,000 livres, et moi, qui suis au service du roi, qui dors sur un canon et qui prodigue mon sang pour la patrie, je suis trop heureux d'obtenir 1,000 livres de pension! » Ce fut même, pour Lekain, l'occasion d'une jolie réponse : « Eh! comptez-vous pour rien, monsieur, la liberté de me parler ainsi? »

Mais lui-même comptait-il pour rien d'autres libertés? Celle-ci, par exemple, une des plus nobles, celle de malmener les auteurs? M. Maugras paraît croire que Voltaire, étant « le premier auteur dramatique de l'époque, » se serait trouvé, même s'il n'eût pas été philosophe, le défenseur naturel des comédiens. Mais de l'inventeur à l'interprète, et réciproquement, tout sujet de reconnaissance peut presque aussi bien être un sujet de rancune; or, au XVIIIe siècle, il paraît que ce dernier cas fut fréquent. « Si vous composez pour le théâtre, écrit l'ardent conseiller de Mlle Clairon, vous commencez par comparaître devant l'aéropage de vingt comédiens... Ce malheureux avilissement où ils sont les irrite, ils trouvent en vous un client, et ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont couverts. » Notez qu'alors tout « le tripot comique, » — « la cour du roi Pétaud, » comme disait Clairon, — était appelé à juger des pièces; l'institution du comité de lecture n'existait que dans un projet de la tragédienne, plus sage, ce jour-là, que lorsqu'elle consultait Épictète : « Je voudrais qu'on fît un conseil de dix ou douze comédiens, dont le goût, le savoir, l'expérience seraient reconnus... Ce serait là qu'on irait lire. » On ne refusait pourtant pas *Irène;* mais « le fidèle Lekain » refusait son rôle. Et Voltaire n'avait pas attendu jusque-là pour faire cette confidence à M. d'Argental : « A l'égard des comédiens de votre ville de Paris, je puis dire d'eux ce que saint Paul disait des Crétois de son temps : Ce sont de méchantes bêtes... Je puis ajouter encore que ce sont des ingrats... » Aux répétitions de *Zaïre*, il avait prétendu modifier le rôle de

Dufresne : celui-ci faisant la sourde oreille, il était allé le trouver chez lui; la porte restant close, il avait glissé dessous quelques feuillets; l'acteur ayant dédaigné de les lire, il lui avait envoyé, à point pour un grand dîner, un pâté anonyme, où douze perdrix tenaient douze petits papiers dans leur bec... Voilà des béquets! Dufresne les avait acceptés : il était bien honnête. Lorsqu'il s'agit de reprendre *Venceslas*, Marmontel, par commission de Mme de Pompadour, y changea environ douze cents vers; Lekain, chargé du personnage de Ladislas, voulut s'y soustraire, assurant que le texte de Rotrou lui reviendrait à la mémoire : jusque-là, on ne peut guère le soupçonner que de bon goût et d'esprit. Mais après la représentation, le maréchal de Duras dit à Marmontel : « Vous devez de grands remercîmens à M. Lekain...— Des remercîmens! répond l'autre... Les vers du rôle de monsieur ne sont ni de Rotrou ni les miens. » Ils étaient de Colardeau, à qui Lekain avait commandé son rôle!.. Clairon ne se vantait pas, ni ne vantait ses camarades, le jour qu'elle émit cette sentence : « Quand un auteur a fini une pièce, il n'a fait que le plus facile. »

Maltraiter les auteurs est quelque chose; être bien traité par tout ce que le royaume a de plus considérable, n'est-ce pas davantage? Le temps est loin où la reine mère Anne d'Autriche, disant à ses dames d'atour : « Voici la Baron, » ces dames fuyaient le voisinage de la belle comédienne. Au risque d'être éclipsées par elle, si ces nobles personnes eussent deviné les modes qui venaient, elles se seraient pressées à ses côtés. Déjà Michel Baron, *matre pulchra filius pulchrior*, vivait dans la familiarité des grands seigneurs, et même des grandes dames : il provoquait au jeu, pour cent louis, d'un ton de condescendance badine, le prince de Conti; et quand Mlle de La Force lui demandait la raison de sa visite, un jour de réception, il était en droit de répondre qu'il venait « chercher son bonnet de nuit. » Au XVIIIe siècle, il se peut qu'un bourgeois, comme le dit Rousseau, s'abstienne de la compagnie des comédiens : la jalousie est cause de sa réserve autant que l'austérité. Citons la phrase même de Rousseau : « Un bourgeois craindrait de fréquenter ces mêmes comédiens qu'on voit tous les jours à la table des grands. » Dès la Régence, le goût des théâtres de société s'est déclaré comme une rage; il ne paraît pas se modérer lorsqu'on voit jouer, par des femmes du meilleur rang et devant un public d'élite, des pièces trop libertines ou trop poissardes pour être jouées par des actrices devant le vulgaire. Aussi bien il fallait recourir aux actrices et aux acteurs pour régler tous ces spectacles; il arrivait même, par la difficulté de certains rôles et la paresse des amateurs, qu'on les priait d'y prendre part. A ces occasions de rencontre ajoutez celles que trouvaient la curiosité, le désœuvrement, l'amour des distractions faciles, autorisés par l'aisance générale des mœurs. Joignez enfin que

les gens de qualité, sûrs de leur avantage naturel et de la solidité de leur état, pensaient bien être toujours à temps pour rétablir la distance entre eux et leurs familiers. Le moyen, avec cela, de ne pas s'abandonner à l'aimable société des femmes de théâtre, à l'amusante camaraderie de leurs compagnons! C'est peut-être à la comédie, jusqu'à ce qu'on y allât tous les jours, comme on fit volontiers sous Louis XVI, que l'on hantait le moins les comédiens. Le salon de Mlle Quinault ne recevait pas seulement des encyclopédistes, mais des hommes du bel air. Adrienne Lecouvreur était excédée par les invitations des duchesses. Mlle Raucourt était encombrée de robes, après les fêtes du mariage du Dauphin, par les dames de la cour, qui se dépouillaient de ces souvenirs pour elle. Clairon, au For-l'Évêque, — où elle était venue dans la voiture de Mme l'Intendante, et sur ses genoux, — recevait Mme de Villeroy et Mme de Duras, et combien d'autres! Une file de carrosses occupait tout le quai. La Guimard, logée à la même enseigne, disait à sa soubrette : « Ne pleure pas; je viens d'écrire à la reine que j'ai trouvé une nouvelle manière d'échafauder les cheveux : je serai libre avant ce soir. » Et Marie-Antoinette ne décevait pas sa confiance. — Jélyotte, aussi bien que Baron, aurait pu écrire *l'Homme à bonnes fortunes;* il était, d'ailleurs, d'une discrétion éclatante. Et il avait autant de crédit chez les ministres que chez les jolies femmes. Clairval supplantait Lauzun lui-même auprès de Mme de Stainville, belle-sœur de M. le duc de Choiseul. Deux belles dames se battirent au pistolet pour Chassé, qui, pendant le duel, se lamentait nonchalamment : « Dites à Sa Majesté, répondait-il à M. le duc de Richelieu, que ce n'est pas ma faute, mais celle de la Providence, qui m'a créé l'homme le plus aimable du royaume. » A quoi le duc, il est vrai, se permettait de répliquer : « Apprenez, faquin, que vous ne venez qu'en troisième; je passe après le roi. » Vestris, enfin, ne pardonnait qu'à titre d'agacerie l'impertinence d'une dame qui, dans le jardin du Palais-Royal, lui avait marché sur le pied par mégarde : « Mais, s'écriait-il, vous avez failli mettre tout Paris en deuil pendant quinze jours! » Par ce mouvement naturel d'éloquence, il ne laissait à Mirabeau que la ressource d'être plagiaire : « Avec votre Riquetti, pendant deux jours, vous avez désorienté le monde!.. »

« Tout Paris!.. » Il disait bien, ce Vestris, — qui, une autre fois, réprimandait son fils comme prodigue : « Souvenez-vous, Auguste, que je ne veux pas de Guéménée dans ma famille... » — En effet, ce n'étaient pas seulement les gens du monde qui regardaient avec une ferveur particulière ces privilégiés juchés sur la scène, mais tous ceux qui avaient des yeux, tous ceux, en dehors même du théâtre, qui s'amusaient aux « papiers publics, » journaux, almanachs, affiches, — où l'on apprend « comme une chose de la dernière importance qu'un tel a joué le rôle

de Scaramouche, une telle celui de soubrette, que celui-ci a chanté une ariette, celui-là dansé un pas de trois. » Quelques facéties que prépare la Providence pour les siècles futurs, jamais tragédienne acclamée dans les deux mondes, jamais général populaire, ne fatiguera la renommée autant que fait Mlle Clairon; si ingénieux que soient les entrepreneurs de flatteries publiques, ils n'inventeront guère d'hommages qu'elle n'ait connus : n'a-t-on pas frappé sa médaille, et ses partisans ne se font-ils pas honneur de la porter comme une décoration? Les débuts de Lekain sont un événement, une réjouissance presque civique. L'apparition de Mlle Raucourt est une fête où se déclare un enthousiasme religieux : riant et pleurant à la fois, les spectateurs s'embrassent entre eux, sans se connaître, à la russe : « Christ est ressuscité! » Sophie Arnould menace de se retirer : c'est une calamité nationale. Quand Préville est souffrant, peu s'en faut qu'on ne fasse des prières publiques; l'orateur de la troupe annonce sa guérison : « Une maladie cruelle vous a privés longtemps d'un acteur comique que vous aimez, j'oserais dire que vous adorez, et que vous reverrez bientôt avec transport. » Molé, convalescent, a besoin d'un peu de bon vin : il en reçoit deux mille bouteilles. Guéri, à présent, il ne sait pas cacher qu'il doit 20,000 livres; une représentation à son bénéfice, chez M. d'Esclapon, en produit 24,000, dont, plutôt de que payer ses créanciers, il achète des diamans à sa belle. Pour conserver à la France un autre endetté, le danseur Dauberval, que la Russie attire, Mme Dubarry ouvre une souscription, ou plutôt elle établit une taxe; et la recette, en quelques jours, s'élève à 90,000 livres. Larive, à Bordeaux, rentre chez lui en marchant sur des lauriers. La Saint-Huberty arrive par mer à Marseille, vêtue à la grecque, sur une gondole portant le pavillon de la ville, escortée d'une flotte de deux cents chaloupes; elle débarque au bruit des feux d'artifice et des acclamations; elle couronne le vainqueur d'une joute; elle s'entend nommer la dixième Muse, dans un à-propos allégorique, et Apollon, au son de l'artillerie, lui remet son diadème. C'est Cléopâtre, celle de Tiepolo, justement, descendue de sa gondole, et pour qui toute une multitude a les yeux d'Antoine. Mais que vais-je évoquer cette royauté morte? A Paris même, et déjà vingt ans plus tôt, un jour de spectacle gratis, Mlles Clairon et Dubois ont fait largesse au peuple en criant : « Vive le roi! » et le peuple, instruit de ses devoirs, a répondu : « Vivent le roi et Mlle Clairon! Vivent le roi et Mlle Dubois! »

Il était temps, pour les amis de l'égalité, que la Révolution française vînt rabaisser les acteurs, en les élevant au rang de simples citoyens.

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre.

On dispute depuis trois mois, on disputera longtemps encore, sans être vraisemblablement plus près de s'entendre. On s'épuisera en subtilités, en vaines polémiques sur la gauche et sur la droite, sur la tactique républicaine et sur la tactique conservatrice, même sur la révolution et la contre-révolution, comme on le fait assez plaisamment : on n'aura réussi qu'à se débattre dans le vide, à occuper les loisirs de la saison. Il n'en sera ni plus ni moins, parce que c'est la force des choses qui crée les situations, parce que ce sont les événemens qui décident de la conduite des gouvernemens et des partis.

Les événemens qui se sont passés il y a quelques mois n'ont aucun sens, ou ils ont imprimé d'avance, indépendamment de la volonté des hommes, un certain caractère au cabinet sorti presque à l'improviste d'une crise assez sérieuse. On en dira ce qu'on voudra, on épiloguera à perte de vue, le ministère qui existe encore est venu au monde pour retenir la France au bord d'une guerre préparée par une turbulente irréflexion et pour rendre au pays une certaine confiance par la conciliation et la tolérance dans les affaires morales, par la réparation et l'ordre dans les affaires d'économie publique. Il est né pour pacifier, non pour combattre, pour refaire en même temps un budget et des finances. C'est le sens évident, avoué, des premières déclarations de M. le président du conseil, déclarations qui ont pris une signification plus accentuée par les contestations dont elles ont été l'objet, et par l'insistance que le chef du cabinet à mise à les renouveler. C'est aussi ce qui explique l'attitude à demi confiante, à demi sympathique des conservateurs du parlement, suspendant toute hostilité devant un ministère de paix publique. C'est ce qu'on peut appeler un armistice tacite né

des circonstances et d'une nécessité supérieure. Que cette situation soit incohérente et indécise, qu'il y ait des oscillations, des tiraillemens, des contradictions entre les actes et les paroles, que le gouvernement, un peu novice lui-même dans son rôle, soit de plus démenti par ses préfets comme on l'a vu depuis quelques jours, c'est possible. Que cette expérience d'une politique de halte et de trêve, contrariée par toutes les passions jalouses de parti et de secte, puisse ne pas réussir du premier coup, cela se peut encore. L'expérience n'est pas moins engagée, et par une curieuse coïncidence, au moment où se passent ces événemens, on vient d'inaugurer au Père-Lachaise, avec une dignité silencieuse et recueillie, le monument de M. Thiers, de celui qui le premier, il y a déjà bien des années, a tracé avec tout l'art de son ingénieuse sagesse le programme de la république modérée, libérale et tolérante. Cette simple commémoration, à laquelle les partis extrêmes se sont hâtés naturellement de mêler leurs injures, en dit plus que toutes les polémiques. Elle est aujourd'hui plus qu'un hommage rendu à un homme : elle se lie à cette expérience nouvelle, à ce retour contemporain vers la politique que M. Thiers a proposée inutilement quand il était encore de ce monde, et dont dix années d'agitations stériles sont venues démontrer la prévoyante justesse.

Toutes les subtilités des polémistes n'y feront rien, elles ne changeront pas la situation que la force des choses a créée, que l'avènement du ministère n'a fait que dévoiler. Il ne s'agit point aujourd'hui, pas plus qu'il y a quinze ans, de choisir entre la république et la monarchie : c'est une question qui ne se tranche pas d'habitude par des discussions de journaux. Il s'agit de remettre un peu d'ordre dans les affaires troublées de la France, d'assurer au pays un bon gouvernement, la paix religieuse, l'équité administrative, la régularité financière, des lois protectrices, des réformes, si l'on veut, qui soient des réformes sérieuses, pratiques ; il s'agit de tout cela, et la première nécessité pour suivre utilement cette politique est d'en accepter les conditions, de ne pas mêler un peu de radicalisme à des velléités de modération, de se défendre de tout esprit d'exclusion, de ne pas craindre l'alliance de toutes les bonnes volontés. Ce n'est malheureusement pas toujours là ce qu'on fait. Une des idées les plus étroites, les plus fausses, de certains républicains qui en ont tant d'autres de ce genre, est l'idée qu'ils se font du gouvernement et du régime parlementaire. A suivre les polémiques qui se croisent, surtout depuis l'avènement du ministère Rouvier, on dirait que les républicains ont seuls le privilège de régner et de gouverner, qu'ils ont tous les droits dès qu'ils ont la majorité, que le régime parlementaire n'existe que pour être entre leurs mains un instrument de domination et de guerre contre leurs adversaires. Le dernier mot du système est cette étrange théorie développée avec complaisance depuis quelque

temps, acceptée jusqu'à un certain point par M. le président du conseil, qu'un ministère républicain n'a point à s'occuper des conservateurs et de leur vote, qu'il ne doit avoir qu'une majorité de républicains, que par conséquent il doit tout sacrifier pour maintenir cette majorité. Si ce n'était pas de la part de M. le président du conseil un artifice de tactique et de langage, la théorie serait extraordinaire. Elle serait une dérision du régime parlementaire ; elle ne tendrait à rien moins qu'à mettre hors la loi, dans le parlement, un tiers de l'assemblée, dans le pays plus de 3 millions de Français, réduits à ne compter pour rien dans la délibération de leurs propres affaires de la France. C'est là ce que les raffinés de la république appellent leur libéralisme. Ils n'admettent même pas, — on l'a vu ces jours derniers dans le département de l'Aube, — qu'on introduise dans une simple commission permanente un conservateur des plus modérés.

Que les radicaux redoublent aujourd'hui de passion exclusive et de violence, ils savent bien ce qu'ils font, ils sont dans leur rôle. En s'efforçant d'imposer à un ministère nouveau une solidarité, une politique, des conditions de gouvernement faites pour rejeter tout ce qui est conservateur dans une irréconciliable hostilité, ils créent une situation où ils se croient sûrs de finir par dominer. Ils multiplient les difficultés pour en profiter. Que des républicains qui se disent modérés, qui veulent l'être probablement, se prêtent à ces tactiques ou paraissent partager ces passions exclusives de peur d'avoir l'air de s'allier avec les conservateurs, c'est ce qu'il y a de plus curieux. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils se préparent à eux-mêmes, à eux les premiers, une inévitable et irréparable défaite, que leur seule chance, puisqu'ils se disent modérés, est de s'allier avec tout ce qui est modéré pour soutenir le ministère dans sa politique d'apaisement et de réparation. Et quand, par une subtilité de plus, pour le rassurer à demi, on prétend qu'on ne veut pas du vote des conservateurs dans le parlement, qu'on veut tout simplement leur enlever les voix qu'ils ont conquises, que les républicains ont perdues aux élections dernières, on ne voit pas qu'on se paie d'un mot qui est un non-sens, qu'on joue avec la vérité des choses. Comment donc, en effet, les a-t-on perdues, ces voix qu'on regrette, qui sont passées aux conservateurs ? On essaierait vainement de s'abuser, ce qui s'est passé aux élections de 1885 reste une protestation contre cette politique de républicanisme radical qui, en quelques années, a fatigué le pays de vexations et d'agitations stériles, qui a mis le trouble dans les consciences, l'incohérence dans l'administration, le déficit dans les finances, l'inquiétude et la défiance partout. Comment se flatte-t-on aujourd'hui de les reconquérir, ces voix perdues, de les rallier à la république? Ce n'est pas apparemment en continuant et en poussant à outrance, comme le demandent les radicaux, la politique qui a fait reculer le pays il y a deux ans. On ne peut

donc espérer regagner la masse conservatrice, devenue défiante, que par une politique nouvelle, en la rassurant dans ses intérêts moraux et matériels menacés, et on en revient toujours à cette nécessité d'un gouvernement d'apaisement, de réparation qui reste le premier et le dernier mot d'une situation que la force des choses a créée. On ne donnera pas le change au pays par des jeux de tactique et de polémique.

Le mieux serait assurément de se perdre un peu moins dans toutes ces vaines querelles de partis également embarrassés, et de s'attacher un peu plus aux affaires sérieuses, au budget que M. le président du conseil a préparé pour la rentrée des chambres, à cet essai de mobilisation qui vient de se faire autour de Toulouse, dans les régions du Languedoc. Ce n'est point, certes, que la curiosité et l'attention aient manqué à ce déploiement partiel et nouveau de nos forces militaires, à cette mobilisation du 17ᵉ corps de notre armée. Peut-être même y a-t-il eu trop de curiosité agitée et futile, — trop de stratégistes de bonne volonté en campagne, trop d'historiographes accourus comme à une représentation et impatiens d'expédier leurs bulletins de fantaisie, leurs récits tout préparés. Peut-être, à vrai dire, cette expérience aurait-elle gagné à être moins escortée, moins entourée d'un bruyant apparat, à rester une opération sérieuse et discrète, laissée aux soins et au zèle des chefs de notre armée, de nos officiers. Notre malheur est de tout transformer en spectacle, de ne pouvoir rien faire sans occuper le monde entier d'un simple embarquement de troupes ou de la cuisine de nos soldats dans leur bivouac. Cette mobilisation du 17ᵉ corps, dégagée d'un certain apparat factice, ne garde pas moins un singulier intérêt. M. le ministre de la guerre, qui a voulu assister au dernier acte de cette représentation militaire et qui a tenu à haranguer les officiers rassemblés autour de lui dans un banquet, a dit que la mobilisation était devenue une nécessité, ne fût-ce que pour dissiper les doutes qui s'étaient élevés et qui pouvaient être une faiblesse. Ceux qui ne voyaient pas dans la mobilisation un intérêt des plus pressans n'avaient aucun doute ni sur le dévoûment de nos soldats ni sur l'habileté de nos officiers. Ils pensaient seulement que cette expérience n'aurait rien de décisif, parce qu'elle n'offrirait qu'une image lointaine, très approximative de la guerre, que, de plus, la dépense dépasserait probablement toutes les prévisions, et que ce qu'elle coûterait pourrait être utilement employé à fortifier d'autres parties de notre organisation militaire.

De toutes ces questions soulevées par la mobilisation, une seule est parfaitement résolue. On peut dire aujourd'hui que, par elle-même, cette opération si complexe, si minutieuse, qui embrasse tant de services divers, s'est accomplie de la manière la plus heureuse. Qu'il y ait eu des lacunes, des défectuosités de détail, c'est possible, c'est vraisemblable ; c'est l'affaire de nos officiers de rectifier, de perfectionner

le puissant et délicat instrument qu'ils ont entre les mains. Dans son ensemble, dans ses traits principaux, la mobilisation a réussi. Tous ces réservistes arrachés à leurs foyers, à leurs travaux, à leurs industries, se sont rendus sans murmure, avec exactitude, et une fois incorporés dans leurs escadrons, dans leurs compagnies de guerre, ont marché comme de vieux soldats. Embarquemens, débarquemens de personnel et de matériel, répartitions des troupes et des services, tout s'est exécuté avec ponctualité, sans trouble, sans confusion. Les transports de toute sorte, opérés pendant quelques jours par la compagnie du chemin de fer du Midi, se sont faits avec autant d'ordre que de célérité, sans le moindre accident, sans interruption des services civils. Tout a marché de la meilleure façon sous les ordres de M. le général Bréart, commandant du 17ᵉ corps. Voilà le fait! C'est un premier résultat dont il n'y a pas sans doute à exagérer la portée, qui reste néanmoins l'honneur de nos officiers, qui est fait aussi pour raffermir la confiance de la France dans son armée et dans ses chefs.

A voir comment tout marche en Europe, le trouble des esprits, la confusion des rapports, la contradiction des politiques sur les incidens qui se succèdent, sur des questions d'où dépend peut-être la paix du monde, il serait certes plus que jamais difficile de savoir ou de prévoir où l'on en viendra. Si les affaires de notre vieux continent finissent par se débrouiller, si on arrive à s'entendre entre grandes puissances qui ont des passions, des ambitions et des intérêts si différens, ce ne sera pas sans peine. Ce ne sera pas non plus la faute de ceux qui passent leur temps à déchiffrer à leur manière les énigmes de la diplomatie, à imaginer des combinaisons, à faire voyager les souverains, le tsar et l'empereur d'Allemagne pour se rencontrer, et qui, sous prétexte de tout éclaircir, de tout savoir, ne font qu'obscurcir tout. Il n'y a qu'une chose certaine, saisissable, c'est que l'Europe reste dans une situation où tout est difficile et où ces malheureuses affaires de Bulgarie, en entrant dans une phase nouvelle, sont venues créer un embarras de plus. Comment donc se termineront-elles, ces étranges affaires bulgares qui, depuis quelques jours, donnent autant d'occupation aux nouvellistes qu'aux chancelleries?

Évidemment, le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, en se jetant dans cette aventure, a cédé à un mouvement de jeunesse et de témérité plus qu'à des conseils à demi prudens. Il a écouté complaisamment des hommes dans l'embarras qui avaient besoin d'un prince, et il n'a pas su résister à la tentation d'une couronne, fût-ce une couronne en Bulgarie. Il n'a vu que ce qui lui plaisait; il ne s'est rendu compte ni de la situation intérieure du pays où il était appelé à régner ni des complications d'intérêts extérieurs qui devaient fatalement lui rendre le règne impossible, ou, s'il a tout vu, il a eu confiance en lui-même, il a compté sur la fortune qui sourit à la jeunesse. Aujourd'hui,

il est dans le guêpier, et il n'en est plus à s'apercevoir qu'il est plus facile d'aller à Sofia à travers des ovations habilement préparées que d'y rester. Arrivé depuis quelques semaines, il est déjà aux prises avec toutes les difficultés intérieures. Dès les premiers jours, il a pu perdre quelques-unes de ses illusions; il a vu ce qui l'attendait à la peine qu'il a éprouvée pour former un ministère. Il le voit à tout instant depuis aux résistances et aux défiances qu'il rencontre. Isolé dans son palais de Sofia, le prince Ferdinand n'est pas même sûr de trouver une fidélité complète dans l'armée, qui a gardé le souvenir du prince Alexandre; il est menacé par les insurrections militaires, qui ne sont pas impossibles, ou par les invasions des émigrés bulgares, qui rôdent autour des frontières. D'un autre côté, il a visiblement soulevé des susceptibilités religieuses; il est du moins accueilli avec une réserve significative par le clergé, qui obéit aux instructions de l'exarque de Constantinople, et c'est probablement pour déjouer cette opposition que le gouvernement de Sofia a songé à tirer de son couvent un vieil exarque dépossédé il y a dix ans. Bref, l'état intérieur de la Bulgarie n'est rien moins que rassurant, et serait bien fait pour inspirer au souverain de quelques jours ces idées de retraite dans ses terres de Hongrie ou d'abdication qui lui étaient récemment prêtées; mais de toutes les difficultés de cette aventureuse entreprise, la plus grave est sans nul doute dans les complications extérieures qui ne pouvaient manquer de se produire, qui se sont déclarées aussitôt et qui rendent l'établissement du prince Ferdinand à Sofia à peu près impossible.

C'est là, en effet, la question aujourd'hui. En réalité, le prince Ferdinand de Cobourg est seul devant l'Europe, qui a refusé de le reconnaître, qui voit dans son avènement une illégalité diplomatique, une violation du droit international créé par le traité de Berlin. Les sympathies qu'il peut trouver dans quelques cabinets restent discrètes et ne vont pas jusqu'à un appui décidé. L'opposition de la Russie, au contraire, est nette, formelle, déclarée; la Russie ne reconnaît pas plus le prince Ferdinand qu'elle n'a reconnu tout ce qui s'est fait en Bulgarie depuis deux ans, et elle n'est plus seule à soutenir cette politique. La Porte, qui est en apparence la plus intéressée, puisqu'elle est la puissance suzeraine dans les Balkans, flotte entre toutes les résolutions, craignant de se séparer de la Russie, pressentant bien que, si le traité de Berlin doit disparaître par suite de ces affaires bulgares, c'est elle qui est exposée encore à payer les frais de l'aventure. Comment sortir de là et arriver à un dénoûment? On a dit récemment que la Russie aurait été disposée à se concerter avec la Porte pour aller rétablir l'ordre légal en Bulgarie; on a même prononcé le nom de l'officier russe qui serait envoyé avec un commissaire ottoman à Sofia, et on a ajouté que cette mission restauratrice serait à l'heure qu'il est l'objet d'une négociation poursuivie en Europe; mais il est

bien clair que cette combinaison réveille les plus puissans antagonismes, que tout ce qui peut attester la prépondérance russe dans les Balkans n'est pas de nature à être accepté sans résistance par l'Autriche. La contradiction des politiques éclate encore une fois, et c'est ici que M. de Bismarck entre en scène avec l'intention bien apparente de reprendre son rôle « d'honnête courtier. » Évidemment, M. de Bismarck a manœuvré de façon à regagner l'amitié ou l'alliance de la Russie en maintenant comme elle l'autorité du traité de Berlin, en soutenant sa politique dans les Balkans, sans trop se séparer toutefois de l'Autriche. Quelle est la mesure des concessions qu'il est disposé à faire au cabinet de Saint-Pétersbourg? Était-ce là l'objet primitif de cette entrevue de l'empereur Guillaume et de l'empereur Alexandre III, qui avait été peut-être rêvée et qui s'en est allée en fumée? Toujours est-il que le chancelier de Berlin se sert visiblement aujourd'hui de ces affaires bulgares comme il s'est servi de tant d'autres incidens, et ce n'est pas ce qui en diminue la gravité.

Depuis longtemps, sans doute, l'Angleterre n'avait eu une session aussi laborieuse, aussi prolongée, aussi traînante. Le parlement encore réuni a de la peine à arriver au terme de ses longs débats, qui ont eu presque tous invariablement un objet unique, et il ne va prendre ses vacances ces jours prochains, peut-être aujourd'hui, que pour laisser le gouvernement de la reine aux prises avec une de ces questions qu'un vote parlementaire ne peut pas résoudre, que la force tranche encore moins. Toute cette session s'est passée à disputer sur les affaires d'Irlande et sur le bill de coercition, et sur le bill agraire et sur l'abolition de la Ligue nationale. Le ministère a tenu à être armé de toutes pièces; il l'a été avec l'appui des libéraux unionistes, qui l'ont soutenu jusqu'au bout, en dépit de l'opposition obstinée, infatigable de M. Gladstone, de ses amis et des députés irlandais. Aujourd'hui, la lutte est engagée; elle ménage sans doute de rudes épreuves et peut-être plus d'une surprise au gouvernement, qui entreprend de réduire une nation animée d'une passion inextinguible, façonnée par une oppression séculaire à toutes les extrémités et à toutes les ruses de la résistance. La lutte a commencé par la proclamation qui est comme le préliminaire de la suppression de la Ligue nationale, qui a visiblement la prétention d'atteindre cette Ligue, maîtresse souveraine de l'Irlande, dans son organisation, dans ses moyens d'action, dans ses chefs, et elle s'est ouverte, il faut l'avouer, dans des circonstances particulièrement pénibles. Pour son début, cette répression nouvelle qu'on inaugure est accompagnée des cris des malheureux expulsés de leurs fermes, de leurs maisons, et chassés comme un troupeau sur les chemins. Ces jours derniers, en effet, ont commencé des scènes faites pour retentir douloureusement non-seulement en Irlande, mais en Angleterre et partout où il y a un sentiment d'humanité. On a vu se

reproduire avec tout l'appareil de la force publique, dans le comté de Limerick, les exécutions ou les expéditions impitoyables connues sous le nom d'évictions. La police, mise en campagne, a jeté hors de leur dernier asile des fermiers sans ressources, des femmes avec leur cortège de petits enfans demi-nus, jusqu'à une septuagénaire infirme qui a été brutalement transportée hors d'une demeure occupée par sa famille depuis deux siècles. Par une triste fatalité, ces scènes au moins malheureuses ont coïncidé avec la proclamation contre la Ligue, avec les poursuites dirigées contre un député irlandais, M. O'Brien, et ont été le signal d'une recrudescence d'agitation. Les chefs de la ligue ont décidé aussitôt de réunir un immense *meeting* de protestation. Le gouvernement s'est hâté d'interdire le *meeting*. Les députés irlandais ont porté la question devant le parlement, répondant par des défis à ce qu'ils appelaient les provocations du ministère, déclarant qu'ils se réuniraient quand même, et voilà la guerre plus que jamais allumée : du premier coup, elle pouvait être sanglante !

C'est à Ballycoree ou dans une localité voisine, à Ennis, dans le comté de Clare, que le *meeting* devait se réunir. Au jour fixé, les chefs irlandais, le lord-maire de Dublin, M. Sullivan, des députés, M. Dillon, M. William O'Brien, M. Cox, ont été exacts au rendez-vous ; ils étaient même accompagnés d'un député anglais, M. Stanhope, qui est le frère d'un des secrétaires d'état et n'est pas moins un ardent partisan du *home-rule*. Des milliers d'Irlandais avaient répondu à l'appel. Le gouvernement, de son côté, avait pris ses mesures et avait envoyé, avec une police nombreuse, des forces de cavalerie sous les ordres du colonel Turner. On était en présence, un conflit pouvait éclater d'un instant à l'autre entre la force publique et la multitude excitée ; mais ici s'est produite une particularité curieuse, qui ressemble à une ruse de guerre. Tandis que le colonel Turner et la police occupaient Ballycoree où le *meeting* devait d'abord se tenir, les chefs nationalistes, M. Sullivan, M. Dillon, M. O'Brien, M. Stanhope, restaient à quelque distance, à Ennis, rassemblant autour d'eux leurs partisans, passionnant la foule par leurs discours. Ce n'est qu'après un peu de temps que le colonel Turner, averti de ce qui se passait, a pu se rendre à Ennis pour disperser le *meeting*. Les chefs irlandais, sans opposer de résistance, se sont bornés à remettre au chef de la force armée leurs protestations, et on s'est retiré satisfait de part et d'autre, les uns parce qu'ils s'étaient réunis quand même ; les autres parce qu'ils avaient dispersé la foule. Tout s'est passé ainsi assez heureusement, au moins sans choc sanglant. C'est bon pour une fois, mais ce n'est là évidemment que le premier acte du drame, le commencement d'une lutte où le ministère de lord Salisbury est exposé à épuiser ses forces sans honneur pour lui-même, sans profit pour la nation anglaise, qui, à chaque élection nouvelle, se montre de plus en plus partagée. On dispersera

des *meetings*, on ne réduira pas l'Irlande au silence, et la question risque d'être encore, dans six mois, ce qu'elle est aujourd'hui, si elle n'est pas aggravée.

La dernière session politique de l'Espagne ne s'est point passée et ne s'est pas surtout terminée sans laisser entrevoir une situation singulièrement laborieuse et embarrassée. La clôture un peu précipitée des chambres a eu, il est vrai, l'avantage de suspendre provisoirement tous les conflits intérieurs, de jeter un voile sur les difficultés, en sauvant peut-être le ministère de M. Sagasta de quelque mésaventure.

Le monde officiel et parlementaire s'est dispersé avec l'été, et depuis quelques semaines le gouvernement est moins à Madrid que dans les provinces du nord de la Péninsule, où la reine régente est allée en villégiature avec le jeune roi, avec la cour. La souveraine est naturellement aussi accompagnée de quelques ministres, du président du conseil lui-même; et, à l'exemple de la cour, du gouvernement, bon nombre de personnages de la politique ou du haut monde espagnol se sont donné rendez-vous sur cette côte de Saint-Sébastien, dans le voisinage de la France. C'est pour le moment une station de plaisir et de repos sur ces rivages cantabriques d'un pittoresque si original. La reine Christine, régente d'Espagne pour le jeune prince destiné à régner sous le nom d'Alphonse XIII, si le destin ne lui est pas contraire, recueille aujourd'hui les fruits d'une sagesse aussi avisée que loyale. Elle a su, dans un veuvage prématuré et porté avec une dignité simple, désarmer les préjugés que sa qualité d'étrangère pouvait éveiller, apaiser les susceptibilités ou les antipathies par sa gracieuse droiture. Elle a eu surtout l'art de gagner le respect des partis en leur laissant toute liberté, en restant dans son rôle de souveraine impartiale et bienveillante pour tous, sans engager la couronne dans leurs querelles et leurs rivalités. Aussi, dans ses voyages comme à Madrid, est-elle entourée d'une déférence qui est comme le signe visible d'une honnête popularité, et même dans ce pays basque qu'elle visite aujourd'hui, où le carlisme est encore si vivace, elle reçoit les hommages des plus vieux partisans du prétendant, tels que le marquis de Valdespina. Le séjour paisible au milieu de populations jalouses de leurs privilèges est sans aucun doute la marque la plus sensible d'un certain apaisement dont profite le ministère lui-même. Sous cette apparence de calme et de bon accueil, cependant, les difficultés intimes ne laissent pas de subsister; et si le cabinet de M. Sagasta a pu sortir à peu près intact des dernières luttes de la session, s'il s'est sauvé pour la saison, il ne reste pas moins dans une situation assez critique, dont le président du conseil est probablement le premier à sentir les dangers. M. Sagasta, dans ses loisirs de Saint-Sébastien, a eu, depuis quelques jours, tout le temps de réfléchir sur les embarras qu'il a déjà éprouvés et sur ceux qui l'attendent encore.

Que le ministère espagnol, à la veille du voyage de la reine régente dans les provinces du nord, ait eu à craindre une fois de plus des agitations révolutionnaires, peut-être quelque tentative nouvelle d'insurrection militaire préparée dans l'ombre par des conspirateurs obstinés, c'est possible, on l'a dit. Le gouvernement de Madrid a eu, dans tous les cas, l'habileté ou la bonne fortune de déjouer ces projets de sédition, désavoués d'ailleurs tout récemment encore par le plus éloquent des républicains, M. Castelar; mais ce n'est pas peut-être par la république que le ministère espagnol est le plus menacé aujourd'hui : sa faiblesse est dans sa situation, dans sa politique, dans les incidens qui le poursuivent, qui se succèdent comme pour lui tendre à tout instant de nouveaux pièges.

Le dernier de ces incidens est ce qui vient de se passer au sujet de l'île de Cuba, qui, au dire d'une dépêche américaine de fantaisie, aurait été encore une fois en pleine insurrection. La belle possession espagnole des Antilles n'est nullement insurgée ni même sérieusement menacée; il y a seulement à Cuba une vieille plaie : la corruption administrative. Le fait est que de tout temps, sous tous les ministères, Cuba a été un peu considérée comme une contrée où les Espagnols maltraités par le sort vont refaire leur fortune moyennant quelques fonctions de finance ou de douane. C'est la terre privilégiée où fleurissent tous les abus, qui ont des complices ou des protecteurs jusqu'à Madrid, et toutes les fois qu'on veut toucher à cette exploitation organisée de la riche colonie, l'émotion est grande, toutes les influences s'en mêlent, les conflits éclatent. Il y a quelque temps, un capitaine-général de l'île, le général Calleja, a voulu faire quelques exemples : il a rencontré aussitôt mille difficultés, et il a préféré rentrer en Espagne. Le ministère a cru faire merveille en choisissant pour remplacer le gouverneur démissionnaire le général Salamanca, dont il craignait l'opposition au sénat et dont il trouvait l'occasion de se débarrasser par un beau commandement quelque peu lointain. Malheureusement, le général Salamanca est un de ces militaires, comme il y en a tant dans d'autres pays, qui aiment le bruit, qui ne peuvent rien faire comme les autres. A peine nommé, le général Salamanca a commencé par trop parler. Il a eu, lui aussi, ses indiscrétions, ses affaires d'honneur à propos de la divulgation de ses conversations. Il a sonné la trompette, annonçant qu'il allait tout réformer à Cuba, et s'érigeant même assez sottement en adversaire ou en censeur du ministre d'outre-mer. Il a si bien fait que le gouvernement s'est vu réduit à annuler le décret qui le nommait gouverneur de l'île de Cuba, au risque de se désavouer lui-même. Comme il fallait cependant faire quelque chose et ne pas paraître reculer devant la corruption, le commandant provisoire de Cuba a été chargé de procéder à quelques épurations. Tout

cela a retenti à La Havane et a provoqué quelques manifestations, une certaine agitation. Les manifestations semblent déjà apaisées, les embarras restent pour le ministère, qui aura sûrement à répondre devant les chambres et de ses légèretés et des réformes qu'il se propose de réaliser à Cuba.

Ce n'est, si l'on veut, qu'un incident. Le malheur est que depuis quelque temps les incidens se pressent dans les affaires politiques et ministérielles de l'Espagne. Tantôt, comme on l'a vu aux derniers jours de la session, c'est le ministre de la guerre, le général Cassola, rencontrant la plus vive résistance au sujet de ses projets de réforme militaire et frappant de révocation en plein sénat un de ses directeurs, considéré dans l'armée, le général Primo de Rivera. Tantôt c'est la malencontreuse aventure du général Salamanca et sa querelle avec le ministre d'outre-mer, M. Balaguer. Le plus souvent, ce sont des conflits à peine déguisés, toujours prêts à renaître, entre les membres du cabinet qui représentent des opinions différentes. On va ainsi, et le secret de tous ces incidens, c'est que le ministère, divisé lui-même, placé en face des divisions de sa majorité, est réduit à flotter entre toutes ces directions sans rien prévoir, à paraître souvent se contredire. Le voyage de la reine dans les provinces basques est sans doute pour le moment une diversion heureuse, et le président du conseil y a trouvé une occasion favorable pour laisser aller les choses avec sa nonchalance un peu fataliste. Il faudra pourtant se décider, et c'est là justement ce qu'il y a de délicat pour M. Sagasta, qui est au pouvoir depuis près de deux ans, qui, après avoir épuisé tous les expédiens ministériels, semble bien près d'être au bout de sa diplomatie. Placé entre les constitutionnels modérés représentés par M. Alonso Martinez, par le général Martinez-Campos, et les libéraux plus avancés, dont le ministre des affaires étrangères, M. Moret, est un des chefs, M. Sagasta a mis jusqu'ici son art à tout concilier. Il a réussi à vivre, non à se faire une majorité bien sûre ni même à maintenir l'unité dans son cabinet, éprouvé par de perpétuels conflits intimes. Il ne peut songer à se présenter de nouveau devant les chambres avec le cabinet tel qu'il est, et la difficulté pour lui est de faire un choix sans s'aliéner les modérés constitutionnels ou les libéraux démocrates.

C'est là la question qui s'agite dans les paisibles loisirs de Saint-Sébastien : elle contient cette autre question d'une évolution complète de la politique espagnole, d'un changement possible de ministère, qui peut être la première épreuve sérieuse pour une régence popularisée par sa bonne grâce au-delà des Pyrénées.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le calme le plus parfait n'a cessé de régner sur tous les marchés financiers pendant la première quinzaine de septembre. La facilité avec laquelle s'était effectuée la liquidation a permis à la spéculation de faire gagner, le jour même, quelques centimes à nos fonds publics; ce progrès une fois accompli, toute animation a disparu, et les nouveaux cours ont été conservés avec d'insignifiantes fluctuations.

Le 3 pour 100 a été compensé le 1er septembre à 81.95, avec un report de 0 fr. 06 à 0 fr. 10. Le lendemain, jour de la liquidation des valeurs, il finissait à 82.25; il a oscillé depuis lors entre 82.30 et 82.15, et il reste à ce dernier cours. La hausse a été plus vive sur l'amortissable; le cours de compensation 84.65 a été rapidement dépassé de 0 fr. 50, et ce fonds s'est maintenu sans défaillance au-dessus de 85. Le 4 1/2 n'a pas été moins favorisé et gagne également 0 fr. 50 sur le prix où il avait été liquidé. Cette amélioration, comme pour les deux 3 pour 100, a été immédiate; elle était acquise dès le troisième jour du mois; à partir de ce moment, les prix sont restés immobiles.

L'attitude des fonds étrangers a été à peu près la même : une grande fermeté et même quelque chose de plus en liquidation, ensuite une immobilité à peu près complète. A la fin de la première semaine, toutefois, se manifestait une certaine lourdeur, mais ce symptôme n'a pas persisté, et nous retrouvons les principales rentes internationales aux prix du commencement de septembre, l'Italien à 98.40, le Hongrois à 81 7/8, l'Extérieure à 68 1/4, le Portugais à 57.95, l'Unifiée à 380, le Turc à 14.55.

Aucun incident politique de quelque importance n'est venu troubler, pendant la première partie du mois, cette quiétude ou plutôt cette torpeur des marchés internationaux de spéculation et d'arbitrage. La question bulgare occupe les chancelleries plus que les Bourses du continent; le monde financier se soucie peu de connaître par le menu les difficultés que le prince de Cobourg est destiné à rencontrer dans l'entreprise où il s'est bénévolement engagé. Ce qui est essentiel et très rassurant, c'est que l'affaire ne sortira pas, de longtemps encore au moins, du domaine de la diplomatie. De là cette fermeté générale sur les marchés du continent, fermeté qui, dans quelques semaines, si rien n'est venu déconcerter l'espoir des optimistes, pourra se changer

en une campagne de hausse entamée simultanément à Berlin, à Vienne et à Paris.

A Vienne, on a pu constater, il y a quelques jours, une certaine émotion qui s'est traduite, sur les principales valeurs, par des variations anormales de cours, et ces mouvemens auraient eu sans doute plus d'importance si les affaires n'étaient actuellement contenues dans des limites si restreintes. La Bourse s'était émue des doutes brusquement soulevés à propos de la nature des relations entre l'Allemagne et la Russie. Le prince de Bismarck avait-il vaincu la résistance obstinée du tsar, et rétabli entre les deux empires l'amitié sur laquelle il faisait naguère reposer la plus sûre garantie du maintien de la paix? Les uns l'affirmaient, d'autres le contestaient avec non moins d'apparence de raison. La nouvelle de l'envoi du général russe Ernroth en Bulgarie avec des pouvoirs dictatoriaux, celle de l'entrevue des deux empereurs russe et allemand à Stettin, ont tour à tour inquiété et rassuré les spéculateurs. Finalement, la situation est toujours la même, et la question bulgare reste enveloppée de nuages aussi épais.

A Berlin, les fonds russes ont consolidé pendant cette quinzaine la reprise effectuée sur les cours de baisse d'il y a un mois. La spéculation allemande, qui s'était associée à la mauvaise campagne de la presse officieuse contre le crédit moscovite, a vite reconnu qu'elle faisait fausse route. Elle s'est retournée résolument, et aujourd'hui le marché des rentes russes de toutes les catégories est aussi calme et ferme qu'il a jamais été. Le retour aux cours les plus élevés n'est plus qu'une question de quelques liquidations. Aussi bien la situation financière de la Russie est en voie d'amélioration constante, ce qui ne peut qu'encourager le revirement favorable dont profite actuellement le crédit de cet empire.

Pendant les cinq premiers mois de 1887, les recettes du trésor public russe présentent une augmentation de 24,151,610 roubles, tandis que les dépenses pour la même période accusent une diminution de 4,663,695 roubles. Le total de la recette brute du réseau des chemins de fer a monté de 81,516,000 roubles à 92,786,000, bien qu'il n'ait été livré à l'exploitation, en 1886, que 220 verstes. Le réseau a transporté 164 millions de *pouds* de marchandises et 592,000 voyageurs de plus que pendant la même période de l'année dernière, indice manifeste de l'amélioration de la situation commerciale; l'augmentation est de 18 pour 100 pour les marchandises et de 5 pour 100 pour les voyageurs. Il n'y a eu de moins-value que pour huit lignes, sur les cinquante-deux constituant l'ensemble du réseau. Le commerce d'exportation a pris un essor remarquable. La valeur totale des marchandises exportées a dépassé, toujours dans les cinq premiers mois de 1887, de 61 millions de roubles, soit de près de 5 pour 100, celle de la même période de 1886. L'accroissement porte notamment sur les

céréales. L'importation est au contraire inférieure, et la demande de produits étrangers porte de plus en plus sur les matières nécessaires aux manufactures nationales. Si, enfin, l'on tient compte de l'excellence de la récolte de cette année, on trouve dans cet ensemble de données économiques la justification de l'espérance, conçue par les amis du crédit de la Russie, que l'on touche au terme de la crise qui a sévi depuis quelques années.

La Banque d'Angleterre n'a pas été obligée d'élever de nouveau le taux de son escompte, comme on l'avait appréhendé au commencement de la dernière semaine. Comme la Banque de France avait haussé le taux de la prime sur l'or qu'elle livre aux exportateurs, on supposait que le stock d'or de la Banque d'Angleterre allait être de nouveau attaqué pour les expéditions à destination de New-York. Il n'en a rien été; au contraire, il est rentré à la Banque une faible quantité d'espèces. Cependant la situation ne se modifie pas sensiblement. Les avis de Londres signalent sur le marché libre des achats d'or assez suivis pour absorber tous les arrivages. On aurait tort pour l'instant de compter, pour un allègement sérieux des appréhensions du marché, sur les achats d'obligations fédérales par le secrétaire du trésor à Washington. Ces achats hebdomadaires n'ont pas atteint, jusqu'à présent, un montant bien élevé. Ils ont été à peu près insignifians pendant cette dernière quinzaine, ne portant que sur un total de 300,000 dollars. Le trésor américain ne veut pas, jusqu'à nouvel ordre, rien acheter avec une prime supérieure à 9 pour 100 du prix nominal.

La politique est toujours en chômage en ce qui concerne nos affaires intérieures. On a suivi avec le plus vif intérêt l'expérience de mobilisation qui s'accomplit dans la région du Sud-Ouest sur le 17e corps d'armée; mais, depuis longtemps déjà, l'annonce de cet essai avait cessé de causer la moindre préoccupation concernant nos relations avec les puissances étrangères.

La publication des tableaux présentant les résultats du rendement des impôts pendant le mois d'août ne pouvait produire aucune impression bien accentuée. Ces résultats accusent une situation que l'on ne saurait qualifier ni d'excellente, ni cependant de réellement mauvaise. Il y a une moins-value de 2,250,000 francs sur les évaluations budgétaires, mais cette moins-value disparaîtrait pour faire place à une plus-value de près de 3 millions, si l'on pouvait faire abstraction du mécompte du rendement des sucres.

Le marché des obligations de chemins de fer conserve une fermeté qui est d'un excellent augure au point de vue de l'étendue des disponibilités existantes et de la rapidité de formation de l'épargne. Il y a peu de temps encore, les obligations d'une seule de nos grandes compagnies de chemins de fer, celle du Nord, se cotait au-dessus de 400 fr. Mais les titres similaires de deux autres compagnies ont, à leur

tour, franchi l'obstacle; les obligations du Midi et de l'Orléans se cotent de 401 à 403. Il faut joindre encore à cette liste de titres si haut prisés l'obligation du syndicat de la Grande-Ceinture. Les fusions Paris-Lyon-Méditerranée, l'Ouest, d'autres encore, ne tarderont pas à suivre l'exemple.

Notons une hausse de 15 francs sur les obligations des chemins de fer des colonies françaises. Parmi les obligations des compagnies étrangères, celles des chemins Autrichiens, des Andalous, du Nord de l'Espagne, des Portugais, des Asturies et du Saragosse, ont monté de 2 à 5 francs.

Les transactions ont été très calmes, comme d'ordinaire, sur les titres des établissemens de crédit. Cependant il n'est pas impossible de signaler sur ce marché spécial les symptômes avant-coureurs d'une campagne d'amélioration, sur laquelle une certaine spéculation compterait pour cet automne, et qu'elle serait disposée à préparer par quelques mouvemens préliminaires. La Banque de Paris, il est vrai, a reculé de 1 fr. 25 et le Crédit foncier n'a gagné que 3 fr. 75; mais des valeurs comme la Banque parisienne et le Crédit mobilier sont en hausse, l'une de 23 fr. 75 à 363 fr. 75, l'autre de 10 francs à 312 fr. 50. La Banque transatlantique gagne 13 fr. 75 à 458 fr. 75, la rente foncière 21 fr. 25 à 167 fr. 50, la Société foncière lyonnaise 8 fr. 75 à 330 francs. Quelques établissemens de crédit étrangers, Länderbank autrichienne et hongroise, Banque nationale du Mexique, Mobilier espagnol, ont monté de 3 à 7 francs.

Presque toutes les actions de nos compagnies de chemins de fer et des compagnies étrangères sont en progression, le Bône-Guelma de 15 francs, le Lyon de 7 francs, le Nord de 5 francs, les Autrichiens de 6 fr. 25, les Lombards de 5 francs, les Méridionaux de 7 fr. 50, le Nord de l'Espagne de 3 fr. 75, le Saragosse de 2 fr. 50.

En dehors du Panama, qui a fléchi de 6 fr. 25, et du Suez, qui est immobile, les valeurs industrielles ont été en grande faveur cette quinzaine. La Compagnie transatlantique a progressé de 8 fr. 75, le Télégraphe de Paris à New-York de 12 francs, le Gaz de 3 fr. 75. Mais c'est surtout sur le marché des valeurs de ce groupe, se négociant exclusivement au comptant, qu'il s'est produit depuis le commencement du mois des plus-values de cours vraiment extraordinaires, et dont on ne saurait attribuer l'origine à l'unique action de l'épargne. Il nous suffira de noter les progressions suivantes : 72 francs sur les Diamans du Cap, 35 sur la Bénédictine, 37 sur la Compagnie continentale Edison, 25 sur les Téléphones, 25 sur les Moulins de Corbeil, 16 sur la Compagnie de navigation du Havre à Paris et Lyon, 15 sur le Nickel, 10 sur les Ateliers de Saint-Denis.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

